



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

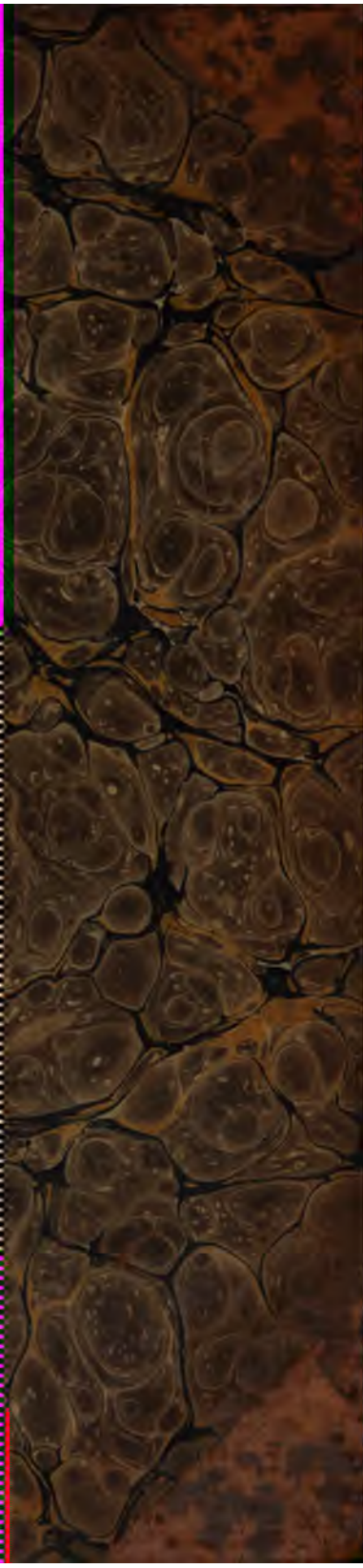
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



1229

Per. 3977 c. 179
VI. 8





BULLETIN
DES SCIENCES GÉOGRAPHIQUES,
ÉCONOMIE PUBLIQUE; VOYAGES.

TOME VIII.

LISTE
DE MM. LES COLLABORATEURS
DE LA VI^e. SECTION
DU BULLETIN UNIVERSEL DES SCIENCES
ET DE L'INDUSTRIE (1).

GÉOGRAPHIE PHYSIQUE ET POLITIQUE. — *Collab.* : MM. Coquebert de Montbret (C. M.), Denaix (DEN.), Depping, de Férussac (F.), L. de Freycinet, de Rossel, Sueur-Merlin, de la Renaudière.

GÉOGRAPHIE ANCIENNE ET COMPARÉE. MM. Champollion-Figeac, Depping, Jomard (J.), Letronne, Abel Remusat, Walkenaër (W-R.).

TOPOGRAPHIE, GÉODÉSIE, PLANS, CARTES de toute nature. MM. Brué, Denaix (DEN.), de Férussac (F.), Louis de Freycinet, Jomard (J.), Levillain, Sueur-Merlin, Walkenaër (W-R.).

STATISTIQUE, ARITHMÉTIQUE POLITIQUE, ÉCONOMIE PUBLIQUE, ET COMMERCE. MM. Berthevin, Blanchard-Boismarsas, Bottin, de Châteauneuf, Coquebert de Montbret (C. M.), Depping, de Férussac, Bon. Fourier, Jolivot, de Montvéran, Petigny, Sylvestre, Thierry, Villard, Villot, Warden.

VOYAGES. MM. Coquebert de Montbret (C. M.), Depping (D-c.), Dezos de la Roquette, de Férussac (F.), L. de Freycinet, Albert de Montemont, de la Renaudière, de Rossel, Walkenaër, Warden.

Rédacteur principal : M. AUBERT DE VITRY (A. D. V.)

(1) Ce Recueil, composé de huit sections, auxquelles on peut s'abonner séparément, fait suite au *Bulletin général et universel des annonces et des nouvelles scientifiques*, qui forme la première année de ce journal. Le prix de cette première année est de 40 fr. pour 12 numéros de 10 feuilles d'impression chacun.

PARIS. — IMPRIMERIE DE FAIN, RUE RACINE, N^o. 4, PLACE DE L'ODÉON.

BULLETIN
DES SCIENCES GÉOGRAPHIQUES,
ÉCONOMIE PUBLIQUE; VOYAGES.

RÉDIGÉ PAR M. AUBERT DE VITRY

SIXIÈME SECTION
DU
BULLETIN UNIVERSEL DES SCIENCES
ET DE L'INDUSTRIE,

PUBLIÉ
SOUS LA DIRECTION DE M. LE BOU. DE FÉRUSSAC,
OFFICIER SUPÉRIEUR AU CORPS ROYAL D'ÉTAT-MAJOR,
CHEVALIER DE SAINT-LOUIS ET DE LA LÉGION-D'HONNEUR,
MEMBRE DE PLUSIEURS SOCIÉTÉS SAVANTES NATIONALES ET ÉTRANGÈRES.

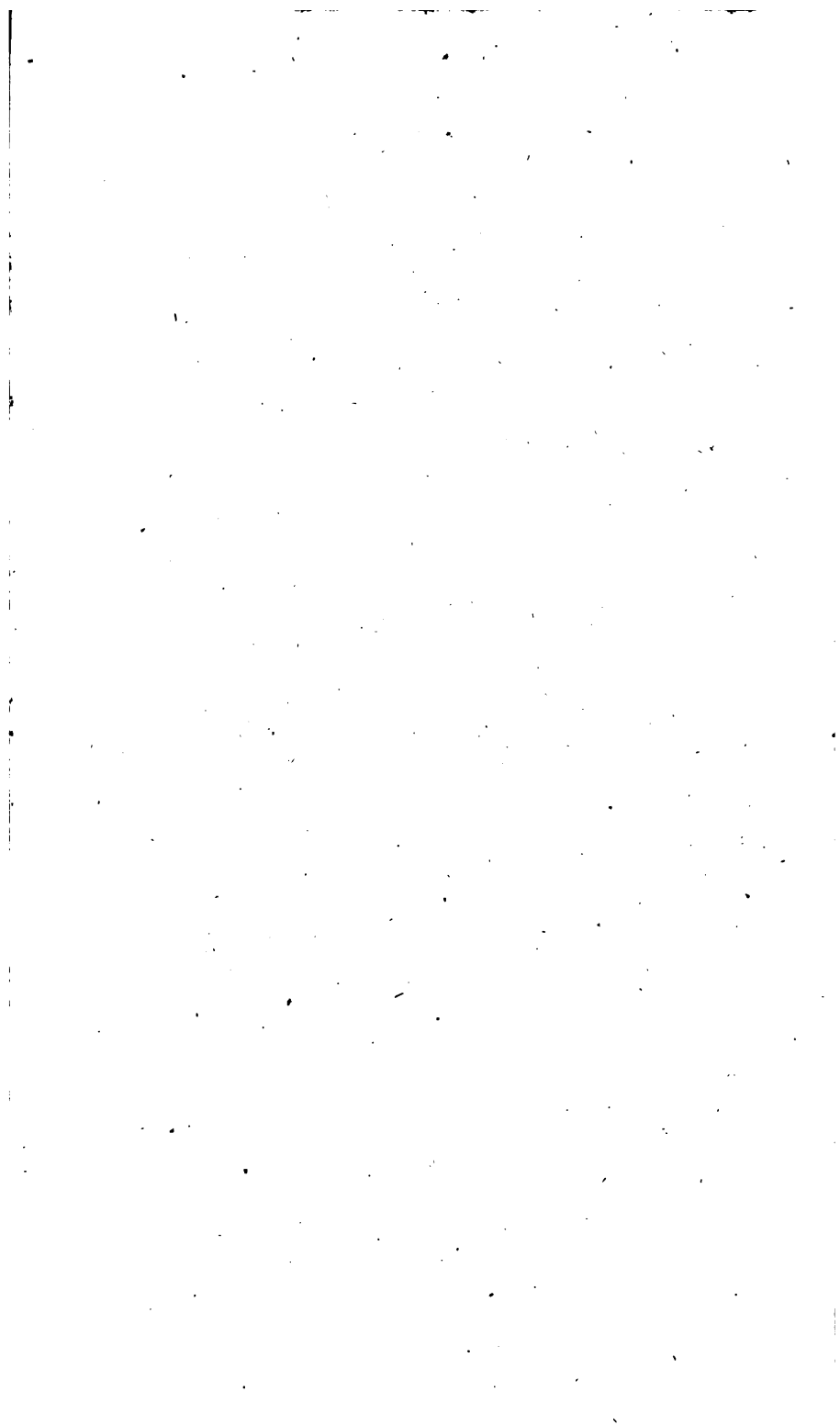
TOME HUITIÈME.



A PARIS,

AU BUREAU DU BULLETIN, rue de l'Abbaye, n°. 3;
Chez MM. DUFOUR et D'OCAGNE, quai Voltaire, n°. 13; et même
maison de commerce, à Amsterdam;
Chez MM. TREUTTEL et WÜRTZ, rue de Bourbon, n°. 17; et
même maison de commerce, à Strasbourg, rue des Serruriers,
à Londres, 30, Soho-Square;
Et chez M. ARTHUS-BERTRAND, rue Hautefeuille, n°. 25.

1826.



BULLETIN

DES SCIENCES GÉOGRAPHIQUES.

ÉCONOMIE PUBLIQUE ; VOYAGES.

GÉOGRAPHIE ET STATISTIQUE.

1. TABLEAU OROGRAPHIQUE DE L'EUROPE, indiquant la liaison et les dépendances géographiques de tous les systèmes de montagnes de cette partie nord-ouest de l'ancien continent; par M. DENAIX, chef de bataillon au corps royal d'état-major. 2 feuil. ; Paris, 1826.

M. Denaix, imbu de la bonne méthode en géographie, qui consiste à étudier la surface du globe, en y formant des divisions et subdivisions naturelles, a dressé les cartes de son atlas dans un excellent esprit. On peut y lire, avant tout, la disposition générale des bassins des mers, des fleuves et des rivières. Les lignes de partage, formant les limites de ces divers bassins, y sont tracées, ainsi que les principales chaînes de montagnes. Ces cartes offrent donc ce que l'on cherche en vain sur toutes les autres, l'aspect de la surface du globe.

Un défaut essentiel de la plupart des cartes géographiques, c'est qu'on n'y trouve pas les dénominations des diverses parties des chaînes de montagnes. M. Denaix a voulu éviter qu'on fît aux siennes ce reproche; mais une difficulté s'est présentée. Le développement d'une chaîne, d'après les dimensions de ses cartes, ne permettait pas toujours d'écrire à côté tous les noms qui lui appartenaient. En conséquence, il a imaginé de faire séparément la description des montagnes. Le tableau orographique que nous allons examiner présente cette description.

Les lignes de partage formant le faite des chaînes de montagnes et des dos (l'auteur appelle dos les reliefs qui ne sont pas

assez élevés, pour prendre le nom de montagnes) sont développées en lignes droites, et sur ces lignes sont écrits, à la suite les uns des autres, les noms appartenant aux diverses parties d'une même chaîne. Telle est la disposition générale du tableau orographique de M. Denaix.

L'Europe est divisée en deux grandes parties, par une ligne de partage que l'auteur nomme *dorsale*, qui va du détroit de Waigatz au détroit de Gibraltar. L'une de ces parties jette ses eaux dans l'Océan Atlantique, l'autre dans la mer Caspienne, la mer Noire et la Méditerranée.

Cette ligne de partage ou dorsale occupe le milieu du tableau, allant de haut en bas. On a inscrit dessus les noms des 34 chaînes différentes ou dos dont elle forme le faite. Ces noms sont placés de haut en bas dans l'ordre où se présentent les chaînes ou dos auxquels ils appartiennent, en allant du nord vers le sud sur la ligne de partage.

Ainsi, l'on voit, au haut du tableau, les monts Schémokouski (1), qui sont les plus septentrionaux de l'Europe, et au bas les montagnes de la Nevada, qui sont les plus méridionales.

Sur chacune des deux parties de l'Europe, séparées par la dorsale, il existe diverses lignes de partage qui, partant de la dorsale, vont se terminer sur les bords de l'Océan et des mers. L'auteur les nomme *costales*. Elles sont placées, dans le tableau, à droite et à gauche de la dorsale, perpendiculairement à cette ligne.

A droite et au haut du tableau, on voit la première costale du versant de l'Atlantique; elle part des monts Schémokouski, et va se terminer sur la mer Blanche au cap Kanin.

Les monts Kammenoi, mont Poyas, mont Tschaïzin, désignent les différentes parties de la chaîne dont cette costale forme le faite.

Au dessous de celle-ci se trouve la deuxième costale; elle part par les monts Olonetz, Mauselka, Kiolenpropra, Sewo, Dovre-Field, Lang-Field, et va se terminer à l'extrémité méridionale de la Scandinavie, au cap Lindenaes.

(1) Les monts Ourals sont au-dessus des monts Schémokouski, et en dehors du tableau, parce qu'ils forment la limite de l'Europe et de l'Asie.

On peut suivre de la même manière les autres costales du versant de l'Atlantique, et trouver les différentes montagnes dont elles forment le faite.

De même, sur la gauche du tableau, on distingue facilement les diverses costales qui appartiennent au versant des mers intérieures, ainsi que les montagnes qui ont pour faite ces costales.

On voit encore qu'à chacune de ces costales se rattachent des lignes de partage d'un ordre inférieur dont le développement est indiqué par les noms des montagnes ou des dos qui leur appartiennent. Celles-ci font, avec les costales, des angles plus ou moins aigus, pour faciliter l'emplacement des écritures.

D'après cet exposé, on conçoit que le tableau orographique de l'Europe doit offrir la liaison et les dépendances géographiques de tous les systèmes de montagnes de cette partie du globe, comme l'indique le titre. Ce tableau est donc une chose précieuse qui ne peut manquer de fixer l'attention de ceux qui s'occupent spécialement de géographie. On reconnaîtra facilement que rien de semblable n'avait encore été exécuté, et que l'auteur a dû faire des recherches incroyables; car une partie des élémens qu'enferme son tableau n'existent point en France.

Nous terminerons cette notice en faisant des vœux pour que la doctrine suivie par M. Denaix se répande; car elle seule peut conduire à une connaissance exacte de la surface du globe.

N. B. Il sera utile de comparer le travail de M. Denaix 1°. avec l'orographie de M. Hoffmann, faisant partie de sa géographie physique et mathématique (Voy. le *Bullet.* de juillet et d'août 1826, p. 266 et 337); 2°. avec le travail de M. Bruguère, couronné par la Société de géographie, lorsque ce beau travail aura été publié.

2. ANNUAIRE DU CORPS ROYAL DES PONTS ET CHAUSSÉES ET DU CORPS ROYAL DES MINES, pour l'an 1826; approuvé par M. BECQUEY, directeur général de ces deux corps (21^e. année); 1 vol. in-12. Prix, 3 fr. 50 c. Paris, Carilian-Gœury.

Le corps des ingénieurs des ponts et chaussées se compose de 482 membres, dont 8 inspecteurs généraux, 16 inspecteurs divisionnaires, 126 ingénieurs en chef, et 245 ingénieurs ordinaires, 16 aspirans et 71 élèves. Le corps des mines est formé de 3 inspecteurs généraux, 6 inspecteurs divisionnaires,

16 ingénieurs en chef, 33 ingénieurs ordinaires, 3 aspirans, et 16 élèves, ce qui fait un total de 77 ingénieurs. (*Rev. Encycl.*; juin 1826, p. 754.)

3. MANUEL DES JUSTICES DE PAIX, ou Traité des fonctions et des attributions des juges de paix, des greffiers et huissiers attachés à leur tribunal; avec les formules et modèles de tous les actes qui dépendent de leur ministère, auquel on a joint un *Recueil chronologique* des lois, des décrets, des ordonnances du Roi, et des circulaires et instructions officielles, depuis 1790 jusqu'en 1826, et un *Extrait des cinq Codes*, contenant les dispositions relatives à la compétence des justices de paix; par M. LEVASSEUR. 6^e. édit., mise au courant jusqu'en 1826. In-8^o. divisé en 2 part. de 195 et 206 p. Paris, 1826; Roret.

C'est la 6^e. édition d'un ouvrage déjà bien connu, et sur lequel il serait superflu de s'étendre ici.

4. CONDAMNATIONS A MORT prononcées par les Cours d'assises de Paris et de Rouen, depuis le commencement du siècle.

Dans un rapport lu à l'Académie royale de médecine, dans sa séance du 9 août 1826, sur un mémoire du docteur Vingtrinier, relatif aux prisons de la ville de Rouen, on a fait connaître l'état, extrêmement curieux, des condamnations à mort prononcées, depuis 25 ans, dans le département de la Seine-Inférieure. Il résulte de cet état que, depuis 1800, malgré l'accroissement continu de la population, le nombre des grands crimes y aurait presque toujours diminué. En divisant cet espace en 5 périodes, M. Vingtrinier a trouvé :

De 1800 à 1805.....	85	} condamnations à mort.
— 1805 à 1810.....	87	
— 1810 à 1815.....	38	
— 1815 à 1820.....	24	
— 1820 à 1825.....	12	

M. Vingtrinier pense que la principale cause de la différence qui se remarque entre les deux premières périodes et les trois dernières, est l'application des nouvelles lois pénales. Sans discuter cette opinion, le rapporteur, M. Villermé, a établi que le fait dont il s'agit n'étant pas le résultat d'une seule cause, il est la meilleure réponse à ceux qui prétendent que, chaque

année, les passions deviennent plus furieuses et les mœurs plus corrompues.

L'on aurait tort, néanmoins, a-t-il ajouté, de croire qu'il en est de même pour toute la France. Ainsi, un dépouillement des registres de la Conciergerie à Paris, que l'on a fait à sa prière, a montré que, dans cette capitale, les condamnations à mort qui ont reçu leur exécution ou qui ont été commuées (ne sont point comprises ici les condamnations par contumace) n'ont pas été sensiblement moins nombreuses pendant une période que pendant une autre. En voici le tableau :

De 1801 à 1806.....	27.
— 1806 — 1811.....	21.
— 1811 — 1816.....	27
— 1816 — 1821.....	24.
— 1821 — 1826.....	24.

Toutefois, si l'on considère que la population totale du département de la Seine a augmenté considérablement dans l'intervalle de 1806 à 1826, on verra qu'il y a eu peut-être proportionnellement moins de condamnations à mort pendant les dernières années que pendant les premières.

Parmi les 116 condamnés à mort que l'on a comptés à Paris, il y a eu 108 hommes et seulement 8 femmes. Le nombre de ceux qui ont obtenu une commutation de peine est de 14, dont 13 depuis la restauration. N.

5. NOTICE SUR LE BON-SAUVEUR, lue à l'Académie des sciences, etc. de Caen par M. LAMOUROUX, profess. d'hist. natur., correspondant de l'Institut, etc. In-8°. de 32 pag. Caen, 1824; Poisson.

Cette notice intéressante est consacrée à donner une idée des divers établissemens réunis au couvent des religieuses du Bon-Sauveur, sous la conduite de l'abbé Jamet, et formant ensemble le vaste établissement de ce nom, très-peu connu dans ses détails. Le premier but de la fondation de cette communauté non cloîtrée fut le soin des personnes du sexe malades, et surtout aliénées. Depuis son rétablissement dans le local actuel, l'institution s'est étendue, surtout par les soins du respectable directeur, et la protection éclairée du préfet et du maire, MM. de Monlivault et de Vandœuvre, à des destinations non moins utiles. La situation du Bon-Sauveur,

dont le terrain est de plus de 15 arpens, est des plus agréables et des plus salubres. Il est pourvu d'eaux vives et courantes, de prairies plantées de pommiers, et de jardins. Un bassin profond et d'une grande surface sert aux besoins de la maison, et remplace les eaux de l'Odon, lorsqu'elles viennent à manquer. L'établissement, réparti entre plusieurs bâtimens distincts, se compose : 1°. D'un hospice d'aliénés, hommes et femmes, séparés, traités avec la plus grande douceur, jouissant de tous les agémens compatibles avec leur état, et dont un très-grand nombre recouvre la raison ; 2°. D'un dispensaire où l'on reçoit les malades et les blessés qui se présentent, et qui prodigue au dehors des soins et des secours aux pauvres et aux malades que l'on n'y peut pas recevoir ; 3°. D'un institut pour les sourds-muets, où sont reçus de 50 à 60 élèves. La méthode de l'abbé Jamet, différente de celle de l'abbé Sicard, et sur laquelle il a publié deux mémoires, communiqués à l'Académie de Caen, qui en a ordonné l'impression, a été jugée préférable par plusieurs personnes, et M. Lamouroux cite quelques faits qui en établiraient la supériorité ; 4°. D'un pensionnat de jeunes demoiselles, au nombre de 36 à 40, qui y reçoivent une éducation très-soignée ; 5°. D'une école gratuite pour 115 à 120 petites filles de tout âge, qui y sont instruites et élevées convenablement ; 6°. Et enfin, de chambres pour une vingtaine de dames qui s'y retirent. La nourriture, abondante et excellente, est la même pour toutes les personnes payantes ou non, qui forment les cinq premières divisions de l'établissement. Les religieuses, au nombre de 125, dont 75 professes et 50 novices, pourvoient avec zèle à toutes les parties du service dont elles peuvent s'occuper. Pour le reste, elles sont secondées par un nombre suffisant de domestiques. Elles ont donné fréquemment, et aux dépens même de la vie de plusieurs d'entre elles, des preuves d'un dévouement vraiment charitable, surtout dans les épidémies qui ont affligé le faubourg voisin de Vaucelles.

Cet établissement, d'un haut intérêt, mérite d'être plus généralement connu.

A. D. V.

6. OBSERVATIONS SUR LE COURS DE LA RIVIÈRE D'ORNE DANS LA VILLE DE CAEN; par M. PATTU. (*Mémoires de l'Acad. royale des scienc.*, etc., de Caen; 1825, p. 110.)

Cette dissertation, à laquelle est joint un plan de Caen et de ses environs, a pour but de montrer que la rivière de l'Orne n'a jamais eu qu'un seul cours, par conséquent point d'îles naturelles, et que le lit sur lequel a été construit le pont de Vaucelles est factice; que la ville a été construite sur les bords de l'Orne, et non sur ceux de l'Odon, qui n'est qu'un ruisseau. L'auteur, à l'appui de cette opinion, cite des faits en partie constatés par d'anciennes chartes.

7. DÉPARTEMENT DE LA MOSELLE. ANNUAIRE DE VERRONNAIS, imprimeur-Libraire à Metz, pour l'année 1826. In-12 de 436 p., avec 3 grav. Prix, 2 fr. Metz, 1826; Verronnais.

Cet annuaire, qui se publie sans interruption depuis 23 ans, par les soins de MM. Verronnais père et fils, se distingue parmi les autres ouvrages du même genre qui s'impriment en France chaque année, par les documens intéressans que les éditeurs ont cherché à y réunir sur l'histoire et la statistique du pays Messin. Le zèle avec lequel MM. Verronnais ont soutenu l'entreprise de cette publication mérite des éloges; car on assure qu'elle n'est point encouragée, chose qui a lieu de surprendre, dans un pays dont la population, industrieuse et éclairée, est attachée à ses anciens souvenirs, et qui est administrée par un préfet bienveillant, et ami des lumières, dont il sent tout le prix. Les annuaires, exécutés conformément à l'esprit de ces sortes d'ouvrages, doivent offrir un abrégé, une sorte de statistique départementale périodique des personnes et des choses destinées à répandre dans toutes les classes la connaissance de l'état du pays, connaissance indispensable à tous les fonctionnaires et à tous les hommes éclairés du département. Aussi dans plusieurs départemens de France l'annuaire est-il envoyé aux maires de toutes les communes. Ces ouvrages doivent présenter pour la statistique générale du royaume des documens éprouvés, parce qu'ils auront reçu la sanction des localités. Il est donc à désirer que dans chaque département il s'établisse des publications de ce genre, qu'elles soient encouragées par MM. les préfets, et que les diverses administrations

leur fournissent tous les renseignemens nécessaires. On aimerait à y trouver des notices bien faites sur les monumens anciens et modernes les plus remarquables, sur les usages ou les institutions propres au pays; une bonne description des établissemens industriels les plus importans, etc. On sauverait ainsi de l'oubli une foule de faits dont les habitans même du pays n'ont souvent point la moindre idée, et qu'à leur honte les étrangers viennent leur apprendre.

Chaque année, l'annuaire de MM. Verrounais présente le tableau le plus complet du personnel de toutes les administrations locales, celui des établissemens publics en tous genres, l'état des communes du département, et l'indication des principaux établissemens industriels, sans parler des renseignemens généraux sur la France, que l'on rencontre dans tous les ouvrages de ce genre. Une notice statistique sur le département offre chaque année quelques renseignemens nouveaux. En 1825, on trouve de plus, 1^o. une notice sur la crue des eaux dans les mois d'octobre et de novembre 1824; 2^o. une notice sur la vie du général Lasalle, accompagnée de son portrait; 3^o. une notice sur cette magnifique cathédrale de Metz, qui fait à juste titre l'admiration des étrangers. Une gravure représente cette cathédrale vue de la place de Chambre; 4^o. la première partie d'une faune du département, due à M. Halandre, professeur et conservateur du cabinet d'histoire naturelle de Metz, comprenant les oiseaux (*Voyez le Bulletin* de 1825, t. 5, p. 448).

L'annuaire de 1826 offre une notice statistique sur le département plus étendue que celle des années précédentes; suivie d'une notice sur chacune des villes du département. Celle sur Metz est accompagnée d'une jolie gravure représentant la cathédrale, vue du côté de l'hôtel-de-ville. On trouve ensuite une notice sur le mouvement de la population dans le département pendant l'année 1824, un tableau comparé des consommations pendant 1823 et 1824, puis des notices accompagnées de portraits sur les généraux Custine, Éblé et Houchard; enfin, la suite de la faune du département, comprenant les mammifères, les reptiles et les poissons.

En 1819, M. Verrounais avait commencé la publication d'un *Almanach du commerce et de l'industrie* pour son département. Cet almanach, qui a paru encore en 1820, n'a pas été continué faute d'encouragement. Il contenait une notice sur le

commerce et l'industrie du département, les productions principales; une liste générale des professions, artistes, manufacturiers, négocians, marchands, etc., des villes du département; les marchés, les tarifs des octrois, etc.

Nous ne saurions trop encourager M. Verronnais à continuer la publication de son annuaire, et à rassembler des renseignemens complets et bien choisis sur tout ce que le département offre d'intéressant. F.

8. ANNUAIRE DU DÉPARTEMENT DE LA MEURTHE, dédié au Conseil général (5^e. année); par M. MICHEL. In-8°. de 192 pages; Nancy, 1826; Bontoux.

Cet annuaire débute par un précis sur le département de la Meurthe, en une page, au verso de laquelle l'on trouve un tableau des dépenses et des recettes présumées par ce département en 1826; vient ensuite un calendrier et quelques généralités sur la France en général. Le précis et le tableau que nous venons de signaler ne sont point là à leur place, et l'exiguïté de ces renseignemens statistiques est inconcevable. Du reste, cet annuaire offre un état complet et soigné du personnel de toutes les administrations et de tous les établissemens en tous genres du département; une liste de toutes les communes avec leur population, les noms des maires, adjoints, curés et vicaires; la liste des fabricans du département. A la fin de cet ouvrage, M. Michel a réuni quelques renseignemens généraux sur l'état thermométrique du globe terrestre, la longévité et la météorologie, résultats qui offriraient de l'intérêt s'ils se rapportaient spécialement au département. Vient ensuite une trop courte notice sur la *chapelle ronde* de Nancy, puis des renseignemens statistiques généraux sur l'Europe ou sur la France. Cet annuaire est terminée par des éphémérides.

F.

9. ANNUAIRE DU DÉPARTEMENT DE LA MEUSE POUR 1826. In-8°. de 309 pag.; prix, 2 fr. Bar-le-Duc, 1826; Choppin (1).

Cet annuaire pourrait contenir beaucoup plus de choses qu'il n'en présente; l'impression est lâche, et un mélange ju-

(1) Il a paru en l'an XII, et peut-être en l'an XIII, un *Annuaire statistique du département de la Meuse*, rédigé d'après les instructions du ministre de l'intérieur.

dicieux de caractères aurait permis de réduire à 200 pag. tout ce qui s'y trouve. Il est à regretter que l'éditeur n'ait pas suivi l'exemple donné par d'autres annuaires, en pressant davantage les matières et employant l'espace qu'il aurait eu de libre à réunir dans son livre un plus grand nombre de renseignemens utiles sur son département. La liste alphabétique, par arrondissement, de toutes les communes avec leur population, aurait pu contenir la distance aux chefs-lieux. Une notice sur la ville de Bar-le-Duc, par M. Gigault d'Olincourt, offre de l'intérêt, ainsi que des fragmens historiques de l'an 468 à l'an 1354, qui terminent cet annuaire. Nous engageons l'éditeur à resserrer davantage son texte et à y réunir une suite de renseignemens sur la statistique du département, ses principaux établissemens industriels, ses monumens, ses antiquités, etc.

10. MÉMOIRE SUR LE COMMERCE QUE LA FRANCE PEUT FAIRE AVEC LES ÎLES SANDWICH, LA CALIFORNIE ET LA CÔTE NORD OUEST DE L'AMÉRIQUE. (*Annal. maritim. et colon.*, n°. 4 ; 2°. partie, p. 189 ; avril, 1826.)

L'auteur de ces mémoires a demeuré 18 ans aux îles Sandwich, et il parle d'après sa propre expérience. Il commence par donner quelques notions de statistique sur ces îles, qui sont au nombre de 11. Owhyhée, la plus grande de toutes, a 300 milles de circonférence, et au moins 150 mille âmes de population. Waohou (population, 110,000 âmes) vient après ; elle est la résidence du roi : le nom de la capitale est Xanaroua, ville de 7 à 8,000 habitans. Atoi et Mowhée sont égales à peu près en superficie, et ont chacune une population d'environ 100,000 âmes ; 4 îles sont inhabitées, de sorte que la population générale de ces îles étant environ 490,000 âmes ; il reste pour ces trois autres îles une population d'à peu près 80,000 âmes.

Leur position est inexacte sur la plupart des cartes ; la latitude est entre 17° 37' et 23° 11 lat. N., pour la longitude 155° 17' et 158° 30 O., longitude de Greenwich. Les productions de ces îles sont : le sandal, le tabac, le coton, le sucre ; mais il n'est pas recueilli, celui de Chine étant à trop bas prix ; le gingembre, qu'on exploite. En échange de ces articles, on peut donner des soieries, des draps, des toiles, des den-

telles ; et des rubans en petite quantité ; du cuivre pour doublage , des cordages , des hardes et des chaussures. Le commerce n'offre pas un grand débouché ; alors après avoir satisfait les besoins , l'armateur se doit porter sur la Californie. Le commerce de cette contrée serait avantageux aux produits français , mais il demande des précautions. Les articles qu'on fournit à ces sauvages sont les toiles de fil , de coton bleues ; les soieries de couleur , dentelles , eaux-de-vie , mousselines , mouchoirs et chaussures. Les retours en pelleteries sont très-avantageux , la Chine offrant un sûr débouché.

Mais c'est surtout la côte nord - ouest qui. pourrait alimenter le commerce français : contre des armes , du plomb , de la poudre , des draps , de la coutellerie , des instrumens de charpenterie que l'on fournirait à ses habitans , on échangerait des fourrures , des peaux de loutre , de castor , de loup marin , de zibeline ; échange d'autant plus avantageux que les pelleteries de cette côte sont d'une qualité supérieure. La navigation de ces parages est très-difficile. L'entrée des ports est défendue par des écueils qu'il faut connaître , et les Américains seuls , par la fréquentation de ces îles , possèdent les notions qui leur permettent de parcourir ces atterages.

On voit la sorte de lien qui unit ces trois expéditions. Toutes les marchandises obtenues , soit aux îles Sandwich , soit à la Californie , soit à la côte nord-ouest , doivent se vendre en Chine. Là , si le négociant , au lieu d'argent , prend des produits de la Chine , on peut presque calculer que les bénéfices s'élèveront à 10 fois la valeur de la cargaison primitive. Un voyage tel que le conseille l'auteur de ce mémoire , doit durer 2 à 3 ans. Pour mieux faire ressortir l'utilité de ses conseils , il a présenté , dans trois tableaux , le mouvement commercial opéré dans chacune de ces contrées ; de 1804 à 1814 pour la côte nord-ouest , de 1809 à 1817 pour la Californie , de 1814 à 1823 pour les îles Sandwich.

Le chiffre de la valeur primitive des expéditions pour les îles Sandwich a été de 487,000 et la vente de 3,342,836 francs ; pour la Californie le rapport a été de 564,000 à 7,495,565 f. ; enfin pour la côte nord-ouest de 507,800 à 12,656,700 fr.

Nous le demandons , quelle spéculation peut offrir des bénéfices aussi considérables ? mais l'intérêt public se concilie ici fortement avec l'intérêt privé , puisque cette navigation serait

l'école la meilleure pour former des marins intrépides. Il faut du courage pour entreprendre, de la persévérance pour suivre l'entreprise, et des encouragemens qui, j'en suis sûr, sont dans les vûes du gouvernement pour favoriser ces aventureuses tentatives.

BEAUFREVIN.

11. PARLIAMENTARY HISTORY AND REVIEW, SESSION OF 1825. — Histoire parlementaire et revue de la session de 1825. — *Parliamentary abstract, session of 1825.* — Extrait des pièces déposées au parlement pendant la session de 1825. 2 vol. petit in-4°. Londres, 1826; Longmann et C.

L'administration du duc de Grafton vit naître, en 1768, l'*Annual-Register*, recueil annuel des principaux événemens de l'Angleterre et du monde, aujourd'hui assez généralement connu; il annonçait de l'utilité; il fut accueilli avec bienveillance. Ses rédacteurs empruntèrent quelquefois le cornet de l'auteur des lettres de *Junius*; s'ils n'y puisèrent pas une encre aussi âcre, leur plume ne fut pas moins piquante. Les grosses bévues de lord North fournirent une matière ample aux sarcasmes et aux sévères reproches de l'*Annual-Register* et de l'opposition à laquelle la guerre d'Amérique, les contestations de Horne Tooke et de lord Mansfeld, et les attaques répétées du ministère contre la constitution du pays avaient donné tant de forces. L'*Annual-Register* obtint donc beaucoup d'intérêt. Les chefs de l'opposition parvinrent à la direction des affaires, sous le ministère si court du marquis de Rockingham. Le duc de Portland, ou plutôt William Pitt; car le duc cette fois n'entra à la trésorerie que pour en tenir les draps chauds *au jeune homme*; William Pitt, disons-nous, en leur enlevant le portefeuille ne sut pas les désunir; et en 1784, ils formèrent tout entiers, la grande, la chaleureuse, la savante, en un mot, la formidable opposition qui vit à sa tête James Fox.

Plusieurs de ses membres donnèrent des directions, fournirent des articles à l'*Annual-Register*, qui eut un succès prodigieux. Il était tiré à 20,000 exemplaires, et l'entreprise se trouva en mesure de fournir des indemnités aux membres de l'opposition qui concourraient à sa rédaction. M. Burke recevait de la direction de l'*Annual-Register*, 2,000 l. st. de traitement annuel.

La période de 1785 à 1793 fut donc l'ère la plus brillante

de l'*Annual-Register*. James Fox conspirait alors, avec l'opposition, la paix du monde, et M. Pitt n'en rêvait que la guerre à mort et la destruction. La haute aristocratie anglaise se croyait perdue, si elle n'arrachait pas, jusques dans leurs plus profondes racines, les principes qu'avaient développés la révolution française, et le siècle d'abus et de désordres de tout genre qui l'avait précédée. Ces principes, la haute aristocratie anglaise les envenima ; leurs conséquences, elle les exagéra ; leurs résultats enfin, M. Pitt sut méthodiquement les ensanglanter ; et, avant la fin de 1796, ce grand homme d'état, si prodigue de la vie politique de l'Angleterre, en avait, en quatre ans, plus vieilli la structure, plus usé les ressorts que ne l'auraient fait quatre siècles de guerres civiles. Nous produisons en témoignage et le 3 p. 100 à 47, et l'emprunt forcé de *loyauté*, et la fermeture de la banque en mars 1797, et les révoltes des flottes de la Manche, du Nord et de la Tamise, et enfin la dette actuelle de 793,936,183 l. st. 19 s. 9 $\frac{1}{4}$ d. Devant tant de fautes si audacieusement commises ; si orgueilleusement avouées, l'opposition fut forcée d'être muette, et l'*Annual-Register* de laisser dormir ses presses. Déjà Burcke avait passé sur les bancs de la trésorerie, avec les mêmes émolumens que ceux qu'il avait de l'*Annual-Register*. Depuis cette interruption, ce recueil ne fut plus qu'une compilation de la Gazette de la Cour et des journaux les plus accrédités à la trésorerie ; compilation nécessaire sans doute, mais qui a perdu de l'intérêt général qu'elle avait obtenu.

Un autre recueil du même genre, le *New-Annual-Register*, a cherché à se substituer à l'ancien ; mais, comme lui, il était difficile à consulter. Les débats du parlement ne s'y présentaient également que par ordre de dates ; les événemens politiques extérieurs y était donnés par saison, et ceux de l'Angleterre par forme de chronique et par jour. Le nouvel *Annual-Register* était plus volumineux que l'ancien, moins sobre de réflexions, tombant quelquefois dans les trivialités : il était nécessaire, ce fut le motif de l'accueil assez faible qui lui a été fait.

Aujourd'hui un autre recueil du même genre, celui dont nous rendons compte, fait son entrée dans le monde britannique ; il s'est mis en garde contre les défauts reprochés à ses deux prédécesseurs. Il guide bien ses lecteurs dans l'examen des

lois du parlement, des mesures administratives, des relations commerciales de l'Angleterre. Cela seul lui assure du succès. Il comprend deux volumes, les débats parlementaires et leur examen sont la matière du 1^{er}. Les extraits des pièces et les divers états soumis au parlement forment le 2^e. volume.

L'*histoire parlementaire* contient les débats des deux chambres, sur les objets portés à leurs délibérations : mais ceux-ci sont classés dans un ordre méthodique, facile à concevoir et à retenir, et sont indiqués d'ailleurs dans une table bien faite. Sur chaque objet, la délibération est continuée au travers des diverses phases qu'elle doit parcourir dans les deux chambres. Cette présente histoire de la session de 1825 remplit 599 pages, à 2 col. petit in-4^o. justification très-serrée.

La *revue parlementaire* qui, dans le 1^{er} volume, fait suite à l'*histoire parlementaire*, contient les réflexions des rédacteurs sur les objets de délibération du sénat britannique, sur les circonstances qui les accompagnent, ou ont avec elles quelque connexité. Cette revue a 208 pag. à 2 col., justification semblable.

Le même format, la même justification, le même ordre de distribution des matières, ont été adoptés pour l'extrait des pièces déposées sur le bureau des deux chambres, rapports des comités, procès-verbaux d'enquêtes, états, budgets et comptes de finances, tableaux d'importation et d'exportation, de production et de consommation intérieures, de navigation et commerce, etc. Ces extraits sont tirés de 50 vol. in-folio, de plus ou de moins d'épaisseur, imprimés pour l'usage seul des membres du parlement, et qui ont été insérés et réduits dans 700 pages environ ; ils seront presque tous d'une grande utilité.

L'style de ces diverses rédactions est simple, clair précis ; les réflexions sont courtes, judicieuses et bien présentées : et c'est ce qui rendra ce nouveau recueil préférable à l'*Annual register* du bon temps, qui cherchait trop souvent la pompe du style, et n'était pas toujours clair. L'histoire de l'Europe n'a de place, dans le nouveau recueil, qu'autant qu'elle entre dans les débats parlementaires. Je ne pense pas que les rédacteurs puissent se dispenser de la présenter d'une manière moins sommaire. Ils réclament l'indulgence pour leur essai ; ils n'ont commencé à en avoir l'idée qu'au mois de juillet 1825. Leurs

deux volumes paraîtront dorénavant au 1^{er}. janvier de chaque année.

L'histoire journalière de l'Angleterre est, pour le continent, du plus haut intérêt. Depuis la paix, les voyages en Angleterre sont plus fréquens ; la langue anglaise est plus familière ; et la connaissance de toutes les grandes transactions financières et commerciales de l'Angleterre devient d'une plus étroite obligation pour le monde entier. Assez vieux et assez impartial appréciateur de toutes les choses anglaises, je présage des succès à ce nouveau recueil, et je me joins avec empressement aux éloges et aux encouragemens que mérite cette entreprise.

En voilà bien assez pour le matériel de l'ouvrage, venons actuellement au caractère de cette rédaction, et à de légères indications des parties de détail qui nous paraissent bien traitées.

« Les assemblées législatives, qu'on s'accorde à regarder » comme les organes de la sagesse collective des nations, sont » plus riches en faux raisonnemens que toute autre partie de la » communauté ; » et l'auteur, dans la préface de cet ouvrage, en recherche les causes.

Il rend compte de cette investigation, d'une manière aussi spirituelle que caustique, ou maligne et piquante. Nous allons l'abrégé, autant que le permet notre dessein de faire connaître le caractère de la rédaction.

Le mal-raisonner tristement s'accrédite ; il n'obtient de succès, dans les assemblées législatives, que de la faiblesse de l'intelligence, de l'imperfection du langage, et des intérêts privés qui se servent adroitement de l'une et en imposent à l'autre.

L'auteur appelle intérêts privés ou personnels, les intérêts des individus ou d'une classe d'individus, qui sont en opposition avec les intérêts de la masse ou dans leur ensemble, ou dans quelques points particuliers.

Ainsi, par exemple, l'intérêt de la masse est que les impôts soient faibles ; et là, l'intérêt particulier est fondu dans l'intérêt général. Mais si l'impôt n'étant que de 10 livres sterl., la *sinécure* dont je jouis ne me rapporte que 500 liv. sterl., et qu'au moment où la taxe sera portée à 20 liv. sterl. les revenus de ma *sinécure* soient doublés, l'intérêt privé me rendra hostile contre l'intérêt général, et je voterai pour le doublement

de l'impôt. L'auteur désigne cet intérêt personnel, si permicieux dans les délibérations qui ont la chose publique pour objet, par le nom d'*intérêt sinistre*; nous adopterons cette dénomination.

Par la faiblesse de l'intelligence, l'auteur désigne cette inaptitude à suivre un raisonnement; qu'on observe dans beaucoup de membres des assemblées délibérantes, soit qu'elle provienne d'incapacité de l'intellect, soit qu'il faille l'attribuer au défaut d'instruction, d'usage des débats parlementaires, ou d'inclination à y prendre part. On peut espérer de triompher de la faiblesse de l'intelligence par l'instruction, par un plus grand usage, par cette volonté franche de chercher la vérité qui y contraint la paresse, détermine l'inattention, enchaîne la légèreté. Quant à l'incapacité de l'intellect, les bêtes seront toujours des bêtes. Veuille le génie d'Albion qu'elles ne deviennent pas des sots!

L'imperfection du langage : il est, dans la langue anglaise comme dans la langue française, une multitude de substantifs qui paraissent synonymes, et dont l'acception n'est exactement déterminée que par l'emploi qui en est fait. Ils ont une grande influence sur l'assentiment ou le dissentiment de ceux devant lesquels ils sont proférés. Tels sont par exemple, les substantifs *piété, dévotion, générosité, prudence, perfectionnement*; comme ils se trouvent toujours liés à quelque idée d'approbation, l'auteur les appelle *élogistiques, approbatifs, laudatifs*; il appelle *dislogistiques* ou *vitupératifs*, ceux de *superstition, prodigalité, avarice, innovation*. Ils portent, avec eux, quelque idée de blâme; il en est enfin d'indifférens et de neutres, tels que *réligion, disposition, prévoyance, changement*.

On conçoit très-bien que les *intérêts sinistres* emploient plus habituellement les termes laudatifs et vitupératifs que les termes neutres. On conçoit également que l'imperfection du langage céderait à l'habitude d'une investigation plus sévère de la valeur des mots et de l'emploi qu'on en fait.

Mais cette investigation sévère peut-elle se retrouver, dans une chambre des communes, par exemple, dont une partie des membres avoue publiquement qu'ils ont acheté leurs sièges dans la chapelle de Saint-Étienne, dont l'autre a été placée soit sur les bancs de la trésorerie, soit sur ceux de l'opposition, par 180 familles puissantes, et dont le reste se prétend *él*u du

pays, et se vante de le représenter *virtuellement*? Quel ravage les *intérêts sinistres* ne doivent-ils pas faire dans une telle assemblée! quelle force n'auront-ils pas, quelle puissance insurmontable n'exerceront-ils point, à l'aide de l'imperfection du langage, sur la faiblesse de l'intelligence! Celle-ci donnera une valeur incalculable à leurs raisonnemens faux, tandis que celle-là éprouvera une propension si douce à n'y pas résister et à les trouver justes.

L'auteur revient sur la question *se prétendent élus* et irrévocables. « On sait, dit-il, que les élections ne sont pas libres, » et par quels moyens on force une élection; comment on enchaîne les volontés par les promesses et l'espoir de quelques avantages, ou par les menaces et la certitude de persécutions et de calamités personnelles, quand on se refuse à imposer sur le comté, tels ou tels représentans voulus par leurs seigneuries les lords A., B., C., D. » Et cependant, nonobstant cette composition de la Chambre des communes, mais avec cette heureuse publicité de tous les actes qui concernent le pays, avec cette éducation séculaire et domestique du peuple anglais qui lui a donné l'usage, devenu chez lui une seconde nature, de discuter les affaires du pays et de les faire par lui-même; où en seraient les intérêts sinistres, si à l'aide d'un concert secret ou permanent, ils ne rencontraient pas, chaque jour, une combinaison, une méthode de déception ingénieuse propre à enchaîner le peuple anglais et à le mener à leurs fins? Entrent ces vieux axiomes : *Les hommes réunis en assemblées politiques n'écoutent que l'intérêt général*; — *Notre système parlementaire a des abus en théorie, mais il opère bien dans la pratique*; — *Nos ancêtres avaient bien plus de sagesse législative que nous*; ces vieux axiomes, dit l'auteur, paraîtraient si faux, si dérisoires qu'ils n'élèveraient que le décri universel.

Cette méthode de déception a dû être aussi déguisée que variée. Elle forme un ordre de sophismes, ou de *faussetés parlementaires* que le rédacteur de la préface a rangés sous quatre titres différens.

La préface de l'*Histoire parlementaire* ne classe point parmi les déceptions, qu'il est d'usage d'employer, ces rappels à la question (ou à l'ordre du jour, et la clôture de nos assemblées législatives). Ils ne sont plus du bon ton; ce sont des brutalités

du pouvoir, qui ont deshonoré les ministères de lord North et de Robert Walpole. Il y a bien plus d'art et d'urbanité dans les sophismes dont il va donner la classification.

1^{re}. classe. Sophismes d'autorité : on en compte quatre. Lorsque les *intérêts sinistres* veulent imposer à la paresse et à l'ignorance, à l'aide du respect qu'on doit en général à toutes les sortes d'autorité, ils vantent la sagesse de nos ancêtres. — Ils annoncent qu'il n'y a pas, jusque-là, d'exemple de la résolution qu'on propose à la Chambre. — Ils vont chercher, jusqu'au temps du roi Alfred ou des Edgar, et dans les lois saxonnes, des textes de lois irrévocables qu'ils y opposent. — Ou, enfin, si ce genre de fausseté parlementaire devient sans effet, et que l'abus dont on demande la réforme paraisse dans un jour-trop éclatant pour qu'on puisse la refuser, alors il s'élève parmi les gens à place (*place-men*) un cri d'indignation générale. Leur honneur est outragé, leur probité est méconnue, leurs talens, comme hommes d'état, leurs devoirs, comme serviteurs de la Couronne, sont avilis ou méprisés. L'affectation de la modestie de la part de messieurs de la trésorerie est rangée parmi les *faussetés parlementaires* de cette catégorie : l'un d'eux avouera, avec candeur, qu'ils n'ont pas pu reconnaître le vice de la constitution ; que leur longue profession de la loi, ou leur antique dévouement au service du pays ne leur ont pas permis de relever l'abus dont on se plaint ; et s'il ajoute, presque au nom de ses collègues, qu'on doit l'attribuer à leur peu de lumières, à la faiblesse de leur intelligence, l'effet est immanquable. Ne-semble-t-il pas dire en effet : « Si moi, qui suis d'un rang et d'une capacité supérieurs, je n'aperçois rien, comment vous, bonhomme, y apercevez-vous quelque chose ? »

2^e. classe. Sophismes alarmistes. — 9 chapitres.

On attaque, par des imputations ou reproches vitupératifs, les partisans de la résolution proposée. — Le but en est mauvais. — Il n'y a que de mauvais desseins, un mauvais caractère, qui puissent présenter une telle loi. — Il y a même inconsistency politique dans le parti qui la demande, ou du moins dans l'orateur qui s'est rendu l'organe des pétitionnaires. — Il faut être sous l'empire de liaisons suspectes, pour oser soumettre à la Chambre une telle proposition ; ainsi on reprochera aux patrons de l'*émancipation des catholiques*, la conspiration des Poudres, les massacres d'Irlande, la Saint-Barthélemy de

France, l'inquisition d'Espagne. « Sans doute, ajoutera-t-on, » les catholiques d'Irlande sont vertueux aujourd'hui ; mais ne » doit-on pas redouter sur eux l'influence des *énormités* de » leurs ancêtres. » — On appelle la défiance législative, si délicate mais si utile. — Il y a des dangers à innover. — On entreprend sur la prérogative. — Il y a au moins, ici, attaque personnelle contre le gouvernement de S. M. ; il y a témérité, *désaffection* ; il y aurait même une trahison *constructive* si la Chambre adoptait, etc.

3^e. classe. Sophismes dilatoires. — 5 chapitres.

Personne ne se plaint ; donc personne ne souffre. — « Voyez » la misère des autres nations ; l'Allemagne, la Russie, la Pologne ; l'Italie, l'Espagne. N'est-ce pas un motif d'être satisfait de notre condition ? » Ce sophisme est de l'espèce des sophismes consolatoires. — Ou bien : « Attendez donc un peu ; » le moment n'est pas arrivé. Avec quel empressement nous le » saisissons ! » — Ou bien encore : « Les améliorations ne s'opèrent jamais avec autant d'utilité que lorsqu'elles sont » graduelles ou amenées par le temps. » — Enfin le meilleur de tous les moyens dilatoires est l'art des diversions. On gagne la fin d'une session, comme on l'a fait, dans toutes les questions sur les lois des grains, et dans quelques-unes sur l'*émancipation des catholiques*.

Ce chapitre particulier est très-étendu.

4^e. classe. Confusion des mots et des choses ; série de sophismes et de déceptions parlementaires la plus nombreuse. — 10 chapitres.

Emploi habituel de termes louches, vagues, indéterminés, à acceptions contestées. — Confusion audacieuse des choses, qu'on est porté à attribuer à l'esprit de parti ou au caractère de la profession, et dès lors excusable aux yeux de la médiocrité ; ainsi, par exemple, les légistes de la Couronne confondront toujours la liberté de la presse avec sa licence, son utilité avec ses abus. Ils poursuivront la répression d'un libelle diffamatoire au criminel, parce qu'on n'admet pas la preuve des faits, préférablement à entamer le procès au civil par une demande de dommages-intérêts aux fins civiles, parce que le diffamateur est tenu de prouver, et que la réputation du diffamé sort pure du procès, si elle est telle. — Termes atténuans. —

Galanterie pour adultère, influence de la Couronne pour arbitraire de ses principaux serviteurs, influence de la propriété territoriale pour le monopole des grains. — Privilèges de la Banque, pour le monopole des matières, des billets, des escomptes et contre l'établissement des banques de provinces par actions; intérêt des grands capitalistes, pour leurs exactions, l'usure et l'agiotage. — Introduction, par les orateurs parlementaires, de vagues généralités, telles que l'emploi inopportun des termes de gouvernement, lois, morale, religion, bon ordre, ordre social, civilisation, établissement de la maison de Hanovre et de l'Église, *notre incomparable constitution*; balance de ses pouvoirs politiques; balance de l'Europe; balance du commerce, industrie, industriels, producteurs, consommateurs. — Idoles allégoriques. — L'auteur veut indiquer, par là, l'usage de confondre les individus d'une profession avec la profession elle-même, et ce qu'elle a de plus honorable; le gouvernement avec les gens en place; la religion et l'Église avec les ecclésiastiques; la loi avec les juges et les légistes, etc., et de porter sur des individus coupables, l'indulgence ou le respect qu'inspire l'autorité dont ils sont les ministres. — Les reproches de corruption populaire, reproches si rarement fondés. — Le sarcasme et le ridicule. Parmi ceux-ci se rangent ces locutions et ces mots si souvent employés : « C'est bon en théorie, mais » détestable en pratique, ... pure théorie, ... rêves d'une visionnaire, ... chimères, ... romans, ... utopies. »

L'emploi des assertions paradoxales est placé dans cette série, et l'on en fournit des exemples dans les propositions suivantes :

« Les principes de l'utilité publique ne doivent pas guider uniquement le législateur. — La prospérité du plus grand nombre doit souvent céder à l'avantage de quelques-uns. » Voir Burke (alors sur les bancs de la Trésorerie), dans sa brochure sur son bill de l'*Économie officielle*. On donne aussi le précepte de faire la guerre à tout ce qui est classification et méthode; il n'y a que les gâtes-métiers qui tentent de les introduire. — Confondre les causes avec les obstacles est encore un moyen fécond de diversions, mais qui exige quelque talent d'embrouiller, dans l'orateur, et une clarté sub-obscur dans son discours. — Ne pas argumenter de l'abus contre l'usage. — Soutenir de tous moyens, *rostris et unguibus*, l'axiome détesta-

ble que la fin justifie les moyens. — L'auteur termine cette série de sophismes ou de motifs de les produire, en recommandant de *ne pas attaquer les mesures, mais les hommes qui les proposent*; c'est dans le système de messieurs de l'opposition, et pour l'utilité probable de messieurs de la Trésorerie; du moins tel est l'usage de messieurs de *dehors* qui veulent entrer au ministère, et de messieurs de *dedans*, qui veulent n'en pas sortir (sujet de disputes éternelles des *Outs* et des *Ins*). L'auteur fait remarquer que si messieurs de l'opposition, les *Outs*, veulent empêcher de passer une mesure de messieurs de la Trésorerie, les *Ins*, ils s'y opposent à l'aide de ces topiques généraux si vieux : « La mesure est très-onéreuse; elle est faite à l'avantage » de quelques individus ou de quelques classes favorisés par le » ministère; ou enfin elle accroîtra démesurément le pouvoir » de la Couronne. »

Nous n'avons pas suivi l'auteur de la préface dans une multitude de digressions, toutes très-piquantes, qui s'enchaînent dans ce morceau. Nous avons déjà passé les bornes ordinaires d'un extrait. On trouvera dans le corps de la *Revue parlementaire* l'application de ces sophismes, et, qu'on me passe le terme, leur *dénudation* : voir les articles de l'*émancipation des catholiques*, devenue aujourd'hui affaire de principes comme la liberté des Noirs, des lois, des grains, des banques de provinces, des sociétés anonymes, des appels devant la Chambre des Pairs, de la Cour de la chancellerie, de la consolidation du jury, enfin des comités privés des deux Chambres.

On nous demandera si les rédacteurs de ce nouveau recueil sont radicalistes; non certes. Partisans de Jérémie Bentham? encore moins. Méthodistes, en illumination politique? je ne le crois pas. Que veulent-ils donc? une sage réforme parlementaire.

DEMONTVÉLAN.

12. TABLEAU STATISTIQUE DES SUICIDES COMMIS DANS LA VILLE DE WESTMINSTER pendant les 13 dernières années inclusivement, et avec la distinction des sexes.

MOIS.	ANNÉES													
	181.		1813.		1814.		1815.		1816.		1817.		1818.	
	H.	F.	H.	F.	H.	F.	H.	F.	H.	F.	H.	F.	H.	F.
Janvier.	1	0	1	1	1	1	3	2	0	0	0	1	1	0
Février.	1	2	1	0	0	1	4	0	2	1	1	0	0	1
Mars.	2	0	3	0	1	2	1	0	2	2	1	0	1	0
Avril.	2	0	2	0	5	0	2	0	1	0	0	0	1	0
Mai.	0	1	0	1	1	0	1	1	0	0	1	0	2	1
Juin.	0	1	2	1	3	1	3	0	2	1	1	1	0	0
Juillet.	5	0	2	0	3	1	6	1	2	1	2	0	3	1
Août.	1	0	0	2	0	0	0	0	0	1	1	0	1	3
Septembre.	0	3	1	1	2	0	0	0	2	1	0	0	2	0
Octobre.	2	0	2	0	0	0	1	1	0	1	2	0	1	0
Novembre.	0	0	3	0	0	1	0	0	4	1	4	1	1	1
Décembre.	2	1	3	0	0	0	2	2	1	1	0	1	0	0
Totaux.	16	8	20	6	16	7	23	7	16	10	13	4	13	7
Totaux pour les deux sexes.	24		26		23		30		26		17		20	

MOIS.	ANNÉES														Totaux généraux.	
	1819.		1820.		1821.		1822.		1823.		1824.					
	H.	F.	H.	F.	H.	F.	H.	F.	H.	F.	H.	F.	H.	F.		
Janvier.	4	0	3	1	1	0	2	0	2	0	3	1	22	7		
Février.	2	1	1	0	2	0	1	0	0	2	1	0	16	8		
Mars.	3	0	4	0	2	0	0	0	2	0	3	2	25	6		
Avril.	0	1	1	1	0	0	2	1	2	2	2	0	20	5		
Mai.	0	0	1	0	4	0	0	0	1	1	0	1	11	6		
Juin.	5	0	1	0	1	2	3	1	2	0	2	1	25	9		
Juillet.	1	0	1	1	0	0	0	1	1	0	0	1	26	7		
Août.	1	1	1	2	1	0	0	1	3	0	0	0	9	10		
Septembre.	1	1	0	1	0	0	0	0	2	0	0	0	10	7		
Octobre.	0	1	0	0	1	0	1	2	0	0	1	1	11	6		
Novembre.	0	1	0	0	0	1	2	0	1	1	0	0	15	7		
Décembre.	1	0	0	0	2	0	4	0	0	0	2	0	17	5		
Totaux.	18	6	13	6	14	3	15	6	16	6	14	7	207	83		
Totaux pour les deux sexes.	24		19		17		21		22		21		290			

La partie historique de ce tableau offre un exemple frappant de la tendance générale des jurys à imputer les suicides à des accès de démence ; car dans le nombre de 290 délits de cette nature , qui embrasse une période de 13 années , il ne s'est trouvé que 5 cas dans lesquels il est dit avoir été rendu des verdicts de *felo de se*. On voit dans la table ci-dessus , que pendant les années de 1812 à 1816 inclusivement , le nombre des suicides a été de 129 ; ce qui donne pour terme moyen $25 \frac{4}{5}$ par année ; et que durant les années de 1816 à 1824 , inclus , ce nombre s'est élevé à 161 ; ce qui présente une diminution sur le terme moyen de près de 6 suicides par année , pendant les 8 dernières années , et cela dans une ville qui , suivant le recensement de 1821 , contient une population de 181,000 habitans.

On assure assez généralement que l'atmosphère brumeux du mois de novembre dispose les Anglais à se pendre ou à se noyer ; mais on se convaincra par la table susdite que dans aucun cas le nombre des suicides n'a , dans ce mois , excédé le terme moyen , et qu'il est resté au-dessous dans nombre d'occasions.

(Times.)

13. MONNAIES DE LA GRANDE-BRETAGNE. Extraits du discours prononcé par le chancelier de l'Échiquier dans la séance de la chambre des Communes du 10 février 1826.

Depuis 1819 jusqu'en 1815 , inclusivement,

Années.	Or reçu à la monnaie.			Espèces en or fabriquées.		
	l.	s.	d.	l.	s.	d.
1819	3,762	16	1	3,574	9	3
1820	1,493,162	10	7	949,516	0	0
1821	10,619,013	13	9	9,520,758	13	10
1822	4,426,446	14	3	5,356,787	12	6
1823	617,197	1	9	759,748	10	0
1824	4,020,516	15	2	4,065,075	0	0
1825	4,152,159	10	9	4,580,919	0	0
	26,002,259	2	4	25,236,379	5	7

En sorte qu'il fut frappé en 1820 , 21 et 22 , pour 15 millions de souverains , que les échanges se régularisèrent , et que l'or circula dans l'intérieur du pays ; je ne veux pas dire qu'il

n'y existât pas peut-être d'autres causes d'embarras financiers; à certains égards, je pourrais en dire autant de 1822; mais si on fait attention aux divers prix des denrées et des marchandises dans le cours de cette dernière année, après les grands efforts faits par la banque pour reprendre ses paiements en numéraire, on verra que la situation des affaires s'est en général améliorée, bien que dans l'intérieur du pays la circulation ait été nécessairement réduite afin de mettre la banque en état de faire face au paiement de ses billets en or.

Le terme moyen de la circulation des billets, a été

En 1820, de	23,875,000
— 1821,	21,759,000
Et en 1822, malgré les embarras qui existaient alors,	18,000,000

L'or monnayé depuis l'année 1819, monte à 25,236,000 l. st.; depuis cette époque, il en a été exporté pour 7,269,000 l. st., suivant le relevé suivant :

	Poids.	Valeur.	Prix moyen de l'or.
		l. st.	l. st. s. d.
1819	5,765	22,979	3 19 9
1820	3,172	12,344	3 17 10 $\frac{1}{2}$
1821	"	"	"
1822	147,555	573,005	3 17 8
1823	93,000	379,750	3 17 6
1824	764,109	2,960,922	3 17 6
1825	854,984	3,320,176	3 18 8
	L.	7,269,176	

De ces L. 7,269,176, il en est rentré dans la masse des espèces d'or du royaume, 1,000,000; en sorte que la perte totale occasionnée par les exportations, se trouve réduite à environ 6,000,000 L. Si des 25,000,000 L. fabriqués, on déduit les 6,000,000 L. exportés, il nous reste toujours une balance de 19,000,000 L. (*Galign.-Messeng.*; Paris, 18 février 1826.)

14. MONTANT DES IMPORTATIONS ET EXPORTATIONS DE LA GRANDE BRITAGNE pendant les 2 années qui ont pris fin au 5 janvier 1824 et 1825, respectivement.

PAYS.	IMPORTATIONS.		EXPORTATIONS.	
	EN 1824.	EN 1825.	EN 1824.	EN 1825.
Russie.	2,611,617	2,606,531	1,841,274	2,238,140
Suède.	130,751	149,081	202,685	141,142
Norvège.	86,493	94,375	131,595	116,094
Danemark.	35,881	136,673	380,132	332,073
Prusse.	504,140	620,287	634,074	468,463
Allemagne.	961,460	1,505,456	7,528,957	7,552,176
Hollande.	785,073	1,096,127	2,044,033	2,017,289
Flandres.	298,685	468,146	2,013,209	2,217,517
France.	1,102,739	1,536,840	984,565	1,124,227
Portugal.	566,353	450,730	2,146,473	2,670,191
Espagne.	808,748	845,339	452,882	684,806
Italie.	1,123,344	1,127,092	3,934,563	4,399,780
Turquie.	446,902	746,848	1,274,237	1,397,497
Gibraltar.	81,698	59,511	1,974,087	2,796,344
Malte.	37,334	63,083	499,580	375,296
Iles Ioniennes.	93,538	132,116	8,213	15,983
Irlande.	5,821,036	5,591,161	4,501,201	5,006,639
Ile de Man, etc.	183,952	208,512	323,989	372,174
Indes-Orientales et Chine.	6,918,539	7,312,355	4,355,447	4,394,880
Nouvelle-Hollande.	51,376	51,371	180,716	215,628
Cap de Bonne-Espér.	154,147	122,085	433,473	276,421
Autres part. de l'Afr.	185,250	202,288	342,824	399,238
Indes - Occid. angl.	7,971,145	8,655,538	4,622,804	4,870,835
Nouvelles colonies.	864,944	925,699	1,766,538	2,241,666
États-Unis.	5,459,736	3,925,608	6,141,450	7,141,285
Indes-Occid. étrang.	790,236	628,160	1,702,198	1,896,265
Bésil.	1,053,327	1,289,513	3,425,324	3,750,043
Rivière de Colombie.	"	3,771	8,232	2,578
Le Mexique et Guatemala.	221,825	158,431	369,776	555,513
Colombie.	45,275	73,496	305,621	425,140
Le Pérou.	15,316	23,737	408,872	621,670
Le Chili.	9,719	41,090	489,601	923,423
Buenos - Ayres et Monte-Video.	388,338	498,645	803,237	1,581,775
Pêche de la baleine.	592,067	376,072	2,793	3,064
Prises.	11,300	16,823	"	"
Grands totaux.	40,412,300	41,737,609	56,234,663	63,224,272

(*Courier, Galign.-Messenger*; Paris, 11 mai, 1826.)

15. FAILLITES DANS LA GRANDE-BRETAGNE. — Le nombre des faillites annoncées dans les journaux, pendant le trimestre qui a pris fin au 30 juin 1825, était de 489; en 1826, à la même époque, elles se sont élevées à 1827. Le plus grand nombre des faillites qui ait éclaté pendant une année entière, dans aucune des 7 précédentes années, a été en 1819, de 1578. Les insolvable qui, du 1^{er} janvier au 30 juin dernier, ont sollicité leur élargissement, sont au nombre de 3,392. Les arrangemens faits avec des créanciers, et qui n'ont été précédés ni de faillites, ni d'emprisonnement, ont été très-nombreux; mais on ne saurait les indiquer avec certitude. (*Globe*, *Galign. Messeng.*; Paris, 26 juin 1826.)

16. LA SCANDINAVIE ET LES ALPES; par Ch. VICTOR DE BONSTETTEN;
1 vol. in-8°; prix 4 fr. 50 cent. Paschoud.

Ceux qui s'attendraient à trouver dans ce nouvel ouvrage, un pendant de *l'Homme du nord et l'Homme du midi*, du même auteur, se tromperaient. On y voit simplement quelques recherches géologiques sur les granits et sur les rochers de la Scandinavie, comparés à ceux des Alpes, et une comparaison toute scientifique des Alpes suisses avec les Alpes du nord. Tout cela peut intéresser sans doute les géologues, mais nous qui, d'après le titre, nous attendions à une conception beaucoup plus vaste, nous y avons vainement cherché ces observations philosophiques, et quelques-uns de ces grands traits qui appartiennent à la manière du penseur profond à qui nous devons des écrits d'un mérite supérieur; aussi, dirons-nous franchement que, pour les gens du monde, l'ouvrage ne répond pas à ce qu'il semble promettre. Nous nous sommes un peu dédommagés en lisant les fragmens sur l'Islande, qui terminent ce livre; on ne regrette qu'une chose, c'est qu'ils ne soient pas plus complets. (*Journal de Genève*; 29 juin 1826.)

17. BIBLIOGRAPHIE RUSSE. — Nous empruntons au savant ouvrage de M. BALBI qui vient de paraître sous le titre d'*Atlas ethnographique du globe*, et dont nous nous réservons de rendre un compte raisonné dans notre *Bulletin*, le tableau des ouvrages publiés en langue russe dans cet empire, pendant les années 1822, 1823 et 1824.

	En 1822.		En 1823.		En 1824.	
NATURE DES OUVRAGES.	ORIGIN.	TRAN.	ORIGIN.	TRAN.	ORIGIN.	TRAN.
Mathématiques.	12	8	4	8	1	3
Histoire Naturelle.	5	1	2	2	4	•
Chimie et Physique.	1	2	3	1	2	•
Médecine.	7	7	4	7	1	7
Sciences économiques.	9	•	2	2	5	5
Religion.	21	18	3	3	9	6
Philosophie (la plupart pour la jeunesse).	6	21	2	3	5	10
Jurisprudence.	13	•	15	•	18	1
Statistique et Politique.	4	•	2	•	3	1
Histoire et Géographie.	38	9	16	8	28	11
Biographies.	7	2	3	1	2	2
Voyages.	6	2	2	2	6	2
Philologie.	21	8	15	2	13	2
Poésie.	14	4	8	9	15	2
Romans et Nouvelles.	1	22	•	16	5	13
Théâtre.	13	9	8	13	12	13
Collections d'ouvrage.	7	•	7	•	9	•
Belles-Lettres et Rhétorique.	8	•	6	3	9	1
Ouvrages périodiques.	24	•	30	•	29	1
Arts.	•	•	1	1	•	1
Mécanique.	•	•	•	•	1	1
Sciences relatives à la guerre.	•	•	•	•	3	2
Technologie.	•	•	•	•	1	•
Amusemens.	•	•	•	•	2	•
	220	113	135	81	183	81
Totaux.	333		216		264	

Parmi ces ouvrages traduits, il y en a 122 français, 56 allemands, 18 anglais, 11 grecs, 9 latins, 7 italiens, 3 slaves, 2 hollandais, 1 danois et 1 arménien.

Nous croyons utile de rapprocher de ce tableau celui que notre collaborateur M. Héreau a fait insérer, en 1820, dans le tom. VI, de la *Revue Encyclopédique*, et que M. Balbi a reproduit lui-même à la suite du sien.

NATURE DES OUVRAGES.	TRADUCT.	ORIGIN.	TOTAL.
Sciences physiques, naturelles et médicales.	94	112	206
Mathématiques pures et Mathématiques ap- pliquées.	28	66	94
Théologie naturelle et Religion.	51	92	143
Idéologie et Philosophie morale.	76	34	110
Éducation et Livres élémentaires.	45	43	88

NATURE DES OUVRAGES.	TRADUCT.	ORIGIN.	TOTAL.
Législation, Droit et Politique.	39	121	160
Économie publique et Commerce.	40	93	133
Géographie et Statistique.	8	51	59
Histoire et Biographie.	133	191	324
Voyages.	34	36	70
Grammaire et Lexicographie.	9	90	99
Poésie	39	143	202
Œuvres dramatiques.	236	296	532
Romans.	304	40	404
Antiquités et Beaux-Arts.	20	32	52
Mélanges littéraires.	289	435	724
	1,525	1,875	3,400

Sur les 1525 ouvrages traduits, 802 le furent du français, 483 de l'allemand, 97 de l'anglais, 68 du latin, 35 du grec, 23 de l'italien et 17 de divers autres langues.

« Le catalogue qui a servi de base à ce tableau est, dit M. Héreau, celui d'une bibliothèque ouverte au public, ou *cabinet de lecture*, premier établissement de ce genre en Russie, créé à Saint-Petersbourg en 1815, par les soins d'un simple particulier, Pierre Plavilstchikof, libraire de cette ville, où il est mort en 1823. Cette bibliothèque, composée d'abord de 800 ouvrages, s'était accrue de plus de 2,000 volumes en 1817, époque de la publication de son premier catalogue, auquel j'ai pu joindre un supplément qui porte mon tableau à 3,400 ouvrages. En 1820, M. Plaviltschikof fit paraître un nouveau catalogue, rédigé dans un ordre systématique (1 vol. in-8°. de xviii, 72 et 543 pages), montant à 7,337 ouvrages; et à la mort de son fondateur, cette bibliothèque s'élevait à 10,000 volumes. Il serait intéressant de pouvoir refaire mon travail d'après le catalogue le plus récent, ou mieux encore, pour avoir une plus grande échelle, sur l'*Essai de bibliographie russe*, Sopikof (5 vol. in-8°, Saint-Petersbourg, 1813-1823), présentant un dictionnaire complet de tous les ouvrages, originaux ou traduits, publiés soit en langue slavonne, soit en langue russe, depuis l'introduction de l'imprimerie en Russie (1553) jusqu'à l'année 1813, et s'élevant à 13,249 articles. Il serait d'autant plus à désirer aussi de voir compléter ce dictionnaire jusqu'à nos jours, que dans l'espace des douze dernières années, les produits de la presse ont considérablement été augmentés en Russie. »

18. MINES DE RUSSIE.

Dans le courant de l'année 1825, l'exploitation de ces mines a produit plus de 9,497 livres d'or pur, dont 2,630 livres pour les mines du gouvernement, et 6,867 livres pour les mines appartenant à des particuliers. Dans la même année, on a exploité dans les mines de la Couronne et des particuliers, environ 464 livres de platine. (*Allg. Handl. Zeitung*; mai 1826, n°. 55, pag. 236)

19. DÉTAILS STATISTIQUES SUR LE GOUVERNEMENT RUSS DE TAMBOR.
(*Archives du nord. — Severni Arkhiv*; décembre 1824, n°. 23 et 24.)

D'après les calculs faits en 1821, la surface territoriale de ce gouvernement est de 1158 milles carrés.

	Dessiatines.
Villes, villages et grandes routes.	136,140
Colonies.	60,948
Districts.	5,776,088
En labour.	2,117,401
En prairies.	1,637,943
En bois.	1,774,031
Inculte.	321,905
Total.	10,824,456

La population y était de 1,290,811, ou de 1115 hommes par mille carré.

a Habitans non-imposés :

	Sexe masc.	Sexe fém.
1 Clergé.	7,970	8,837
Moines et religieux.	108	39
2 Nobles	3,730	4,225
3 Habitans des diverses classes.	8,349	8,011
4 Loueurs de chevaux.	2,318	2,494
b Habitans payant la capitation.		
1 Marchands.	3,041	3,050
2 Bourgeois et artisans inscrits dans les maîtrises.	17,698	18,277
3 Paysans de la couronne.	258,470	264,113
— de districts.	29,016	33,315
— de seigneurs.	306,502	296,032
4 Laboureurs libres.	223	245
5 Travaillant dans les fabriques.	3,048	3,101
6 Mourzas et Tatars.	4,416	4,327

		églises	maisons
Villes : grandes	12		10,461
— petites	5	57	1,355
Bourgs	2,564	852	147,808
Villages de toute grandeur			159,624
Couvens d'hommes			5
— de femmes			2
Chapelles			24
Temples des vieux croyans			4
Mosquées			14

Le terroir dans le gouvernement est en grande partie limoneux, surtout au midi. A mesure que l'on avance vers le nord, le sol devient moins fertile, et même sur le bord plat de l'Oka, ce n'est plus qu'un mélange de sable et d'argile.

Voici l'état des récoltes dans ce gouvernement.

En 1804, d'après Zablovsky, il fut semé 1,828,420 boisseaux de blé, et il en fut recueilli 10,432,933.

D'après Wichman, en 1808, la récolte ne fut que de 9,523,796 boisseaux.

En 1821, sur 1,989,868 boisseaux qui furent semés, on n'en récolta que 5,523,796.

Année commune, on peut évaluer la récolte à 9,000,000 de boisseau; conséquemment l'année 1821, doit être regardée comme stérile.

Les magasins de réserve établis en 1799, y ont éprouvé le même sort que ceux des autres gouvernemens. On avait promis en 1817, qu'ils seraient entretenus d'après de nouveaux réglemens, mais rien n'a été fait à cet égard. En 1821, il se trouvait dans le gouvernement de Tambof 558 magasins, dans lesquels il existait 27,669 boisseaux de blé de différentes qualités. Les dispositions faites en 1822 par les autorités locales et relatives à la conservation de ces magasins de réserve, étaient d'autant plus nécessaires que les mauvaises récoltes des gouvernemens de la Russie Blanche avaient prouvé combien il était urgent de secourir le peuple en pareil cas.

On compte dans ce gouvernement, 630 moulins à eau, 2,663 à vent, dans lesquels il est moulu, 1,224,016 boisseaux de blé; il y existe 12,763 poutres de bois de construction et 368,030 archines (1) de drap. Revenu en argent : 510,905 roubles.

L'archi ne ne vaut pas tout-à-fait $\frac{1}{2}$ de l'aune de France.

La distillation de l'eau-de-vie forme une branche très-importante de l'économie rurale dans le gouvernement de Tambof. Une grande quantité de grains et de bois semble devoir y encourager les distilleries, et les rivières navigables qui y sont assez nombreuses offrent des facilités pour transporter l'eau-de-vie dans les autres gouvernemens; on compte dans cette province 35 distilleries, d'où il sort 1,551,251 *védros* ou seaux d'eau-de-vie, pour la valeur de 4,011,628 roubles et pour lesquels on consomme 276,694 boisseaux de grain, à 8 roubles l'un dans l'autre. On y a détruit 57,263 sagènes de bois, à 13 roubles prix moyen, ce qui présente un capital de 744,429 roubles.

D'après Wichman, en 1806, il y avait dans ce gouvernement 154,370 dessiatines de bois; d'après Zablovsky, 952,001 appartenant à la Couronne; d'après les nouveaux calculs faits en 1821, 752,181.

Dessiatines de bois appartenant tant à la Couronne qu'aux propriétaires, 1,774,031.

Zablovsky prétend que depuis sept ans la masse de forêts à considérablement diminué dans ce gouvernement, cependant maintenant encore il peut être considéré comme une des provinces les mieux boisées de la Russie. On en exporte annuellement une grande quantité de bois de construction, de planches et de différens ouvrages en bois. On y fond également beaucoup de résine et de goudron.

Les principales forêts se trouvent sur les bords de la Tona, de la Mokcha, de l'Oka, de la Vada, de la Vindra, de l'Évassa, ainsi que le long du Voronigo et de la Vorona. Les arbres dominans dans les districts du nord sont : le pin, le sapin et le chêne; dans ceux du midi : le bouleau, le chêne, le tilleul, le hêtre, le saule.

Les principales forêts appartenant à la Couronne, sont situées dans les districts de Tambof, de Morschansk, d'Elatomsk, de Spasky, de Temnikof et en partie dans ceux de Kozlof, de Lipetsk et de Lébédiansk.

La plus belle des forêts seigneuriales appartient au comte Kouchilef; elle se trouve sur la rivière de Vorona dans le district de Borissoglibsk. Elle faisait primitivement partie de la forêt de Tellesmann (donnée en toute propriété audit

comte, par l'empereur Paul I^{er}. Elle est riche en arbres propres à la construction, et son étendue est de 11,000 dessiatines.

On compte 68 haras, dans lesquels on trouve 4,495 chevaux. La partie méridionale est plus favorable à ces sortes d'établissements que celle du nord, où le bétail est harcelé par les insectes. Le nombre des chevaux dans cette province, est évalué à 390,716.

En raison de l'excellente qualité des pâturages, l'entretien des bestiaux est, après l'agriculture, la branche principale de l'économie rurale. On y compte jusqu'à 347,168 têtes de bêtes à cornes; en 1821, il y existait 3,908 brebis de la meilleure espèce; la plus belle bergerie se trouve dans le district de Borissoglibsk, près du village de Pavlovsk, qui appartient au comte Kouchilef. Elle renferme près de 1,000 brebis de races silésienne et espagnole, qui rapportent jusqu'à 70 pouds de laine. On vend dans ce gouvernement, pour 19,440 roubles de la même matière, et le revenu que l'on y retire des bestiaux est estimé à près de quatre millions et demi.

Les habitans de cette province, s'occupent beaucoup de jardinage; ils expédient leurs fruits à Moscou; on y compte 4,914 jardins et 109,435 potagers; la vente des fruits et légumes est évaluée à 71,700 roubles.

L'éducation des abeilles, pour laquelle cette province offre toutes les facilités possibles, y constitue une partie importante de la richesse des particuliers. Il s'y trouve 146,816 ruches, qui rapportent 37,469 pouds, tant de miel que de cire. En 1821, il en a été vendu 30,807 pouds pour la somme de 366,692 roubles.

Les pêches les plus abondantes se font dans l'Oka, principalement dans le district d'Élatof; on y compte jusqu'à 52 établissemens de ce genre où l'on a pris en 1821, 22,250 pouds de poisson, qui ont été vendus 25,850 roubles.

Des deux mines de fer, qui existent dans le pays, il a été extrait 114,549 pouds de métal, et de 38 carrières, on a retiré pour 25,500 roubles de pierres de différentes espèces. On y a vendu 180 pouds de houblon, 160,312 de chanvre, 6,816 d'huile, 33,734,500 de foin et 53,000 de goudron et de résine, plus 9,500 boisseaux de charbon, le tout pour la somme de 2,339,000. La chasse à la plume et au poil a rapporté 17,910 roubles.

En 1821, l'on comptait dans le gouvernement de Tambouf, 391 différentes manufactures et fabriques, et 1021 forges, dans lesquelles il a été employé :

Bois à brûler.	63,530 sagènes.
Travailleurs.	8,938.
Il a été vendu d'objets confectionnés p ^r .	4,264,660 roubles.

A) Usines de fer 5, fonderies 10, fabriques de peaux 29, de suif 111, de colle 1, de cire 7, de vitriol 2, d'antimoine 1, distillerie d'eau-de-vie 1, brasseries 23, fabrique de gros camelot 1, de briques 181.

L'usine de fer et la forge d'Ounjenek, sont situées dans le district d'Élatom sur l'Ounja. Construites en 1755 par le manufacturier Boschnischef, elles appartiennent maintenant aux jeunes propriétaires Schépélef; il y existe un haut fourneau et dix gros marteaux, plus un endroit pour couper le fer et un cylindre. Il sort de cette fabrique différentes machines et autres objets parfaitement bien confectionnés. On y a fondu en 1821, 88,252 pouds de fer brut, qui ont fourni à la forge 74,676 pouds de fer de différentes sortes. On y reçoit jusqu'à 226,000 pouds de lingots qui viennent du district de Melenkof, dans le gouvernement de Vladimir.

On y compte 17 manufactures de drap et 2 filatures de laine. La manufacture de drap du conseiller de commerce Lion, est située dans l'arrondissement de Tambouf, près du village de Bondari. Elle renferme 300 métiers et un nombre considérable de machines à teiller, à filer et autres. Il s'y fabrique par an 300,000 archines de drap de soldat de différentes couleurs, dont 250,000 sont envoyées au commissariat de la guerre, et le reste vendu. L'entretien de la fabrique exige un capital de 740,000 roubles, et elle en rapporte 80,000 de bénéfices net.

Le principal commerce de ce gouvernement consiste en grain, miel, bétail, suif et laine. Il s'y trouve : 47 marchés, 81 foires, 225 magasins de blé. Les capitaux du commerce en gros et en détail se sont élevés à 7,863,000 roubles, une des foires à 11,907,000. Les impôts rapportent au gouvernement 2,779,665 roubles.

B) *Baux-de-vie* : 1) vente des eaux-de-vie; 2, douanes; 3), droits sur les étiquettes; 4) pour les litres et demi-litres vendus

avec l'eau-de-vie; 5) loyer des cabarets, pour la valeur de 5,320,186 roubles.

Il a été vendu, 630,750 viedros d'eau-de-vie, pour la somme de 5,021,387 roubles; capital employé pour l'achat du vin, 1,546,399; dépenses diverses 189,212. Jusqu'en 1818, les caves de vin y étaient affermées pour la somme de 2,648,406.

C) *Sel*. Le sel nécessaire à la consommation de ce gouvernement, vient des magasins de réserve de Saratof et de Nijni-Gorod, et il y est vendu, soit par la couronne, soit par des marchands libres.

Il y a 81 magasins à sel. Il y restait, en 1820, 339,805 pouds de sel, et il en est entré en 1821, 318,941 pouds; capital en assignations pour le sel, 253,091 roubles. Jusqu'au mois de janvier 1822, il en a été vendu 184,347 pouds, au prix de 1 rouble 30 kop. jusqu'à 1 rouble 80 kopeks le poud.

D) Autres revenus du gouvernement :

1) Vente de bois.	33,396 roubles.
2) Postes.	185,083 -
3) Impôts sur les fourneaux, moulins, prairies etc.	313,902
4) Papier timbré, passe-ports, feuilles de route, droits de commerce, plaintes de négocians, amendes. Total.	447,929

Le total des revenus du gouvernement dans cette province s'est élevé, en 1821, à 9,345,845 roubles.

Les célèbres eaux de Lipetsk, qui se trouvent dans le gouvernement de Tambof, furent découvertes sous le règne de Pierre-le-Grand, et beaucoup de personnes les fréquentaient alors. Elles avaient attiré l'attention particulière du tsar; mais bientôt après elles furent entièrement abandonnées. En 1801, on instruisit de nouveau le gouvernement de leur salubrité, et enfin en 1803, le Collège de médecine de St.-Petersbourg s'occupa de leur décomposition chimique; cependant la première expérience n'eut lieu qu'en 1804.

D'après la décomposition qui en fut faite par le pharmacien Svenson, il fut constaté qu'elles renfermaient une grande masse d'acide carbonique, de carbonate de chaux et d'oxide de fer; qu'elles étaient excellentes dans les maladies nerveuses et hémorrhoïdales, mais nuisibles pour les affections de poitrine.

Ces sources minérales se trouvent dans l'intérieur même de la ville, sur les deux bords de la Lipofka; elles sont au nombre de trois et à peu de distance les unes des autres. On y a construit un hôpital, des baignoires, une galerie et trois jardins.

Le gouvernement de Tambof est compris, pour l'instruction publique, dans l'arrondissement de Kazan; c'est pourquoi les écoles y dépendent immédiatement de l'université de Kazan. On y compte 4 écoles de district, 3 paroissiales, dans lesquelles 412 élèves: revenus, 19,070; capital 43,370 roubles.

Écoles militaires pour le corps de la noblesse et les orphelins militaires, renfermant 1204 étudiants: capital 71,900. Écoles pour les jeunes gens qui se destinent à l'état ecclésiastique: 1 séminaire, 5 écoles de district, 1 paroissiale; 1,385 élèves.

Une maison pour les enfans trouvés; une maison de fous, un hôpital, un hospice, dont l'entretien revient à 27,235 roubles; nombre des individus qui y sont soignés, 240.

20. APERÇU HISTORIQUE ET GÉOGRAPHIQUE DE LA VILLE DE BRIANSK.
(*Journ. de l'Ukraine. Oukraïnskoï Journ*; 1825, no. 5. et *Journ. hist. stat. et géog. Istoritchesky stat. i gueogr. Journal*; Moscou, mai 1825, pag. 134.)

Briansk, ville de district (*ouïezdnoi-gorod*) du gouvernement russe d'Orel, est moins connue par son commerce, son étendue ou sa magnificence, que par sa fonderie de canons. Elle est située sous le 53° 14' de latitude septentrionale, sur la rive droite de la Desna, qui se jette dans le Dniéper, et traversée par trois petits ruisseaux, dont deux portent le nom de *Soudki*, et le troisième *Padare*. A l'est et vis-à-vis Briansk, la Desna reçoit les eaux de la Snijète. La longueur de la ville, du nord au midi, est de plus de trois verstes, et sa largeur d'un peu moins d'une verste. Sa situation topographique est montagneuse. Les trois ruisseaux qui la traversent la divisent naturellement en trois parties. La première est formée par une montagne sur laquelle existait jadis une forteresse, entre les deux *Soudki*. On y voit en général peu de maisons de bois, encore sont-elles presque toutes d'une architecture grossière. Dans le quartier nord de la ville se trouve le monastère d'hommes de *Petro-Pavlovski*, c'est-à-dire de Saint-Pierre et de Saint-Paul.

Dans celui du sud on remarque une métairie avec un moulin à moudre la farine, et un autre pour scier le bois. En avant à l'est, de l'autre côté de la rivière, s'étendent des prairies baignées par la Sniejète pendant l'espace d'environ sept verstes. Plus loin commencent les immenses forêts de Briansk (1).

On ne peut rien dire de positif sur l'origine primitive de cette ville, car les chroniques russes gardent à cet égard le plus profond silence. Il est présumable que la position peu avantageuse de la ville de Schtchigi, dont on voit encore aujourd'hui les ruines près du bourg de Vschthigo, à 45 verstes au-dessus de Briansk, plus haut que la Desna, força les princes souverains du pays à choisir un lieu plus propre à soutenir une attaque et à fortifier en conséquence l'angle le plus inexpugnable de la montagne, entre cette rivière et le Soudki septentrional, et d'y transférer le chef-lieu de leur principauté. Les Polonais essayèrent en vain de s'en emparer sous le second faux Dmitri.

Sur une espèce de colline, au-dessus de la Desna, s'élève la cathédrale de Saint-Sauveur (*Spaski Sabor*), composée de deux églises, d'un clocher, et qui jadis était un monastère.—La fonderie de canons, qui porte ici le nom d'arsenal, a été fondée en 1783; et est, après l'arsenal de Saint-Petersbourg, la plus estimée de toute la Russie. Près de la ville se trouvent cinq fabriques de câbles, dont la plus septentrionale de toutes, située non loin de la Desna, est remarquable en ce qu'elle a été établie par Pierre I^{er}. Le port des galères, nommé par le peuple *Goréli-Dver*, est également digne de fixer l'attention des voyageurs. On compte, dans Briansk, 1,056 maisons et 3,763 habitants ou contribuables. Les ouvriers occupés à la fonderie de canons, et qui ne demeurent point dans les casernes, se sont construit des cabanes (*viboui*) dans un chemin creux qui suit le cours des deux Soudki. La ville n'est ni belle, ni riche; la majeure partie de ses habitants est employée aux fabriques de câbles, où elle s'occupe à filer le chanvre. Deux maisons seulement font le commerce avec Riga et Saint-Petersbourg. Les autres expédient leurs marchandises sur Kherson, Odessa, Krementchoug, Kief et Novgorod-Siéversk. Briansk sert également d'entrepôt pour les marchandises de Sibérie et autres achetées

(1) On confond souvent ces forêts avec celles de Brinsky, dans le gouvernement de Kalouga, et qui servirent de refuge aux hérétiques.

à la foire de Nijni-Novgorod, et que l'on envoie par eau à Koulouga. Il s'y tient une foire ou plutôt un marché le dixième vendredi après Pâques.

Le peuple de Briansk se fait remarquer par une grande vénération pour les fous et les aliénés, auxquels il attribue l'art de la divination. Les marchands et les bourgeois se contentent de faire apprendre à lire et à écrire à leurs enfans, bien qu'il y ait une école de district dans la ville.

Le terroir, du côté des montagnes, est argileux et couvert de couches de bonne terre de jardinage (*humus*). Dans quelques endroits, on aperçoit des indices de mines de fer; et en suivant le cours du Podare, il arrive assez fréquemment de rencontrer des coquillages, des morceaux d'ocre pétrifiés et autres fossiles. L'air y est malsain, en raison des mares et des lacs stagnans dont la ville est entourée du côté des prairies; son insalubrité se fait surtout ressentir au printemps, époque où il se manifeste nombre de maladies, surtout des fièvres nerveuses.

21. COUP D'ŒIL SUR LE COMMERCE D'ALLEMAGNE EN 1825. (*Allg. Handl. Zeitung*; janv. 1826, n°. 13, p. 59.)

L'auteur de ce petit mémoire fait d'abord remarquer la grande activité commerciale qui se manifestait, surtout dans les pays étrangers, au commencement de l'année qui vient d'expirer. En Angleterre, dit-il, la reconnaissance de l'indépendance des États de l'Amérique méridionale fut le signal des plus vastes entreprises commerciales, entreprises dont on pouvait facilement prévoir les funestes résultats. Les spéculateurs, aveuglés par l'avidité du gain, avaient négligé de consulter les besoins d'un pays où les progrès ne peuvent être que graduels, comme partout ailleurs. Ils avaient oublié que les capitaux employés à leurs entreprises resteraient peut-être pendant 18 mois dans l'inactivité avant de revenir en Angleterre, non pas en numéraire, mais en marchandises. Les suites fatales de ces spéculations devaient être d'autant plus sensibles, que chacun croyait trouver subitement dans l'Amérique méridionale des trésors inépuisables, et que les entreprises multipliées avec un empressément si imprudent, n'éprouvaient aucun obstacle sous le rapport du crédit et des moyens pécuniaires. C'est de cette manière que plus de 150 millions liv. sterl. ont passé, l'année

dernière, d'Angleterre en Amérique. La crise pécuniaire qui vient de menacer le commerce du premier de ces pays, est le résultat manifeste de ces opérations mercantiles. D'après l'auteur, les entreprises commerciales des Anglais ne laissèrent pas d'effectuer quelque influence sur l'Allemagne; elles lui étaient même devenues avantageuses en favorisant le débit de ses productions manufacturières à des prix plus élevés. Mais ce qui donne une nouvelle vie à l'industrie germanique, ce sont ses relations commerciales, auxquelles elle vient de donner une plus grande extension dans les deux Amériques et aux Indes. On a même vu partir, de plusieurs ports de l'Allemagne, des expéditions pour la Chine et les Philippines. Les résultats heureux de ces voyages doivent nécessairement amener des entreprises plus considérables.

L. D. L.

22. GEOGRAPHISCH-STATISTISCHE DARSTELLUNG, etc. — Tableau géographique et statistique de la force des États de la Confédération germanique, par F.-W. CROME, professeur d'économie politique à l'Université de Giessen; 2^e partie, contenant les grands-duchés de Mecklenbourg-Schwerin et Mecklenbourg-Strelitz, la principauté électorale de Hesse, le grand-duché de Hesse, les duchés de Holstein et de Lauenbourg, le grand-duché de Luxembourg, et le duché de Nassau. Gr. in-8^o. de 579 pag.; pr. 2 rthlr. 16 gr. Leipzig, 1823; Fleischer. (*Jen. Allg. Litt. Zeitung*; 1826, supplém., n^o. 31, p. 241.)

Les résultats statistiques, pour les différens états, que présente ce volume, se succèdent dans l'ordre suivant : Un précis historique servant d'introduction ; — étendue et division du pays ; — climat, sol, productions ; — industrie agricole ; — population, caractère, civilisation, rapport social, idiome ; — industrie manufacturière ; culte et éducation ; — gouvernement, états nationaux ; — administration sous le rapport de la justice, de la police, des finances et de la guerre.

I. *Le grand-duché de Mecklenbourg-Schwerin*. Les souverains du Mecklenbourg appartiennent aux plus anciennes maisons régnantes d'Allemagne. Ils sont aujourd'hui les seuls qui soient Slavons d'origine. Les domaines princiers dans ce grand-duché sont peut-être, proportion gardée, les plus étendus, puisqu'ils comprennent $\frac{4}{5}$ de toute la superficie du pays, tandis que les terres qui appartiennent à la noblesse n'en comprennent que

$\frac{1}{10}$, et celles des villes $\frac{1}{10}$. Le paysan, quoique individuellement libre depuis 1820, n'est nulle part propriétaire foncier. Malgré cette disproportion, toutes les dépenses extraordinaires pour le bien commun de l'état sont supportées, à parts égales, par les domaines, les biens seigneuriaux et les villes. — La superficie de ce grand-duché est, d'après M. Crome, de 228 $\frac{1}{2}$ milles carrés, avec une population de 410,000 habitans, dont pour les villes et leurs biens communaux, 22 milles carrés et 119,000 habitans. L'auteur attribue les causes de la modicité de la population plus à l'état précaire de la classe inférieure de la société qu'à l'ingratitude du sol.

II. *Le grand-duché de Mecklenbourg-Strelitz* a une superficie de 52 milles carrés avec 76,000 habitans. Ce grand-duché donne lieu aux mêmes observations statistiques que celui de Mecklenbourg-Schwerin.

III. *La principauté électorale de Hesse* a, d'après l'auteur, 210 milles carrés et environ 600,000 habitans.

IV. *Le grand-duché de Hesse*. Il est dit, page 188, qu'en 1813, ce grand-duché avait une superficie de 213 milles carrés, tandis qu'il n'en a, à présent, que 95, et immédiatement après on ajoute : « Cette diminution d'une superficie de 20 milles carrés, etc. » On voit qu'il y a ici une erreur de calcul ou une faute d'impression. La population est portée à 675,000 âmes.

V. *Le duché de Holstein* avec 155 milles carrés et 370,000 habitans.

VI. *Le duché de Lauenbourg* a 19 milles carrés et 36,000 habitans.

VII. *Le duché de Holstein-Oldenbourg*, en y comprenant les principautés de Lubeck et de Birkenfeld, sur la rive gauche du Rhin. Ce duché compte 235,000 habitans sur 128 milles carrés. Il n'a point de dettes nationales.

VIII. *Le grand-duché de Luxembourg*. Sa population est portée à 255,628 âmes sur 108 $\frac{1}{2}$ milles carrés.

IX. *Le duché de Nassau*. Il paraît, d'après le journal cité, que l'auteur a traité ce pays avec un peu trop de prédilection.

L. D. L.

23. BERLIN. — UNIVERSITÉ. — Le nombre des étudiants inscrits pour ce semestre monte à 1642, dont 1241 indigènes, et 401 étrangers. Parmi les premiers se trouvent 217 natifs de Berlin.

Dans le premier nombre se trouvent 441 pour la faculté théologique, 641 pour celle de droit, 389 pour la faculté de médecine et 171 pour la faculté philosophique. Le semestre précédent ne comptait en tout que 1526 élèves. Leur nombre s'est donc augmenté de 116. (*Leipzig. Liter. Zeitung*; mai 1826, no. 116, p. 92.)

24. COMMERCE DE LAINE EN PRUSSE.—Ce commerce, dans le courant de l'année 1825, peut se résumer par l'aperçu suivant : *A. laine brute*, importation, 91,460 quintaux ; exportation, 114,626 quintaux ; transit, 150,877 quintaux. *B. Étoffe de laine*, importation, 9,408 quintaux, exportation, 65,771 quintaux ; transit, 43,051 quintaux. (*Allg. Handl. Zeitung*; mai 1826, no. 61, p. 259.)

25. DIVISION, SUPERFICIE ET POPULATION DU TYROL ET DU VORARLBERG, d'après le tableau statistique de cette province en 1825. (*Hertha*; 2^e. vol., *Gaz. géogr.*, 3^e. cah., p. 95.)

CERCLES.	Superficie en milles carr.	Habitans des cercles.	NOMBRE DES	
			villes.	habit.
Sur les frontières de l'Italie : (les confins.) Chef-lieu : <i>Roveredo</i> .	34,24	95,928	<i>Ala.</i> . . . <i>Arco.</i> . . . <i>Riva.</i> . . . <i>Roveredo</i> . .	2,339 1,430 1,833 7,205
Trente. Chef-lieu : <i>Trente</i> .	78,05	161,066	<i>Trente.</i> . .	10,705
Sur l'Adige. Chef-lieu : <i>Botzen</i> .	60,72	103,714	<i>Botzen.</i> . . <i>Klausen.</i> . . <i>Meran.</i> . . .	6,863 716 2,138
Le Pusterthal. Chef-lieu : <i>Bruneck</i> .	103,75	97,958	<i>Brixen.</i> . . <i>Bruneck.</i> . . <i>Lienz.</i> . . . <i>Stersing.</i> . .	2,751 1,351 1,765 1,310
Le Bas-Innthal. Chef-lieu : <i>Schwatz</i> .	91,56	121,694	<i>Hall.</i> . . . <i>Innsbruck.</i> . <i>Kilsbichel.</i> . <i>Kufstein.</i> . . <i>Rattenberg.</i>	4,375 9,026 1,310 1,274 854
Le Haut-Innthal. Chef lieu : <i>Imst</i> .	106,34	88,070	<i>Glurns.</i> . . <i>Fils.</i> . . .	783 410
Le Vorarlberg. Chef-lieu : <i>Bregenz</i> .	44,33	84,923	<i>Bludens.</i> . . <i>Bregenz.</i> . . <i>Feldkirch.</i> .	759 2,003 1,078
7 cercles.	518,99 milles carr.	753,362 habitans.	22 villes avec	62,278 habit.

16. I. HISTOIRE DE LA SARDAIGNE, ou la Sardaigne ancienne et moderne, considérée dans ses lois, sa topographie, ses productions et ses mœurs, avec cartes et figures; par M. MIMAUT, anc. consul de France en Sardaigne; 2 vol. in-8. de iv, 503 et 677 p., et comprenant une carte de l'île, d'après RIZZI-ZANNONI et TH. NAPOLI, plus 3 pl. lithogr. Pr. 16 fr. Paris, 1825; Pélicier.

II. VOYAGE EN SARDAIGNE, de 1819 à 1825, ou Description, statistique, physique et politique de cette île, avec des recherches sur ses productions naturelles et ses antiquités; par le chev. ALBERT DE LA MARMORA, 1 vol. in-8o. de ix, 511 p., comprenant des tableaux statistiques et plusieurs pl. lithogr., entre autres, le portrait de l'auteur avec un atlas qui comprend une carte de Sardaigne tirée de celle de TH. NAPOLI; tableaux chronologiques, météorologiques, etc., et 7 pl. lithogr. Paris, 1826; Delaforest.

III. STORIA DI SARDEGNA. — Histoire de Sardaigne; par D.-JOS. MANNO, tom. 1. In-8°. de 329, xxxv p. Pr. 4 fr. 51 c. Turin, 1825; Alliana et Paravia.

Ce n'était pas une des moindres singularités de notre temps, que l'ignorance à peu près absolue à laquelle nous étions réduits sur une île étendue, située au midi de l'Europe, et qui, depuis un siècle, donnait son nom à un royaume dont les souverains tenaient les clefs de l'Italie, et avaient figuré avec distinction dans les guerres qui ont agité notre Occident, ainsi que dans les traités qui les ont terminées. Malgré tous ses titres à notre attention, la Sardaigne nous était beaucoup moins connue que les îles de la mer du Sud. M. Azuni avait, à la vérité, tenté, il y a environ 23 ans, de dissiper cette obscurité (1); mais M. Mimaut reproche à cet écrivain, d'ailleurs recommandable, de n'avoir presque rien dit de la géographie de l'île, d'en avoir tronqué l'histoire, et de s'être borné pour l'histoire naturelle, à traduire entièrement celle du père Catti, publiée il y a 50 ans, et beaucoup trop prolixe. L'ouvrage de M. Azuni laissait donc toujours à peu près dans l'ombre l'île elle-même,

(1) *Histoire géographique, politique et morale de la Sardaigne.* Paris: 1802, 2 vol. in-8

son industrie, ses habitans, leur caractère, leurs mœurs, l'état de leur civilisation.

Voici enfin 3 ouvrages publiés presque en même temps, et avec l'intention de nous révéler tout ce que nous ignorions depuis si long-temps. Ces ouvrages ayant à peu près le même but, nous les réunissons dans une même analyse. Nous donnerons d'abord une idée des plans adoptés par les auteurs, et de ce que renferment les volumes qu'ils publient.

Le premier vol. de l'ouvrage de M. Mimaut et les 266 premières pages, c'est-à-dire environ la moitié du second, sont consacrés à l'histoire de la Sardaigne ancienne et moderne, et forment la première partie de l'ouvrage. La 2^e. partie, divisée en 3 sections, offre dans les 9 chapitres dont se compose la première section, une esquisse de l'état physique de l'île, de sa géographie, de l'état comparatif et des mouvemens de sa population, de sa géographie ancienne et moderne comparées; enfin de ses antiquités. Une notice extraite d'un Voyage dans l'île, forme la 2^e. section; cette notice est composée de cinq tournées, dans la capitale, Cagliari, et dans les cinq provinces ou *judicats* de Cagliari, Arborée, Torrès ou Logoduro et Gallura. A la suite de ces tournées vient un tableau des productions naturelles de la Sardaigne, classées sous les trois règnes, minéral, animal et végétal. La 3^e. et dernière partie, sous le titre d'*État moral*, présente, en 4 chapitres, les documens et les vues de l'auteur sur l'agriculture, l'industrie, le commerce, les finances, la culture intellectuelle, la langue de l'île, ainsi que sur le caractère, les mœurs et les usages des habitans.

L'ouvrage de M. de la Marmora, divisé en six livres, comprend dans le 1^{er}. un aperçu historique sur la Sardaigne depuis les temps fabuleux jusqu'à nos jours, et dans la seconde une description physique et générale de l'île sous les rapports de la géographie, de la température et des productions naturelles. Les 4 livres suivans sont consacrés au tableau général et complet: 1^o. de la population envisagée sous l'aspect du caractère physique et moral des Sardes, de la langue, du costume, des habitations, de l'ameublement et de la nourriture, des armes, des exercices, des arts et des usages; 2^o. de l'administration dans toutes ses branches; 3^o. de l'agriculture; 4^o. et enfin de l'industrie et du commerce, des ponts et chaussées, des postes, poids, mesures et monnaies. L'ouvrage est terminé par une

liste des principaux auteurs qui ont écrit sur la Sardaigne, ou des écrivains qui appartiennent à cette île; et par une notice du doct. Moris, professeur de clinique à l'université de Cagliari, sur les principales maladies qui règnent dans l'île. Le volume que publie M. de la Marmora forme un ouvrage complet et isolé; toutefois il peut être considéré, en quelque sorte, comme une introduction aux 3 autres volumes qu'il se propose de faire paraître. Le second renfermera la description des lieux d'après ses journaux de voyage, avec des détails d'usages et de costumes locaux, des anecdotes remarquables, des notions sur les diverses natures de terrains, les différens genres de culture; il sera orné d'une carte nouvelle et d'un petit atlas contenant des vues et des costumes. L'auteur s'occupe depuis 2 ans de la construction de la carte. La 3^e. partie décrira complètement l'histoire naturelle, d'après les recherches et les observations de l'auteur; elle sera accompagnée de dessins, d'une carte géologique générale et de cartes partielles, plans et coupes de terrains, dressés d'après des nivellemens barométriques que l'auteur fait depuis 3 ans, et qu'il compte porter l'année prochaine à plus de 600. Enfin, la 4^e. partie offrira une comparaison de la géographie ancienne, d'après Ptolémée et Cluvier, avec celle de l'île dans son état présent, une carte des principaux restes d'antiquités, etc.; une dissertation sur les monumens nommés *noraghes*, dont l'auteur possède déjà plus de 40 dessins, etc. Tel est l'ordre dans lequel seront successivement et séparément publiés les objets que l'auteur se propose de traiter.

Les 5 livres formant le 1^{er}. volume publié par M. Jos. Manno ne contiennent que l'histoire ancienne de la Sardaigne, depuis l'origine jusqu'à la fin de la domination des Romains. On trouve dans les 2 derniers, un tableau détaillé et complet de la législation, de l'administration et de la statistique de l'île sous l'empire, et particulièrement sous le règne des empereurs Constantin, Valentinien et Théodose. Nous reviendrons sur cette partie curieuse du travail de cet auteur.

Une lecture attentive de ces divers ouvrages nous révèle les causes de la longue indifférence des nations de l'Europe pour une île autrefois célèbre, et toujours remarquable par sa rare fertilité, par la douceur de son climat et la beauté pittoresque de ses sites. Les Sardes, objets de la cupidité des peuples plus nombreux et plus puissans, et conquis successivement par ces

peuples, n'ont jamais pu former une nation indépendante. Presque toujours livrés à des gouverneurs étrangers, ils ont trop rarement joui des bienfaits d'une administration protectrice, et une grande partie de l'île est toujours demeurée à demi sauvage. De là sans doute le peu d'intérêt que leur ont témoigné les peuples plus favorisés. Cependant l'île et ses habitans ne méritaient point cet injurieux oubli. L'une par les dons que la nature lui a prodigués, les autres par leurs qualités, l'intelligence, le courage, l'agreste originalité de leur caractère, sont dignes de l'attention et de l'intérêt des étrangers. La position géographique de la Sardaigne ouvre ses ports et ses rades au commerce, et appelle l'industrie nationale et exotique. Le défaut de communications intérieures, des institutions vicieuses, et trop favorables à l'indolence que semble entretenir la chaleur du climat, l'esprit de division, long-temps fomenté par les dominateurs de l'île, une administration trop souvent étrangère à ses intérêts, ont paralysé jusqu'à ces derniers temps les facultés des Sardes, et condamné l'agriculture et l'industrie nationales à une inertie, à une routine fatales à tous progrès. Les haines et les vengeances individuelles et héréditaires n'ont pas été un fléau moins funeste pour ce pays que pour la Corse. On frémit en apprenant que, sur une population de 470 mille habitans environ, on compte par an près de mille meurtres causés par ces animosités barbares, et qu'il périt ainsi, chaque année, un habitant sur 470 ; mais la vigilance bienfaisante de l'administration actuelle promet aux Sardes des améliorations dont les effets se font déjà sentir. Les établissemens d'instruction publique ont été l'objet de cette vigilance attentive aux progrès de l'enseignement. Un corps d'ingénieurs pour les ponts et chaussées a été établi en Sardaigne. Le gouvernement a ordonné la création de communications entre les divers parties de l'île, et une grande route frayée entre les deux villes principales, Cagliari et Sassari, situées aux deux extrémités du pays, va sans doute, au moyen de relations faciles et habituelles, mettre un terme à l'antipathie qui séparait plus encore que les distances les habitans de ces deux cités.

Dans un article subséquent nous signalerons avec plus d'étendue et de détails l'état géographique, physique et moral de ce pays, les traits principaux qui caractérisent ses habitans, leurs mœurs et leur industrie. La partie historique des ouvra-

ges de MM. Mimaut et Manno sera aussi l'objet d'un article spécial dans la section d'histoire, etc. Quant au mérite des deux ouvrages français dont nous avons indiqué le contenu, nous devons dire, à l'égard de celui de M. Mimaut, qu'il est écrit avec talent, et que l'auteur paraît avoir consulté avec discernement les sources où il a puisé. Cependant on regrette qu'il en ait consacré la plus grande partie à l'histoire, d'où il résulte que les deux parties destinées à la description physique et morale de la Sardaigne se trouvent resserrées dans un espace trop étroit. Cette description, quoique renfermant des notions curieuses, et qui paraissent le plus souvent exactes, laisse néanmoins à désirer des détails plus multipliés, et quelque chose de plus complet. Heureusement l'ouvrage de M. de la Marmora satisfait entièrement le lecteur à cet égard. Un séjour de six années en Sardaigne, la persévérance avec laquelle l'auteur l'a parcourue et observée dans tous les sens, et sous tous les rapports, son goût pour les sciences, et ses connaissances aussi solides que variées, l'ont mis en état de présenter un tableau complet de l'île, du caractère et des mœurs de ses habitans. Quoique resserré dans un seul volume, ce tableau n'omet rien de ce qui peut parfaitement faire connaître ce pays, sa statistique, sa géographie, son agriculture, son commerce, ses lois et son administration. La méthode et l'habileté ont présidé à la distribution des matières, au choix des détails caractéristiques. L'aperçu historique, quoique circonscrit à 72 pages, est suffisant pour signaler les principaux événemens, ceux qui ont eu une influence remarquable sur le pays. Un style à la fois ferme, concis et élégant, présente les idées de l'auteur avec clarté et intérêt; en un mot, après avoir lu M. de la Marmora, on connaît la Sardaigne, comme on a appris à connaître l'Égypte et la Syrie dans l'ouvrage de Volney. Les planches de l'atlas ajoutent à l'agrément et à l'instruction par la représentation fidèle des actes principaux de la vie et des costumes des indigènes. La lecture de ce volume précieux ne peut que faire vivement désirer la publication de ceux que l'auteur annonce. A. D. V.

27. DESCRIPTION DE CATTARO, tirée d'un manuscrit français. (*Jahresverhandl. der Kurländ. Gesellschaft*; t. II, p. 384.)

La baie de Cattaro présente un port naturel depuis la pointe d'Ostro jusqu'à Cattaro. La race guerrière désignée sous le nom

de Bocchesi, qui habite les Bouches-de-Cattaro, se compose de plus de 40,000 individus, dont 10,000 sont en état de porter les armes. Ce sont de bons marins; mais l'esprit de vengeance et de turbulence les anime. L'auteur cite des traits intéressans des mœurs barbares de ce peuple albanais. La province de Risanò exerçait autrefois la piraterie, et ne put jamais être domptée par les Vénitiens. Cattaro est une place forte, avec 2,500 habitans. C'est le chef-lieu de l'Albanie autrichienne. Une citadelle bâtie sur un rocher domine la place. Ceux qui se regardent comme les nobles de Cattaro ont adopté les mœurs italiennes. Le climat pur et salubre distingue Castel-Nuovo, dont les fortifications ont été renversées par un tremblement de terre. Il y a encore la ville de Perasto qui se livre au commerce, et le canton Budua, dans lequel il y a 3 communes, Gabori, Mami et Bracchi, dont les habitans passent pour les plus barbares du pays. Verzagua et Dobrata s'enrichissent par le commerce. La partie la plus fertile en grains, c'est le pays de Zuppo, gouverné par 4 comtes, dont chacun a sous ses ordres 2 à 3,000 hommes armés.—L'auteur termine par quelques réflexions de l'importance militaire et commerciale de Cattaro pour l'Autriche. Dans une guerre contre la Turquie, Cattaro fournirait des corsaires, et servirait de point d'appui aux opérations contre l'Albanie. Autrefois Cattaro avait sur mer jusqu'à 450 bâtimens qui transportaient dans les ports d'Europe les huiles, les vins et les fruits secs des bords de l'Adriatique; aujourd'hui les habitans ont encore le commerce du fromage et de la viande salée de Monténégro, du tabac et du goudron de l'Albanie turque. Cattaro avait beaucoup de relations avec la Morée. D-c.

28. OBSERVATIONS SUR L'ARMÉNIE ET LES ARMÉNIENS; par ARZANOF.
(*Courrier de l'Europe*. — *Vestnik yévropi*; n°. 12, 1824.)

Les habitans de la Grande Arménie, qui se divise en trois parties, se trouvent aujourd'hui sous la domination des Russes, des Turcs et des Persans. Leur pays a 300 milles d'étendue de l'est à l'ouest, c'est-à-dire depuis les rives de l'Euphrate jusqu'à l'embouchure du Kir ou Cyrus, et 250 du nord au sud, ou autrement depuis la Géorgie et le mont Caucase jusqu'aux frontières méridionales du Diarbek. Les Arméniens font usage de leur langue nationale; mais, d'après le témoignage des voyageurs français les plus modernes, ceux qui habitent les colonies

éloignées des villes parlent une langue mêlée de turc et d'arménien. On peut en dire autant des habitans de la partie orientale de l'Asie mineure, connue sous le nom de Petite Arménie.

En perdant leur existence politique, les Arméniens se sont établis dans différens États de l'Europe et de l'Asie. Hors de leur ancienne patrie, ils forment actuellement un peuple nombreux, dispersé en Anatolie, dans les villes septentrionales de la Syrie et de la Mésopotamie, à Hillah, Mazandaran, dans les environs d'Ispahan en Géorgie, à Astrakhan, en Crimée, dans quelques villes voisines du Don, en Pologne, dans plusieurs provinces turques et beaucoup d'autres États européens. L'amour du travail les accompagne partout; et non-seulement ils s'occupent du commerce, mais ils s'adonnent encore à l'agriculture, au jardinage, à la distillation et autres branches d'industrie.

Si l'on fait attention au vaste espace de pays sur lequel sont disséminés les Arméniens; si l'on considère l'immensité du commerce qu'ils exercent, on sera forcé d'en conclure que l'étude de leur langue est indispensable à tous ceux qui veulent entretenir des relations commerciales avec eux, surtout si l'on réfléchit que les finances des Turcs et des Persans se trouvent maintenant presque tout entières entre les mains des Arméniens. Mais l'étude de la langue arménienne exige la connaissance préliminaire de l'arabe, du persan et du turc, en raison du grand nombre de mots étrangers qui se sont introduits dans leur dialecte par suite de leurs relations avec ces différens peuples. Au reste, ces mots n'ont pour la plupart été introduits que dans le langage ordinaire; car la langue arménienne est assez riche par elle-même pour n'avoir pas besoin d'expressions nouvelles.

La connaissance de cette langue rendrait d'importans services à l'histoire et à la philologie; car, pendant plusieurs siècles, l'Arménie a produit d'excellens écrivains, dans les ouvrages desquels l'historien et le philologue peuvent trouver des détails fort intéressans, fort curieux, et indispensables même pour expliquer des passages obscurs et faire des découvertes neuves dans la littérature ancienne. L'amour des sciences ne se refroidit jamais chez les Arméniens; il est prouvé par les typographies qu'ils ont établies pour imprimer des livres dans leur langue maternelle. La littérature arménienne est presque aussi riche que celles des Arabes, des Persans, des Indiens et des Chi-

nois. Les historiens arméniens surtout méritent l'attention particulière des savans.

29. NOTICE SUR LA SECTE DES CHALDÉENS EN ASIE. (*The Amulet*; par W. BAYNES. Londres, 1825.)

Depuis les premiers siècles du christianisme, une communauté chrétienne, qui prend le nom de *Chaldéens*, habite les deux rives du Tigre, au pied, sur les flancs et les sommets de la grande chaîne de montagnes qui s'étend à l'est de cette rivière. Exclus, par la nature des localités, de toutes communications avec le reste du monde, elle ne reçoit jamais la visite des voyageurs étrangers, et se trouve hors de l'atteinte de la peste. Sa population est d'environ 500,000 habitans, tous chrétiens. Ils se maintiennent libres et dans une parfaite indépendance des Arabes, des Turcs, des Persans et des Tatares, au milieu desquels ils se trouvent établis. Leurs voisins ont, dans différens siècles, tenté de les subjuguier; mais les Chaldéens parvinrent chaque fois à les repousser. Vers le commencement du 17^e. siècle les Turcs firent, dans la même vue, un grand effort dans lequel ils perdirent 100,000 hommes et 5 pachas; depuis ils n'ont plus cherché à envahir ce pays. Les Chaldéens vivent sans cesse les armes à la main, afin d'être toujours prêts à défendre leur indépendance. Ils les portent même le dimanche, en assistant au service divin. La forme de leur gouvernement est républicaine; le patriarche exerce les deux juridictions, spirituelle et civile. Leur capitale s'appelle *Jolemak*. Elle est située dans la région montagneuse, sur les bords de la Zabat, rivière qui, du sein des montagnes, va se jeter dans le Tigre, au confluent duquel elle a 400 pieds de largeur. La ville consiste en une grande rue qui en traverse le centre, et où s'embranchent plusieurs rues latérales. Cette ville est entourée d'une forte muraille défendue par des pièces de canon européennes que des ingénieurs français fournirent, il y a quelque temps, au patriarche. Jolemak contient, en hiver, une population d'environ 12,000 habitans; en été, la plupart de ceux-ci transfèrent leur domicile dans les nombreux villages disséminés sur les hauteurs voisines. Cette ville est à environ 4 journées de marche, ou un peu plus de 100 milles du confluent de la Zabat et du Tigre. Le patriarche ne réside pas dans la capitale; il habite *Kosharis*, ville moins considérable,

située plus haut, sur les bords de la première de ces rivières. Indépendamment de ces deux villes, les Chaldéens possèdent celle d'*Amedia* et plusieurs autres, toutes dans les montagnes, qu'ils ont rendues inexpugnables tant par l'art que par la nature des positions. La principale ville du pays des plaines s'appelle *Djéiras*; elle est située dans une île, sur le Tigre et sur les confins du Diarbekir. Sa distance de la grande cité de Bagdad, par terre, est d'environ 30 journées de marche, ou près de 900 milles; par eau, cette distance n'est que de moitié au plus. Il n'existe dans cette contrée que des ponts provisoires qui souvent sont emportés par les eaux; et, dans ces cas, les habitants, pour traverser les rivières, se servent parfois de radeaux formés des sacs de peaux soufflés ou rembourrés. Sur certains points, les montagnes sont tellement rapprochées du Tigre, qu'elles le dominent de la projection de leurs sommets, et interceptent le passage entre leurs bases escarpées et la rive opposée. Cette ville était autrefois aussi indépendante que le reste du pays, et sous la juridiction exclusive du patriarche; mais située sur un terrain bas, et dans une position qui la mettait à découvert du côté de la Turquie, à laquelle elle confine; cette ville s'est vue dernièrement forcée de recevoir un pacha turc pour gouverneur. Il ne se trouve dans les autres villes qu'un petit nombre de Turcs, encore n'y séjournent-ils que momentanément. Dans toutes ces villes l'exercice de leur religion est toléré, mais non publiquement. C'est pourquoi ils n'y ont point de minarets: jamais on n'entend les *muezzins* appeler les musulmans à la prière, et tout Turc qui, le dimanche, est rencontré dans les rues pendant le service divin, est sur-le-champ mis à mort.

Les Chaldéens n'ont ni écoles pour l'éducation publique de leurs enfans, ni livres imprimés. C'est pourquoi leurs connaissances théoriques sont très-bornées; un très-petit nombre d'entre eux, même dans les hautes classes, apprennent à lire. L'instruction est réservée aux membres du clergé, comme étant les seuls individus qui, dans la société, en ont besoin; lorsqu'un jeune homme se voue à l'étude, il doit nécessairement se faire prêtre. Alors on lui fournit des ouvrages manuscrits pris parmi ceux que possèdent les églises et les couvens. Au nombre de ces ouvrages se trouvent les Saintes-Écritures,

traduites dans leur langue, et dont il existe un nombre suffisant d'exemplaires écrits.

Les Chaldéens ne savent pas en quel temps et par qui le christianisme fut prêché chez eux. Ils n'ont point de vénération particulière pour saint Grégoire, ce grand apôtre de l'Orient, que les Arméniens révèrent sous le nom de *Surp Savorich*. Une chose remarquable, c'est que les Arméniens et les Chaldéens, quoique habitant des contrées orientales presque contiguës, et bien qu'isolés parmi des nations asiatiques, et séparés du reste de la chrétienté, soient séparés les uns des autres au point de différer entièrement non-seulement de langage, mais, en outre, en matière de doctrine et de discipline de leurs églises. Leurs patriarches et leurs évêques n'ont point entre eux la moindre connexion. A une certaine époque des temps primitifs, les Chaldéens adoptèrent les opinions de Nestorius, lequel niait que la vierge Marie est la mère de Dieu, considéré dans sa nature divine. Éloignés, par leur situation topographique, de la censure de l'Eglise grecque, ils conservèrent l'hérésie dans sa forme primitive, et ils forment peut-être la seule secte de chrétiens parmi lesquels elle se soit perpétuée jusqu'à ce jour. Mais, bien qu'ils n'aient pas été influencés à cet égard par les synodes de l'Eglise grecque, ils n'ont point tous rejeté l'autorité de l'Eglise latine. Il y a long-temps que des missionnaires du collège de *Propagandâ Fide*, de Rome, pénétrèrent dans leur pays; et ils se trouvent présentement divisés en deux partis opposés, savoir: les Nestoriens, qui se tiennent pour indépendans de toute autre Eglise, et les catholiques convertis, qui reconnaissent la suprématie spirituelle du siège de Rome. Leur Eglise est gouvernée par 3 patriarches, qui sont:

Simon, de Jolemak, nestorien.

Joseph, de Diarbekir,

et Mar Élias, de Mousol,

} catholiques.

Les deux derniers, quoique reconnus par les Chaldéens, ne sont pas proprement de cette nation, et ils résident dans les provinces turques; mais le premier est véritablement indigène. Dans le fait, les Chaldéens des montagnes, qui forment la grande majorité, ont, jusqu'à présent, dénié toute espèce de soumission envers l'Eglise de Rome.

LAINÉ.

30. FRAGMENS RELATIFS A L'ARCHIPEL DE L'INDE, et aux parages d'alentour; tirés du journal d'un officier supérieur. (*Magazin voor Wetenschappen, Kunsten en Letteren*; tom. IV, 2^e cah., 1825.)

L'officier supérieur annoncé dans le titre est le major Krieger, qui, pendant quelques années, a été commandant de Malacca. Nous allons indiquer les divers fragmens qu'on a tirés de ses manuscrits.

Mœurs et coutumes des habitans de la côte de l'île Bornéo. — Après la naissance de l'enfant on enterre le placenta, et on plante sur le lieu un arbre fruitier, dont les produits appartiennent exclusivement à cet enfant. On prend aussi un animal domestique, on lui fait une légère blessure, et on en recueille le sang qu'on répand sur la tête de l'enfant. Celui-ci devient le protecteur de l'animal, ainsi que de l'arbre qui lui est consacré. Ce peuple a beaucoup de cérémonies de mariage. Quand une jeune fille est fiancée, on la dérobe au grand air pendant 40 jours. Il faut que le jeune homme, pour preuve de son courage viril, puisse produire une tête humaine ou un crâne. L'usage des veuves hindoues, de se brûler avec le cadavre de leurs maris, est aussi en vigueur à Bornéo; mais, parmi plusieurs femmes qu'a possédées le mari, il n'y a que la plus chérie ou la préférée qui s'immole sur son bûcher. Elle n'y est pas forcée; mais si elle s'y refuse, ses enfans perdent leur droit à l'héritage; ce droit passe alors à la femme qui s'offre à s'immoler. L'esclave qui a été attaché au service personnel du maître de la maison, se tue ordinairement à la mort de celui-ci. Quand il n'a pas eu d'esclave, on en achète un, ou on enlève un individu pour l'immoler. Ce peuple se tatoue; il fait une boisson enivrante du riz distillé, mêlé à la racine d'un arbuste appelé *tempai*. Avant une campagne il fait des régal, et il s'enduit le visage de couleur. Il aime passionnément les combats de coq, et fait de grands paris à cette occasion.

Quelques mots sur Amboine. — L'île montagneuse d'Amboine a une superficie de 8 milles et demi de long, et de 2 et demi de large, sur laquelle on ne compte que 14,063 habitans, dont 4,074 en état de porter les armes. Depuis octobre jusqu'en janvier on éprouve ordinairement des secousses de tremblement

de terre. L'île ne produit que du sagou, dont se nourrissent les insulaires, du girofle et de la muscade. Les habitans ne connaissent ni pain, ni légumes. Ils sont paresseux, et par conséquent pauvres. Amboine est une ville insignifiante.

Mœurs des Alfourois à Cérám. — La population de l'île de Cérám est peu connue. Dans l'intérieur se trouvent 3 royaumes des Alfourois, nation sauvage dont le culte consiste, dit-on, dans l'adoration du soleil, et qui se nourrit de sagou, de serpents, grenouilles, poissons et coquillages. Quand le jeune homme apporte chez lui la première tête coupée à un ennemi, il obtient la permission de se couvrir les reins; la seconde tête lui donne le droit de coucher dans la cabane de ses parens; la 3^e. lui ouvre l'entrée dans le conseil du roi; enfin la 4^e. tête lui vaut la permission de se marier. Les villages et les tribus sont fréquemment en guerre les uns contre les autres. L'auteur entre ensuite dans quelques détails sur les ruses de guerre des insulaires des Moluques, et cite quelques traits qui prouvent que les sentimens humains ne sont pas étrangers à ces sauvages.

Offrande présentée aux singes. — Dans une excursion à Chérabon, l'auteur fut conduit par les chefs dans un bocage renfermant une tombe sacrée, et quelques centaines de singes. Les chefs avaient apporté des plats de riz cuit, d'œufs et de fruits. Sur un signal donné tous les singes accoururent. Un couple s'avança; les chefs le nommaient le roi et la reine des singes. Ce couple goûta les mets, puis il céda la place à la foule de singes, qui en peu d'instans eut dévoré toutes les provisions.

L'île Linga. — L'auteur y aborda pendant le trajet de Batavia à Malacca. Elle est située sous 0° 17' de latitude nord, et elle a 16 milles de long et 7 de large. Sa population consista en 5 à 6,000 âmes, non compris les Chinois qui y demeurent. L'île est montagneuse et inculte, ne produisant que du sagou et quelques fruits. Le commerce tire de Linga annuellement 7 à 8,000 *pikols* d'étain. Les habitans sont d'une race plus belle que les Javanais. On construit dans cette île beaucoup de petits navires pour la piraterie, principale occupation des habitans. L'auteur fit une visite au sultan, qui est censé allié des Pays-Bas, et que l'on voulut détourner de la piraterie et du trafic d'esclaves.

Ville de Malacca. — Cette ville est sous 2° 12' de latit. nord,

et sous 119°53' de long. (mérid. de l'île de Fer). Elle renferme environ 22,000 âmes ; la plupart des habitants descendent des Portugais fondateurs de cette colonie européenne. On y trouve en outre des Hollandais, des Maures, des Malais, des Arabes, des Chinois, des Bengalais, des Persans et des Arméniens ; tous ces peuples pratiquent librement leurs cultes. Le terrain d'alentour, quoique fertile, est presque en friche, parce que tout le monde est trop occupé du commerce pour s'adonner beaucoup à l'agriculture. On tire tous les vivres de Java, du Bengale et d'ailleurs ; aussi vit-on très-chèrement. A l'époque de l'occupation de Malacca par les Portugais, cette colonie était très importante à cause des paillettes d'or qu'on y tirait abondamment des petites rivières ; mais on n'en trouve plus, et pour les Pays-Bas, Malacca est plutôt une charge qu'un bénéfice, les revenus annuels ne se montant qu'à 42,000 roupies, tandis que les dépenses se montent à 200,000. D-c.

51. MÉTHODISTES AUX ÉTATS-UNIS. — En 1825, le nombre des méthodistes existant aux États-Unis s'élevait à 341,144 ; en 1808, il n'était que de 144,590. (*Star. Galign. Messéng.*; Paris, 15 juin 1826.)

52. POPULATION DES ÉTATS-UNIS. — Suivant un recensement récent, le comté d'Oakland s'est trouvé contenir une population de 2,150 habitants ; le comté de Monroe en possède 2,885. En 1819, cette partie du territoire des États-Unis n'était presque qu'un désert. La *Gazette de Détroit* dit que, cette année, les migrations sont de beaucoup moins considérables que celles des précédentes années, le nombre des acquisitions de terres ne s'élevant qu'au tiers de celles de l'année passée.

D'après un recensement fait cette année, par M. Barclay, la ville de Pittsburgh contient 10,515 habitants, dont 2,303 sont nés en pays étrangers ; en 1820, elle n'en comptait que 7,248 : ainsi, dans cet intervalle de temps, l'augmentation a été de 3,267 individus. Il y a dans la ville 1,873 édifices qui comprennent 2,380 ménages. On les distingue ainsi qu'il suit : en briques, de trois étages, 155 ; *id.*, de deux étages, 330 ; en pierre, de deux étages, 10 ; en bois, de trois étages, 10 ; *id.*, de deux étages, 623 ; *id.*, d'un étage, 280 ; églises et édifices publics, tous en briques, 17 ; boutiques, facteur-

rics, moulins, etc., 438. (*New-York Enquirer*; 11 et 13 juillet 1826.)

33. COMMERCE DES ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE pour l'année qui a pris fin au 30 septembre 1825.

Valeur des importations faites par des
vaisseaux américains. 91,962,512 dollars.

Id., *id.*, par des vaisseaux étrangers. 4,437,563

TOTAL. 96,348,075 doll. (1).

Valeur des exportations des produits
nationaux par des vaisseaux américains. 58,316,095 dollars.

Id., *id.*, par des vaisseaux étrangers. 8,628,650

TOTAL. 66,944,745 dollars.

Valeur des exportations des produits
étrangers par des vaisseaux américains. 30,483,654 dollars.

Id., *id.*, par des vaisseaux étrangers. 2,106,989

TOTAL. 32,590,643 dollars.

Valeur totale des exportations de produits américains et étrangers, mentionnés dans les deux derniers articles ci-dessus. 99,535,388 dollars.

Droits de tonnage perçus sur des
vaisseaux américains entrés dans
les ports des États-Unis. 880,754 dollars.

Id., *id.*, sur des vaisseaux américains
sortis de ces ports. 960,366

Droits de tonnage perçus à l'entrée
sur des vaisseaux étrangers. 92,927

Id., *id.*, à la sortie, sur des vaisseaux
étrangers. 95,080

(*Galign. Messeng*; Paris, 11 juillet 1826.)

(1) Suivant les sommes posées, l'addition devrait donner 96,400,075; de quel côté est l'erreur de compte?

34. POPULATION DES INDES BRITANNIQUES. (*Extrait du procès verbal de la séance de la Chambre des Communes, du 9 mai 1826.*)

D'après des documens officiels cités par M. Powell Buxton, l'Angleterre possède 16 colonies dans les Indes Occidentales. Dans 12 de ces établissemens le nombre des individus du sexe féminin surpassait celui des personnes du sexe masculin; dans les autres, c'était le dernier qui dominait. Dans les possessions anglaises des Indes occidentales la population se composait, dans les années de 1820 à 1824, savoir :

Esclaves du sexe masculin.	355,949
du sexe féminin.	359,436
TOTAL.	715,385

esclaves, qui donnent un excédant de 3,487 personnes du sexe féminin. Mais ce résultat tendait-il à détruire le soupçon que l'île Maurice était le foyer du commerce des esclaves; qu'il n'existait rien de semblable dans les Indes occidentales, et qu'il était de fait que cette île, d'après les états officiels, avait une population totale de 65,000 esclaves, dont 41,000 du sexe masculin, et 22,000 seulement du sexe féminin? (*Galign. Messeng; Paris, 15-16 mai 1826.*)

35. BRASILIEN ALS UNABHÄNGIGES REICH, etc. — Le Brésil considéré comme empire indépendant, et, sous le rapport historique, mercantile et politique; par M. de SCHÄFFER, major dans la garde d'honneur brésilienne. In-8°. de 464 pag. pr. 2 rthlr. Altona, 1824. (*Leipzig. Liter. Zeitung.*, n°. 15, p. 116; janv. 1825.)

Lorsqu'en 1822 don Pedro prit la couronne impériale du Brésil, en séparant à jamais ce pays de la mère-patrie, il lui importait de justifier, aux yeux de l'Europe, une démarche que la force des circonstances avait nécessitée. C'est à cet effet que l'auteur de l'ouvrage que nous annonçons fut envoyé en Allemagne. Pendant son séjour à Hambourg, il composa l'ouvrage apologétique dont nous allons donner une courte analyse. Après avoir parlé, dans la 1^{re}. section, de son séjour au Brésil, l'auteur passe à l'histoire de ce pays, en exposant, dans la 2^e. section, l'état précédent du Brésil. La 3^e. section décrit les progrès de la civilisation; la 4^e., les événemens sur-

venus au Brésil après le départ du roi, le 26 avril 1821 ; la 5^e. section traite du Brésil comme empire indépendant.

Les quatre sections suivantes sont consacrées à la géographie et à la statistique : 6) Aperçu des différentes parties qui composent cet empire ; 7) le commerce du Brésil ; 8) l'état agricole ; et 9) observations sur l'industrie brésilienne. Les sections 10 et 11 traitent de matières politiques ; la 12^e. offre un tableau des mœurs et des usages des Brésiliens ; la 13^e. est destinée à ceux qui ont l'intention de s'établir au Brésil ; enfin la 14^e. expose les motifs qui s'opposent à ce que le Brésil redevenue jamais une colonie dépendante. L'ouvrage se termine par la nouvelle constitution du 11 décembre 1823.

D'après l'auteur, les 19 provinces dont se compose l'empire brésilien offrent l'aperçu suivant.

PROVINCES.	SUPERFICIE.	HABITANS.
1) <i>Para</i>	10,523.	143,073.
2) <i>Rio Negro</i>	9,600.	48,357.
3) <i>Maranhao</i>	3,211.	182,986.
4) <i>Piaui</i>	2,856.	46,296.
5) <i>Ceara</i>	3,311.	272,713.
6) <i>Rio Grande del Norte</i>	1,572.	68,736.
7) <i>Parahiba</i>	932.	246,232.
8) <i>Pernambuco</i>	1,412.	602,205.
9) <i>Alagoas</i>	910.	256,956.
10) <i>Sergipe el Rey</i>	856.	267,523.
11) <i>Bahia</i>	2,579.	559,570.
12) <i>Espirito santo</i>	1,788.	73,996.
13) <i>Rio-Janeiro</i>	8,930.	589,650.
14) <i>St.-Paulo</i>	9,010.	610,632.
15) <i>Cisplatina</i>	10,565.	175,960.
16) <i>Minas-Geraes</i>	11,961.	928,933.
17) <i>Gojaz</i>	12,932.	150,000.
18) <i>Mattogrosso</i>	20,116.	82,000.
19) Les îles de <i>Fernando, de Naronha et Trinidad</i>	50.	600.
	118,135.	5,306,418.
	L. D. L.	

36. OBSERVATIONS GÉNÉRALES SUR LES PRODUCTIONS des parties inter-tropicales de la Nouvelle-Hollande ; par le capitaine P. KINC, de la marine anglaise ; communiquées par M. de BLOSSEVILLE, enseigne de vaisseau.

Les mers qui baignent les côtes de l'Australie sont très-poissonneuses ; mais la pêche à l'hameçon a peu de succès. Les tortues y sont très-nombreuses et d'une grande taille ; elles appartiennent aux espèces *verte* et à *bec de faucon* ; cette dernière pourrait fournir une très-grande quantité d'écailles. Près des rivages, on voit très-fréquemment des serpens d'eau ; mais je ne pense pas qu'ils soient venimeux. Quant à ceux qui vivent sur terre, ils ne m'ont paru ni nombreux ni grands ; le plus long que j'aie rencontré n'avait pas plus de quatre pieds. Si nous avons aperçu le manata (*dugong*), décrit par Dampier, ce n'est que dans une seule occasion, où l'on vit à la surface de l'eau un animal tout différent de la tortue ; il disparut si subitement, que nous ne pûmes porter aucun jugement sur son identité.

D'après le grand nombre de coquilles brisées qu'on trouve sur les grèves, les coquillages semblent abonder à la baie des Chiens-marins ; nous en trouvâmes beaucoup d'espèces différentes : mais sur les récifs de la côte orientale, où ils étaient multipliés, ils n'offraient que deux ou trois variétés. Les seuls animaux terrestres que nous ayons vus étaient des *kanguroos*, des *kanguroos rats*, des *chiens*, des *opossums*, et une grande espèce de *vampires* ; on rencontra des traces d'*émeu* (*casoar*), mais on n'aperçut pas cet oiseau.

Dans les rivières qui ont leur embouchure sur la côte N., les alligators sont très-nombreux, et ils n'atteignent pas la taille de ceux de l'archipel d'Asie ; le plus grand que nous ayons vu avait de 15 à 18 pieds.

Il n'existe aucun fruit mangeable de quelque importance. Le palmier à chou et l'aréquier n'ont été rencontrés que sur plusieurs points ; mais le sagoutier est commun sur toute la côte N. On a trouvé deux espèces de muscadiers ; mais leurs fruits ne pouvaient être d'aucun usage. Nous ne vîmes d'arbres propres aux constructions navales que dans le voisinage du tropique, sur la côte orientale où croît le pin de Norfolk. Comme cet arbre n'y devient pas élevé, il paraît d'abord mé-

riter peu d'attention ; mais l'expérience a prouvé qu'il pouvait fournir de bonnes mâtures , pourvu qu'on choisit le sujet de la grosseur exacte de la pièce nécessaire , parce que la grande force du bois se trouve à l'extérieur.

OBSERVATIONS SUR LES HABITANS. — Les côtes de ce continent sont très-peu peuplées en raison de leur grande étendue, et cette circonstance provient en majeure partie de l'inimitié et de l'humour belliqueuse des tribus qui les avoisinent. Chaque peuplade a son idiome particulier ; et, dans des vocabulaires comparatifs, recueillis sur quatre parties différentes de la côte, le seul mot semblable sur quarante est celui qui s'emploie pour nommer l'œil. Leurs armes ont plus de rapports ; la sagaie est universelle , ainsi que le bâton qui sert à la lancer ; il en est de même du *Caomerang* ou *Woodah* (espèce de casse-tête court) ; une arme en forme de sabre ou de croissant (le *Tatanamang*), que les naturels du Port-Jackson lancent à un but choisi, avec un mouvement de rotation fort singulier, a été retrouvée à *Port-Bowen*, sur la côte E. , et à l'île Goulburn sur la côte N. On a prétendu que l'arc et les flèches se trouvaient au nombre de leurs armes ; je puis affirmer n'en avoir jamais vu.

Les canots des diverses tribus diffèrent, pour la construction et les matériaux. Dans quelques endroits, et particulièrement près du Port-Jackson, ils sont faits d'un morceau d'écorce serrée aux deux extrémités ; plus au nord, dans les tropiques, ils sont creusés dans le tronc d'un *Slemmed* (*Erythrina indica*), et si étroits qu'il leur faut un balancier. Sur la côte septentrionale, on les fait, comme les catamacans de la Tasmanie, d'écorces d'arbre jointes ensemble d'une manière propre et solide, avec des morceaux de la tige de la *flagellaria indica*, petite plante grimpante. Plus à l'ouest, dans la baie d'Hanovre, les naturels traversent les anses et les criques sur des radeaux faits avec des tiges de manglier, vieilles et bien sèches, qui deviennent fort légères. A l'archipel de Dampier, on ne voit plus ni pirogues ni radeaux ; la marine des insulaires se borne à des troncs de mangliers : ils se mettent à cheval sur ces pièces de bois, retirent leurs pieds sur l'extrémité pour diriger leur machine, et avancent en agitant avec leurs mains. Telles sont les différences les plus saillantes auxquelles une disette de bois plus ou moins grande a assujéti ces simples sauvages : elles mon-

trent que l'homme est un être destiné par la nature à la navigation (*a navigating animal*); et cette bûche flottante , qu'on peut appeler vélocipèdes marins , est , je le suppose , le point extrême de pauvreté auquel les barbares sont réduits pour la construction de leurs canots.

Tous les naturels que nous avons vus sur les côtes de la Nouvelle-Hollande ont de longs cheveux frisés qu'ils disposent de différentes manières et qu'ils enduisent d'huile de baleine et de phoque ; cette préparation les mêle et les rend d'une malpropreté extrême. Leur corps est barbouillé avec la même huile, mélangée avec une espèce de fard rouge ou blanc, qui leur donne non - seulement une apparence hideuse, mais encore une odeur très - désagréable. Les habitans du Port-du-Roi-George, vivant sur une côte plus favorisée par la nature, mais plus froide, sont les seuls que nous ayons vus *habillés* ; ils portent sur leurs épaules des manteaux de peaux de kangourous, qui ne laissent que le bras droit découvert.

Ces sauvages sont d'une grande indifférence, et se soucient fort peu des présens qu'on leur offre ; dans quelques endroits ils ont paru même ne faire aucun cas des haches et des couteaux dont on leur avait enseigné l'usage. Cette remarque se borne à quelques peuplades qui n'avaient jamais été visitées par les Européens ; car d'autres tribus ont témoigné le plus vif désir de posséder des instrumens qui l'emportent à un si haut degré sur les pierres et les coquillages. Ils méprisent les objets d'habillement à cause de la chaleur de leur climat ; mais à la baie du Roi-George ils se trouvaient heureux de recevoir tout ce qui pouvait leur servir de vêtement. Ce désir est chez eux tout nouveau, et prouve un acheminement à la civilisation ; car les présens que le capitaine Flinders fit aux naturels qui habitent les environs de ce superbe bassin, ne furent pas acceptés et restèrent sur les buissons, près des tentes. (*Annal. colon. et marit.*, n^{os}. 11 et 12, 1825, p. 525.)

PLANS ET CARTES.

37. *BIBLIOMAPPE* OU *LIVRE-CARTES* ; leçons méthodiques de géographie et de chronologie, rédigées d'après les plans de M. B. (J.-Ch.), par une société d'hommes de lettres et de savans géographes, MM. DAUNOU, EYRIÈS, ANNÉE, ALBERT-MONTEMONT, VIVIEN, etc., et pour le dessin des cartes, M. A.-M. PERROT, *ingénieur-géogr.*, 5^e., 6^e. et 7^e. livraisons. Paris. Voy. le *Bulletin*, tom. 1^{er}, 1824, n^o. 210.

Ces nouvelles livraisons du *Bibliomappe* commencent le développement du 3^e. et dernier degré d'enseignement géographique. Dans le 1^{er}. degré on a offert les grandes divisions naturelles de la terre et des mers, sans aucune indication de partages politiques ; dans le second a paru la description des 5 parties du monde, avec leurs grandes divisions politiques distinguées par tous les accidens naturels communs à plusieurs de ces grandes divisions ou formant limites entre elles ; le 3^e. degré présente, à leur tour, les grandes divisions politiques ou les états, avec les accidens naturels qui les séparent ou qui leur sont communs.

La 5^e. livraison (devenue 5^e. au lieu de 3^e., à cause de la nouvelle distribution des 2 premières), comprend la description de l'empire britannique et 4 cartes : une pour l'Angleterre proprement dite, une pour l'Ecosse, une pour l'Irlande, et une générale qui précède les 3 autres, et qui offre l'ensemble des îles Britanniques. Des considérations générales, à la fin du cahier, indiquent la surface, la force, les richesses et la prodigieuse industrie de la nation anglaise, qui a des possessions si étendues dans les diverses parties du monde.

La 6^e. livraison renferme 3 cartes, une pour la Suède, une pour l'empire de Russie ; et une pour la Russie d'Europe.

La 7^e. livraison, qui a aussi 3 cartes, est consacrée à la description de la confédération germanique, du Danemark, de la Prusse et de l'Autriche.

On ne saurait que louer le soin avec lequel les lignes de partage des eaux, la disposition du terrain et les montagnes ont été tracées, soit sur les cartes, soit dans les descriptions.

38. ATLAS DE L'EUROPE ET DES COLONIES ; par M. DE SCHLIEBEN.
(*Hertha*, 1825 ; 2^e. vol. , 1^{er}. cah. , p. 12.)

Cet atlas est composé de 200 cartes lithog. et accompagné de tableaux explicatifs. Il paraît que l'auteur a suivi le plan d'après lequel a été exécuté l'*Atlas national de la France*. Chaque carte contient quelques provinces, départemens, cantons, etc., d'un pays dressé de manière à ce qu'elles puissent être jointes l'une à l'autre pour présenter l'ensemble d'un état. Il y a en outre une carte spéciale pour chaque état.

Cet ouvrage paraîtra par cahier de 18 à 30 cartes, c'est-à-dire 1 cahier par trimestre. Chaque livraison, y compris le texte, coûte 18 gr., et se vend à Leipzig, dans la librairie de Göschen.
L.

39. LEIGH'S NEW ROAD-MAP OF ENGLAND, WALES AND SCOTLAND. — Nouvelle carte des routes de l'Angleterre, du pays de Galles et de l'Écosse, sur laquelle se trouvent indiqués avec exactitude les grandes routes et les chemins de traverses, les cités et les bourgs, les principaux villages, rivières, canaux, etc., le tout tiré des meilleures sources, et gravé d'une manière distincte par M. Hall. Les dimensions de la carte sont de 30 pouces sur 29 $\frac{1}{2}$. Cette carte est coloriée avec soin, et arrangée dans une forme portative et nouvelle. Prix, 16 fr. Londres, 1826 ; Leigh.

40. LOTHIAN'S COUNTY ATLAS OF SCOTLAND. — Atlas des différens comtés de l'Écosse, par LOTHIAN. Nos. 1, 2, 3, 4 et 5. Édimbourg, Lothian ; et Londres, Duncan et Underwood.

Chaque numéro de cet atlas contient 3 cartes de 10 pouces de largeur sur 8 de hauteur. L'impression en est nette et précise, le tracé des routes distinct, et la nomenclature des localités saillante. L'auteur y a ajouté 2 ou 3 vignettes, et 1 ou 2 plans de villes. Le prix de cet ouvrage, tant pour les exemplaires simples, que pour les exemplaires coloriés, est très-modique. (*London Literary Gazette* ; 22 juillet 1826.)

ÉCONOMIE PUBLIQUE.

41. RICERCHER SUL NOME E SULL' ANTICA CONDIZIONE DEI TERRENI INCOLTI; etc. — Recherches sur les noms et l'état ancien des terrains incultes, dits *bruyères*, par Louis BOSSI. (*Mémoire de l'Institut Lombardo-Vénitien*. Milan; 1824, t. 5^e, in-4^o, p. 149.)

Nous nous bornerons à donner une idée de ce mémoire, qui sera analysé avec plus d'étendue dans la section des *sciences agronomiques*, à laquelle il appartient plus spécialement. Il est divisé en paragraphes traitant successivement, 1^o. de l'ancienneté de la dénomination de *bruyères*; 2^o. des différens noms donnés à ces terrains; 3^o. de l'origine et de l'application du nom de *bruyères*; 4^o. de la différence entre les *bruyères* et les *landes*; 5^o. de l'état ancien des *bruyères*, de leur emploi et de leurs produits; 6^o. de cet état comparé avec l'état actuel des *bruyères* dans la Lombardie; 7^o. de l'ancienne étendue et de la diminution progressive de ces *bruyères*; 8^o. des circonstances qui l'ont occasionnée; 9^o. des causes qui s'opposent à la disparition totale des *bruyères*; 10^o. enfin, des moyens de lever les obstacles qui en empêchent le défrichement complet. A cet égard, M. Bossi pense que les moyens des particuliers sont insuffisants, et il invoque l'action du gouvernement, seul assez puissant pour réussir, et qui, d'après l'exemple de succès partiels obtenus, trouverait un bénéfice certain dans l'exécution de cette entreprise.

42. BASES FONDAMENTALES DE L'ÉCONOMIE POLITIQUE d'après la nature des choses, etc.; par M. L.-F.-G. CAZEAUX. In-8^o. de xx et 220 p. Paris, 1826; M^{me}. Huzard.

Tel est le titre de la 3^e. brochure de M. Cazeaux, dont deux ont été provoquées par nos articles dans le *Bulletin*; celle-ci, comme ses aînées, présente des aperçus nouveaux, quelques développemens d'assertions probables, une grande tendance à ramener les principes de l'économie politique aux règles générales prescrites pour la conduite des états, le mouvement de leurs forces, l'application de leurs moyens de richesses. Mais, si nous applaudissons aux vues de l'auteur, nous ne saurions adopter ce besoin de développer des principes abstraits, ce

n'est pas là ce qui peut avancer la science. On l'aidera bien plus en recueillant les observations anciennes, en les rapprochant pour comparer leurs ressemblances ou leurs dissemblances ; on l'avancera en observant avec beaucoup de soins les faits nouveaux, en recherchant les causes, en appréciant les effets. En un mot, comme l'histoire naturelle n'a dévoilé ses secrets qu'aux véritables observateurs, et seulement depuis qu'ils ont mis autant de sagesse que de précision dans leurs investigations, de même l'économie politique ne se laissera deviner qu'aux administrateurs qui voudront voir autre chose dans leur position qu'une charge lucrative ou pénible, qui tâcheront en arrivant au pouvoir d'étudier ce qui est pratiqué pour apercevoir ce qui devrait l'être. Qu'après 10, 20 années d'expérience, ils osent proclamer quelque vérité, résultat de leurs méditations, alors leur expérience doit être le guide de leurs successeurs, *experientia docet*. Les conceptions hardies des économistes du 18^e. siècle ont fait faire des essais à l'administration ; mais si quelques tentatives ont échoué, plusieurs aussi ont eu de grands succès : n'excluons donc pas, accueillons, mais avec précaution, les données des Turgot, des Dupont, des Condorcet, des Beaudeau, des Morellet ; tentons avec prudence leurs conseils. Dans ces doctrines opposées, choisissons, essayons, et ce fruit de nos essais sera une véritable lumière ; de long-temps encore il ne sera permis de conclure ; mais nous ferons quelques pas du jour où nous ne croirons plus *savoir*, du jour où nous nous guérirons de la manie de *dogmatiser*.

Ces réflexions nous ont écarté du travail de M. Cazeaux. Il se hâte de produire, il ne lie pas assez ses assertions ; en les rattachant les unes aux autres, il a partagé son travail en 4 sections : dans la 1^e. il recherche le but de l'économie politique. D'après Bossuet, il rappelle que *la vraie fin de la politique est de rendre la vie commode et les peuples heureux* ; et qui le nie ? Mais c'est là de la politique et non pas de la science qu'on nomme économie politique. Je ne saurais définir ce qu'est l'économie politique ; je sais bien ce qu'elle n'est pas. Je ne la restreindrai pas comme l'école moderne à l'indication des moyens de *former, de distribuer et de consommer les richesses*, parce que cette science serait une spéculation sans but. Je n'en ferai pas comme Storch, Micheli, Sismondi, une science qui comprendra toute la politique, toute l'administration,

parce que par son étendue elle dépassera les limites dans lesquelles elle doit être resserrée : l'économie politique, relativement à la formation des richesses, cherche à indiquer les moyens d'augmenter la consommation, assurée qu'elle est que la production s'accroîtra. Elle sait que pour produire, il faut des capitaux, que les capitaux *réels* ne sauraient jamais suffire, que des capitaux *fictifs* ou représentatifs sont nécessaires : mais pour que ces capitaux méritent confiance, ils doivent sans cesse, dans une proportion donnée, pouvoir se réaliser instantanément : ainsi le véritable crédit est fondé sur le mouvement du capital réel, tellement distribué qu'à tout instant la *fiction* puisse être réalisée, que la *représentation* puisse devenir une présence réelle. Soixante millions effectifs peuvent ainsi dans une banque suffire à la circulation d'un milliard par mois, parce que la certitude de pouvoir échanger anéantit le besoin de l'échange. L'économie politique indique au commerce les sources, règle ses mouvemens, apprécie ses résultats, lie les intérêts généraux aux intérêts privés, prescrit à la législation les mesures qui peuvent accroître, étendre ou restreindre l'industrie. L'agriculture en attend les préceptes qui doivent se mêler à sa pratique. Elle recueille des faits partout et est par rapport aux faits ce qu'est le miroir pour la lumière : elle rassemble en un faisceau les rayons épars : elle éclaire l'administration des conseils de l'expérience, de la pratique des autres peuples. Pour l'administration elle a quelques principes de direction ; elle est près d'elle l'écho des besoins et l'interprète des vœux de tous.

Dans la 2^e. section M. Cazeaux en revient à son erreur sur la valeur ; il voit dans l'argent la mesure de la valeur des choses : nous ne pouvons que lui réitérer le conseil d'approfondir son sujet, et il se convaincra que la valeur est l'indéterminée d'un problème qui ne peut être fixée que dans des circonstances particulières et dans un temps donné ; certes, au moment même où un marché se consomme, le prix ou l'argent est pour le vendeur et la valeur est pour l'acheteur ; mais hors de là, la valeur et le prix d'une chose sont deux élémens variables et distincts.

La 3^e. section, sur la richesse, est une digression métaphysique, dans laquelle l'auteur se fait 8 à 10 manières d'envisager la richesse. Le champ était vaste et il l'a parcouru à sa

manière avec une allure qui est à lui : il ne copie personne ; et même quand il se trompe, il est lui. Cette section est un hors-d'œuvre.

La 4^e. section embrasse une foule d'objets que l'auteur a rattachés à son livre ; *faciant se bene venire*, a-t-il dû dire plus d'une fois : ce n'est pas en parlant d'éducation , en reproduisant une multitude d'objets mille fois débattus , qu'on éclaire la science ; des faits , des faits , nous ne cesserons de le répéter , voilà le besoin réel. Mais n'envisageons , quand nous parlons d'économie politique , le *luxe* que comme *aidant* , ou *écrasant* l'industrie en produisant une *aisance factice*. Étendons la consommation ; mais ne cherchons pas à la concentrer dans des objets très-dispendieux : il faut six tailleurs pour faire cent habits de drap , et il n'en faut qu'un pour créer un *manteau ducal* du même prix que les cent habits. Sur le Champ du Drap d'Or les seigneurs français , a dit , je crois , Brantôme , portaient leurs hautes futaies. Le luxe est un mal quand , par son excès , il détruit l'aisance universelle. Cependant , malgré ma critique , je recommande l'ouvrage de M. Cazeaux ; il est l'œuvre d'un homme de bien , il est l'œuvre d'un homme qui cherche la vérité ; n'eût-il donné que cette idée , qu'une des causes de la valeur plus ou moins grande des choses est leur degré de transportabilité , ce serait un corollaire utile qu'on lui devrait , et il y a vingt idées de ce genre dans ce mémoire , qui toutes fois , je dois l'avouer , n'a pas la consistance des deux autres.

BERTHEVIN.

43. LA MAGIA DEL CREDITO SVELATA.—La Magie du crédit dévoilée ; 2 vol. grand in-4°. Naples, 1824.

Nous nous étions promis , lorsque nous avons annoncé le 1^{er} volume de cet ouvrage , de lui consacrer un article plus considérable , lors de la publication de son 2^e. volume. Nous le devons à l'importance de ce traité.

L'auteur , déjà fort éclairé en matière de finances et d'économie publique , a puisé , dans tous les livres qui en traitent , des notions étendues sur le crédit et la circulation. En les faisant passer sous les yeux de ses lecteurs , il *dévoile la magie du crédit* ; il y attache autant d'importance qu'il réclame sans doute d'intérêt pour le but qu'il s'est proposé dans cet ouvrage , et

qui doit être, suivant lui, d'une grande utilité pour le royaume de Sicile.

Le 1^{er}. livre de la *Magie du crédit dévoilée* expose, avec beaucoup de détails, les principes fondamentaux de l'économie politique, et fournit leurs diverses applications au crédit des états et à leurs finances. Dans le second livre, l'auteur, M. Joseph de Wels, négociant suisse de Côme, établi à Naples depuis long-temps, et adjudicataire de la ferme du tabac dans les états du roi des Deux-Siciles, traite plus méthodiquement du crédit public, et en présente les élémens. Il décrit ceux de la circulation, la variété des valeurs fiduciaires, celle des emprunts, les modes de leur remboursement, et l'utilité ainsi que la nature des opérations des banques diverses des états. Ce livre est terminé par l'exposé du projet de l'établissement d'une *banque mixte* dans le royaume de Sicile. L'auteur rejette au 3^e. livre les objections qu'on peut faire contre cet établissement, et les réponses assez péremptoires qu'il y oppose. Ces questions, nombreuses d'ailleurs, ne portent que sur des points particuliers et locaux, et non sur la nature du projet. L'auteur a joint, à la fin de chaque volume, une multitude d'aperçus, de tableaux, de calculs de finances, etc., qui ne sont pas sans intérêt.

Quel est actuellement le but qu'il se propose dans cet établissement, et même dans les volumineuses déductions qui y conduisent? Instruire ses lecteurs, auxquels ne paraît pas être très-familière toute notre technologie financière, et déterminer la sagesse du souverain, prince très-éclairé, très-studieux, et si juste appréciateur des théories modernes, à adopter l'établissement d'une *banque d'une nature mixte*, pour le royaume de Sicile, avec un fonds de création d'un million d'onces de Sicile (12,990,000 fr.)

J'ai dit d'une *nature mixte*; car la banque que propose M. Jh. Wels serait à la fois banque de dépôts, même judiciaires, pupillaires, etc.; banque d'escompte et de circulation, banque territoriale, caisse de secours pour les travaux publics, de consignation de marchandises pour le commerce, et caisse d'amortissement. C'est beaucoup de choses à la fois.

Le million d'onces du fonds de première création serait obtenu, pour les deux tiers (682,000 onces), d'un emprunt ordinaire, dont le gouvernement paierait les intérêts, et d'ac-

tions pour les 317,800 onces restant, lesquelles auraient droit à des dividendes. Une partie des bénéfices de la banque serait employée à amortir l'emprunt principal.

L'Italie et le royaume des Deux-Siciles ressentent, plus que les autres états de l'Europe, la pénurie des espèces métalliques. Le billet de la banque de Sicile deviendrait donc insensiblement papier-monnaie. L'opinion, la confiance, et surtout la nécessité, forceraient à l'adopter. Nous devons donc le considérer comme un véritable papier-monnaie. Je sais qu'un papier de ce genre est souvent indispensable; souvent aussi il devient utile, quelquefois même il est une source de prospérité. Cependant on sait bien pourquoi et comment on entre dans le papier-monnaie; mais on ignore comment on en sort. La crise de l'Angleterre et tous ses résultats sont là pour nous le démontrer. L'adoption d'une semblable mesure doit être bien méditée; sa mise à l'œuvre exige beaucoup de soins. L'auteur en est-il bien pénétré, lorsqu'il confie à son billet de banque de Sicile des emplois aussi variés et aussi étendus? Son billet de banque ne deviendrait-il pas pour cette partie du royaume un papier-monnaie exagéré, avec tous ses résultats désastreux? Telle que l'auteur a constitué sa banque, avant peu de mois elle aurait une circulation de 8 à 10 millions d'onces (de cent à cent trente millions de francs.)

Le royaume de Sicile, nous dit M. de Wels, a besoin de chemins, de routes, de communications; mais ceux-ci ne pourraient-ils être l'objet d'un grand nombre de petites entreprises percevant des droits de passe, de péages de ponts, limités à un certain nombre d'années, à la fin desquelles ces chemins, ponts, etc., deviendraient propriétés publiques? Quelques essais dans ce genre feraient naître l'esprit d'association, source si féconde de prospérité.

Associer une banque territoriale à une banque d'escompte et de circulation, est le plus sûr moyen de discréditer celle-ci. Il y a déjà long-temps que ce fait est reconnu. Il faut à une banque d'escompte et de circulation, et en contre-échange de ses billets, des valeurs à échéances courtes et assurées. Les obligations agricoles ou territoriales ont-elles ce caractère?

Il en est de même des prêts sur consignation de marchandises. Quelle maison de commerce oserait aujourd'hui entre-

prendre une telle nature de prêt? Le mouvement général des affaires imprime aux matières premières une telle variété, une telle instabilité dans les prix, qu'il est impossible de les recevoir en consignation. Nous avons vu en Angleterre, pendant ces quatre dernières années, les cotons de l'Inde monter de 4 d. à $13 \frac{1}{2}$, et redescendre à $5 \frac{1}{2}$; les cafés de Saint-Domingue, de 56 sch. à 112, à 88, à 75, et enfin à 49 sch. Ce genre de prêt serait bien plus hasardeux pour une banque.

Il est une considération d'un ordre bien supérieur, et dont les constructeurs de projets de papier-monnaie ignorent, omettent qu'ils négligent de tenir compte; c'est celle qui a pour objet le calcul de la proportion qui doit exister entre la quotité du papier-monnaie, ou *medium* de circulation, et celle des valeurs mobilières, obligations, créances liquidées et assignées, hypothèques, rentes constituées, dotations mobilières de famille ou autres, dont le papier-monnaie opérera la circulation. Ces valeurs mobilières étaient considérables en France, lors de l'émission des premiers assignats; aussi la quotité de ceux-ci avait été triple de celle du numéraire existant en 1789, et l'assignat, jusqu'en 1793, était encore sans grande perte: elle ne se faisait apercevoir que par les changes. En Angleterre, où la quantité des valeurs mobilières était bien plus considérable qu'en France, les billets de banque avaient presque triplé la somme du *medium* de circulation, dont ils formaient déjà une part avant le 1^{er}. janvier 1797; cependant ils n'avaient rien perdu de leur valeur comparative avec l'or. Ils auraient même été au pair avec lui en 1812, 13 et 14, si le gouvernement, pour relever ses changes et payer ses armées en Portugal et en Espagne, n'avait pas fait des extractions de guinées trop fortes, et surtout trop subites. Aussi sont-ils revenus promptement au pair en 1816 et 17. Sans doute M. de Wels a apprécié tout le mérite de cette considération; mais sa *Magie dévoilée* n'en offre pas d'indication suffisante.

Tout le système de M. Wels repose sur le crédit; son livre s'en occupe, et doit en effet s'en occuper beaucoup; car il doit nous en révéler la magie. Il a parcouru et il fait parcourir à ses lecteurs tous les ouvrages qui ont traité du crédit. Il en a analysé les définitions; il m'a fait la faveur de citer la mienne; il a même puisé plus d'une sorte d'utilité dans mon *Histoire de la situation de l'Angleterre au 1^{er}. janvier 1816*. Je lui en

dois donc quelque reconnaissance. A ce titre, je vais lui offrir une définition du crédit qu'il ne connaît peut-être pas ; je la tire des débats parlementaires de la Grande-Bretagne, en l'abrégeant. Elle a été donnée par notre doyen à tous nous autres financiers spéculatifs, le célèbre Harley, lord comte d'Oxford, premier lord de la trésorerie sous la reine Anne, en 1710.

« Le crédit, disait-il à la Chambre des pairs, est au peuple
» de la Grande-Bretagne ce que l'âme est au corps. Immatériel en lui-même, il est cependant ce qui donne la substance
» aux fonctions du corps politique. Le crédit n'est
» jamais cause ; il est toujours effet. Il découle de l'heureuse
» organisation, de l'harmonie de toutes les parties du corps
» social. Il n'a pas été créé, et la violence qui voudrait forcer
» son existence l'affaiblirait, le détruirait même, si elle se prolongeait long-temps. Le siège du crédit, dans le
» corps politique, ne peut pas être assigné ; procédant de toutes
» ses parties, il les pénètre toutes, et n'est nulle part. Il leur
» donne toute leur existence en même temps qu'il en reçoit toute
» son activité. Ce n'est pas une propriété ; car il n'appartient
» à personne, pas plus au chef de la société, la reine de la
» Grande-Bretagne, qu'à ses pouvoirs publics, le parlement ;
» il est à tous, il est le crédit public. . . . Il est identifié avec
» notre heureuse constitution. . . . Avant notre glorieuse révolution, il n'était pas ; et, sans elle, il ne pourrait pas
» exister aujourd'hui. . . . En son essence, il est cette chose
» qui découle de l'heureuse organisation de tous les fils de
» la trame sociale (de l'heureuse concoction de tous les sucs
» vitaux de notre structure), de leur égale distribution dans le
» tissu, et de l'exacte coopération de toutes leurs parties au
» même et unique but, la prospérité de tous.

» Il est cette chose qui donne à tout le système politique
» une union, une correspondance sympathique, et cette promptitude d'action qu'on connaît en finances sous le nom de
» ponctualité. . . . La ponctualité est le caractère de l'Angleterre, et c'est là ce qui la distingue de toutes les autres
» nations de la terre, et principalement de la France. Là, tout
» dépend du roi et de son crédit ; ici, tout repose sur la nation. Là le désordre dans les dépenses et la prodigalité ont
» desséché le crédit du grand roi ; ici, tout coule, et tout re-
» tourne à la source du crédit public, le peuple ; et il est vrai de

» dire que notre gouvernement tout entier n'est rien de plus
 » qu'un haut comité pour la direction du crédit public. »

Cette définition du crédit est la plus vieille de toutes, la plus juste, la mieux méditée par un grand homme, et la mieux identifiée que je connaisse, avec la nécessité du système représentatif. Elle ne serait pas de mise à Vienne. Le serait-elle en deçà et au delà du phare?

DEMONTEVERIAN.

44. I. RICERCHER SULLA SENSIBILITÀ, etc. — Recherches sur la sensibilité imitative, considérée comme le principe physique de la sociabilité de l'espèce humaine, et de la civilisation des peuples et des nations.

II. MEMORIA SULLA PERFETTIBILITÀ ORGANICA, etc. — Mémoire sur la perfectibilité organique, considérée comme le principe physique de l'éducation; avec quelques vues sur ce dernier objet.

III. SECONDA MEMORIA, etc. — Second mémoire sur le même sujet; les trois mémoires par M. MELCHIOR DELFICO. (*Mémoire de l'Ac. roy. des scienc. de Naples*, 1819; 1^{re} vol., p. 343, 377, 417.)

Les trois mémoires dont il s'agit ayant pour but l'exposition des principes *physiques* de la civilisation et de l'éducation, bases de l'économie publique, nous croyons devoir les signaler à nos lecteurs. Dans le premier mémoire, M. Delfico s'efforce de montrer que la faculté imitative, plus éminente dans l'espèce humaine que dans toutes les autres, s'exerce au moyen d'organes spéciaux, l'ouïe et la vue, qui correspondent à ceux de la voix et aux organes qui déterminent les mouvemens et l'expression de la physionomie. Ces organes extérieurs de sensibilité imitative ou productrice de l'imitation propagent les impressions reçues à des organes que l'auteur appelle de *sensibilité interne*, lesquels établissent entre les hommes une relation habituelle de sentimens communs à tous, *cosensibilità*. La sympathie, la compassion, la correspondance entre les organes de la sensibilité imitatrice, entre l'ouïe et la voix, est la cause productrice du langage parlé, comme les rapports naturels entre la vue et l'expression du visage, etc., produisent le langage par gestes. De cette double correspondance, résultent

les beaux-arts , et de la double action de la sensibilité imitative et de la sympathie , naissent la sociabilité et la civilisation. On retrouve dans cette théorie les idées du président Debrosses sur le mécanisme du langage , et celles d'Adam Smith et de Cabanis sur la théorie des sentimens moraux , et les rapports du physique et du moral de l'homme. M. Delfico , en s'appropriant ces doctrines , les expose avec clarté et d'une manière ingénieuse. A ses yeux , la bienveillance , la sympathie , la compassion , sont à la fois les vrais moyens de perfectionnement moral , et les signes caractéristiques d'un véritable progrès dans la civilisation , progrès qui se manifeste plutôt par les vertus sociales que par les arts et les talens. Aussi , malgré l'éclat des peuples célèbres de l'antiquité , l'imperfection de leurs sentimens moraux , signalée par l'esclavage et par le mépris des lois de la justice et de l'humanité entre eux et à l'égard des autres peuples , ne les a point élevés au-dessus d'une demi-civilisation. Ils étaient à la fois polis , brillans et barbares. Nous ne croyons pas inutile de remarquer que le langage de M. Delfico eût été plus philosophique dans l'exposé de sa doctrine , si , au lieu de présenter la *sensibilité imitative* , et même la sympathie , comme des *principes* , il les avait signalés comme des *instrumens* , des *moyens naturels* de civilisation. Nous invitons nos lecteurs à consulter à cet égard un écrit intitulé : *De la nature de la morale* , publié par Bernardin de Saint-Pierre , à l'époque où parut la traduction française de la *Théorie des sentimens moraux* de Smith , écrit dans lequel cet écrivain célèbre a montré autant de philosophie que d'éloquence.

Les deux mémoires sur la *Perfectibilité organique considérée comme principes physiques de l'éducation* , sont en quelque sorte les corollaires du 1^{er} mémoire , dont nous avons tâché de donner une idée. On ne les lira pas avec moins d'intérêt , et l'on y trouvera des idées ingénieuses et utiles.

A. D. V.

VOYAGES.

45. *ESSAYS DESCRIPTIVE AND MORAL ON SCENES IN ITALY.* — Essais descriptifs et moraux sur des sites d'Italie, de la Suisse et de la France, par un Américain. In-8°, Édinburgh, 1823; Constable, etc. (*North Amer.-Review*; janv. 1824; p. 192.)

Ce petit volume sans prétention n'est pas un livre de voyages : C'est le résumé des remarques et des réflexions de l'auteur pendant son séjour sur le continent. Il leur a imprimé un intérêt moral et religieux, en coloriant toutefois quelques scènes qui ont frappé son attention, sans chercher à donner une description minutieuse des lieux où il a demeuré. Il a consacré quelques développemens au *Mal'aria* ou mauvais air qu'on respire en divers endroits de l'Italie pendant l'été, et spécialement à Rome, dans les mois d'août et de septembre, où ce mauvais air occasionne beaucoup de maladies. Mais ce qu'il nous dit à cet égard n'est pas nouveau.

ALBERT MONTEMONT.

46. *REISE DURCH DIE LOMBARDEY.* — Voyage dans la Lombardie, par L.-A. MILLIN; traduit librement du français, avec des notes et additions, par C.-L. RING, référend. badois. 2 vol. de 638 et 655 pag. In-8°. Carlsruhe, 1825; Müller.

Le traducteur du Voyage de Millin, dans le Piémont, a jugé utile de traduire aussi en allemand le Voyage du même savant dans la Lombardie. Si cette traduction paraît un peu tard, c'est que le traducteur espérait voir publier la suite de l'original, dont le manuscrit était prêt à être imprimé lors de la mort de Millin, selon la notice donnée sur cet académicien, par son secrétaire Kraft. M. Ring ne peut concevoir pourquoi cette suite n'a point paru, et il rapporte toutes les versions qu'il a pu recueillir à cet égard. Nous croyons pouvoir lui donner des renseignemens certains. Lorsque Millin mourut, il y avait quelques feuilles de son Voyage à Venise imprimées; et le reste, à peu de chose près, était disposé pour l'impression. Ce manuscrit est maintenant entre les mains d'un libraire qui se propose de le faire paraître.

M. Ring ne s'est pas contenté de traduire; il a fait des additions considérables; aussi ses deux volumes ont presque le

double de l'original. Le traducteur signale lui-même, dans sa préface, les articles sur lesquels portent les changemens ; ce sont principalement ceux de la cathédrale de Milan, théâtre, bibliothèque Ambrosienne, musée de Brera, artistes modernes, route du Simplon, îles Borromées, Pavie, Parme, Modène, Mantoue, Palais de Té, avec un plan qui n'est pas dans l'original. Il nous a semblé que le traducteur n'a pas séparé ses additions d'avec le texte de Millin, ce qui peut avoir de légers inconvéniens ; au reste, il est certain que ces mêmes additions enrichissent l'ouvrage, et le rendent encore plus utile.

D-c.

47. ANCIENS RÉCITS SUR L'INDE ET LA CHINE, par deux voyageurs mahométans. (*Oriental Herald* ; avril et mai 1825, p. 37 et 374.)

Un correspondant de l'*Oriental Herald*, regardant comme apocryphe cet ouvrage traduit par le jésuite Renaudot, mort en 1720, avait transmis ses doutes aux éditeurs du même journal, qui paraissent les avoir levés, surtout à l'aide des travaux du savant de Guignes, lequel a trouvé que le Voyage des deux mahométans était cité par les auteurs arabes de leur temps, entre autres par Masoudi, qui vivait l'an de J.-C. 947. De Guignes fait l'éloge de la traduction du père Renaudot, qu'il a comparée avec le texte arabe, et dont il a été question dans le *Journal des Savans* de 1764. On lit, dans le livre précité, une description assez rapide de l'île de Ceylan, et quelques détails intéressans sur Canton, alors appelé Canfu. On y voit que les femmes chinoises allaient presque découvertes au 9^e. siècle, que les femmes du peuple pouvaient se prostituer, en se faisant préalablement inscrire chez le commandant de chaque ville, mais qu'alors il ne leur était plus permis de se marier. Enfin, nos voyageurs indiquent et énumèrent les supplices des meurtriers, des adultères et des voleurs, dont il paraît que les corps mutilés, disloqués, privés de vie, étaient ensuite jetés à la populace, qui les dévorait à l'instant même.

ALBERT MONTMONT.

48. ITINÉRAIRE D'ALÉP A CONSTANTINOPLÉ, donnant la série des *Menzels*, ou postes établies sur cette route, et la distance respective des postes entre elles, par M. Théod. de Lussers, E. V. Consul de France.

Postes.	Noms des villes et bourgs.	H. de chemin.
1 ^{re} .	D'Alép à Antioche.	24
2 ^e .	D'Antioche à Beylan.	9
3 ^e .	De Beylan à Payasse.	9
4 ^e .	De Payasse à Courtoukla.	9
5 ^e .	De Courtoukla à Adeno.	2
6 ^e .	D'Adeno à Gayleu.	18
7 ^e .	De Gayleu à Oulouk-Oçta.	14
8 ^e .	D'Oulouk-Oçta à Alleri.	9
9 ^e .	D'Alleri à Kara-Pounar.	12
10 ^e .	De Kara-Pounar à Kônia.	21
11 ^e .	De Kônia à Ikhnun.	18
12 ^e .	De Ikhnun à Akchaher.	9
13 ^e .	D'Akchaher à Isakleu.	5
14 ^e .	D'Isakleu à Bolowandum.	6
15 ^e .	De Bolowandum à Khan.	14
16 ^e .	De Khan à Sedeiguasi.	7
17 ^e .	De Sedeiguasi à Asqui-Chaher.	9
18 ^e .	De Asqui-Chaher à Sund.	9
19 ^e .	De Sund à Lafka.	12
20 ^e .	De Lafka à Chinislik.	6
21 ^e .	De Chinislik à Dil-Bachi.	12
22 ^e .	De Dil-Bachi à Guébuza.	3
23 ^e .	De Guébuza à Usendar.	9

356. (1)

(Scutari, faubourg d'Asie, de Constantinople.) (*Bull. de la Soc. de géogr.*, mars 1826, p. 547.)

49. VOYAGE AU NORD DES MONTS HIMALAYA (Fin.) (*Oriental Magaz.*, cah. 5 et 6. *Voy. Bullet.*, t. 7, n^o 70.)

III. Itinéraire de Yarkend à Kachgär.

En quittant Yarkend on passe plusieurs stations appelées

(1) L'heure est calculée d'après la marche d'un cavalier allant au grand pas de son cheval, ce qui peut revenir à deux lieues de poste en France.

Keshlak. A Karakutjash ; il y a une douane : on y examine et contresigne les passe-ports de ceux qui se rendent de Yarkend à Kachgar. — Douane ou *aurleng* de *Chamlan*, bonne route ; on y examine de nouveau les passe-ports. — *Aurleng de Tustaluk*, autre douane ; sur la route il y a plusieurs villages. — *Yangi Hisar* ; cette ville est gouvernée par 2 officiers chinois et un officier mahométan. — *Paichand*, village et douane. — *Kashgar*, ville bien connue, siège d'un Hakem, qui s'appelait *Yunes-Beg*. La ville paie chaque mois 6 mille *tangeks*.

A Kashgar, *Iz Ullah* se procura un itinéraire de Pékin à cette ville ; il l'a inséré dans son journal. C'est une longue nomenclature de lieux, dont quelques-uns se retrouvent dans la carte de d'Anville. Nous allons en donner un court extrait, avec quelques notes du traducteur anglais.

IV. Route de Pékin à Kachgar.

De Pékin à *Langsang* (probablement le Leam-Heam de la carte), *Jo-jo* (Tso-cheou, *id.*), *Bu dinfu* (Paoting-fou, *id.*), *Shin lo shen* (Sing lo hien, *id.*), *Jag ren fu* (Tching'ting fou, *id.*), *She jung shen* (le Cheou yang-shien de d'Anville, dans la province de Shansi. L'itinéraire ne fait aucune mention de la grande muraille indiquée dans la carte) ; *Shan gu shen*, on y fabrique de la coutellerie ; *Ling shi* (Ling chehien), *Fang yang fou* (Pin yang fou) ; *La fu di*, où il y a des dépôts de thé de Canton et de Hbnan. *Tung gan*, ville sur la rive droite d'un grand fleuve (probablement Tongquan, au confluent du Hoangho et du Hoeiho) ; *Khoajo* (probablement Hoachou) ; *Daitm shen*, auprès de cette ville il y a une montagne avec des eaux thermales ; *Lang tang* (sans doute Lin tonghien), *Shinganfu* (c'est Singanfu, chef-lieu de la province de Shensi, grande ville, où résident beaucoup de mahométans, appelés Tungan, pour avoir résidé d'abord dans le Tungan.) Ici, l'itinéraire change de direction : au lieu d'aller au sud-ouest, il se dirige maintenant au N.-O. *Shengshen*, autre ville sur la rive gauche du fleuve. *Wateng* ; la route y passe entre des montagnes de l'est à l'ouest. *Lanju*, ville sur la droite d'une rivière qui coule de l'est à l'ouest ; on la traverse sur un pont de bateaux. *Choanglang*, ville ayant beaucoup de moulins à vent. On s'y procure du musc d'une bonne qualité. *Soujou*, grande ville, la première, sur la route de Kashgar, qui appartienne à la Chine

proprement dite. *Jai Gou-Ouden*, village anprès d'une des portes de la grande muraille de Chine. *Bidun gaza*; la contrée d'alentour est un désert. *Kamoul* (appelé aussi *Khami* ou *Khamil*), ville où dominait la langue turque avant la conquête du Yarkend par les Chinois. *Turfan*, ville où réside un gouverneur chinois et un hakem mahométan. A 50 *yols* de la ville actuelle, on trouve les ruines du vieux Turfan. *Kerasheher*, grande ville des Kalmaks, sur la gauche d'une rivière navigable, qui coule de l'est à l'ouest : un gouverneur chinois y réside. (Kerasheher est probablement le Horachar de la carte.) *Kamush nuzeh*, village de 500 maisons, dépendant du Yarkend. *Aksu*, ville célèbre, sous une administration mixte, comme d'autres villes. Sur la route passe le ruisseau d'Ila, qui donne son nom à une ville, jadis capitale des Kalmaks : elle est à 15 journées d'Aksu. (On présume que c'est le Korgos de la carte.) Maintenant il est la principale station militaire des Chinois ; un commandant en chef y a sous ses ordres 100,000 hommes, quelques rapports disent même 300,000. A 60 journées, et au nord d'Ila, est *Yelder*, résidence actuelle du chef des Kalmaks. Une chaîne de montagnes s'étend au nord d'Ila, et à l'ouest est une grande pièce d'eau, appelée *Azashk-Kot*, qui est la limite de la domination chinoise de ce côté. Les *Kassaks* (Cosaques) occupent la contrée entre Ila et la frontière russe, qu'ils séparent ainsi de la frontière chinoise. *Yangi aiak*, relais de poste. *Fyzabad*, gros village d'un millier de maisons. *Kimayiy*, lieu avec un quai où les voyageurs peuvent s'embarquer pour Kashgar. *Kashgar*, ville célèbre, un peu au-dessus de 40° de latitude. *Khoten* est le nom d'une contrée voisine, dont la surface n'est guère qu'un désert sablonneux : elle abonde en ânes sauvages, chameaux, bétail sauvage, et en gibier ; les chameaux ont 2 bosses, et marchent rapidement. *Khoten* a 6 villes, dont la principale est *Aichi*, gouvernée par un Chinois et par un mahométan. De Yarkend à Aichi, on compte 8 journées de marche ; la route passe presque entièrement par un désert.

V. Itinéraire de Kashgar à Kokan.

Kashgar est défendu par un mur de terre avec 4 portes ; dans l'enceinte, il y a un marché chaque vendredi ; le marché aux chevaux, qui se tient hors de la ville, est très-fréquenté par les

Kirghizes et les Kassaks. La garnison chinoise de la ville se monte à 5 ou 6 mille hommes; le gouverneur et la plupart des autres Chinois demeurent dans un faubourg hors de la ville, appelé Kalbagh. *Kona keravel*, ville avec une douane où l'on examine les passe-ports de ceux qui partent. Les Chinois n'accordent qu'avec difficulté un passe-port aux personnes qui veulent quitter le pays. Pour l'obtenir, il faut qu'elles produisent, devant le hakem de la ville, des garanties du bureau de commerce, qui se rend responsable de toutes les réclamations qui pourraient être faites après le départ du voyageur. A *Yaghin*, il y avait des tentes de Kirghizes; la route traversait une vallée couverte de verdure; mais après *Tukai-Baschi*, il y avait tant de neige, que le voyageur musulman ne put plus distinguer de route. A *Koksur* est la source de la rivière de Kashgar: cette rivière était gelée. A *Irchelak*, où il y a une montagne considérable à passer, la neige était tombée à une épaisseur de 5 à 10 pieds; un certain nombre de Kirghizes est stationné sur la route, pour enlever la neige. De *Irchelak* aux confins de Ferghana, il y a une marche d'environ 55 heures; la route passe par les montagnes et les défilés; le froid y était si rude, que plusieurs chevaux tombèrent morts; il n'y avait d'autre abri que quelques tentes de Kirghizes. *Osh* est la première ville qu'on rencontre dans le Ferghana: c'est une ville considérable que gouverne un hakem, nommé par l'amir de Kokan. Sur la route qui conduit à Osh, on voit par-ci par-là des tentes de Kirghizes. Ils ont des troupes de chevaux et de bétail, et ils transportent du combustible à Kashgar. Chaque mardi il y a marché à Osh. Dans la saison chaude, on y est très-incommodé par les moustiques. Osh était autrefois la résidence de Takh Soliman: on montre, sur une petite colline à l'ouest de la ville, son trône surmonté d'un dôme; et le tombeau de son visir Asef Barkhia attire chaque printemps une foule de pèlerins qui apportent aussi des marchandises. Andejar, ancienne capitale des rois de Ferghana, est maintenant déserte. A quelque distance de ses ruines, on trouve la ville de Nimbogan, renommée pour ses fruits. *Ardaneh*, à 8 lieues d'Osh, est la résidence d'une tribu de Badakshanis: cette ville est renommée pour ses jardins; sur la route il y a des stations de Tatares qui font paître des troupes de chevaux; on rencontre aussi des voitures qui vont d'Osh aux autres villes du Ferghana. *Mangtappch* est une grande sta-

tion au milieu d'une contrée peuplée de hordes de Turcs et de Képchaks, à qui on abandonne les pâturages dans la belle saison ; ces deux tribus se montent à environ 12,000 familles ; c'est une race de bonne mine, et qui a des dispositions militaires, formant ainsi un contraste avec les Kirghizes, qui ont mauvaise mine, vivent mal et fournissent peu de soldats. *Merghinan* ou *Merghilân*, est une des principales villes du Ferg-hana ; elle renferme la tombe d'un fameux monarque, Sécaader sul Kernin, qui veut dire Alexandre le Grand. Cette ville est fort agréable : elle est sous les ordres d'un officier du chef de Kokân. La soie et la laine à schal abondent ; les habitans fabriquent des schals d'une qualité inférieure à celle des schals de Cachemire. La ville a un grand minaret en briques ; ses remparts d'argile sont dans un état délabré. Deux routes mènent de Merghinan à Kokân ; l'une passe par un pays très-peuplé, l'autre traverse un désert. *Kokân* ou *Kokand* est une grande ville sans murs ; le nombre des sources y est si considérable, que presque chaque maison en est pourvue. Le souverain actuel est Amer-Khan, fils de Narbuta-Bé, sous lequel Kokân a commencé à être bien peuplée. Amer-Khan entretient 10,000 cavaliers à qui il donne des villages et des terres ; mais cette cavalerie ne tient jamais la campagne plus de 2 mois ; les autres troupes, au nombre de 30,000 hommes, ne servent qu'un mois par an : elles sont tirées des peuples tributaires, savoir des tribus kirghizes, turques, hepchiaks, meng et kazzak. Amer-Khan est un souverain indépendant, et frappe monnaie ; la langue du Kokân est le Turc ; cependant les habitans sont des Tajiks ou Persans. Les principales villes appartenant à l'Amir sont Osh, Nimbejan, Kasan, Chous, Andejan, Mirghinan, Kanbadam, Ashferek, et Khojend. A l'exception de Chous et Nimbejan, elles sont toutes situées à la gauche du Sir ou Sihun. Nimbejan et Chous, et la montagne d'Indejan sont sur la droite de cette rivière ; la contrée est couverte de verdure, et abondé en fruits. Il y a encore d'autres villes, telles que Sharukhlah, Taschkend et Siram. Au nord des montagnes d'Andejan, le pays est un désert, et au nord de ce désert habitent les tribus de Kosaks et de Kara-kalpaks qui dépendent de la Russie. (*Le Magasin oriental* promet la suite de ces itinéraires.) D-c.

50. JOURNAL D'UNE EXCURSION FAITE EN 1823., DANS LES PORTS DU NORD DE L'ÎLE DE SUMATRA. (*Asiat. Journal*, novemb. 1824, p. 455 et suiv.)

Le missionnaire anglican auteur de cette relation, établi à *Sebolga* avec sa famille, désirait depuis long-temps visiter les ports situés au nord de l'île de Sumatra entre *Achem* et *Tapanoupaly*. Profitant d'une occasion qui se présenta, il partit de cette dernière ville sur une goëlette le 27 février 1823, avec une collection de Bibles et de Cantiques qu'il se proposait de distribuer en route et qui étaient traduits en langue *battak*. Il aborda d'abord au port de *Barous*, éloigné de 40 milles de *Tapanoupaly*; c'est là que les *Battaks* apportent de grandes quantités de benjoin qu'ils échangent surtout contre du sel. Après son débarquement, il fit environ quatre milles dans l'intérieur des terres au travers de magnifiques champs de riz, avant d'arriver à la résidence du Tuanku l'un des principaux chefs, renommé par ses richesses et par l'influence qu'il exerçait. Le missionnaire fut frappé de l'élégance de quelques-unes des maisons dont la réunion formait le village dépendant de ce chef. Elles sont construites en bois, ornées de sculptures, et leur architecture est un mélange de celle des *Malais*, des *Néés* et des *Battaks*; on évalue à deux mille dollars les frais de construction de l'une de ces maisons qui appartient au *pangulu* ou à l'ancien de la cité. Le missionnaire fut reçu par le fils du Tuanku, jeune homme de 17 à 18 ans, avec un certain air de cordialité mêlé de dignité et de bassesse, dans une chambre qui avait 60 pieds anglais de long sur 20 de large. Il n'eut pas moins à se louer de l'accueil de Tuanku lui-même, auquel il fit connaître l'objet de son séjour à *Sebolga* et le motif qui l'avait porté à apprendre la langue *battak*, que tous les *Malais* de ce lieu parlent avec facilité, quoiqu'il y en ait peu qui sachent la lire. Le missionnaire obtint la permission de distribuer les Bibles dans les nombreux villages soumis à l'autorité du Tuanku, qui lui offrit avant son départ du café dans des vases d'argent fort sales et plusieurs espèces d'excellentes confitures proprement arrangées sur des plateaux également en argent. De *Barous* il se rendit à *Sinkel*, qui est le port le plus considérable et le plus rapproché au nord. Le capitaine de la goëlette, n'espérant pas y faire de bonnes affaires et voulant profiter d'un bon vent, préféra se diriger sur *Turumun*, qui est le principal port de la

côte pour le commerce du poivre. Le rajah n'aime point la religion chrétienne ; aussi reçut-il très-froidement le missionnaire, qui ne put obtenir aucun renseignement sur les *Battak allus*, peuple de l'intérieur des terres, et courut même des risques pour sa vie par suite des mauvaises dispositions des prêtres du pays. Les environs de Taramun sont fort peuplés, et l'énorme quantité de poivre qu'on en exporte, prouve que les habitans sont en général plus industrieux que les Malais, leurs voisins. Il y a dans la ville un grand nombre de riches marchands, et par une conséquence naturelle, ajoute charitablement le missionnaire, beaucoup de prêtres, et les mœurs sont dépravées.

De Taramun notre voyageur se rendit à Taupat-Tuan, situé à 30 milles plus au nord, où l'on voit un petit établissement malais. On le prit pour un vagabond et pour un homme banni de sa patrie, par la raison qu'il ne se serait pas établi sans cela parmi les *Battaks*. Il trouva dans cette ville le *Vakeel* ou ministre du roi d'Achem qui visitait tous les ports de la côte où se fait le commerce du poivre, pour y percevoir les redevances que les rajahs paient à son souverain. Le missionnaire lui donna quelques Bibles pour ses amis et accompagna les présens destinés au roi, d'une lettre dans laquelle il l'entretenait des établissemens anglais à *Bencoolen*, *Padang*, et *Sebolga*.

L'aspect des environs de Tapat-Tuan et de tout le pays au nord de Sinkel, est particulièrement intéressant. De hautes montagnes, couvertes jusqu'à leur sommet des plus belles espèces de bois et que le pied de l'homme n'a jamais foulées, sont assez rapprochées du rivage pour que le voyageur puisse distinguer facilement au soleil levant le feuillage varié de ces arbres. Au pied de ces montagnes et presque sur les bords de la mer, on voit des plantations considérables de poivriers qui paraissent cependant peu étendues, si on les compare aux immenses forêts incultes qui les avoisinent. Le riz, la canne à sucre et d'autres végétaux à l'usage des Malais, sont cultivés dans les terrains bas le long des côtes. Un petit nombre d'habitans entendent le malais ; ils parlent une langue particulière ; mais ils n'ont pas de caractères écrits, et le missionnaire voyageur n'a pu savoir s'ils écrivaient le dialecte du pays d'Achem (*the achamese*), avec les caractères malais.

« Avant d'avoir visité cette partie de l'île de Sumatra, dit le

voyageur dont nous analysons la relation, je considérais les habitants du royaume d'Achem comme une tribu de Malais, et leur langue comme un dialecte de l'idiome de ces peuples; mais je me suis convaincu depuis qu'ils sont aussi distincts des Malais, que les *Battaks*, les *Rajangs*, ou les *Lampougs*, et que leur langage diffère aussi essentiellement de celui des Malais, que celui de toutes les autres tribus originaires de l'île.

Les habitants du pays d'Achem ressemblent plus aux *Battaks* que les *Malais*, ils ne s'aplatissent pas néanmoins le nez comme les premiers, et plusieurs d'entre eux ont un extérieur fort agréable.

De Tampat-Tuan, on se rendit à Muckie, petit port éloigné d'environ 20 milles et où il n'y a pas de rajah. On y séjourna peu d'instans, et l'on atteignit en quelques heures *Labuan-Aji*, dont le rajah, homme instruit, connaît assez bien les livres des Malais. Il n'était pas chez lui lorsque le missionnaire anglican y arriva; celui-ci fut reçu par son *Juretolis* ou secrétaire qui, ayant été attaché pendant trois ans à sir Th.-S. Raffles lorsque celui-ci commandait à Java, parlait de son ancien maître dans les termes les plus flatteurs. Il était sûr, disait-il, que sir T.-S. Raffles avait une grande vénération pour leur religion; car il lui avait vu prendre un plaisir singulier à rassembler et à lire des ouvrages malais.

Entre le port de *Labuam-Aji* et *Achem*, il n'existe que deux autres ports de peu d'importance, nommés *Lusu* et *Nalabu*; mais l'on ne s'y arrêta pas et l'on retourna immédiatement à *Tapanoupalu*. Après 5 jours d'une heureuse navigation, notre missionnaire se retrouva au milieu de sa famille, dont il n'avait été séparé que pendant 22 jours: sa santé, loin d'avoir souffert de cette excursion, était meilleure qu'au moment de son départ.

D—s.

51. RELATION D'UN VOYAGE FAIT A L'EXTRÉMITÉ OCCIDENTALE DE L'ÎLE DE JAVA, contrée encore entièrement déserte, et rarement fréquentée par les Européens. — Extrait de deux lettres de M. Van HASSELT, naturaliste, décédé le 8 septembre 1824, à Buitenzorg, île de Java.

Première Lettre.

Le 24 juillet nous partîmes de Patoedja. Les petits Kam-

pongs, situés près de l'embouchure de la rivière de ce nom, et dans le chef-lieu du district de la partie méridionale de Bantam, lequel s'étend jusqu'à l'extrémité occidentale de Java ; se prolongent à une distance de plus de 40 lieues. Palen, cette rivière qui a sa source dans les plateaux inférieurs des montagnes de *Kandang*, situés à l'ouest de ce lieu, roule non loin de là ses eaux pures comme le cristal, et se décharge dans la rivière de *Hanoyaang*, située plus à l'ouest ; c'est de leur confluent que provient le nom de *Patoedja*. Il n'existe point d'alluvions dans cette contrée : des ramifications de montagnes de *Kandang* descendent jusqu'à la mer, et du sein des montagnes et des bois on aperçoit tout à coup le vaste Océan. Seulement, à quelques lieues en deçà de *Patoedja* et un peu plus du côté de l'intérieur des terres, on trouve le *Kampong* occidental de la côte méridionale de Bantam, peuplé de 150 habitants, lequel tire son nom de ladite rivière de *Hanoyaang*. De ce point, s'étend jusqu'à *Oedjong Koelang* un affreux désert, dans lequel les bêtes féroces de l'île de Java s'étaient multipliées d'une manière effrayante, jusqu'à l'époque où les progrès de la population des contrées voisines les repoussèrent vers l'intérieur du pays. Dernièrement on y a trouvé des traces de population ; mais la plupart des Javanais s'accordent à attester que leurs pères ont rarement dressé des huttes dans ce repaire. De ce *Kampong*, nous nous hâtâmes de gagner la côte, et nous continuâmes notre route presque sans interruption et dans la direction de l'ouest, le long du petit nombre de baies peu profondes dont elle est coupée. Nous ne parlerons pas de quelques courans d'eau qui ont à peine assez de force pour se faire jour à travers les sables du bord de la mer. La seule rivière qui mérite d'être citée, est celle de *Tjikaed-Jettan*, qui est éloignée d'environ 14 lieues du dernier lieu habité ; ce fut sur ses rives que nous dressâmes nos cabanes pour y passer la nuit. Nous pêchâmes à l'aide de l'instrument ordinaire, appelé *tola*, sur un banc de corail qui s'avance au loin dans la mer, une grande quantité de nouvelles espèces de poissons, ce qui nous procura un excellent repas. Nous apercevions sur les terrains découverts, autour de nos huttes, les traces des *Bautingers*, qui, la nuit, viennent y paître en troupes aussi nombreuses que celles des vaches dans nos prairies.

Il paraît que le rhinocéros fréquente aussi, de nuit, les

bords de la mer. On aperçoit presque à chaque pas, les traces du tigre, attiré par les tortues qui, dans le même temps, viennent enfouir leurs œufs dans le sable pour les faire éclore à la chaleur du soleil, et dont il fait sa pâture. Ces œufs furent, pendant tout le cours de notre voyage, la principale nourriture des Javanais faisant partie de notre suite. Avant de nous retirer, nous eûmes la précaution d'allumer de grands feux autour de nos huttes, et de placer des Javanais en sentinelle sur divers points; mais le voisinage des bêtes féroces, et le peu de confiance que nous avions dans la vigilance des Javanais, ne nous permettaient pas, malgré les fatigues du jour, de nous livrer aux douceurs du sommeil.

Le lendemain matin nous continuâmes notre voyage le long du rivage, pour gagner le pied oriental du *Ganong Pajoul*, promontoire occidental de l'île de Java, dont nous étions éloignés de 16 à 18 lieues. Jusque-là la côte conserve le même aspect caractéristique; les sables amoncelés y forment des dunes. Le vert sombre et fané des *Pandanen*, qui revêtent principalement ces dunes, donne à la contrée un air de stérilité qui contraste fortement avec la riche végétation qui orne presque sur tous les points, les côtes de l'île de Java : en un mot, on se croit transporté dans un tout autre pays. Toutefois, ces dunes ne forment qu'un très-faible fragment de cette partie de la côte du sud, et à peine a-t-on fait quelques pas dans l'intérieur des terres, que la végétation prend un autre caractère; d'énormes bosquets de palmiers y remplacent les *Pandanen* alternativement avec une multitude d'*Eugenas*, de *Baring-tones* et de *Calophylles*, arbres qui forment la principale végétation de cette côte. L'île de *Poeloe-Deli*, située en face, est couverte d'un bois de *Kalappas*. Sur les côtes méridionales de Java on ne rencontre un arbre que de loin en loin.

La côte septentrionale offre un aspect tout à fait différent. Partout les Javanais y ont planté une grande quantité de *Kalappas*; dans la majeure partie des îles de Corail, les arbres sont très-clairsemés.

La dernière baie que l'on trouve avant d'arriver au pied du promontoire occidental de Java, surpasse de beaucoup celles de l'est, tant en profondeur qu'en largeur. Elle est renfermée entre le promontoire même et la *Tanjong-Trelling*, langue de

terre située à l'orient, à laquelle les indigènes donnent le nom de *Palaboean Tjiboenaz*, d'après une petite rivière qui s'y jette au pied de la montagne de *Pajong* ; nous dressâmes nos huttes sur les bords de cette dernière. Dans toute cette étendue de pays, il n'existe guère d'autres rivières que celle de *Tjikossik Lochor*, ou *rivière du haut sable*, près du banc de sable situé à son embouchure. Ici nous désespérâmes un moment de pouvoir atteindre le but de notre expédition. Depuis deux jours, la rivière s'était enflée à un tel point, et son courant était devenu si rapide, qu'il ne se trouva qu'un petit nombre de Javanais qui osèrent tenter de la traverser à la nage : on ne pouvait voir sans une pénible inquiétude ces pauvres gens, assis sur un morceau de bambou, lutter contre la violence de l'eau. Ils essayèrent, au moyen de longs rotins, tendus d'un bord à l'autre de la rivière, et d'un espèce de radeau, de nous procurer les moyens de la traverser ; mais la force du courant rendit leurs efforts inutiles.

Le jusant ayant atteint son point le plus bas, nous essayâmes de passer la rivière au delà de son embouchure. Quelques Javanais y réussirent, et, par leur moyen, nous gagnâmes également la rive droite de la *Tjikossik-Lochor*. Tout le long de la côte, aussi loin que je l'ai explorée jusqu'à présent, la chaîne des brisans continue sans interruption ; toutefois, nulle part elle ne m'a paru telle qu'elle est dans le *Palaboean-Tjiboenaz*,

Deuxième Lettre.

Enfin, le 26 au matin, nous arrivâmes au promontoire occidental de Java, auquel les indigènes donnent le nom de *Goenong-Pajong*.

Le pied méridional et occidental de cette dernière partie des montagnes de *Kandang*, que j'ai parcourue, sort du sein de la mer, et empêche le voyageur de continuer sa route le long de la côte. Pour parvenir de ce côté à celle de l'ouest, on est obligé de gagner d'abord le sommet de cette montagne. Dans toute l'étendue du *Goenong-Pajong*, on remarque la même richesse de végétation que dans les autres montagnes de Java, tant qu'elle ne se trouve point contrariée par l'interposition des roches escarpées, le long de la mer.

Nous avions emmené nos chevaux avec nous ; mais à raison

de la difficulté des chemins, ils nous furent de peu d'utilité. Près de la côte occidentale la pente du terrain se trouva si rapide, que nous fûmes obligés de nous frayer une route en serpentant.

La pointe occidentale de Java a un aspect singulièrement pittoresque. Elle réunit, d'un côté, par la riche végétation qui revêt le sommet de ses montagnes, et, de l'autre, par ses rochers escarpés, deux genres de beautés contrastantes que j'ai rarement vues concentrées sur un même point.

Nous arrivâmes à la partie méridionale de la pointe occidentale de Java, à l'endroit où la carte du général Vauden-Bosch indique un groupe de *hauts rochers*.

D'ici la côte ferme s'étend dans une direction presque tout-à-fait septentrionale, jusqu'au point qui se trouve marqué sur toutes les cartes du nom de *Oedjong-Koelong*, mais auquel les indigènes donnent celui de *Tanjong-Oede*, tandis qu'ils rangent sous le premier toute la partie occidentale de cette contrée.

La côte ferme se compose d'une chaîne de plateaux, la plupart chargés de verdure. En avant de ceux-ci s'élève du sein de la mer une pyramide nue, de la hauteur de quelques centaines de pieds, qui sert de digue contre la violence des houles d'eau, et qui, vraisemblablement, a été, dans des temps antérieurs, séparée de la terre ferme par un déchirement, effet d'une cause quelconque.

Des Javanais, à l'affût des nids d'oiseaux qui habitent cette côte, m'eurent fait connaître les noms donnés à ces divers plateaux.

Ces insulaires donnent celui de *Sang Jang Idocag* à la pointe méridionale de la côte ferme de Java : ils nomment *Sang Jang Sirah*, la pointe occidentale située en face de ladite pyramide, et *Sanjang Koeroen Gang Ajam*, une des trois pyramides suivantes, situées au nord. Cette dernière possède à sa partie occidentale un vaste havre ouvert au sud et au nord, et contient dans ses réduits, comme le *Sang Jang Sirah*, une grande quantité de nids d'oiseaux. La 3^e. pyramide s'appelle *Batot Alsojan*, et la quatrième, *Batoe Misigit*. On trouve également de grands réduits dans quelques-uns des rochers situés sur la côte ferme. L'un de ces réduits, d'une vaste étendue, a trois grandes entrées, est rempli, en partie, d'eau douce à la pro-

fondeur de quelques pieds, et sert d'asile à un grand nombre de chauves-souris. On trouve dans le même réduit une très-grande cavité, en forme de tombe, faite par des Mahométans.

Je pris occasion de cette dernière découverte pour m'enquérir auprès des indigènes de ce que la tradition pouvait leur avoir appris au sujet des individus qui, dans des temps antérieurs, avaient habité ce lieu; et ils me dirent qu'à l'époque où le mahométisme fut introduit à Java, il se trouvait dans cet endroit un solitaire du nom de *Akie Moediek Oedjounk Koelong*, lequel avait épousé une princesse appelée *Nory Aijoe Gede*, fille d'un rejeton de la maison princière de *Padejarang*, établie à l'embouchure de la rivière *Tjikossik-Lochor* (mentionnée ci-dessus), et connue sous le nom de *Dalam Ooesoheoenam Pabocarang*, de laquelle union étaient nés 3 fils appelés, l'un, *Dalam Pangelassang* (le désert); le puîné, *Dalam Pamassang*, et le cadet, *Dalam Padahandap* (le plus bas). Dans une visite que ce solitaire rendit au sultan de Bantam, il embrassa le mahométisme; à son retour chez lui, il le fit embrasser de même à ses trois fils. L'aîné de ceux-ci se rendit à *Tjimara*, et le plus jeune à *Panmibang*; il existait encore de nos jours à *Tjimara* des descendans du premier. Le fils puîné, de son côté, passa dans la partie orientale de Java. Le vieillard, ajoute-t-on, chassé de sa retraite par la présence des tigres, se retira à l'île des *Princes*, où l'on voit encore son tombeau. (*Lettrekundig Magazijn*. Année 1825; n°. XIII, p. 586.)

52. ARRIVÉE DU MAJOR GORDON-LAING A TIMBUCTOU. — Londres, etc. Les dépêches adressées au département colonial, par M. Warrington, notre consul à Tripoli, annoncent l'arrivée de notre intrépide compatriote le major Laing à Timbuctou, ce grand centre du commerce de l'intérieur de l'Afrique. La date de son arrivée n'est pas mentionnée. D'après l'époque de son départ de Twat, il est probable qu'il a dû arriver vers le commencement de février. La première caravane qui arrivera de Timbuctou à Tripoli nous apportera des détails sur les mouvemens futurs de notre hardi voyageur. S'il descendait le Niger aussi promptement qu'il le pourrait, nous pourrions espérer d'apprendre bientôt son arrivée en Angleterre. Nous voyons avec plaisir par ces nouvelles, que le bruit de la dispersion de la caravane avec laquelle il voyageait après son

départ de Twat, bruit qui nous était parvenu par une voie respectable, était dénué de fondement. Habitué au climat de l'Afrique, et arrivant à Timbuctou au commencement de la saison sèche, nous regardons le major Laing comme tout-à-fait hors de danger. Le courant du Niger navigable le portera rapidement à la mer Atlantique, au travers des pays et des états dans lesquels a pénétré la renommée de la Grande-Bretagne. Deux voyageurs britanniques se trouvent en ce moment au cœur de l'Afrique septentrionale, vers lequel ils se sont avancés de points différens, et bien que notre opinion diffère de celle de M. Barrow sur le cours et sur l'embouchure du Niger, il est néanmoins juste de dire que c'est à lui et à l'empressement avec lequel ses vues sont secondées par le département colonial, que notre pays doit ces expéditions et toutes les découvertes importantes en géographie qui en seront le résultat. Si le soin de ces découvertes eût été laissé entre les mains de l'Institution africaine, elle aurait erré sans fruit pendant un siècle aux environs de Sierra-Leone, et n'aurait même jamais reconnu les sources du Niger, quoique cette colonie, dont l'établissement date de près de quarante ans, soit aussi voisine de la source de ce fleuve que la ville d'York est voisine de celle de Londres.

On n'a pas eu du major Clapperton des nouvelles plus récentes que celles qui annonçaient son arrivée à Sackatou; mais on a reçu par le bâtiment de guerre le *Despatch*, venant de la baie de Benin, quelques dépêches antérieures de ce voyageur, qui sont extrêmement importantes, en ce qu'elles font connaître la route qu'il a suivie pour se rendre à Sackatou. Il était le 7 mars à Katangah, capitale de l'Yarba ou Yatriba, pays frontière de Nyffe, d'où il se disposait à partir pour Kiama et de là à Wanwa et Youré, situé à quatre journées de Wanwa, passant ainsi dans les endroits où notre infortuné compatriote Mungo-Park a péri. Katangah est à 30 milles à l'est du Niger; il doit donc nécessairement y avoir obtenu des renseignemens importants; mais il en a naturellement obtenu de plus importants encore, qu'il a sans doute transmis généralement dans sa route vers Katangah, et dans sa marche ultérieure vers le nord, parce que dans cette route et dans le dernier espace, il a dû traverser le Niger et passer à Nyffe au point où quelques géographes veulent que le Niger tourne à

l'est vers le Nil d'Égypte, et où d'autres prétendent qu'il se jette dans un lac de l'intérieur. Là, il a dû s'assurer positivement si le Niger tourne à l'est vers le Nil d'Égypte, ou si, comme nous le croyons, il continue son cours vers le sud à travers cette contrée non encore explorée et que traversent 20 fleuves puissans pour se rendre à la mer dans la baie de Benin. Nous ne doutons pas que ces points ne soient en grande partie déterminés par les avis reçus de Clapperton, et il est probable que la prochaine *Quarterly Review* pourra soulever à cet égard un coin du rideau, que nous désirons avec impatience voir entièrement levé. (*Glasgow Courier* et *Moniteur univers.*, 28 août 1826)

53. VOYAGE DANS LA NUBIE ET DANS L'ÉTHIOPIE SEPTENTRIONALE, extrait du journal de J. SENKOVSKY, voyageur russe. (*Monthly magaz.* ; mai 1824, p. 309.)

J. Senkovsky, le 3 avril 1821, partit de Philoë pour remonter le Nil jusqu'en Éthiopie. Il trouva partout sur les rives du fleuve, des débris de monumens antiques, temples, palais, obélisques, etc. Il donne la description de plusieurs ; nous ne la rapportons pas ici parce que ce serait une répétition de ce qu'on lit dans le grand ouvrage de l'Institut d'Égypte ; et dans les voyages de Cailliaud, Gau et autres. L'explorateur russe s'attache aussi à peindre les mœurs et coutumes des Arabes Berbers, ainsi que leur langage et leurs vêtemens.

Dans le voisinage de Philoë il retrouve la place de l'ancien *Paremboule*, qui n'était qu'à 16,000 pas de *Syène* ; plus loin, *Taphis* ou *Wadi Tapha*, *Darmus* avec les ruines d'un village ou d'un vieux fort ; et *Wadi Keliawshi* avec un très-beau temple. *Keliawshi* (ancien *Talmis*) est regardée comme une des ruines les plus pittoresques de l'Égypte. De là on arrive à *Girgé* (ancienne *Tutzi*), habité par les Berbers ; puis à *Kosh-tambe*, village de 120 habitans, à deux lieues duquel on voit le beau temple de l'ancienne ville de *Pselcis*, *Pselcha* ou *Pselche*, appelé maintenant *Dacke*. Au delà de *Dacke* est *Kubban*, probablement l'antique *Metacompo*, située sur les bords du Nil et aux frontières de l'Éthiopie ; un petit village nubien formé de huttes, repose sur ces ruines.

Le voyageur russe a essayé de décrire le cours du Nil, ses sinuosités, ses rives, ses cataractes, son rétrécissement à me-

sure qu'on le remonte, la vue des lieux environnans, soit du côté de la Libye, soit du côté de l'Arabie propre. Ces environs consistent en une succession de vallées, de collines, de bouquets d'arbres ou de champs, derrière lesquels se déploie un effrayant désert de sable. Quelquefois le vent l'apporte sur les collines qui bordent le Nil, couvre les champs cultivés et les change tous en d'horribles solitudes.

Les Arabes du désert passent la journée entière en plein air, sous le faible ombrage de leurs arbres, cardant de la laine, nettoyant de l'orge; ils ne rentrent que le soir dans leurs maisons. Une pipe et du tabac, voilà pour eux le bonheur suprême.

ALBERT-MONTEMONT.

54. AMERICAN TRAVELLER. — Voyageur américain, 1 vol. in-fol. Boston, 1826; Willard-Badger et Porter.

Le *Voyageur Américain* est une gazette qui se publie deux fois par semaine, et paraît s'occuper plus que les autres gazettes des États-Unis, de voyages et de notions géographiques: nous n'avons eu occasion d'en voir qu'une seule feuille, le n°. 101, du 20 juin dernier. Nous y trouvons d'abord la suite d'un voyage en Angleterre sous le titre de *Carter's Letters*; l'auteur parle dans cette suite de la ville de Coventry et du village de Stratford, où naquit Shakspeare, et où l'on voit la maison et le tombeau de ce célèbre poète dramatique. Viennent ensuite des réflexions sur la facilité de voyager dans les États-Unis, où des bateaux à vapeur et des voitures publiques transportent dans toutes les directions des passagers, des meubles, des modes, etc.; puis un article sur les *États de l'ouest*, ou sur la portion des États-Unis comprise entre l'Ohio, le Mississipi, les États d'Ohio, Indiana et Illinois, et le territoire de Michigan; la superficie en est évaluée à 167,000 milles carrés, non compris la partie du nord-ouest, qui est de 140,000. Les Français avaient établi quelques postes militaires sur l'Ohio et le Mississipi; actuellement les émigrés y affluent: à l'exception des parties méridionales de l'Asie, il n'y a pas au monde de territoire plus fertile, selon un journal du pays, le *Vergennes Aurora*; 70 bushels de blé par acre, est une récolte moyenne; il y a des terrains qui en donnent 100; le climat est doux, les fruits sont délicieux; on commence à exploiter des mines de fer, cuivre, plomb, sel, etc. Auparavant il manquait des dé-

bouchés pour les productions des états de l'ouest ; depuis que le canal d'Érié est achevé, le pays communique facilement avec les états maritimes. Le même numéro contient plusieurs faits détachés, tels que celui-ci : Parmi les 706 membres de la maison d'assemblée du Connecticut, pendant la dernière session, on comptait 126 fermiers, 36 marchands, 20 hommes de loi, 18 artisans et manufacturiers, et 6 médecins. D-c.

55. SUITE DES NOTES SUR LES ÉTATS-UNIS DE L'AMÉRIQUE DU NORD, recueillies dans plusieurs excursions ; par ALEX. WILSON, et extrait de son *Ornithologie américaine*. (Voir les *Bulletins* de juillet et août, 1826, p. 321 et 374.)

Nous nous arrêtons avec le voyageur à *Gallipolis*, qui a droit de nous intéresser plus particulièrement, ne fût-ce que par son nom ; la moitié de ses habitants qui, dit Wilson, sont Français d'origine, est allée s'établir vis-à-vis, à l'embouchure du *Sandy River*. La ville de *Gallipolis* est située sur une plaine élevée, que les montagnes serrent de près ; elle ne consistait à cette époque qu'en 40 ou 50 maisons éparses : mais Wilson y reconnut tout ce qui annonce l'industrie agricole, particulièrement des champs bien enclos et de nombreuses plantations de pêchers et de pommiers. Il y avait alors une boutique et deux auberges ou tavernes. Un *tumulus* évidemment fait de main d'homme, était près de *Gallipolis*. On l'avait planté en pêchers.

Vers l'embouchure du *Scioto*, qui se jette dans l'*Ohio* par le nord, Wilson vit pour la première fois, une volée de perroquets.

Dix milles plus bas il essuya, le 5 mars, un terrible ouragan, auquel il n'échappa, avec beaucoup de peine et un très-grand danger, qu'en abordant près d'une petite cabane où il trouva un asile. Elle était habitée par un de ces individus, connus aux États-Unis sous le nom de *Squatters*. Ce sont des espèces de vagabonds, de race européenne, chasseurs de profession, qui remplacent les indigènes à mesure que ceux-ci s'enfoncent dans l'intérieur des terres, en reculant devant la population blanche ; les *Squatters* en font autant à leur tour dès que la civilisation commence à s'approcher d'eux, occupant toujours ainsi une bande intermédiaire entre la race européenne civilisée et la race sauvage, tenant à la première par leur origine,

mais imitant la manière de vivre de la seconde sans l'égaliser cependant par le bon sens, par la politesse des manières et même par les commodités de la vie. Les cabanes des Squatters ne peuvent être comparées qu'à nos toits à porc. Les habitans de ces misérables demeures sont pâles et défaits, d'une extrême maigreur et rongés par la gale et la vermine. Dans cet état, privés de tout ce qui peut rendre la vie supportable, et à peine couverts de quelques haillons, ils ne parlent de leur manière d'exister qu'avec complaisance et orgueil; ils se glorifient de la salubrité du climat, de la pureté des eaux, de l'étendue de leurs propriétés et de l'excellence du terrain. En effet, rien n'offre un plus parfait contraste avec la beauté imposante du pays, que la misère et la saleté de ceux qui l'habitent. N'ayant d'activité que pour la chasse dont ils disputent les produits aux loups, aux chats sauvages et aux autres animaux féroces, ils mettent le bonheur suprême à vivre d'ailleurs dans la paresse la plus complète. Leur bétail est sans abri, sans fourrage et toujours affamé. Les cochons cherchent leur vie dans les bois. Lorsque le Squatter a confié quelques grains de maïs à la terre, il ne s'en occupe plus jusqu'à ce que le moment de le récolter soit venu. Il se contente alors de le broyer grossièrement avec un moulin à manège, et il en fait une espèce de pain ou des galettes, auxquelles il ajoute en hiver des choux et de la viande de porc.

Après avoir quitté cet asile sauvage, Wilson alla visiter les salines de *Saltlick*, où il se fait année commune environ 1,000 bushels de sel, qui se vend un dollar et $\frac{3}{4}$ le bushel; les puits d'où on l'extraie ont 30 à 40 pieds de profondeur. C'est là que M. Peale a trouvé une énorme corne de bœuf fossile; rien de semblable n'y avait été découvert depuis.

Notre voyageur relâche à *Maysville* et *Limestone*, où l'on débarque beaucoup de marchandises destinées pour l'intérieur de l'état de *Kentucky*. Ce lieu avait alors une centaine de maisons situées sur une berge élevée que la rivière ne cesse de miner par le pied.

Près de là, est un lieu nommé *Washington*, nom qu'on retrouve sur plusieurs points de l'Amérique, consacré par la reconnaissance de ses habitans, à la mémoire du célèbre défenseur de leur indépendance. En s'y rendant, Wilson trouva, plusieurs pieds au-dessus de la surface de l'Ohio, des amas de

coquilles bivalves en couches horizontales, qu'on dirait avoir été pétries à dessein avec de l'argile; il eut occasion depuis d'observer la même chose dans tout le Kentucky.

Un cultivateur des environs de *Washington* se vantait d'avoir recueilli, sur sept acres de terre, une quantité de chanvre qui, étant mis en état d'être porté au marché, pesait 8,000 livres.

Cincinnati, situé sur le bord de l'*Ohio*, où cette ville occupe les deux degrés ou étages de berges, qui accompagnent partout cette rivière, était, au gré de notre voyageur, le plus joli endroit qu'il eût vu depuis son départ de Philadelphie; il pense qu'elle se composait alors de 500 maisons (le recensement de 1820 lui donne 9,644 habitans, ce qui la place pour la population au douzième rang parmi les villes de l'Union-Américaine); il n'y existait que de faibles vestiges du fort *Washington*; mais un grand arsenal et des casernes avaient été bâties récemment de l'autre côté de l'*Ohio*, à l'endroit où il reçoit une rivière nommée *Licking*, dans un lieu qui avait reçu le nom de *Newport*. On remarque, près de *Cincinnati*, un *tumulus* dans lequel on a trouvé, en y fouillant, des fragmens de vases de terre semblables à la poterie que font encore actuellement les tribus indigènes.

20 milles plus loin que *Cincinnati*, l'*Ohio* reçoit par sa droite le *Grand-Miami*, rivière magnifique, dont les eaux limpides ne se mêlent qu'au bout de plusieurs milles avec les eaux troubles de l'*Ohio*.

Parvenu sur cette dernière rivière, à l'espèce d'anse nommée *Bigbone Creek*, *Wilson* y laissa son esquif, et se rendit, en faisant cinq lieues dans les bois, à *Bigbone Lick*, lieu célèbre parmi les naturalistes par la quantité d'ossements fossiles d'éléphans qu'on en a retirés. La plupart de ces débris ont été extraits d'une espèce de borbier dont l'étendue n'est guère que d'un acre. Notre voyageur observa, dans ces environs, la plante nommée *Columbo*, qui y est fort abondante.

Étant revenu au lieu où il avait laissé son esquif, il s'y rembarqua, et se rendit, 20 milles plus bas, à l'établissement formé par des Suisses pour la culture des vignes. Ces vignes, dont les plants avaient été tirés du Cap de Bonne-Espérance, occupaient déjà 12 acres; elles avaient rendu l'année d'avant (1809) 700 gallons (environ 2,800 bouteilles) de vin. Ces vi-

gnérons espéraient que la vendange prochaine en produirait trois fois plus. Ils regardent cette partie du territoire (aujourd'hui état d'Indiana) comme pouvant offrir quelque jour des vignobles comparables aux meilleurs qu'il y ait en France; mais ils pensent qu'on doit y cultiver la vigne d'une autre manière qu'en Suisse. Sept milles plus bas que cet établissement, qu'on a nommé *Vevey*, chef-lieu d'un comté appelé la Suisse (Switzerland), se trouve sur la rive opposée le confluent de la rivière de Kentucky avec l'*Ohio*, et près de là un petit village.

Cependant Wilson approchait de *Louisville*; déjà il entendait de loin le bruit des chutes célèbres de l'*Ohio*, et croyant, d'après l'opinion générale, qu'il ne pouvait les franchir avec son esquif, il se décida à le vendre pour la moitié de ce qu'il lui avait coûté. Cependant, ayant été ensuite visiter la partie du cours de l'*Ohio* où sont ces chutes, il trouva beaucoup à rabattre de l'idée qu'il s'en était formée. A proprement parler, ce sont moins des chutes que ce qu'on nomme en Amérique des *rapides*. La différence de niveau, entre la partie supérieure et la partie inférieure de la rivière, n'y est pas de 24 pieds, et cette pente est distribuée sur une longueur de 2 milles; l'*Ohio* y a un peu plus d'un mille de large; il est parsemé d'îles où s'amassent des bois entraînés par le courant. Il y a des embarcations qui franchissent ces rapides sans éprouver d'accident, et il en aurait probablement été de même de l'*Ornithologiste*, si Wilson avait tenté de s'en servir dans ce passage. Au sujet de ce nom d'*Ornithologiste*, Wilson dit que le particulier de *Louisville* qui l'avait acheté, s'étant informé du nom qu'on donnait à ce bâtiment, tint pour certain que c'était celui de quelque ancien chef indien.

Louisville est situé sur le 2°. degré ou berge supérieure de la rive droite de l'*Ohio* (*on a high second bank*). Cette ville de l'état de Kentucky renfermait beaucoup de jolies maisons de briques et des boutiques bien fournies. Malheureusement l'air y est infecté par les émanations des marais nombreux qui se trouvent dans les bois du voisinage; mais il serait facile de faire écouler ces eaux stagnantes, et d'en mettre le terrain en culture, ce qui remédierait à l'insalubrité qu'on reproche à *Louisville* (cette ville est portée pour 4,012 habitants dans le recensement de 1820).

Nous avons vu que Wilson s'était défait de son bateau; il se

mit en route pour se rendre à pied à Lexington, éloignée de 10 milles de Louisville, en passant par Middletown, Shelbyville et Francfort. Cette partie de l'état de Kentucky a une surface ondulée; les ruisseaux y coulent sur des bancs de pierres calcaires en dales. Le sol paraît des plus fertiles, et il y a de vastes champs de maïs, très-bien clos. A cela près, le manque de soin se fait remarquer. Les maisons sont en bois et très-chétives; les nègres sont nombreux. Le bétail est maigre. A l'exception des pêcheurs, il y a peu d'arbres fruitiers, particulièrement de pommiers. Les neuf dixièmes du pays sont encore occupés par des bois où l'on envoie pâturer des cochons, et où Wilson vit beaucoup d'écureuils, de pigeons et de pies. Après avoir observé, à Francfort, les falaises énormes qui bordent la rivière Kentucky, il arriva le 4 avril à Lexington, qu'il appelle la capitale de l'ouest des États-Unis (la population de Lexington n'était encore, en 1820, que de 5,267 individus). Les rues de cette ville se coupent à angle droit. Plusieurs maisons sont en briques, d'autres en pans de bois, et joliment peintes; mais il y en a aussi beaucoup de très-chétives. Les boutiques sont nombreuses et bien fournies. Le pavé se tire d'une carrière voisine. Au centre de la ville est une place où l'on remarque la maison de justice et une halle. Wilson fait une peinture fort peu avantageuse de l'approvisionnement du marché; il n'y vit qu'un peu de sucre d'érable noir, de la chaux, des feuilles de tabac, des navets, des racines de sassafras, quelques sacs de farine, ce qu'il nomme *Catmint*, et pour tout gibier, des *écureuils*. Mais on ne sera pas surpris que cette ville ne fût pas dans un état plus brillant (en 1810), si l'on considère que l'on se rappelait encore très-bien le temps où l'emplacement qu'elle occupe n'offrait que 2 cabanes de bois, où ses environs étaient un affreux désert que parcouraient des sauvages altérés de sang; on s'étonnera plutôt que Wilson y ait trouvé une université bien dotée et une bibliothèque publique; qu'on y fabriquât dès lors des tissus de fil, de coton et de laine, des toiles à voiles et à sac, et des cordages. Il s'y établissait chaque jour de nouvelles manufactures. Wilson dit que parmi les habitants les deux sexes offrent un contraste bien frappant. Tandis que les femmes sont très-bien élevées, de la société la plus douce, et montrent autant d'esprit que de savoir-vivre, les hommes, occupés uniquement de spéculations et de procès, ne

trouvent pas de temps même pour lire les papiers publics. Étrangers à la plupart des attentions qui font le charme des relations sociales, ils joignent à une ignorance profonde un manque total d'égards, particulièrement envers les étrangers. Notre voyageur paraît avoir été blessé de la manière dont il a été reçu par eux, et particulièrement de ce qu'on ne prêtait aucune attention au récit de ses aventures. Chacun de ceux qu'on rencontre a tant éprouvé personnellement d'événemens divers, que rempli de ses souvenirs, il se hâte d'interrompre le narrateur pour entamer le récit de ce qui lui est arrivé à lui-même. Un reproche qui paraît mieux fondé, c'est l'existence dans le Kentucky de l'esclavage que les Virginiens y ont introduit en venant s'y établir. J'entends encore, dit Wilson, retentir à mes oreilles la voix d'un crieur, prononçant ces horribles paroles : *A 325 dollars, cette femme et son fils ; il y a marchand !* Au surplus, Wilson convient ailleurs qu'il trouva à Lexington quelques hommes instruits, et il serait difficile qu'il en fût autrement.

Il se hâta de quitter cette ville au bout de dix jours, las de n'entendre les hommes parler que de procès, de ventes de terre, de trafic, de chanvre ou de grain, et piqué sans doute de la froideur avec laquelle on l'avait reçu.

Se dirigeant au sud, il passa d'abord par le comté de Jessamine et par Nicolasville, son chef-lieu. C'était un groupe d'une vingtaine de maisons, parmi lesquellesse trouvent 2 boutiques et 5 tavernes, le tout construit depuis 10 ans. Les bois offraient beaucoup de troncs en décomposition et des amas de feuilles sèches. Les bourgeons des marronniers (Buckseye) ne faisaient que commencer à se développer. Partout où le hackberry était tombé de vétusté ou avait été coupé, le bétail en avait rongé l'écorce jusqu'au bas. On remarque les fleurs blanches du *Red-root* (*Sanguinaria Canadensis*). A 19 milles de Lexington, Wilson descendit au bord de la rivière Kentucky par une pente rocailleuse, rapide et prolongée. Cette rivière serpente entre des falaises de calcaire compact, formant des parois verticales d'une grande hauteur. Le son des cors ou trompes des bateliers qui naviguent sur le Kentucky, produisait un effet merveilleux dans cette vallée profonde et romantique. Cette rivière, quoiqu'elle eût déjà baissé, disait-on, de 15 pieds, était encore haute et forte. Wilson observa parmi les

rochers beaucoup de plantes rares, qui étaient alors en fleur : quelques hirondelles de rivage effleuraient la surface de l'eau.

Ayant regagné la hauteur, notre voyageur redescendit ensuite à quelques milles de là, au bord de *Dik's river*, autre cours d'eau, encaissé également entre des roches verticales. Quoiqu'il fût presque nuit, il put encore discerner sur la rive quelques pétrifications curieuses, de beaux échantillons de ce qu'il appelle *nacre de perles* (*Mother of Pearl*). *Danville*, où il n'arriva que fort tard, ayant perdu beaucoup de temps à attendre le bac, est sur une petite éminence. On y comptait alors environ 80 maisons, la plupart de bois, dont 9 boutiques, 3 tavernes, une manufacture de lainage. Il y avait aussi 2 corderies. Les environs ont d'excellens pâturages, et on y élève beaucoup de moutons. On transporte de là à la Nouvelle-Orléans, par l'embouchure de *Dik's River*, de la farine, du chanvre, du tabac, des grains, du *wisky* (eau-de-vie de grains) et du porc salé.

De *Danville* à *Nicolasville*, le voyageur ne rencontra pas le moindre village, quoique la distance soit de 180 milles. Il fut dédommagé, en quelque sorte, par la beauté des aspects, par la variété des fleurs dont les arbres étaient parés, et ce qui le touchait encore plus, par le ramage nouveau pour lui, d'une multitude d'oiseaux. Il rencontra sur cette route une assez longue file de chariots et de bestiaux; cette espèce de caravane appartenait à une seule famille, qui venait de *Washington* en *Kentucky* et allait avec ses esclaves, ses chevaux, ses vaches, ses moutons, ses porcs, ses bagages et ses ustensiles, s'établir sur les bords de la rivière *Cumberland*. Les échos des montagnes répétaient les cris des conducteurs et le son des clochettes suspendues au cou de chacun des animaux. Cette singulière rencontre au milieu d'une vaste solitude, fut un incident fort agréable pour notre voyageur; il fit route quelque temps avec ces émigrans pour leur prêter secours, au besoin. La route était quelquefois si inclinée, que pour empêcher les voitures de verser on était obligé de les retenir avec des cordes.

Wilson avait fait environ 49 milles depuis *Danville*, lorsqu'il traversa un bois de hêtres tellement rempli de nids de pigeons, qu'on en pouvait compter plus de 90 sur un seul arbre. Ce bois passe pour avoir plus de 40 milles de long sur 3 de large.

Wilson logea dans une pauvre cabane, au bord d'une rivière qui porte le nom de *Greenriver*, à cause de la couleur verte de ses eaux. Cette couleur est aussi celle de plusieurs autres rivières du même pays, qui toutes ont aussi cela de commun, qu'elles coulent au fond d'une espèce d'abîme, entre des parois verticales de roches calcaires remplies de coquilles fossiles, comme tout le terrain du Kentucky. *Greenriver* a environ 30 yards de large, et le courant en est rapide; l'eau en a excavé les berges en plusieurs endroits, en y formant de vastes grottes.

Un peu plus loin, Wilson rencontra un soldat revenant de la Nouvelle-Orléans, et allant à Chillicothe, qui avait été dévalisé et dépouillé par une bande de 30 ou 40 Chactas, dans le bois où il devait passer lui-même. Cette circonstance était propre à ébranler un courage moins affermi que le sien. L'après-midi du même jour, il traversa encore une rivière large de 25 yards. Le nom de Little-Barren (*petit désert*) qu'elle porte vient de ce qu'après l'avoir passée, on entre dans une contrée où au lieu de grands arbres, on ne voit plus que des buissons clairsemés. Cette contrée est cependant loin de mériter ce nom de *Barren*, c'est-à-dire stérile, car elle offre de verts gazons émaillés de fleurs. Le maïs et le blé y viennent à souhait : ce qui la caractérise particulièrement, ce sont des enfoncemens en forme d'entonnoirs qu'on y rencontre en grand nombre de distance en distance. Ces enfoncemens annoncent que la plaine est minée en dessous par des eaux souterraines; ils ont depuis 20 pieds de diamètre jusqu'à 500 pieds, sur 50 de profondeur. Il y en avait au fond desquels on apercevait de l'eau soit stagnante, soit courante, et l'entrée de quelque grotte. Wilson pénétra dans une de ces grottes, dont l'ouverture avait sept pieds de haut et 12 de large, et offrait des lichens d'une odeur fort agréable; l'oiseau nommé *Peswee* avait fait son nid au-dessus de l'eau sur une pointe de rocher. Le voyageur ne put pénétrer dans cette grotte qu'à la distance de 30 à 40 yards, à cause de l'obscurité qui y régnait. Il put cependant discerner que le ruisseau qui y coulait nourrissait beaucoup de petits poissons. Il parle d'une autre de ces grottes qu'il parcourut avec de la lumière, et d'où il rapporta, entre autres objets d'histoire naturelle, une chauve-souris d'une espèce

qu'il croit nouvelle, et beaucoup d'insectes du genre *Gryllus* ayant des antennes de plus de six pouces de long. Des excavations semblables se trouvent dans tout le pays situé entre la rivière Verte et la rivière Rouge (*Greenriver* et *Redriver*). On en cite une dans le comté de Warren, à 8 milles environ de *Drippingspreng*, dans laquelle on a pu s'enfoncer l'espace de six milles, et qui va, dit-on, jusque par-dessous la rivière Verte. Ces grottes aboutissent ordinairement au fond d'un entonnoir (*sinkhole*), les habitans s'en servent volontiers comme de caves, et ils font usage de l'eau excellente et fraîche qui s'y rencontre. C'est la seule eau qu'on ait dans la *Barren*, et encore n'a-t-on pas toujours le bonheur d'en trouver. Wilson rapporte qu'il fit 19 milles de suite sans apercevoir une goutte d'eau, quoique son cheval manifestât le désir et l'espérance de pouvoir se désaltérer toutes les fois qu'il apercevait quelque dépression du terrain. On ramassa dans ces grottes beaucoup de sulfate de soude, et surtout de nitrate. Celle du comté de Warren a été vendue à des salpêtriers pour 3000 dollars. Ceux qui y pénétrèrent les premiers trouvèrent, à un mille dans l'intérieur, un mokassin ou brodequin de sauvages d'une forme particulière, et d'autres objets provenant des indigènes. La voûte noircie par la fumée et des tas de roseaux à moitié brûlés faisaient voir qu'on avait allumé du feu dans ces souterrains, et l'on y remarqua des terres amassées régulièrement comme si on les eût mises là à dessein pour en extraire le salpêtre. Les groupes d'arbustes épars dans la plaine, où ils indiquent ordinairement des creux renfermant de l'eau, servent de retraite à un grand nombre d'oiseaux, dont Wilson enrichit sa collection. On y voit particulièrement beaucoup de *tetrao*; une ceinture d'éminences pierreuses (*k nobs*) qui règne autour des *Barrens* semble indiquer, au jugement de notre voyageur, que l'espace qu'elles entourent fut jadis un lac. On lui dit que ces hauteurs renfermaient de la houille et des substances vitrioliques. Il traversa cette ceinture près d'un village nommé *Bowlinggreen*, après avoir traversé une rivière large d'environ 100 yards, nommée *Bigbarren*, et du haut d'un de ces *k nobs* ses yeux mesurèrent toute l'étendue de la singulière contrée qu'il venait de traverser.

Au delà de ce village, en allant vers la rivière Rouge, les grottes continuent à être nombreuses; tout a l'apparence de la

désolation ; mais dès qu'on a passé la rivière Rouge (large de 20 yards seulement) l'aspect du pays change, et l'on retrouve de grands arbres. (*La fin au prochain numéro.*)

56. TENTATIVES FAITES POUR GAGNER LA MER PAR LA RIVIÈRE DE MACKENSIE, postérieurement à l'expédition de sir Alex. Mackenzie. (*Boston Journ. of philos. and the arts* ; vol. VIII, sept. 1824, p. 121.)

La compagnie anglaise du Nord-Ouest établit un premier poste de fourrures sur les bords de la rivière Mackensie, en 1795 ; elle a depuis lors maintenu un plus ou moins grand nombre d'établissements de ce genre sur divers points de la même rivière. Maintenant le poste le plus au nord est le fort *Bonne Espérance*, situé à 100 ou 120 milles au-dessous de la jonction de la rivière Great-Bear-Island lake, à 3 journées de voyage de la mer, sur un léger canot, qui, d'après la rapidité du courant, peut faire de 50 à 80 milles par jour. Du haut d'une petite colline derrière le fort, le limbe ou bord supérieur du soleil est visible à minuit le 21 juin.

Dans le voisinage du fort Bonne-Espérance, et à l'est de la rivière habitent les Indiens Lévriers, et à l'est les Loucheux, séparés des Eskimaux par la rivière du Vermillon. Ces sauvages font entre eux un commerce d'échange ; mais comme souvent ces tribus pénètrent sur le territoire l'une de l'autre d'une manière hostile, un si grand nombre d'Eskimaux ont été mis à mort, que cette dernière nation est devenue très-jalouse lorsque des étrangers la visitent.

Depuis le voyage de Mackensie, deux tentatives ont été faites pour atteindre la mer, l'une par Livingston en 1799, l'autre par Clarke, en 1809. Ni l'une ni l'autre n'a réussi ; le premier fut même tué par les Eskimaux avec tous les siens ; le second n'évita le même sort qu'en revenant sur ses pas. Le pays traversé par la rivière Mackensie offre un vaste champ aux explorations du naturaliste. Une espèce de monton sauvage fréquente les montagnes environnantes, ainsi qu'une espèce de chèvre analogue à l'antelope.

Les naturels se font des couteaux d'une pierre blanche transparente, qu'ils séparent en larges écailles aiguës, en graissant la portion du rocher et en y mettant le feu. Près de la rivière

du lac du Grand-Ours (Great Bear lake river), se trouvent des mines de charbon et des fontaines ardentes.

ALBERT MONTEMONT.

57. VOYAGE EXÉCUTÉ PAR MM. WILLIAM HILTON HOWEL ET H. HUME, DE SYDNEY A PORT-WESTERN, dans le territoire de la Nouvelle-Galles du sud. Extrait du Journal de M. Howel, 1824—1825. (*Journal des voyages* ; janvier 1826.)

Accompagnés de 6 domestiques, et munis de vivres pour seize semaines, MM. Howel et Hume partirent le 30 octobre 1824 du district d'Appin, et se dirigèrent sur l'habitation de M^r Hume, située au bord du lac George par 64° 50' latitude sud et 149° 21" long. est de Greenwich. Continuant leur route dans la direction sud-ouest, ils traversèrent le 17 un beau pays couvert de pâturages qui reçut le nom de Plaines de Dongal, et le 22 le Murrum-Bidgi. Se dirigeant toujours au sud-ouest, à travers un pays couvert de belles forêts, ils étaient le 24 au pied d'une chaîne de montagnes, impossible à gravir, surtout avec leurs chariots, qu'ils laissèrent auprès du Murrum-Bidgi avec plusieurs objets, des poids et des provisions salées.

Le 29 ils trouvèrent enfin un passage pour entrer dans les montagnes qui se dirigent nord et sud. Le 31 ils commencèrent à descendre le versant opposé et atteignirent une petite rivière coulant vers le nord, qui fut traversée le 2 novembre. Campés dans la soirée près d'une autre rivière, dont la première n'est qu'une branche, ils crurent reconnaître que toutes les deux se dirigeaient vers le Murrum-Bidgi.

Continuant leur route les 4 et 5, le 6 ils descendirent avant la nuit dans un pays coupé dans tous les sens par des collines et des montagnes dont le sommet de celles qui se dirigeaient vers le sud était couvert de neiges; ils nommèrent ces montagnes *South Australian Alps*. S'avancant davantage vers l'ouest, ils marchèrent jusqu'au 13 dans un pays ouvert, bien arrosé par des crues nombreuses. Reprenant ensuite le sud-ouest, ils furent arrêtés le 16 par la rencontre d'une rivière située par 36° 15' sud, qu'ils nommèrent rivière de Hume; elle a sa source dans les montagnes de neiges; elle est profonde, et sa largeur est d'environ 100 yards. Elle paraît franchir ses bords dans la saison des pluies, quoiqu'ils soient élevés de 10 pieds au-dessus du niveau; le courant est de 3 à 4 milles à l'heure

et se dirige vers l'ouest et le nord-ouest. Nos voyageurs passèrent cette rivière le 20 à l'aide d'un bateau fait avec de petites pièces de bois. Le 21 ils traversèrent un pays coupé par des marais et des lagunes dans l'espace de 4 milles, et rencontrèrent deux branches de la rivière précédente qui furent passées de la même manière.

Se dirigeant toujours vers le sud-ouest, ils découvrirent des bois et des pâturages excellents jusqu'au 24 au soir. Ils se trouvèrent alors sur les bords d'une charmante rivière qui fut appelée rivière d'Owen, et qui fut traversée le 25 par 36° 30'. Le 29 ils gravirent des montagnes, et le 30 ils descendirent dans une plaine bien boisée qu'ils parcoururent jusqu'au 3 décembre, où ils arrivèrent sur les bords d'une rivière située par 36° 50' sud, qui reçut le nom de Goulburn, et qu'ils traversèrent en avançant vers le sud-ouest jusqu'au 8 décembre. Obligés de gagner au nord-ouest pour tourner une montagne impraticable, ils reprirent le 12 l'ancienne direction. Le 13 ils découvrirent des plaines préférables sous tous les rapports à celles qui avaient été visitées précédemment; le trajet du lendemain ne fit encore que confirmer cette opinion. Dans l'après-midi ils montèrent au sommet d'une colline d'où ils dominaient, depuis le sud-est jusqu'à l'ouest, sur le plus beau pays qu'ils eussent encore vu dans toute la colonie. Ils traversèrent cette belle contrée du sud à l'ouest, rencontrant à chaque instant de petites rivières et des criques coulant vers le sud.

Le 16 au soir, ils parvinrent à Port-Western, où la caravane campa sur la pointe sud de la côte occidentale de la baie, vis-à-vis la grande île qui se trouve au centre de cette station. Une grande rivière qui paraît sortir vers l'est du milieu d'une chaîne de montagnes, se jette au fond du port; elle reçoit presque toutes celles qu'ils avaient traversées pendant les trois jours précédents, et est égale en grandeur à toutes celles qui ont été découvertes jusqu'à ce jour dans la colonie. Les provisions, presque épuisées, ne laissèrent pas le loisir de l'explorer.

Le pays parcouru pendant les derniers jours qui ont précédé l'arrivée à Port-Western offre les plus beaux pâturages, et sa fertilité s'étend jusqu'au bord de la mer; les environs du port paraissent manquer de bois de construction, néanmoins ils en fourniraient encore assez pour les besoins d'une ferme, et à environ 60 milles on s'en procurerait en abondance d'une excel-

lente qualité et d'un transport facile, par le moyen de la rivière qui a sa source dans la montagne.

Pendant le trajet à Port-Western, nos voyageurs n'aperçurent aucun naturel, mais ils trouvèrent souvent des marques de leur passage. A l'arrivée ils y rencontrèrent une tribu qui se conduisit avec eux d'une manière amicale, quoique ses premières dispositions eussent paru hostiles. Au retour, ils virent une centaine d'hommes, de femmes et d'enfants qui n'eurent avec eux que des rapports d'amitié et de paix.

Cette petite caravane quitta Port-Western le 18 décembre, et le 24 elle repassa la Goulburn à 25 milles plus à l'ouest que la première fois. Arrivée à la seconde chaîne de montagnes, elle reprit l'ancienne route, et le 16 janvier 1825, elle revit l'endroit où étaient déposés les chariots; ils étaient dans le même état; quoique nos voyageurs eussent des preuves positives que les naturels avaient passé par là pendant l'absence de la caravane, qui arriva enfin le 18 à l'habitation de M. Hume, sur les bords du lac George, après un voyage de 15 semaines et un seul jour de pluie; aussi le pays semble-t-il avoir beaucoup souffert de la sécheresse.

Les communications régulières avec l'intérieur ne peuvent avoir lieu que par Port-Western, attendu que les montagnes Alpines, qui commençant à s'élever à environ 34° 30' sud et à 147° 50' est, vont se terminer au promontoire de Wilson, interceptent toute communication avec l'établissement situé à l'est, ce qui fait que les comtés de Cumberland et d'Argyleshire se trouvent tout-à-fait isolés. Peut-être, en partant des plaines de Bathurst, les chemins seraient-ils plus praticables. La route parcourue de Sydney à Port Western, et *vice versa*, comprend environ 120 milles dans la direction nord-est et sud-ouest.

Telle est l'analyse exacte de cette expédition, communiquée dès le 16 décembre 1825 au *Journal des voyages*, par M. de Blosserville, et dont l'infatigable M. Brunié a représenté toutes les découvertes géographiques sur sa carte du grand archipel d'Asie, qu'il vient tout récemment de publier. L. S. M.

58. RELATION DU VOYAGE DU CAPITAINE GUÉDON A LA BAIE DE BAFFIN, sur le bâtiment baleinier français le *Groënländais*, pendant l'année 1825; par M. NEEL DE BRAUTÉ. (*Annal. maritim. et colon.*, etc.; n°. 4, avril 1825, 2^e. part., p. 204.)

M. Baron et C^o., de Dieppe, lassés du peu de succès de

leurs expéditions en 1820, 1822, et années suivantes, pensèrent à armer le navire le Groënlandais, de 271, pour la pêche de la baleine dans le détroit de Baffin. Le Groënlandais était un vieux bâtiment peu propre pour ce service. Mais, si par ce choix ils avaient un élément de succès de moins, en confiant le commandement au capitaine Guédon, l'un des plus intrépides marins du port de Dieppe, en prenant des harponneurs habiles, ils balancèrent aisément ce désavantage. Le *Voyage* de Ross et de Parry à la main, M. Guédon se rendit à la côte ouest de la baie de Baffin, par le travers du détroit de Lancaster.

Nous ne suivrons pas le Journal du capitaine Guédon pendant le temps de son expédition, qui dura depuis le 6 mars qu'il quitta Dieppe, jusqu'au 19 octobre. Il fit par conséquent une navigation très-paisible de 228 jours. Il rentra à Brest, parce que son bâtiment étant trop vieux ne pouvait plus résister aux vents contraires.

Ce voyage a constaté les faits suivans : « La pêche dans les » environs du détroit de Lancaster est de beaucoup plus fructueuse que celle que l'on fait depuis un temps immémorial » dans le détroit de Davis, ces parages étant entièrement » épuisés.

» Le capitaine Parry (et M. Guédon partage cette opinion) » pense qu'on peut reculer d'un mois le départ pour la pêche » et la prolonger jusqu'à la fin de septembre, ce mois étant le » plus favorable à la navigation de la baie de Baffin. Les bâtiments ne peuvent être pris par la glace qu'en dépassant cette » époque. »

L'auteur du mémoire, en félicitant M. Baron et C^e. d'avoir armé le premier bâtiment qui se soit porté à l'entrée du détroit de Lancaster, donne aux armateurs l'utile conseil de ne plus former d'équipages mêlés. « Quand vous prenez un bâtiment ennemi, la force relative de votre marine s'accroît de deux : étendez l'axiome, et souvenez-vous que quand vous prenez un matelot étranger vous avez un ennemi de plus et un défenseur de moins. »

Étendons notre population maritime, encourageons ceux qui suivent cette glorieuse carrière; l'indépendance de l'avenir dépend de la prudence du moment.

59. VOYAGE DANS LA RUSSIE MÉRIDIONALE, et particulièrement dans les provinces situées au delà du Caucase, fait depuis 1820 jusqu'en 1824; par M. le chevalier GAMBA, consul de France à Tiflis. 2 vol. in-8°. d'environ 500 pages chacun, avec quatre cartes des provinces au delà du Caucase, du système de la navigation du Rion ou Phase, de la mer Caspienne et des Golfs principaux de cette mer. Ce voyage est accompagné d'un *Atlas*, composé de soixante points de vue et costumes enluminés; savoir: 34 planches coloriées représentant les costumes des peuples de ces contrées et de l'intérieur des harems de Perse, 3 cartes topographiques gravées, 6 planches gravées contenant des ruines, vases, etc., 17 paysages, vues de Tiflis, Sébastopol, Surham, des forteresses d'Asie, outils et armes, etc. Prix des deux volumes, sur papier fin des Vosges, caractère neuf, 18 fr. et 60 fr. avec l'*Atlas*. Papier vélin, 72 fr. L'ouvrage pourra être acheté indépendamment de l'*Atlas*. Paris, 1826; Trouvé.

Nous nous empressons de signaler la publication de cet important voyage, en attendant que nous le fassions connaître d'une manière plus détaillée à nos lecteurs.

Ce voyage est précédé d'une introduction, dans laquelle, après avoir fait le tableau de l'état du commerce extérieur en Angleterre, M. le chevalier Gamba appelle l'attention sur l'Asie, et présente quelques vues sur les moyens d'augmenter les relations commerciales entre les différens peuples de l'Europe, et de procurer à l'industrie manufacturière des débouchés en rapport avec l'accroissement de ses produits.

Dans le premier volume, l'auteur, à la suite de l'introduction, décrit le commerce d'Odessa, son voyage de ce port à Sébastopol, à Soukum-Kalé et à Redoute-Kalé; les relations de la Mingrelie avec les divers ports de la mer Noire et de la Méditerranée; le cours du Phase; la route intérieure pour se rendre à Cotays; ses excursions dans les quatre districts de l'Immirette. Il termine par la description de la Colchide sous le rapport historique, des antiquités, de l'agriculture, des usages et du caractère des habitans, etc.

Le second volume traite de la route de Mordoc à Tiflis, de Tiflis à Cotays; il décrit ensuite une excursion dans la Cake-thie, parle des relations de Tiflis avec tout l'intérieur de l'Asie,

et de l'avantage que présente ce nouveau marché pour le débouché de nos produits manufacturiers.

De Tiflis, l'auteur se rend à Bakou par Elisabeth-Pol et Schoumaki, parle du commerce de la mer Caspienne; de Bakou, il se rend à Kouba, Derbent, Tarki, Kitzlaer et Astrakhan.

Ainsi, le voyage de M. le chevalier Gamba fait connaître des contrées sur lesquelles nous n'avons que peu de notions, telles que l'ancienne Colchide et les bords de la mer Caspienne. Il est fait dans le but de déterminer les négocians français à former des établissemens dans un pays sur lequel ils n'avaient encore aucuns renseignemens. (Voy. le *Bulletin* de juillet dernier, n°. 189.

MÉLANGES.

60. ANNÉE FRANÇAISE, ou Mémorial politique, scientifique et littéraire, comprenant tous les événemens, nouvelles, publications, etc., les plus remarquables en 1825; par MM. ALBERT-MONTEMONT, AL. LENOIR, BAILLY DE MERLIEUX, etc., etc, 2^e. année, 1826, 2 vol. in-8°. de 344 et 546 p. : pr. 12 fr. Paris, 1826; Bureau de l'*Année française*, rue des Saints-Pères, n°. 18.

Réunir dans un même cadre, et dans le moindre espace possible, tous les événemens importans, les débats législatifs, les procès fameux, les inventions et découvertes récentes, l'examen des produits industriels et des expositions publiques, passer en revue les productions recueillies, les nouvelles littéraires, les anecdotes nationales et étrangères les plus intéressantes, les pièces de théâtre de tout genre, les œuvres des beaux-arts, et généralement tout ce qui a paru, principalement en France, de plus remarquable dans l'année écoulée, tel est l'objet que paraissent s'être proposé les rédacteurs de ce recueil. Leur but serait de signaler ainsi l'état actuel et les progrès de la civilisation. On voit que leur plan embrasse tous les faits, tous les travaux de l'esprit humain. Ils auraient l'intention de faire en quelque sorte, au moins pour la France, une Revue Encyclopédique annuelle. Le 1^{er}. volume, qui s'ouvre par une courte introduction à l'état actuel de la civilisation, ou par un préambule destiné à en indiquer très-rapidement le point de départ et les progrès, est consacré aux objets suivans : 1°. *Histoire, po-*

litique et législation, ou Esquisse des événemens, débats et actes les plus importans dans toutes les parties du monde, suivie d'analyses bibliographiques des ouvrages les plus dignes d'attention publiés pendant l'année sur ces matières. *Géographie, voyages, statistique et antiquités*. 2°. *Belles-lettres*, comprenant la revue de la *littérature*, de la *poésie* et des *théâtres*, l'*esprit des journaux* hebdomadaires et quotidiens, et la *nécrologie* des personnes célèbres mortes dans l'année.

Le 2°. volume, après quelques pages d'introduction, contient, sous la rubrique *sciences et arts*, une revue des ouvrages principaux de philosophie, des observations sur le protestantisme et la traite des Noirs, un résumé historique des procès intéressans de 1825; *id.* des faits, découvertes et publications relatives à la physique générale, aux sciences médicales, aux sciences naturelles et agronomiques, aux arts industriels, aux beaux-arts et aux expositions publiques, aux académies et sociétés savantes de Paris et des départemens, avec un précis de de leurs séances, et aux cours publics et gratuits. Ces notices sont suivies d'une revue des journaux scientifiques et des entreprises littéraires, d'un choix de poésies diverses, presque toutes inédites, et de *miscellanées* ou mélanges. Le volume et l'ouvrage sont terminés par des *tablettes bibliographiques*, indiquant par ordre de matières les ouvrages nouveaux publiés en 1825, dont l'analyse n'a pu trouver place dans le recueil.

Une collection de ce genre ne peut manquer d'amuser et même d'instruire par la quantité de faits et d'observations de tout genre que le lecteur voit passer pour ainsi dire sous ses yeux. C'est une espèce de lanterne magique, qui lui présente successivement et avec rapidité l'image de tous les mouvemens de la civilisation pendant l'année. Ce recueil, composé avec une extrême facilité, n'est donc dépourvu ni d'intérêt, ni d'agrément, ni même d'utilité. Il dépend des savans et des hommes de lettres qui y coopèrent de lui donner toute celle dont il est susceptible, et ils y parviendront aisément d'abord par une classification plus méthodique des matières, ensuite par une rédaction plus ferme, plus concise, et qui, au lieu d'une suite de notices et souvent même de notes, trop fréquemment superficielles ou incomplètes et qu'aucun lien commun ne paraît réunir, présente sous un même point de vue, et dans des tableaux savamment composés, tous les faits et toutes les observations

analogues. C'est ainsi qu'ils peuvent éviter le reproche de ne donner à peu près qu'une compilation quelquefois presque indigeste, lorsqu'on attend d'eux un ouvrage substantiel, préparé avec maturité, et écrit avec talent, tel que l'*Annuaire historique universel*, de M. Lesur, qui en général et pour le mérite de l'ordre, des recherches, de la composition, de l'habile emploi des matériaux et du style, peut être cité comme un modèle. Nous espérons que la 3^e. *Année française* nous procurera l'accomplissement de ce vœu.

61. SUR LE CÂNAL DE JONCTION DE LA SEINE AU RHIN ET DU RHIN AU DANUBE.

L'article que nous avons inséré dans le *Bulletin* de juillet dernier, n^o. 189, a été reproduit dans plusieurs journaux de la capitale, des provinces et de l'étranger, et a donné lieu à des renseignements que nous nous empressons de transmettre à nos lecteurs.

M. l'ingénieur Brisson dirige les travaux préparatoires d'un canal de Paris à Strasbourg, pour le compte d'une Société particulière qui a déposé sa soumission dans les mains de l'autorité; outre cette Société, une autre compagnie (compagnie Albert) est également en instance pour obtenir la concession de cet important canal. Cette Société, qui assure avoir l'antériorité sur la première, a rendu compte dans les journaux par une lettre du 3 août, des travaux préparatoires qu'elle a fait exécuter à son compte et comme la précédente, par suite d'une autorisation ministérielle, qui pour la compagnie Albert remonte au 8 mars 1823. Nous ferons observer que l'antériorité n'est point un titre dans ces sortes d'opérations; tout consiste dans les conditions les plus avantageuses que l'on propose pour l'état, lors de la concession définitive, à la charge d'une indemnité convenable accordée par la compagnie concessionnaire à celle qui déjà aurait fait des travaux préparatoires.

Par le projet de la compagnie Albert, le canal de Paris à Strasbourg passerait par Épernay; les travaux préparatoires, assure-t-elle, sont à peu près terminés. L'aperçu de l'entreprise a été rédigé par les soins des ingénieurs en chef, Husson et Mengin, le premier pour le Bas-Rhin, le second pour la Meurthe et la Meuse; enfin une soumission définitive, à laquelle est joint un plan de navigation de Paris jusqu'au Da-

nube, à été présenté par la compagnie Albert à S. M., le 22 mai dernier.

Nous tirons ces détails, que nous ignorions, d'une note insérée dans le *Moniteur* du 10 sept. dernier, note ainsi terminée :

La compagnie Albert, en effet, n'a pu concevoir le projet d'un canal de la Seine au Rhin, sans y ajouter celui de la jonction de ce dernier fleuve au Danube, par la Kintzig; aussi s'est-elle empressée de réunir les bases de cette seconde opération, si nécessaire au succès de la première; mais elle a besoin de l'autorisation royale pour faire connaître le résultat de ses soins à cet égard.

Notre but, par la note insérée dans le *Bulletin*, ayant été uniquement de provoquer l'attention des habitants des deux rives du Rhin, sur la jonction de ce fleuve avec le Danube, nous sommes satisfaits de savoir que déjà depuis long-temps ce projet était formé par une Société française à laquelle, pour cette partie du projet, et dans la vue d'aplanir bien des difficultés, nous désirons qu'il se joigne des capitalistes de la rive droite du Rhin.

62. REMARQUES SUR LES PEUPLES QUI HABITENT LA FRONTIÈRE CHINOISE, sur les Tatars tributaires de la Russie, et les Soïoutes et Mongols soumis à la Chine, recueillies de 1772 à 1781, par Iégor PESTEREF. (*Magasin asiatique* de M. J. KLAPROTH; 1^{re} n^o, oct. 1825.).

Les nomades qui habitent les monts pierreux voisins du fort d'Oudinsk (appartenant alors au gouvernement de Tobolsk), se divisent en quatre tribus nommées *Silpigoursk*, *Oudinsk*, *Karagansk* et *Kangatsk*. Les derniers sont d'origine turque, suivant M. Klaproth.

Ces quatre tribus n'ont pas de troupeaux; leur pays n'est pas propre à élever les bestiaux. Ils vivent de gibier, de racines de plantes et de graines de cédres.

Les Bouriates, qu'on appelle en Russe *Podostrojintsi*, parce qu'ils se trouvent sous la juridiction de l'*Ostorg* ou du fort d'Oudinsk, se divisent en cinq tribus, nommés *Kortchoun*, *Chourto*, *Baiberi*, *Tourali* et *Karanot*. Plusieurs d'entre eux vivent comme les paysans russes; ils se marient, s'occupent de l'agriculture et font des provisions de foin pendant l'hiver; les autres sont nomades.

Les *Kamaches* sont situés sur les bords du *Rybno* et du *Petit-Kan*. Autrefois ils étaient en grand nombre, mais la peste en a dévoré une partie. Ceux qui restent sont nommés *Kamachi des Steppes*. Ils ont peu de bétail. Une partie s'occupe d'agriculture, l'autre de chasse.

Le pays de *Kansk* est situé autour du fort (*Ostrog*) de *Kanskoi*, et sur le an supérieur une partie des habitans possède des champs fertiles, a les mœurs et les usages russes, et entretient beaucoup de bétail. Ceux qui habitent sur le Kan supérieur sont nomades.

Les peuples du canton de *Kandyn* habitent sur les bords du *Kesir*; ils n'ont pas de maisons, mais leurs habitations sont stables. Autrefois leur pays passait pour être le plus riche du cercle de Krasnoyarsk; actuellement il est dépeuplé par la peste vérole; ce qui reste des habitans est misérable.

Les nomades qui se trouvent dans le voisinage du poste de *Chadatsk*, sur la frontière, sont appelés *Motores*; il n'ont aucune agriculture.

Les Soïoutes de la tribu de *Topis* qui errent le long du *Todat*, du *Kamsara* et du *Systyghem*, sont étrangers à l'agriculture.

Les Mongols sont grands, propres et robustes; les Soïoutes, notamment ceux qui errent le long des frontières, sont très-sales et très-grossiers.

Les Mongols et les Soïoutes qui font le commerce à *Kiakhta*, sont riches en argent; les autres sont dans la plus affreuse misère; ils sont souvent réduits à manger leurs courroies et leurs sacs en cuir, et ensuite leurs propres enfans. Si, avant le printemps, le nombre de ceux-ci ne suffit pas, l'homme dévore sa femme ou celle-ci son mari; ou bien les enfans déjà grands assouvissent leur faim sur les auteurs de leurs jours.

En 1780, le gouvernement chinois sembla fixer son attention sur ces calamités; chaque Soïoute reçut de l'empereur, un cheval, une vache, une brebis et une chèvre. Ce peuple fut transporté de la frontière, sur les bords du lac *Tachinoor* ou *Toudzi noor*.

Les Soïoutes de la tribu d'Oulet, qui vivent sur les bords de *Bom kem thuk*, de l'*Alachou* et du *Baian-Djourelt*, élèvent beaucoup de bétail. Quelques-uns ont mille à deux mille chevaux

ou moutons, une quantité considérable de chèvres, de bœufs et de chameaux. Plusieurs même sont riches en argent.

Tels sont les renseignemens recueillis par M. Pesteref sur quelques peuplades situées sur les frontières de la Russie et de la Chine, entre Abakansk et Oudinsk. Les limites de ces deux grandes puissances étaient restées incertaines jusqu'au moment où M. Pesteref en fit la reconnaissance.

63. MORT DU VOYAGEUR ANGLAIS MOORCROFT. — Cet intrépide et savant voyageur, qui s'était dévoué depuis un grand nombre d'années à l'exploration de l'Asie centrale, et dont les recherches sur la géographie, les langues, l'histoire, la littérature et le commerce de cette intéressante partie du globe, étaient aussi consciencieuses que profondes, a succombé à une maladie de quelques jours, dans les environs de Boukhara. On s'attendait à son prochain retour, et l'on espérait jouir bientôt du résultat de ses longs et pénibles travaux, lorsque la nouvelle de sa mort est parvenue à Calcutta par différentes voies. La lettre suivante paraît ne devoir laisser aucun doute sur ce fatal événement. Elle a été écrite par Aga Hussein à Moullah Shakkour, et datée d'Umroutsour, 22 du mois de rubhi 1241 (4 novembre 1825).

« Je viens de voir Mira-Moul et Assa-Nouna, banquiers à Shekarpour, qui m'ont appris qu'ils avaient reçu une lettre du Caboul, annonçant que M. Moorcroft, qui avait été à Boukhara, et qui de là s'était rendu à Ankho, ville voisine, pour y acheter des chevaux, y était mort quelques jours après son arrivée. Le chef d'Ankho avait saisi neuf chevaux qui lui appartenaient, et s'était emparé de tous ses effets. Son compagnon de voyage (M. Trebeck) s'était ensuite rendue à Balk, où il était resté malade; c'est de là qu'il avait informé le roi de Boukhara de la conduite du chef d'Ankho. (*Bull. de la Soc. de géogr.*, mars 1826, p. 531.)

64. COLLÈGE FONDÉ PAR LE PACHA D'ÉGYPTE.

Il y a 6 ans, le pacha d'Égypte établit à Boulaq une école pour 300 jeunes gens, et il mit à la tête Haggi-Osmann Noureddin, qui arrivait de France et avait voyagé avec fruit. Il ouvrit aussi une école au château du Caire. On enseignait aux jeunes gens le dessin, les mathématiques, l'anatomie et les langues européennes; on y traduisait en turc et en arabe

Table des principaux articles.

III

des livres français, anglais et italiens, et une presse attachée à l'établissement multipliait les exemplaires.

Depuis quelque temps, le vice-roi vient de fonder une institution du même genre sur une plus grande échelle.

L'école de la Ferme d'Ibrahim-Bey (maison située entre le Caire et le Nil) recevra 1,200 élèves; déjà 700 y étaient rassemblés l'année dernière.

Frappé des résultats de ces premiers essais, Mohammed-Ali a senti qu'il y avait encore un moyen plus sûr et plus prompt de propager les arts et les sciences sur les bords du Nil, et il s'est décidé à envoyer à Paris 42 jeunes gens choisis dans la ville du Caire, sous la conduite de 3 effendis. Ils doivent apprendre sous nos professeurs, les langues, les sciences et les arts; ils doivent être mis en état de transmettre, une fois de retour dans leur patrie, les connaissances qu'ils auront acquises, et d'étendre de plus la civilisation et l'instruction.

Ces jeunes gens sont actuellement installés dans le local qui a été choisi pour eux dans la rue de Clichy, et ils y reçoivent l'instruction de MM. Jomard, Jaubert, Agoub, etc. (*Bull. de la Soc. géogr.*, vol. 5, n^{os}. 37 et 38, p. 673.)

TABLE

DES PRINCIPAUX ARTICLES DE CE NUMÉRO.

Géographie et statistique.

Tableau orographique de l'Europe; Denaix.	1
Annuaire du corps royal des ponts et chaussées, etc.	3
Condamnations à mort, à Paris et Rouen, depuis le commencement du siècle.	4
Notice sur le Bon-Sauveur; Lamouroux.	5
Annuaire du département de la Moselle; Verronnais, 7. — <i>Id.</i> du départ. de la Meurthe; Michel. — <i>Id.</i> du départ. de la Meuse.	9
Commerce que la France peut faire avec les îles Sandwich, etc.	10
<i>Parliamentary History and Review, session of 1825.</i>	12
Suicides commis à Westminster pendant les 13 dernières années.	22
Monnaies de la Grande-Bretagne.	23
Importat. et exportat. de la Grande-Bretagne, etc.	25
Faillites dans la Grande-Bretagne. — La Scandinavie et les Alpès; Bonstetten. — Bibliographie russe.	26
Mines de Russie. — Détails statistiques sur le gouvern. russe de Tambof.	29
Aperçu hist. et géograph. de la ville de Briansk.	35
Coup d'œil sur le commerce d'Allemagne.	37
<i>Geographisch-statistische Darstellung</i> , etc.; F.-W. Crome.	38
Division, superficie et population du Tyrol et du Vorarlberg.	40

Hist. de la Sardaigne; Mimaunt.—Voyage en Sardaigne; Alb. de la Marmora. — <i>Storia di Sardegna</i> ; D.-Jos. Manno.	41
Descript. de Cattaro.	45
Observat. sur l'Arménie et les Arméniens; Arzanof.	46
Notice sur la secte des Chaldéens, en Asie; W. Baynes.	48
Fragmens relatifs à l'Archipel de l'Inde.	51
Population des États-Unis.	53
Commerce des États-Unis d'Amérique.	54
Population des Indes Britanniques.— Le Brésil considéré comme empire indépendant, etc.; de Schaeffer.	55
Productions des parties intertropicales de la Nouv.-Hollande, P. King.	57
<i>Plans et Cartes.</i>	
Bibliomappe; MM. Daunon, Eyriès, Année, etc.	60
Atlas de l'Europe et des Colonies; de Schlieben. — Nouvelle carte des routes de l'Angleterre, du pays de Galles et de l'Écosse. — Atlas des différens comtés de l'Écosse; Lothian.	61
<i>Économie publique.</i>	
Recherches sur les noms et l'état ancien des terrains dits bruyères; L. Bossi. — Bases fondament. de l'économie politique; L.-F. G. Cazeaux.	62
<i>La Magia del Credito svelata.</i>	65
Mémoire sur la sensibilité imitative et sur la perfectibilité organique; Melchior Delfico.	70
<i>Voyages.</i>	
<i>Essays descriptive and moral on scenes in Italy.</i> — <i>Reise durch die Lombardey</i> ; traduit par C.-L. Ring.	72
Anciens récits sur l'Inde et la Chine.	73
Itinéraire d'Alep à Constantinople; Lesseps.	74
Voyage au nord des monts Himalaya.	1b.
Excursion faite en 1823 dans les ports du nord de l'île de Sumatra.	79
Voyage fait à l'extrémité occid. de l'île de Java (extrait de deux lettres de M. Van Hasselt.	81
Arrivée du major Gordon-Laing à Timbuctou.	86
Voyage dans la Nubie et dans l'Éthiopie sept.	88
<i>American Traveller.</i>	89
Suite des notes sur les États Unis de l'Amérique du nord; Alex. Wilson.	90
Tentatives faites pour gagner la mer par la rivière de Mackensie.	99
Voyage exécuté par MM. William Hilton Hovel et H. Hume, de Sidney à Port-Western (Nouv. Galles du sud).	
Relation du voyage du capit. Guédon à la baie de Baffin; Neel de Bréauté.	102
Voyage dans la Russie méridionale; Gamba.	104
<i>Mélanges.</i>	
Année française; MM. Albert-Montemont, Al. Lenoir, etc.	105
Sur le canal de jonction de la Seine au Rhin et du Rhin au Danube.	107
Remarque sur les peuples qui habitent la frontière chinoise; Pesteref.	108
Mort de Moorcroft. — Collège fondé par le pacha d'Égypte.	110

BULLETIN.

DES SCIENCES GÉOGRAPHIQUES.

ÉCONOMIE PUBLIQUE; VOYAGES.

GÉOGRAPHIE ET STATISTIQUE.

65. PRÉCIS DE LA GÉOGRAPHIE UNIVERSELLE, ou Description de toutes les parties du monde, sur un plan nouveau, d'après les grandes divisions naturelles du globe; précédée de l'histoire de la géographie chez les peuples anciens et modernes, et d'une théorie générale de la géographie mathématique, physique et politique, et accompagnée de cartes, de tableaux analytiques, synoptiques et élémentaires, et d'une table alphabétique des noms de lieux; par M. MALTE-BRUN, Tom. VI^e. DESCRIPTION DE L'EUROPE ORIENTALE. In-8^o. de 49 feuil. $\frac{1}{2}$ (800 p.). Prix, 10 fr. (Les 6 vol. avec un Atlas de 75 cartes color., prix, 105 fr.; chacun des vol. IV, V et VI, 10 fr. Il y aura un 7^e. et dernier vol.) Paris, 1826; Aimé André.

Nous nous empressons de signaler à nos lecteurs la publication du premier volume de la *Description de l'Europe*, de la grande géographie de M. Malte-Brun, si impatiemment attendue depuis nombre d'années, mais que les circonstances d'instabilité des limites politiques avaient rendue impossible jusqu'à présent.

Nous empruntons au *Moniteur* une esquisse rapide, et qui nous a paru aussi exacte que bien présentée, de la marche et des faits les plus importants que renferme ce volume. Nous y reviendrons et nous donnerons dans la VII^e. section du *Bulletin* un article spécial sur sa partie ethnographique.

Ce volume, qui vient d'être mis en vente, commence par
F. TOME VIII.

une introduction générale à l'Europe, dans laquelle on remarque, page 1^{re}. à 122, un tableau de 800 montagnes, classées par groupes ou par chaînes, avec indication de leur élévation; un exposé neuf et complet des températures ou des climats divers de notre partie du monde, de leurs causes et de leurs effets: une division de l'Europe en dix-sept régions naturelles, caractérisées d'après une combinaison de leur caractère physique, et un tableau de classification de toutes les nations et de toutes les langues et dialectes de l'Europe; suit la description de la Turquie d'Europe, pages 123 à 285, dans laquelle on distinguera, parmi beaucoup de détails nouveaux, une chorographie physique de la Grèce, où les auteurs anciens, depuis Homère et Hippocrate, sont constamment confrontés avec les voyageurs modernes, ainsi que les recherches sur les langues des Albanais, fondées sur des manuscrits inédits de la Bibliothèque Royale, et dont les résultats, conformes à l'opinion de Leibnitz et de Paulmier de Grentesmenil, donnent des bases nouvelles à l'histoire des Grecs et des Pélasges: La description de la Hongrie, qui s'étend de la page 286 jusqu'à la page 396, est par la forme une innovation en géographie; car ce vaste et superbe royaume n'était traité depuis longtemps que comme une des provinces de l'Autriche. La discussion sur la non-existence des monts Karpates comme chaîne, les traces d'une ancienne Méditerranée au centre de la Hongrie, l'origine finnoise de la Hongrie et les recherches sur son siège primitif, seront remarquées comme des morceaux neufs. La nomenclature hongroise, allemande et slavonne, des villes et des provinces, est d'une utilité frappante. La description de la Russie d'Europe, page 397 à la page 687, contient un résumé de toute la statistique et autres ouvrages géographiques publiés en Russie, même sur la partie européenne de cet empire. Elle est divisée, d'après des raisons historiques et physiques, en sept grandes masses distinctes; savoir, 1°. les provinces méridionales où les Tatars et les Cosaques prédominent, et dont Odessa et Astrakhan sont les villes principales; 2°. les provinces orientales, ou les pays autour de Kazan et d'Orenbourg, où l'on remarque beaucoup de détails nouveaux sur les tribus finno-hunniques; 3°. les provinces autour de la mer Blanche, dont Arkhangel est la ville principale et où l'on trouvera quelques détails presque inconnus sur les Lapons et

les Samoïèdes; 4°. les provinces autour de la Baltique, où les mœurs et les anciennes croyances des Finlandais, des Estoniens et des Livoniens, attireront l'attention, ainsi que les détails sur la position physique de Pétersbourg et des particularités sur la manière de combattre de la flotte des galères; 5°. les provinces australes ou la Grande Russie, avec la nouvelle description physique du plateau ou de la plaine haute, comme on l'appelle dans le pays, et le tableau de Moscou ressuscité; 6°. les provinces de la Petite Russie et de l'Ukraine, dont Kief est le centre. Le tableau moral de la nation russe est joint à cette section: on y remarque des notes fournies par des Russes, en réponse aux censures des voyageurs étrangers; 7°. les provinces lithuaniennes, groupées autour de Vilna, et où la langue et l'origine des Lithuaniens sont un objet de recherches nouvelles. Chacune de ces descriptions forme comme un tableau distinct, avec son *coloris local* d'après les climats et les peuples. Le tout est terminé par un coup d'œil sur l'agrandissement de la monarchie russe et sur ses forces actuelles. La description du royaume de Pologne et celle du royaume de Gallicie ou Pologne autrichienne, terminent ce volume, dont nous n'avons voulu indiquer ici que la composition et les morceaux principaux, en nous réservant d'en donner une analyse critique.

Le volume VII, qui comprendra la description de l'Europe occidentale, est sous presse et suivra sous peu de mois celui que nous annonçons. Ce grand monument géographique sera ainsi terminé avant la fin de 1827.

66. ALLGEMEINE MATHEMAT. UND PHYS. ERDBESCHREIBUNG. — Géographie mathématique et physique; par HOCHSTETTER; 3°. part., in-8°. de 380 pag.; 4°. part., in-8°. de 392 pag.; pr., 1 thlr. 6 gr. chaque vol. Stuttgart, 1821 et 1823; Metzler. (*Leipzig. Liter. Zeitung*; sept. 1825, n°. 224, p. 1791. *Allgem. Liter. Zeitung*; janv. 1826, supplém. n°. 10, p. 78.)

L'auteur a divisé la 3°. partie de son ouvrage en 5 sections, dont la première traite des fleuves et de la terre ferme. Il y considère l'eau en général, ensuite les sources, les fleuves, les lacs, les marais, etc. La 2°. traite de la mer en général, de ses profondeurs, côtes, courans, etc.

L'auteur s'étant trop étendu sur les deux premières sections dont nous venons de parler, s'est vu obligé d'augmenter son ouvrage d'une 4^e. partie, qui a paru sous le même titre, et qui comprend la 3^e. et la 4^e. section. (In-8°. II et 392 pag. pr. 1 thlr. 6 gr.)

La 3^e. section traite de l'atmosphère et des différens climats, et la 4^e. des changemens arrivés sur la surface du globe.

Le journal auquel nous empruntons l'annonce de cet ouvrage en fait un éloge complet. L. D. L.

67. ESSAI DE COSMOGRAPHIE, ou Connaissances astronomiques appliquées à la géographie, et rendues sensibles au moyen de douze tableaux : *texte explicatif* ; par Aug. LEGRAND. In-4°. de 2. feuell. $\frac{1}{2}$; plus, 12 pl. et un frontispice gravé. Prix ; 6 fr. Paris, 1826 ; Aug. Legrand, rue Hautefeuille, n°. 22.

68. NUOVO DIZIONARIO GEOGRAFICO UNIVERSALE. — Nouveau dictionnaire géographique, universel, statistique, historique et commercial, compilé des grands ouvrages d'Arrowsmith, Büsching, Balbi, D'Anville, Cannabich, Forster, Fabri, Guthrie, Goldsmith, Humboldt, Hassel, Hérisson, La Martinière, Mannert, Moreri, Malte-Brun, Mackensie, Poirson, Pinkerton, Stein, Vosgien, Zimmermann ; et d'autres auteurs ; précédé de discours, des élémens de géographie, et accompagné de cartes (*Prospectus*). Venise, 1826 ; Antonelli.

Ce nouveau dictionnaire aura 4 volumes grand in-8°, à deux colonnes ; le spécimen qu'en donne le prospectus est très-bien imprimé. Il est à remarquer que parmi les auteurs consultés, il ne se trouve qu'un seul Italien. Nous ignorons quels sont les grands ouvrages géographiques de Goldsmith, à moins que ce ne soit un catéchisme géographique. Mackensie est un voyageur plutôt qu'un géographe. D'un autre côté, on doit s'étonner de ne pas voir Ritter (*die Erdkunde*. In-8°. ; Berlin, 1822 ; Reimer.) cité dans la nomenclature des auteurs que l'éditeur a consultés.

D—c.

69. MÉMOIRE HISTORIQUE SUR L'HÔTEL-DIEU DE BAYEUX, par Fréd. PLUQUET. In-8°. de 24 pag. Caen, 1825; Chalopin fils.

Il résulte de ce mémoire, des écrits et actes cités par l'auteur, que la fondation de l'établissement remonte à Guillaume le Conquérant; qu'il fut spolié à plusieurs reprises par les religieux, qui s'en étaient fait attribuer l'administration temporelle et spirituelle; que les intérêts des pauvres ne commencèrent à être défendus qu'après que le gouvernement temporel eut été conféré aux sœurs hospitalières, mais qu'une partie des bâtimens et biens qui leur appartenaient fut détournée à d'autres emplois par des évêques de Bayeux. Les respectables religieuses qui administraient l'hospice n'avaient, en 1726, que 3,774 liv. de revenu, réduit par les charges à 2,242 liv., manquant des bâtimens nécessaires pour placer leurs provisions, et de lits pour coucher les pauvres, tandis que les religieux, leurs riches voisins, leur disputaient avec opiniâtreté quelques pieds de terrain. Des dons pieux, l'ordre, l'économie, pourvurent à l'augmentation des bâtimens, et rétablirent l'hospice dans un état prospère. Les membres de la commission administrative des hospices de Bayeux ont rendu les plus grands services, et introduit dans le régime de l'Hôtel-Dieu un grand nombre d'améliorations importantes. Les dames religieuses de Saint-Augustin ont repris le soin des malades. D'après les vues de M. Corentin-Conseil, maire de Bayeux, l'hôpital, dont la construction au treizième siècle avait exigé quarante ans, a été reconstruit en deux ans, de 1823 à 1825, aux frais de la ville. Les travaux ont coûté près de 100,000 francs; les salles peuvent contenir 100 lits.

A. D. V.

70. Les ALMANACHS, MANUELS ET ANNUAIRES dont les titres suivent, n'ayant point encore été adressés à la direction du *Bullet.*, on doit se borner pour le moment à les annoncer. Il en sera rendu compte à mesure qu'ils lui parviendront.

ANNUAIRE DU DÉPARTEMENT DE SEINE-ET-MARNE, année 1826
In-12 de 11 feuilles $\frac{3}{4}$. Melun, Michelin.

71. ANNUAIRE STATISTIQUE DU DÉPARTEMENT DE LA SOMME, pour l'année 1826, publié par souscription; par M. BINET fils aîné, d'Amiens. In-8°. de 17 feuilles. Amiens; Caron-Duquenne.

72. *ANNUAIRE STATISTIQUE ET ADMINISTRATIF DU DÉPARTEMENT DE L'OISE et du diocèse de Beauvais. Beauvais, Moisan.*
73. *ANNUAIRE DE LA COUR ROYALE ET DE LA VILLE DE DOUAI. In-12 de 10 feuilles. Prix, 1 fr. Douai Wagrez aîné.*
74. *MANUEL HISTORIQUE DU DÉPARTEMENT DE L'AISNE; par J.-F.-L. DE VISME. In-8°. de 29 feuilles $\frac{1}{4}$. Laon; Leblanc-Courtois.*
75. *ANNUAIRE DU DÉPARTEMENT DE L'AISNE, pour l'année 1826; par M. MIROY-DESTOUBNELLES, 14°. année. In-8°. de 16 feuilles $\frac{1}{2}$. Prix, 2 fr. Saint-Quentin; Tilloy.*
76. *ANNUAIRE DU DÉPARTEMENT DU JURA, pour l'année 1826. In-12 de 4 feuilles. Lons-lé-Saulnier; Escalle.*
77. *ANNUAIRE STATISTIQUE ET HISTORIQUE DU DÉPARTEMENT DU DOUBS pour l'année 1826; par A. LAURENS, chef de division à la préfecture. In-12 de 18 feuilles $\frac{1}{2}$ avec pl. Pr. 3 fr. Besançon; veuve Daclin.*
78. *ANNUAIRE DU DÉPARTEMENT DU PUY-DE-DÔME, pour l'année 1826. In-16 de 7 f. $\frac{1}{2}$. Clermont, Thibaut-Landriot.*
79. *ANNUAIRE DE LA VILLE DE ROCHEFORT, avec la liste générale de la marine, pour l'an 1826. Petit in-12 de 5 f. Rochefort; Faye père et fils.*
80. *ALMANACH GÉNÉRAL ET COMMERCIAL DU DÉPARTEMENT DE LA GIRONDE, de la préfecture et de la cour royale de Bordeaux, pour l'année 1826. In-18 de 8 f. $\frac{2}{3}$. Bordeaux; Pélétieus.*
81. *ALMANACH GÉNÉRAL DU COMMERCE DE BORDEAUX et du département de la Gironde, pour l'an 1826. In-8°. de 17 f. $\frac{1}{2}$. Bordeaux, Foulquier.*
82. *ANNUAIRE DU DÉPARTEMENT DE L'HÉRAULT pour l'année 1826. In-18 de 8 f. $\frac{1}{3}$; pr., 1 fr. 50 c. Montpellier; Ricard, imp.*
83. *MOUVEMENT COMMERCIAL DANS LES PORTS DU ROYAUME DES PAYS-BAS, en 1824. (Hertha; 1825. 4°. vol., 1^{er} cah.; Gaz. géogr. p. 22.*

Dans le courant de l'année 1824, il est entré dans la Meuse 1373 bâtimens marchands qui ont mouillé à Gœdereede et à Maassluis (c'est 133 moins qu'en 1823). Sur ces 1373 bâtimens, il y en avait 24 de Batavia, 40 de Bergen, 29 de Bordeaux, 53 de Cristiansand, 160 de Harwich, 46 de Hull, 275 de Londres, 26 de Newcastle, 19 de Riga, 17 de Surinam, 5

de Hambourg. Il est parti du même point 1417 bâtimens, dont 130 pour Harwich, 84 pour Hull, 296 pour Londres, 37 pour la mer Baltique, 19 pour Hambourg, etc.

Il est entré dans le port d'Amsterdam 1729 bâtimens (287 moins qu'en 1823), dont 17 de Batavia, 4 d'Alexandrie, 2 de Buenos-Ayres, 10 de Curaçao, 7 de Demerary, 50 de Surinam, etc.

Anvers a reçu dans son port 681 bâtimens (107 moins qu'en 1823), dont 100 anglais, 40 américains, 31 hanovriens, 21 français, 12 prussiens, 16 danois, 1 russe et 1 hambourgeois, etc. — 95 bâtimens ont mouillé dans le port de Schiedam.

84. NAVIGATION D'AMSTERDAM, en 1825.

Il est arrivé à Amsterdam, dans le courant de 1825, 1606 bâtimens marchands, dont 3 d'Alexandrie (Amér. sept.), 5 d'Alexandrie (en Égypte), 7 de Baltimore, 12 de Batavia, 4 de Berbice, 10 de Boston, 1 de Buenos-Ayres, 2 de Canton, 6 de Charlestown, 2 de Santa-Cruz de Ténériffe, 4 de Curaçao, 3 de Demerary, 2 de Fernambouc, 4 de Georgetown, 5 de Havanne, 2 de San-Iago de Cuba, 1 du cap de Bonne-Espérance, 2 de New-Redford, 8 de New-York, 1 de Porto-Rico, 2 de la Providence, 1 de Rio-Janeiro, 54 de Surinam, 1 de Madère et 1 de Saint-Thomas; les autres de différens ports européens. (*Allg. Handl. Zeitung*; janvier 1826, n°. p. 44.)

85. HET GELDERSCH LUST OORD. — Description de la ville de Nimègue et de ses environs, avec ce qu'ils offrent de plus remarquable en fait de monumens historiques et antiques; par C. TEN HORST, J. 158 p. in-8°. ; prix, 1 fr. 60 c. Nimègue, Vieweg. (*Vaderl. Letter. Oefening.*; juin 1826, p. 308.)

La vignette du titre représente les belles et vastes ruines du *Valkenhof*. La première partie contient une description de la ville, une notice sur sa haute antiquité, et un exposé des monumens antiques qui y furent trouvés, et dont une partie existe encore. La 2°. partie nous conduit dans les sites délicieux dont abondent ses environs. Enfin la 3°. décrit ces promenades et ces maisons de campagne dont l'aspect fait surtout éprouver ce vif plaisir qui s'attache à la contemplation de la belle nature. L'ouvrage est terminé par des dessins, d'intéressantes notices,

et enfin par une épître de l'auteur intitulée : « Au lieu de ma naissance. »

86. IMPORTATIONS ET EXPORTATIONS. — GRANDE-BRETAGNE. Extrait d'un rapport imprimé par ordre de la Chambre des communes, et contenant un tableau comparé des importations et exportations de la Grande-Bretagne, faites pendant les trimestres qui ont pris fin au 5 avril 1825 et au 5 avril 1826. (*Courier*, — *Galign. Messeng*; Paris, 1 août 1826.)

IMPORTATIONS.	1825.	1826.
Coton en laine.	39,552,714	35,550,335
Laine.	10,020,034	4,027,779

L'importation du sucre éprouve une augmentation considérable; celle des bois de construction d'Europe diminue, tandis que celle des bois de l'Amérique Britannique augmente.

EXPORTATIONS.	1825.	1826.
Cotons blancs ou unis. Verges.	39,211,384	29,433,928
<i>Id.</i> imprimés ou teints. Verges.	44,960,851	36,496,226
Futaines, velours, etc. Verges.	1,758,315	1,806,110
Bonneterie et mercerie. L. st.	224,501	182,856
Fil de coton filé et retors. Livres.	4,571,047	6,029,915
Coton en laine. Livres.	505,736	6,701,765
Quincailleries. L. st.	488,604	445,130
Étoffes de laine, pièces.	336,206	274,809
Dito. Verges.	1,347,963	937,162
Dito. à la valeur L. st.	52,315	41,088
Toiles. Verges.	12,629,164	8,779,269

L'exportation des sucres éprouve une augmentation considérable.

87. RELEVÉ COMPARATIF DU MONTANT DES DROITS DE CHANTIERS ET DE PHARES, reçus dans le port de Liverpool, durant les douze mois des années 1824-25 et 1825-26, chaque année commençant le 25 juin et finissant le 24 juin (1).

(1) D'après le *Liverpool Courier*, octob. 1826, la ville de Liverpool a payé en 1825 pour les droits sur l'exportation environ 50,000 l. st.. c'est-à-dire, les deux tiers du montant des droits payés par l'Angleterre entière.

et Statistique.

121

DROITS SUR LES MARCHANDISES.	1824-25.	1825-26.
Arrivages de l'étranger.	41,324	46,967
Idem cabotage.	16,417	12,752
Expéditions pour l'étranger.	11,504	10,870
	69,245	70,589
Droits de tonnage et de phare.	69,327	70,721
Total livres st.	138,572	141,310
1825. Nombre de navires.	10,837	tonnage 1,223,820
1826. Idem idem.	9,681	id. 1,228,318

(*Journ. de Commerce*; 4 juillet 1826.)

88. ÉTAT DU NOMBRE ET DU TONNAGE DES BATIMENS MARCHANDS qui, dans le cours des 6 dernières années, ont fait voile du port de Liverpool pour des ports étrangers.

ANNÉES.	NOMBRE DE BATIMENS.	TONNAGE.
1820	1,956	434,800
1821	1,819	294,343
1822	2,123	462,216
1823	2,192	491,879
1824	2,252	511,201
1825	2,439	561,515
Totaux.	12,781	2,855,954

(*Globe*; — *Galvani's Messenger*; Paris, 30 mars 1826.)

89. NAVIGATION DE LA GRANDE-BRETAGNE. — Il est entré dans le port de Leith, en l'année 1825, 336 navires jaugeant ensemble 57,230 tonneaux, et montés de 8,143 hommes d'équipage. Dans le cours de la même année, le nombre des vaisseaux étrangers arrivés dans ce port fut de 273, du port total de 35,276 tonneaux, et de 1,925 hommes d'équipage. Dans le nombre des vaisseaux britanniques, 85 venaient de Russie, 5 de Suède, 1 de Norvège, 8 de Danemark, 31 de Prusse, 53 d'Allemagne, 45 des Pays-Bas, 9 de France, 16 de Portugal, 11 d'Espagne, 2 de l'Italie et de Malte, 5 de Jersey, 3 de la pêche de la baleine, 6 du Canada, 56 du cap Breton, de New-Brunswick et de la Nouvelle-Écosse, 3 des Indes occidentales, 1 des États-Unis. (*Globe*; — *Galvani's Messenger*, Paris, 11 mai 1826.)

90. ÉGLISES DE LA GRANDE-BRETAGNE. — Quoiqu'il ne paraisse y avoir que 9,284 églises paroissiales en Angleterre, on n'en compte pas moins 11,593 bénéfices dont 1,290 sont sous le

patronage des évêques diocésains, 1,005 sous celui des doyens et des chapitres, 103 sous celui des 5 églises collégiales de Manchester, de Rippon, de Southwell, de Westminster et de Windsor; 583 sous celui des universités et des collèges d'Oxford et de Cambridge, d'Éton et de Winchester; 1,015 sous celui du roi, en sa qualité de prince de Galles et de duc de Lancastre, et les 7,597 restans sous celui des laïques qui possèdent des biens d'église. (*Sun*; — *Galign. Messeng.*, Paris, 1^{er} septembre 1826.)

91. MISSIONS DE LA GRANDE-BRETAGNE. — La Société des traités religieux de Londres a émis, l'année dernière, 10,500,000 exemplaires de ces sortes d'ouvrages. On porte à plus de 100,000,000 le nombre d'exemplaires des traités publiés, dans toutes les langues depuis l'établissement de cette société. A partir de 1808, il en a été imprimé dans 42 langues; et les recettes se sont élevées l'an passé, tant en Angleterre qu'en Amérique, à environ 1,600,000 dollars. Combien cette somme n'eût-elle pas contribué à soulager, dans sa détresse actuelle, la classe des pauvres artisans de ce pays! (*Morn. Chronicle*; — *Galign. Messenger*; Paris, 24 août 1826.)

92. TOPOGRAPHICAL SKETCHES OF NORTH WILTSHIRE. — Esquisses topographiques du Wiltshire septentrional; comprenant une notice historique et descriptive des antiquités, villes, villages, maisons de campagne, etc., des parties septentrionales et centrales du comté, ainsi que la liste des principales familles et des personnages marquans du Wiltshire; le tout orné d'une carte et de grav.; par J. BRITTON. In-8o. pr. 1 l. 11 s. 6 d. in-8o. Londres, 1826; Longman, Rees, Orme, etc.

93. HISTORICAL GUIDE TO THE CITY OF DUBLIN. — Guide historique de la ville de Dublin; 2^e édit. avec supplément, et un itinéraire à l'usage des étrangers; par G.-N. WRIGHT. In-18, orné de 14 vues et un plan de la ville, Prix, 9 s. cart.

L'itinéraire contient les routes de Londres à Liverpool, Holyhead et Bristol, ainsi qu'une notice sur ces places, des renseignemens sur les paquebots qui partent pour l'Irlande, et les routes de Dublin à Belfast, Cork, etc.

94. ÉTAT DES COMMUNAUTÉS RELIGIEUSES CATHOLIQUES DE L'IRLANDE.

Province de Munster. — Archevêché de Cashel. — Ville de Thurles. — Un couvent de dames Ursulines, contenant 21 re-

ligieuses. Capital, 4,600 l. st., en fonds du gouvernement. Cette maison paie par an 46 l. st. de loyer. Le nombre des religieuses est stationnaire depuis 10 ans. — Un monastère de frères des écoles chrétiennes : 3 frères. Capital, 1000 l. st., en fonds du gouvernement. Stationnaire. — Un couvent de frères Franciscaïns : 2 frères. Contributions volontaires des fidèles. Stationnaire. — Un couvent de dames : 6 dames professes et 2 novices. 2000 l. st., en fonds du gouvernement. Cette maison a une dette passive de 300 l. st. Établie depuis 7 ans, elle augmente.

Fethard. — Un couvent de frères Augustins : 2 frères. Charité des fidèles.

Diocèse de Waterford. — *Waterford*. — Un couvent de la Présentation : 13 professes et 3 novices. Leurs propres capitaux. Établi en 1798.

Carrick-on-Suir. — Un couvent de la Présentation : 8 professes et 3 novices. Leurs propres capitaux. Établi en 1812.

Un monastère, *id.* : 2 frères. Capital, le leur propre. Établi en 1821. Il existe en outre, dans différentes parties du diocèse de Waterford, 8 frères Franciscaïns, 2 Augustins, et 1 Dominicain, tous vivant d'aumônes.

Dungarvon. — Un couvent de la Présentation : 7 professes. Leurs propres capitaux. Établi en 1812.

Clonmel. — Un couvent : 8 professes et 4 novices. Leurs propres capitaux. Établi en 1812.

Waterford. — Huit frères des écoles chrétiennes. Capital, le leur propre. Établi en 1821.

Dungarvon. — Un monastère, *id.* : 2 frères. Capital, le leur propre. Établi en 1821.

Diocèse de Cloyne. — *Doneraile*. — Un couvent de la Présentation, la seule maison religieuse qui existe dans ce diocèse, 6 sœurs : chaque dame, en entrant, paie 500 l. st.

Diocèse de Killaloe. — Il n'existe dans ce diocèse que 2 religieux, qui résident, l'un à Ennis, l'autre à Nenagh, et qui vivent du produit de leur travail.

Diocèse de Kerry. — *Killarney*. — Un couvent de la Présentation : 10 professes et 3 novices. Les dames, en entrant dans cette maison, paient de 300 à 500 l. st. Le comte de Kenmare lui donne annuellement 100 l. st. Le nombre des dames est à peu près stationnaire.

Tralee. — Un couvent de la Présentation : 4 professes et 2 novices. Contribution des dames, comme ci-dessus. Cette maison augmente.

Diocèse de Limerick. — *Limerick.* — Un couvent de l'ordre de Sainte-Claire : 10 sœurs. Les dames paient, en entrant, 300 l. st. Les maisons religieuses de ce diocèse sont depuis quelque temps sur le déclin. — Un couvent d'Augustins : 3 frères. Contributions volontaires des habitants. — Un couvent des Franciscains : 4 frères. — Un couvent des Dominicains : 4 frères. — 2 frères des écoles chrétiennes. Souscriptions des catholiques.

Diocèse de Kilerrona. — *Ennistymon.* — Un monastère de frères des écoles chrétiennes : 2 frères. Produits des sermons de charité et souscriptions particulières. Stationnaire.

Diocèse de Cork. — *Cork.* — Un couvent d'Ursulines : 37 religieuses, 4 sœurs laïes, et 2 novices. Capital, 7,000 l., st. en fonds du gouv.; acheté une ferme de 40^{es} acres pour 5,000 l. st., et dépensé 3,500 l. st. pour des constructions. Leur nombre a varié de 30 à 35 pendant les 10 dernières années. — Couvent de la Présentation : 16 profess., 1 sœur laïe, 3 nov. Capital, 6,168 l. st., en fonds du gouv., et une ferme rapportant 70 l. st. par an. Leur nombre a varié de 13 à 17 dans le cours des 10 dernières années. — Couvent de la Présentation : 12 religieuses et 2 sœurs laïes. Capital, 6,530 l. st., en obligations, etc. — Un couvent de Dominicains : 6 frères. Quête à la chapelle. — Augustins : 4 frères. — Franciscains : 4 frères. — Capucins : un membre de l'ordre et un assistant.

Kinsale. — Un couvent de carmes, 1 frère : il s'en trouvait 2 il y a quelques années. Quête à Kinsale et dans les environs. Nombre stationnaire.

Indépendamment des maisons indiquées ci-dessus, il y a 5 jeunes gens qui instruisent, gratis, environ mille pauvres garçons. Capital, 450 l. st., en fonds du gouvernement.

Totaux généraux : 31 maisons religieuses, et 261 religieux et religieuses. (*Galign. Messenger*; Paris, 14 sept. 1825.) L.

95. NOTIONS STATISTIQUES LES PLUS RÉCENTES SUR LE GOUVERNEMENT DE PERM EN RUSSIE: (*Archives du Nord*, — *Siéverni Arkhiv*; n^o. 3, février 1825, pag. 303.)

Ce gouvernement comprend une étendue de plus de 5,800

milles carrés ; il est peuplé de Permians , Vogoules , Tchérémisses , Votiaks , Tatars , Baschkirs , Mestchériens et Teptères. En voici le recensement en 1824 :

Payant tribut.	488,268
Non payant	54,416
Femmes	601,218
	1,143,902

Depuis 1819 , on y compte 10 morts sur 16 naissances. Les mariages , selon le rit grec , y ont été dans la proportion de 1 à 46. En 1823 , le revenu de ce gouvernement a été d'environ 10,000,000 , et en 1824 , de 11,117,000 roubles.

Forêts.— Bois de la Couronne. . . 17,188,733 dessiatines.
 Au nombre desquelles 53,410 de bois de construction.

Agriculture. Le sol y est si peu fertile , principalement dans les parties septentrionales , que , pour subvenir aux besoins de la population , on fait venir du blé des gouvernemens d'Orembourg , Viatka , Tobolsk et Kazan.

Bestiaux. C'est une des principales branches de l'économie domestique chez les Baschkirs des districts d'Iékaterinbourg et de Schadrinsk. M. Vsévoljsky possède plus de 2,000 moutons de Silésie et mérinos dans l'arrondissement d'Okhansk.

Mines. Elles constituent le premier objet de commerce dans le gouvernement. 3,000,000 de roubles sont annuellement consacrés à l'entretien des fonderies , dont on compte :

- 9 de fer de fonte et de fer.
- 5 de cuivre.
- 1 pour laver l'or.
- 1 hôtel des monnaies.

Plus , 81 fonderies particulières de fer de fonte , et 18 pour couler le cuivre. En 1824 , la Couronne en a perçu un revenu de 1,616,000 roubles.

Salines. L'établissement de Dédioukhinsk , appartenant à la Couronne , rapporte annuellement 1,300,000 pouds de sel , qui s'expédie dans les gouvernemens de Perme et de Viatka. Les établissemens particuliers en fournissent 6,136,000 pouds , dont la plus grande partie est envoyée dans les magasins de

Nijégorod, pour être dirigée ensuite dans les divers gouvernemens de l'empire. On recueille en tout, dans la province de Perme, 7,436,000 pouds de sel. Il y a en outre, 1 fabrique de drap, 5 de chandelles, 1 de potasse, 1 de porcelaine, 125 tanneries, 15 savonneries, 6 suiferies, 7 distilleries, et 2 verreries.

La foire d'Irbitsk anime beaucoup le commerce de ce gouvernement : elle a lieu depuis le 15 février jusqu'au 1^{er} mars. En 1824, la valeur des objets qui y furent importés s'est élevée à 7,000,000 de roubles, et celle des marchandises vendues à 4,600,000.

La navigation de la Kama et des rivières qui se jettent dans ce fleuve est une des plus belles de l'empire.

On compte dans ce gouvernement 1 gymnase, 8 écoles de district, 7 écoles paroissiales, 1 école gratuite, et 1 d'enseignement mutuel. En 1824, le nombre des professeurs s'élevait à 44, celui des élèves à 871; 20 écoles du gouvernement et 16 particulières ont en outre été instituées dans les fonderies. Quant aux établissemens ecclésiastiques, il y a 1 séminaire, 2 écoles de district et 2 paroissiales; on y compte 19 maîtres et 747 étudiants. Depuis 1811, on a vacciné 290,000 enfans dans le gouvernement.

96. DESCRIPTION ABRÉGÉE DE LA VILLE DE TYER, chef-lieu du gouvernement du même nom, extrait du Journal des voyages du général PISSAREF, 1821. (*Statist. i. geogr. journ.*; mai 1825, p. 145.)

La ville se trouve naturellement divisée en plusieurs quartiers par le Volga, la Tvertsa, la Tmaka et le canal de Catherine, qui coulent dans ses murs. Sa circonférence est de 18 verstes 200 sagènes, et sa longueur de 5 verstes 500 sagènes. On y compte 496 dessiatines 709 sagènes de terrain employé aux constructions, et 2,454 dessiatines 1,084 sagènes de terres incultes ou propres au pâturage.

La ville se divise en 4 arrondissemens : la *Gradskaïa*, ou cité, la *Zatmatskaïa*, ou quartier au delà de la Tmaka; la *Zavoliskaïa*, c'est-à-dire, le quartier du Volga; et la *Zatveretskaïa* ou quartier de la Tvertsa. Ces 4 arrondissemens se subdivisent en dix autres quartiers.

Les principales rues sont : la *Yekatérskaïa*, la *Nóvgo-*

rodskaja, la *Naberejnaïa*, la *Voljskaïa* et la *Mironossitskaïa*. Le canal de Catherine y fut creusé en 1812, d'après le désir de la noblesse, reconnaissante du séjour qu'avait fait dans la ville de Tver la grande-duchesse Catherine Pavlovna, depuis reine de Wurtemberg.

Population : ecclésiastiques, nobles, militaires, marchands, et bourgeois 19,468 ; plus 3,652 individus de différentes professions. Au printemps, lors des arrivages des bateaux, on compte en outre jusqu'à 12,000 marinières, qui du reste ne séjournent pas dans la ville au delà de trois ou quatre fois vingt-quatre heures.

On compte à Tver 34 églises, toutes en pierre, plus 38 oratoires et le monastère des *otrotche*, ou garçons au-dessous de 12 ans, fondé par *Grégoire*, jeune enfant de cet âge et fils du grand-prince Yaroslaf-Yaroslavitch de Tver. Ce couvent ne renferme que dix moines. C'est là que l'on conserve une coupe d'argent du poids de deux livres, dont Pierre I^{er}. fit présent, en 1701, au marchand Mathieu Aréfief, alors percepteur des douanes. Du reste la ville ne présente presque aucune curiosité.

Édifices : le *palais* (jadis maison de l'archevêque) renouvelé et restauré en 1810, par le prince Tsitsianof, pour servir de résidence à la grande-duchesse Catherine Pavlovna et à son époux Georges, prince de Holstein-Oldenbourg.

	Nombre des élèves.
Gymnase.	22.
Institut de la noblesse.	34.
Séminaire.	340.
2 écoles pour les jeunes gens qui se destinent à l'état ecclésiastique.	399.
3 écoles pour le peuple.	83.
École des orphelins militaires.	814.
Total.	1,692.

Administration du gouvernement, avec une imprimerie, un hospice des enfans trouvés, comptoir des districts, magasins de sel et d'eau-de-vie.

La ville de Tver renferme 684 maisons en pierre et 1,982 en bois ; total avec les édifices de la couronne, 2,666 ; plus

deux promenades, le Wauxhall et le jardin de l'archevêque, surnommé le Trois-Fois-Saint (Triokhsvétsky). On s'y rend en foule le 24 juin.

Fabriques et manufactures, de toiles 1, de toile à voiles 1, de câbles 1, de cordes à rouets 8, de cloches 1, de suif 3, de bougies 1, de chandelles 5, de poterie 4, d'huile 7, de chapeaux 1, de vinaigre 2, de briques 12, de malt 11, brasseries 2, distillerie 1, teintureries 2.

Le commerce a pour objets principaux le blé, la construction des barques, et de plus la clouterie et la bonneterie.

97. RECHERCHES SUR LE DON, LA MER D'AZOF, VORONÉGE ET AZOF. (*Otietschestvennie zapiski*; 1824, T. XX, p. 46, 169 et 471.)

La rivière de Voronége n'est pas plus large qu'un canal ordinaire, mais elle est si profonde qu'elle porte facilement des vaisseaux de 80 pièces de canon; aussi Pierre-le-Grand la choisit-il pour y construire des navires. Les forêts qui se trouvent dans le voisinage, toutes peuplées de chênes, buis, bouleaux, tilleuls et sapins, présentent de grands avantages sous les rapports de la construction et de l'économie. Les mines de fer situées aux environs de Romanof et de Toula, sont aussi d'une grande ressource dans les chantiers.

C'est là aussi qu'en 1696, le tsar Pierre fit construire un magnifique arsenal, semblable à celui d'Amsterdam, pour conserver les ancres, câbles, poulies et autres agrès de vaisseaux. Il est tout en pierre, et ses fondemens ont quatorze pieds d'épaisseur. Il est construit sur le bord méridional de la rivière à l'endroit le moins élevé, ce qui facilite beaucoup l'arrivage des bois et des autres matériaux.

On y voit aussi des fabriques de câbles, des moulins à scier, des ateliers pour les poulies, et d'assez belles fonderies, dans lesquelles on coule des canons de cuivre et de fer, des boulets de petit et de gros calibre, des grenades et des bombes. On y a même fondu des mortiers en cuivre de 16,000 livres, ce qui ne paraîtra pas surprenant si l'on pense à la richesse des mines de Sibérie et de Kazan. Le soufre que produit ce dernier royaume, n'est pas inférieur à celui d'Italie pour la quantité de gaz inflammable; d'autre part le salpêtre et le charbon que l'on tire en assez grande quantité de Pologne, aux environs de Kief et de Rybna sur le Don, permettent à la Russie de se

passer de la poudre étrangère. Par le concours de toutes ces circonstances, Voronéje, qui auparavant était une ville tout-à-fait insignifiante, est maintenant une place fortifiée par des ouvrages en terre et en bois, ainsi que par trois bastions avec pont-levis.

Quant aux villes construites sur le Don, près de l'endroit où la Vorona se jette dans le fleuve, elles nous paraissent peu dignes d'attention : les unes ont des remparts en bois et les autres des châteaux en pierre, ainsi que des tours rondes à l'ancienne manière. Plusieurs, et c'est le grand nombre, sont construites sur des îles entourées de doubles palissades, et toutes défendues par des soldats expérimentés. De toutes les villes cosaques dont nous venons de parler, et dont le nombre s'élève à trente, la principale est Tcherkask, bâtie sur une île au milieu du Don ; elle est passablement fortifiée au moyen de tours et de bastions armés de 80 pièces de canon, et renferme près de sept à huit mille hommes de garnison, tant infanterie et cavalerie que matelots. Cette ville, comme beaucoup d'autres, est divisée en deux parties : d'un côté on y voit des poêles pour les quartiers d'hiver, et de l'autre des maisons pour l'été. A Tcherkask, on parle russe, turc et cosaque, et c'est dans cette place, où réside ordinairement l'hetman de Cosaques, que se traitent toutes les affaires importantes et surtout celles qui ont la guerre pour objet.

Le sol présente un aspect bien varié sur les deux rives du Don ; tantôt ce sont des forêts, des monticules pierreux, des collines de sable, et tantôt des montagnes et des lieux fort bas ; mais en général la terre y est si peu propre au labourage, que les Cosaques sèment à peine la quantité de grains nécessaire à la nourriture de leur famille. Cependant elle est tellement grasse, que presque sans culture elle produit des pommes de plusieurs espèces, des poires, des cerises, des groseilles et autres fruits, dont les Cosaques du Don ne sont pas moins friands que ceux du Dniéper, qui par cette raison négligent comme eux l'agriculture. Ils préfèrent également pour nourriture le poisson, la viande, les œufs, le lait, toutes denrées qui ne leur coûtent que la peine de les aller chercher. D'ailleurs le Don, ainsi que toutes les rivières qui s'y jettent, abondent en grand et petit esturgeon, sterlets, brochets, per-

ches, etc., tous poissons de grande et de belle qualité, et à si bon compte, qu'une carpe de 27 livres a été payée un centime. On trouve, sur les deux rives du fleuve une grande quantité de bêtes à cornes, de brebis, de porcs et de gibier de toute espèce. Les Cosaques du Don, comme tous les peuples du nord, aiment passionnément les liqueurs fortes; cependant il leur arrive rarement de s'enivrer pendant la guerre, et surtout lorsqu'ils se trouvent sur mer.

C'est à Rybna et aux environs de cette ville, que commencent à habiter les véritables Cosaques du Don, proprement dits et ainsi nommés pour les distinguer de ceux qui habitent au delà des Cataractes, et appelés pour cette raison Zaporozkiss. D'après le témoignage des personnes les plus versées dans la langue slavonne, ces peuples ont reçu le nom de Cosaques, en raison de leur étonnante agilité et de leur adresse à la course. A ces deux principales branches il faut en ajouter une troisième, c'est-à-dire, ce grand nombre de Cosaques qui, sous un célèbre hetman Mazepa, habitaient ces belles plaines qui bordent le Dnieper sur la route de Moscou. L'hetman, ou prince des Cosaques, peut armer jusqu'à 70,000 hommes bien équipés et est forcé d'en tenir toujours un certain nombre à la disposition du tsar. Batourin est sa capitale, et ses possessions s'étendent à quelques centaines de milles entre le Dnieper et le Don. Autrefois les Cosaques étaient un peuple librement soumis à la Pologne, et ce sont les mêmes qui, craignant de ne pas pouvoir résister aux Polonais, malgré l'éclatante victoire qu'ils remportèrent sur eux sous les ordres du célèbre Bogdan Kmelnitsky, donnèrent en gage de leur fidélité au tsar Michel Féodorovitch, les villes de Kiof et de Bélaïa-Tserkof, et l'aidèrent à conquérir Smolensk, Sklof, Dobrovn, Vitebsk et toutes les autres places de la Sévérie, le long du Dnieper et du Don.

Après la mort de Kmelnitsky, qui fut tué dans une bataille contre les Polonais, son fils George fut promu à la dignité d'hetman; mais après un règne de trois ans, soit qu'il fût fatigué du pouvoir ou qu'il craignît l'effet d'une réaction, en cas d'une paix avec la Pologne, il abdiqua l'autorité suprême. Voici ce que M. Noirel, secrétaire de l'ambassadeur de France près la sublime Porte, raconte comme témoin oculaire des aventures de ce George : travesti en moine, il se

rendit d'abord dans un couvent des environs de Kief, pillé par les Polonais et peu de temps après délivré par les Tatars. Mais il fut trahi par un perfide Cosaque, reconnu et conduit en Crimée, d'où le khan le fit partir pour Constantinople où il fut renfermé comme espion, depuis 1670 jusqu'en 1677, époque où ayant tenté de s'évader il fut plus maltraité et plus étroitement gardé que jamais. Il ne dut sa liberté qu'à la protection du tsar Fœdor Alexiévitch, qui demanda sa délivrance au sultan. Il revenait triomphant de son changement de fortune et plein de reconnaissance pour le tsar, lorsqu'il fut rencontré et massacré avec sa suite, par un corps de Turcs qui couvrait les fortifications d'Otchakof. Doroschenko, qui avait été élu par le peuple par suite de l'abdication de George, resta revêtu de la dignité d'hetman. Tous les Cosaques sont de même origine, comme l'attestent leur langage, leur habillement, leur culte et jusqu'à la manière de construire leurs maisons. Il est même présumable que tous ces peuples se trouvaient anciennement sous la domination des souverains russes. Leurs villes, villages, fleuves et montagnes portent effectivement des noms russes.

Sur la ville d'Azof.

La ville d'Azof est la même que les Italiens appellent Tana-Otsaou-Yassak, peut-être ainsi nommée par les Tatars, chez lesquels assak signifie courbure. Elle est située par les 47° 20' de latitude septentrionale, et les 64° 42' de longitude, à l'embouchure du Don, à l'endroit où ce fleuve se jette dans le Palus-Méotide, ou mer d'Azof, nom qu'on ne saurait lui disputer puisqu'elle a un flux et un reflux, que sa longueur est de 70 milles et sa largeur de 20. Sans nous occuper de découvrir dans l'antiquité l'origine primitive de cette ville, il nous suffira de dire qu'Azof, ainsi que les autres villes situées sur les bords du Palus-Méotide, attestent qu'elles ont été construites par les Tatars et habitées par les Nogais, jusqu'à leur soumission aux Turcs. Mahomet II, après s'être emparé de Constantinople, se contenta de laisser Azof dans sa position primitive, et de n'en exiger qu'un tribut annuel; mais le sultan Sélim en jugea tout autrement; car après qu'il eut fait la conquête de la Crimée et forcé le khan Mekhmetkirisk à le

reconnaître pour souverain, il ne lui fut pas difficile de soumettre à son pouvoir Bel-Gorod, Otchakof, et les autres villes situées aux embouchures du Don, du Dnieper, du Boug et du Dniester, ainsi que tout ce qui se trouvait sur le Palus-Méotide. Azof subit le sort commun, et elle ne servit plus que de port de peu d'importance pour l'huile, le fromage, le poisson salé et même le trafic des esclaves. Telle était la situation d'Azof, lorsqu'un événement désastreux la détruisit de fond en comble en 1569.

Le sultan Sélim, qui désirait depuis long-temps commencer la guerre contre les Perses, résolut, pour abrégér à son armée le chemin de la mer Caspienne, de joindre le Don au Volga ; par un canal qui viendrait aboutir à Azof. A cet effet, il rassembla un grand nombre d'ouvriers et de soldats ; mais il fut contrarié dans ses desseins par les Russes et les Cosaques : car le tzar Jean Vassiliévitch craignait qu'un aussi redoutable voisin, une fois établi dans ces parages, ne s'emparât d'Astrakhan, dont les Russes avaient fait la conquête en 1554, après en avoir chassé les Turcs. Sélim, à la tête d'une armée de 300,000 hommes, sortit de Constantinople, et fortifié de 4,000 Tatars de Crimée, il fit son entrée dans Azof. Après s'y être reposé, et s'être muni de toutes sortes de provisions de bouche et de guerre, il prit le chemin d'Astrakhan ; mais il fut arrêté dans sa marche par l'armée russe, et contraint, par le voïévode Sérébrjanoï, de se retirer honteusement à Azof avec un tiers au plus de son armée, épuisé de fatigue et atteint de la peste. L'explosion de plusieurs centaines de milliers de poudre fit périr le reste de ces malheureux, qui sautèrent en l'air ainsi que la ville et le château, lesquels furent détruits jusque dans leurs fondemens. Mais Sélim s'empressa de faire rebâtir Azof ; car il savait bien que Jean Vassiliévitch une fois maître de la clef du Don, par le détroit de Kaffa, pouvait bien quelque jour pénétrer dans la mer Noire, et le visiter lui-même à Constantinople. Il ne se contenta donc pas seulement de reconstruire et de fortifier cette ville ; il voulut en confier la défense, non à de simples Tatars, mais à de fidèles janissaires et à des Turcs, et commanda quelques galères légères pour courir sus aux Cosaques vagabonds. Par ce moyen la Porte Ottomane resta maîtresse d'Azof jusqu'à l'époque où elle fut prise par les Cosaques, en 1627.

98. COUP D'ŒIL SUR LA LIGNE DU CAUCASE. (*St. Petersburg. Zeit-
ft.* ; juin 1824, p. 257.)

Le gouvernement du Caucase est divisé en deux parties principales : 1. *La ligne du Caucase*, ou la partie militaire du gouvernement du Caucase. Cette ligne est composée de forteresses, de redoutes et de stations de Cosaques (*staniltza*). Elle est organisée et administrée d'après des lois militaires, et se trouve sous les ordres du commandant en chef du corps détaché qui occupe la Géorgie. 2. La seconde partie, ou le gouvernement du Caucase proprement dit, a pour l'administrer le gouverneur civil, qui est sous les ordres du gouverneur militaire d'Astrakhan, du Caucase et de Géorgie.

Toutes les villes du gouvernement du Caucase sont plutôt des forteresses que des villes. Elles sont toutes situées le long de la ligne du Caucase, et furent construites après la conquête du royaume d'Astrakhan par Jean Vassiliévitch, afin de garantir l'empire russe de l'invasion des hordes de brigands.

L'état actuel de la ligne du Caucase est dû au prince Gri-gori Alexandrovitch Potemkin.

Le gouvernement du Caucase est divisé en 5 districts, qui tirent leur nom de celui de leur chef-lieu.

1. *Georgievsk.* — Sur les deux rives de la Kouma, qui traverse ce district, se trouve une très-grande quantité de tertres funéraires, les restes de grands édifices en pierre et les ruines de la grande ville *Madshar*. Outre 7 grandes masses de pierre encore assez bien conservées, on trouve beaucoup de pierres tumulaires, avec des inscriptions tant en langue arabe que dans une autre langue jusqu'à présent inconnue. D'après l'une de ces inscriptions, les habitants de cette ville ont quitté ces lieux fante de bois. D'après une autre inscription, la ville de *Madshar* se trouvait dans un état florissant au huitième siècle.

2. *Mosdok.* — Une forte garnison se trouve à Vladislavka, située sur la route de Mosdok. La garnison est destinée à escorter les voyageurs venant de Russie pour se rendre en Géorgie. C'est dans ce district, sur le Terek, que Tamerlan battit Tachtamuisch, en 1395.

3. *Kisliar.* — Les stations de Cosaques de ce district sont situées le long du Terek. Elles offrent autant de redoutes en-

tonnées de fossés et de remparts garnis de palissades et de bouches à feu.

4. *Alexandrof*, et 5. *Staropol*. — Ces deux districts n'offrent rien qui soit d'un intérêt particulier. L. D. L.

99 SUR LA COLONIE DES MISSIONNAIRES ÉCOSAIS DE KARASS AU CAUCASE, tiré du rapport des missionnaires bâlois HORNACKER et LANG, pendant leur séjour à Karass, en 1823. (*Archiv für Geschichte, Statist., Liter. und Kunst*; janv. 1825, no 9, p. 45.)

La mission écossaise de Karass existe depuis 1802. Elle n'était d'abord composée que des ministres Brunton et Paterson. L'année suivante on y envoya encore plusieurs missionnaires; de sorte qu'au commencement de 1824 la nouvelle colonie comptait déjà 25 individus, tant missionnaires écossais que Tscherkesses convertis. Il paraît que cette colonie a été longtemps inquiétée par les Tscherkesses, qui habitent aux environs. Aujourd'hui que les eaux minérales qui se trouvent dans le voisinage de Karass deviennent de plus en plus fréquentées, et que le gouvernement russe a pris ses mesures pour protéger ce nouvel établissement, les colonies sont moins exposées à être pillées et enlevées par les brigands leurs voisins.

Karass n'est pas situé sur la mer Caspienne, comme on le trouve ordinairement sur les cartes, mais bien à 35 verstes à l'ouest de Georgievsk, capitale du gouvernement du Caucase, sur le côté sud-est du pied de la montagne Beschtâu. D'après la description que font les missionnaires bâlois, Karass offre le lieu le plus charmant de la Russie, soit sous le rapport de sa position, soit sous celui du sol et du climat. Il paraît que ce pays leur a souvent rappelé la Suisse.

La colonie est composée de deux rangs de maisons de bois, petites et couvertes de chaumes. Les cabanes des soldats, environ 100 hommes d'infanterie et quelques Cosaques, sont situées aux deux extrémités du lieu, au milieu duquel se trouve une pièce de canon. Les principales issues sont gardées par des Cosaques. On y trouve aujourd'hui 22 familles, dont 17 allemandes, 3 écossaises et 2 tscherkesses converties. Les Allemands étaient venus des colonies de Saratof et de Sarepta. Ils cultivent des pommes-de-terres, des légumes, du tabac, etc., productions qu'ils vendent avec beaucoup de bénéfice.

Il se trouve en ce moment trois missions à Karass, celles de

MM. Paterson, Galloway et Jack. Le premier est chargé des affaires extérieures de la colonie et des relations avec le gouvernement; les deux autres vont prêcher l'Évangile chez les différentes tribus tatares. Il paraît toutefois que la parole divine ne s'adresse qu'à une froide indifférence, souvent accompagnée d'une raillerie barbare et du mépris. La mission a acheté la liberté de plusieurs enfans tscherkesses, lesquels devenus grands, remplissent déjà les fonctions de missionnaires dans le gouvernement d'Orenbourg. Tous ces jeunes gens parlent, outre leur langue maternelle, le tatar, l'anglais, le russe, l'allemand et le persan.

L. D. L.

100. MOUVEMENT COMMERCIAL DANS DIFFÉRENS PORTS D'ALLEMAGNE ET DU NORD. (*Allg. Handl. Zeitung*; février 1826, n^o 16, p. 72.)

En 1825 il est entré dans le port de *Memel* 1,089 vaisseaux, dont 1,003 étaient chargés de lest; et il en est sorti 1,115. Les vaisseaux marchands entrés dans le port contenaient 131,135 lastes, et ceux qui en sont sortis 134,958 lastes. Parmi les premiers se trouvaient 665 vaisseaux anglais, 239 prussiens, etc.; et parmi les derniers, 974 étaient chargés de bois,

Kœnigsberg. Arrivés à *Pillau* 342, dont 142 sont partis pour *Kœnigsberg*, 43 pour *Elbing*, et 2 pour *Braunsberg*. Il est parti en tout 285 vaisseaux.

Bremen. Il est entré dans ce port 954 vaisseaux marchands, dont 54 des États-Unis; 11 de l'Amérique méridionale, 25 des Indes-Occidentales, 94 anglais, 56 français, 6 portugais, 5 espagnols, 44 russes, 55 suédois et norvégiens, 69 de Hambourg, 13 de Lubek, 11 de Rostok, 14 de Dantzic, 14 de *Memel*, 50 d'Amsterdam, 27 d'Emden, 26 de Leer, 64 de Hocksiel. Quatre vaisseaux baleiniers sont partis pour le Groënland; un cinquième, avec 44 hommes à bord, pour la plupart pères de famille, est également parti pour ce pays. Il n'en est pas encore de retour, et on ignore encore jusqu'à présent quel a été leur sort.

Stettin. Il est arrivé à cet endroit 490 vaisseaux chargés de marchandises, et 39 de lest; il en est parti 446 chargés de marchandises, et 86 de lest.

Stralsund. Arrivés 290, partis 298.

Pillau. Arrivés 342, partis 385.

Swinemunde. Arrivés 587, partis 602.

Copenhague. Il est arrivé 896 vaisseaux étrangers chargés de marchandises ; et il en est parti pour les pays étrangers 856. Il est entré dans la rade, de différens lieux étrangers, 1,189 vaisseaux marchands. L. D. L.

101. *UeBER DEN ZUSTAND DES KÖNIGREICHES BAIERN.*—Sur l'état actuel du royaume de Bavière, d'après les sources authentiques ; par M. RUDHART, directeur de régence à Ratisbonne. Vol. 1^{er}, 238 pages, avec 104 pages supplémentaires, et une carte ; pr. 3 fl. Stuttgart et Tubingen, 1825 ; Cotta. (*Heidelberg. Jahrbüch. der Literat.* ; mai 1826, n^o. 30, pag. 474)

M. Rudhart se signala, en 1824, dans l'assemblée nationale de Munich, comme orateur du premier ordre.

Ce volume ne contient qu'une partie de ce qu'embrace l'économie politique. Il traite de l'étendue et des frontières du pays, de la population, des rapports religieux, des établissemens d'éducation et de l'agriculture. Les quarante-un supplémens n'offrent que des tabl. statistiques.

I. *Frontières.* Cette section est enrichie d'une belle carte lithog. La superficie est portée à 1382 milles carrés. L'auteur s'attache à mettre au jour les grands inconvéniens qui découlent de la position géographique du cercle rhénan.

II. *Population.* La population n'est pas strictement connue. D'après les données de 1822, elles s'élèvent à 3,743,000 âmes.

III. *Mortalité.* La mortalité de Nuremberg est de 1 sur 40, celle du cercle de l'Iser, 1 sur 29 ; et celle du cercle du Mayn-Supérieur, 1 sur 38.

IV. *Répartition de la population.* D'après l'estimation de l'auteur, $\frac{1}{7}$ de la population habite les villes du premier et du deuxième ordre ; et les autres $\frac{6}{7}$ la campagne et les petites villes.

V. *Distinction de la population d'après les conditions.* La noblesse comprend 1384 familles, avec 945 propriétés seigneuriales, non compris les domaines des 33 conseillers du roi. D'après cette estimation il y aurait environ 450 à 500 familles nobles sans propriétés foncières. Il faut observer que l'auteur compte 4 $\frac{1}{2}$ âmes par famille. Il est assez curieux que dans l'aperçu que nous allons reproduire, la population des différens cercles, soit moins considérable dans ceux où les propriétés

seigneuriales sont en plus grand nombre. Il n'y a que le cercle du Mayn-Inferieur qui fasse exception.

PROPRIÉTÉS SEIGNEURIALES.

FAMILLES SUR
1 MILLECARRÉ.

Cercle Rhénan.	0	809.
— Du Retzat.	64	781.
— Du Mayn-Inf.	77	622.
— Du Danube-Sup.	78	610.
— Du Danube-Inf.	153	499.
— Du Regen.	179	444.
— De l'Iser.	227	377.

VI. *Distinction de la population d'après les cultes.*

VII. *Sur les rapports des Juifs.* L'auteur, dans ce chapitre, déplore l'état de dégradation dans lequel des mesures despotiques, et le préjugé des chrétiens retiennent cette nation malheureuse.

VIII. *Instruction et éducation.*

IX. *Agriculture.* Les forêts occupent 29 p. $\frac{2}{5}$ de la superficie, ce qui fait 8 arpens par famille.

X. *Rapport des céréales.* Dans ce chapitre l'auteur offre en peu de mots un tableau frappant des causes du bas prix des céréales, et de la calamité qui en découle.

XI. *Des plantes qui entrent dans le commerce.*

XII. *Entretien des bestiaux.* On compte une bête à corne sur 5 arpens, de sorte que le nombre en est assez considérable, mais d'une mauvaise race. Il en est de même des moutons. L'ignorance et la superstition contribuent beaucoup à cet état de choses dans l'économie rurale. En 1820, au lieu d'avoir recours à l'art vétérinaire, plus de 18,000 cultivateurs allèrent en pèlerinage, en conduisant leurs bestiaux malades à Griesbach. Ce nombre fut encore plus considérable en 1821 : on en comptait alors 30,000.

XIII. *Élève des chevaux.* L'auteur observe que le gouvernement a le projet d'établir des haras destinés aux remontes.

XIV. *Répartition des propriétés foncières.*

XV. *Sur les causes de l'état actuel de l'agriculture, et sur les moyens propres à l'améliorer.*

XVI. Ce chapitre traite de la loi relative à l'agriculture proposée à l'Assemblée nationale en 1822.

L. D. L.

102. RENSEIGNEMENTS STATISTIQUES SUR LE CANTON DE VAUD. (*Feuille du canton de Vaud*, XIII. année, 1826, n^o. 161, p. 143 et suiv.)

Procès civils en 1823, 75; en 1824, 42; en 1825, 30; diminution graduelle. — *Instruction publique*. — *Écoles primaires*, nombre des écoliers en 1825, 29,273. — *Santé publique*. — *Vaccine*. Nombre des vaccinés en 1824, 3,593, en 1825, 5,318.

Naissances. 4,974 — 23 de plus qu'en 1824.

Décès. 3,310 — 46 *id.*

Mariages. 1,248 — 108 de moins.

707 enfans nés dans l'année sont morts : à peu près $\frac{1}{5}$.

Septuagénaires et au delà, 46 hommes, 53 femmes.

Octogénaires et au delà, 60 hommes, 43 femmes.

Nonagénaires et *id.*, 8 hommes, 18 femmes.

Secours. — Hospice cantonal en 1825, 344 malades, 193 guéris, 40 améliorés, 15 reconnus incurables, 16 morts, 50 restant au 30 septembre. — *Id. des aliénés*. Restant de 1824, 57, entrés depuis, 27, 10 guéris, 3 améliorés, 8 incurables, 5 morts; restant au 30 septembre 1825, 58.

103. HISTORISCH-GEOGRAPHISCHE UEBERSICHT VON ITALIEN. — Aperçu historique et géographique sur l'Italie, depuis la fondation de Rome jusqu'à 1825. In-fol., prix 20 kr. Leipzig, 1825; Hinrichs. (*Hertha*; 1825, 2^e. vol., 3. cah., *Gaz. géog.*, p. 94.)

Le journal cité ne fait l'annonce de cet ouvrage que pour prévenir le public des inexactitudes qui fourmillaient dans cet aperçu historique et géographique, écrit en français et en allemand. Les tableaux *statistiques et politiques* n'offrent qu'une simple énumération des états d'Italie, avec leur population, villes principales, etc.; le tout soigneusement copié du *Manuel géographique de Stein*. Tout le reste, dit-on, constate l'ignorance de l'auteur. L. D. L.

104. POSITIONS GÉOGRAPHIQUES DE QUELQUES LIEUX DANS LE GOLFE DE VENISE. (Extrait d'une lettre du capitaine G. H. SMYTH au baron de Zach, Londres, 15 mars 1826.)

Vous me demandez jusqu'à quel degré de précision on peut

Tous ces points ont été déterminés, en premier lieu, géodésiquement par un canevas de triangles, qui a été conduit le long des côtes par le colonel Ferdinand Visconti. Ils ont été réduits au méridien, et à la perpendiculaire du clocher de St.-François de Ripatransone, d'où enfin on a tiré les longitudes et les latitudes. En second lieu, plusieurs de ces endroits ont été déterminés par moi astronomiquement, c'est-à-dire, les longitudes par les chronomètres, les latitudes par des hauteurs méridiennes des astres. Pour vous donner une preuve dans quelles limites ces longitudes ont été déterminées, je vous rapporterai ici quelques exemples qui vous feront voir l'accord qui règne dans ces déterminations faites selon les différentes méthodes, ce qui a servi de contrôle : vous savez aussi que le capitaine Gauffier a parcouru la mer Adriatique ; cet habile officier de la marine royale française y a également fait plusieurs bonnes déterminations. Voici un tableau qui fera voir cet accord.

Long. d'Otrante , selon le capitaine Smyth. . .	16°	09'	50"
selon le cap. Gauttier. . .	16°	09	00
selon les triangles du colo-			
nel Visconti.	16	09	30,1
Long. de Brindisi , selon le cap. Smyth. . .	15	38	17
selon le cap. Gauttier. .	15	36	40
selon les triangles du co-			
lonel Visconti.	15	37	59,9
Long. de Bari , selon le cap. Smyth.	14	32	40
selon les triangles du colonel			
Visconti.	14	32	04,1
Long. de Corfou , selon le cap. Smyth. . . .	17	35	23
selon le cap. Gauttier. . .	17	35	50
selon les triangles du colo-			
nel Visconti.	17	35	41,4
par l'éclipse d'Aldebaran..	17	34	41

(*Corresp. astron., géogr., etc., du baron de Zach; 1826, n^o 4, p. 364.*)

105. APERÇU STATISTIQUE SUR LA PROVINCE DE SONDRIO. (*Hertha*, 1825; 2^e. vol, 1^{er}. cah.; *Gaz. géog.* p. 74.)

Des 9 provinces qui composent le gouvernement de Milan, celle de Sondrio est la plus septentrionale. D'après *Liechtenstern* la superficie de cette province est de $48 \frac{1}{2}$ milles carrés, et sa population de 18,000 âmes. On y compte 1 ville (Sondrio), 5 bourgs, 79 petits villages, et en tout 139 paroisses. Les marais formés par le débordement des rivières Adda et Maïra, qui traversent cette province, rendent le pays très-insalubre par des exhalaisons pestilentielles. La fièvre intermittente, le rachitisme, les écrouelles, le crétinisme y sont des maladies très-communes. Toutefois, des habitations chétives, la mauvaise nourriture, la malpropreté et les travaux pénibles, contribuent autant aux maladies indigènes que l'insalubrité de l'air. La culture de la vigne y forme la principale branche d'industrie. Les environs de Sassella produisent le meilleur vin; l'éducation des vers à soie y est peu importante; celle des abeilles est beaucoup plus considérable dans les environs de Bormio. L'entretien des bêtes bovines est un objet principal d'industrie. Les sources minérales chaudes de Bormio et Masino, ainsi que la source minérale acidulée de Sainte-Catherine en Val Furva, sont renommées pour leur vertu médicale.

L. D. L.

106. NOTICE STATISTIQUE SUR LE CERCLE DE RAGUSE EN DALMATIE; par le profess. L. PETTER. (*Archiv für Geschichte, Statist. Liter. und Kunst*; juillet 1826, n^o. 79, 80 et 82, pag. 513.)

Le cercle de Raguse se compose de terre ferme et d'îles. Il est borné à l'est par le cercle du Cattaro, au nord par la province turque de Herzégovine, à l'ouest et au sud par la mer Adriatique. Sa plus grande longueur est de 40 milles, sa plus grande largeur de 3, et sa superficie, inclusivement l'île de Curzola, de 27 milles carrés d'Allemagne. On y compte 176 cantons avec 37,000 habitans dont 5,000 pour la ville de Raguse, 3,000 pour la presqu'île de Sabioncello, 19,000 pour l'autre partie de la terre ferme, et 10,000 pour les îles. Le sol n'offre en général qu'un terrain calcaire nu; les vallées sont aussi bien cultivées que possible; ce cercle ne renferme pas de forêts proprement dites; ce n'est que dans les contrées de Stagna, dans la presqu'île de Sabioncello, que l'on trouve

des arbres à feuilles aciculaires, mais en très-petit nombre et totalement négligés faute de connaissance d'art forestier. Le cercle de Raguse nourrit environ 2,000 bœufs, 10,000 moutons, 15,000 porcs, 200 chevaux, 800 mulets et 600 ânes. Les blés qu'on y récolte suffisent pendant 3 mois à la nourriture des habitans. Le vin y est bon et en surabondance; l'huile y est excellente, et compose le principal article d'exportation. Les fruits et les herbes potagères n'y viennent que très-chétivement faute de pluie. Ce cercle ne produisant pas assez de bois de chauffage, on y supplée par du charbon de bois que l'on tire de Bosnie. Le bois de construction de toutes espèces leur vient de l'Istrie, de la Pouille et de l'Albanie. Il paraît que l'agriculture y a fait des progrès dans ces derniers temps, changement heureux que l'auteur attribue à la réduction totale de la marine de Raguse, qui occupait autrefois les bras nécessaires à la culture du sol. On n'y connaît ni la charrue ni la herse; il est vrai que le terrain pierreux ne permettrait d'en faire usage que dans fort peu d'endroits. Ces deux instrumens sont remplacés par la bêche et la houe. La culture des oliviers y offre la branche d'industrie la plus importante: aussi est-ce là le seul article que les cultivateurs de Raguse exploitent systématiquement. Il paraît toutefois que la vigne y est également bien soignée; mais on prétend généralement que leur manière de fabriquer et de conserver les vins est très-vicieuse. L'industrie manufacturière de ce pays se borne à quelques tanneries, à la fabrication d'une espèce de souliers turcs pour le peuple, et à quelques métiers pour la fabrication de housses et de couvertures; encore ne trouve-t-on de ces établissemens que dans la ville de Raguse, attendu la rareté du numéraire dans cette contrée où les besoins sont très-bornés; circonstance très-peu propre à donner de l'essor à l'industrie.

Le cercle de Raguse est divisée en 9 districts, savoir : Canali, Breno, Ombla, Malfi, Valdinoce, Canosa, Primorie, Stagno, Punta. Ce cercle est en outre divisé en 23 communes, dont 15 pour la terre ferme et la presqu'île, et 8 pour les îles. Le district de Canali se distingue par la fertilité d'une vallée appelée la plaine de Canali. Le district de Malfi est renommé pour l'excellence de l'huile d'olives qu'on y fabrique, et qui, selon l'auteur, est la meilleure de toute la Dalmatie.

Raguse est situé sous le 36° de longitude E., et sous le

42° 20' de latitude N., entre la mer et la montagne de Sergio. La ville proprement dite compte 760 maisons avec 5,000 habitans. Les deux faubourgs, Pille et Ploce, furent presque entièrement incendiés en 1806, pendant le blocus formé par les Monténégrins et les Russes. La ville est entourée d'une double enceinte de murs épais, de bastions et de tours. Elle a deux portes : la porte de Pille au nord, et la porte de Ploce à l'ouest. La première conduit au fort de St.-Lorenzo, sur un rocher situé dans la mer ; la 2^e. communique au fort Mollò. Vis-à-vis de ce dernier se trouve un 3^e. fort que les Français ont construit dans la petite île de *Lacroma*. La ville est dominée par la montagne escarpée de Sergio, sur le sommet de laquelle (1340 pieds) les Français construisirent le fort Napoléon, aujourd'hui fort impérial.

Raguse renferme un gymnase, une école normale, une librairie et une typographie. Outre le couvent des Pères *Ligoristes* qui dirigent l'instruction publique, il y en a encore deux autres ; des Dominicains et des Cordeliers. La cathédrale renferme le monument du mathématicien *Boscovich*, natif de Raguse. Bien que les Grecs y soient très-nombreux, ils n'ont qu'une très-petite église. Les Israélites y ont une synagogue. Parmi les établissemens de bienfaisance de cette ville, on distingue l'Hôpital et la maison des Enfans-Trouvés. A quelque distance de la porte de Ploce, sur la mer, se trouve un établissement sanitaire et un lazaret.

L'île la plus voisine de Raguse est celle de *Calamata*, puis celles de *Mezzo* et de *Giupana*. Un peu plus loin se trouve *Meleda* ; *Lagosta* est la plus méridionale. L'île de *Curtola*, située au nord derrière celle de *Lagosta*, fut réunie par les Français, au cercle de Raguse, auquel elle appartient encore aujourd'hui.

Calamata a 7 milles d'Italie de circuit ; le terrain en est très-pierreux et ingrat. La principale production consiste en huile ; elle compte 67 maisons avec 314 habitans.

Mezzo a une circonférence de 14 milles d'Italie. Elle renferme d'excellentes plantations d'oliviers et de vigne, et 104 maisons avec 404 habitans.

Giupana, qui a 18 milles d'Italie de circuit, produit de bon vin, de l'huile, des figues et des amandes. On y compte 189 maisons et 801 habitans.

Meleda a 30 milles d'Italie de longueur sur 4 milles de largeur. Bien que le terrain soit très-montagneux, on y trouve des vallées fertiles mais peu cultivées. Elle renferme quelques petites forêts de pins. Le nombre des maisons monte à 165, et celui des habitans à 896.

Lagosta a 12 milles d'Italie de circonférence et paraît être bien cultivée. Elle a 195 maisons et 956 habitans.

Curzola se trouve dans le voisinage de la presqu'île de Sabinello. Toutes les pierres de construction pour Raguse et Zara, sont tirées de cette île. Elle renferme plusieurs forêts, mais absolument abandonnées à la nature. En général on n'a dans ce pays aucune idée de la science forestière. Cette île compte 1236 maisons et 6,359 habitans.

Le cercle de Raguse abonde en ports de mer, dont plusieurs se trouvent sur le continent, d'autres dans les îles. Tous ont été formés par la nature excepté celui de la ville de Raguse.

L. D. L.

107. OBSERVATIONS GÉOGRAPHIQUES ET STATISTIQUES SUR LA PARTIE NORD-OUEST DE LA SIBÉRIE. (*Sibirsky vestnik*; n^o. 15 et 16, 1824; pag. 273.)

Sous le nom de nord-ouest de la Sibérie, il faut comprendre toute la partie du gouvernement de Tobolsk qui s'étend depuis l'embouchure de l'Irtisch le long des deux rives de l'Oby jusqu'à la mer Glaciale. Elle forme l'arrondissement de Bérézof, qui occupe un espace de 932,960 verstes carrées équivalent aux deux tiers du gouvernement de Tobolsk; ses bornes sont au nord la mer Glaciale, à l'est le gouvernement de Tomsk; à l'ouest ceux d'Archangel et de Vologda, au sud les districts de Tobolsk, de Tourinsk et de Tarsk.

Du côté du nord de l'arrondissement de Bérézof, s'avance dans le continent, la baie de l'Oby, longue de 650 verstes et séparée de celle de Tazof d'une étendue de 250. A l'ouest se trouve le golfe ou la mer de Karskoïé, et au milieu le long cap *Yamal*. Les rivières qui arrosent cette contrée sont l'*Oby*, qui reçoit à droite le Bag, l'Assan, le Kazim, le Pim, Konnovat et la Polouï, et à gauche l'Irtisch, la Sovsa, la Synia et le Sob; la Kara, le Nadym et le Poud, qui se jettent dans la mer Glaciale, la première par la mer Karskoïé, la seconde par la baie de l'Oby, et la troisième par celle de Tazof; entre le golfe

Karskoïé et la baie de l'Oby, on trouve les petites rivières d'Eroubeï, de Souzboï, de Pessidéï, la Lessnaï et autres, qui d'un cours rapide se jettent dans l'un ou dans l'autre. Tous ces fleuves abondent en poissons; on y pêche l'esturgeon, le sterlet; le nelma (*salmo leucichthys*), le mouksoun (*salmo muxun*), le *taïmenne* (*salmo fluviatilis*) le khairouze (*salmo thymallus*), le schokvur (*salmo schokvur*), le pouijiane (*salmo polkur*), le syrok (*salmo vimba*), le brochet, la lote, le gardon, la perche; et plus près de la mer, on trouve des esturgeons, l'omoul (*salmo autumnalis*).

La partie septentrionale de l'arrondissement de Bérézof, présente un terrain pierreux, humide et marécageux. Jusqu'au delà du 66^e degré de latitude il ne produit point d'arbres. Partout de vastes solitudes et une nature avare de ses dons. L'air y est presque continuellement chargé de brouillards et le ciel couvert de nuages. L'été n'y dure que depuis la mi-juin-jusque vers le 15 juillet; à cette époque de l'année, les chaleurs y sont si excessives que le thermomètre de Réaumur s'y élève jusqu'à 23 et 26 degrés au-dessus de la glace, et cependant la terre ne peut pas y dégeler entièrement. La partie méridionale est boisée; sur les bords de l'Oby et des autres fleuves croissent le cèdre, le pinus laryx et le pinus abies, le bouleau, l'érable, le peuplier, et le populus nigra; dans les prairies on voit le salix arenacia, le salix pentendra, l'aune, ainsi que des arbrisseaux de différentes espèces. L'âpreté du climat ne permet pas de songer à l'agriculture; le peu de chev auxet de bétail que les Russes y ont naturalisés ne s'y nourrissent qu'avec la plus grande peine, et quant aux Ostiaks, ils n'entretiennent que des chiens et des rennes. Les riches ont jusqu'à 10 chiens et 70 rennes. Ils s'en servent comme de bêtes de somme.

Cette vaste contrée est peuplée d'animaux de différentes espèces, d'ours, d'élans, de rennes sauvages, castors, loutres, renards, chiens bleus et blancs, rossomakhi, écureuils, écureuils volans, belettes, hermines. On y trouve des oies blanches et grises, des canards (*anser pulchricollis*), des cygnes, des grues, ainsi que nombre d'oiseaux de proie et de passage qui arrivent au commencement de mai et repartent en septembre. Les coqs de bruyère, gelinottes, perdrix, corbeaux, les pies et les moineaux restent seuls fidèles habitans de ces forêts inhospitalières.

La population de ce district ne répond pas à son étendue.

On compte dans la ville de Bérizof 3 églises en pierre et 135 maisons. Dans le district :

Églises en pierre à Sourgoutt, où se trouvait anciennement une ville.	1
Églises en bois.	13
Couvent avec un bâtiment en pierre.	1
Bourgs.	12
Villages russes.	12
Maisons de bois.	1060
Tentes contribuable.	2408

Habitans dans les villes : marchands, 9 ; bourgeois et artisans, 120 ; serviteurs et hommes de différens grades, 12.

Dans le district : paysans, 226 ; loueurs de chevaux, 137 ; bourgeois, 56. Ostiaks et Samoïèdes répandus dans dix-neuf cantons, 10,733 ; en tout 11,293 du sexe masculin, et y compris les femmes, 22,850 habitans.

108. SUR LE COMMERCE DE POISSON DANS LE NORD-OUEST DE LA SIBÉRIE.

(*Sibirsky Vestnik* ; n^o. 17 et 18, pag. 289.)

Nul doute que, s'il était mieux dirigé, mieux entendu, le commerce de poisson dans la Sibérie septentrionale en général, et dans la partie nord-ouest en particulier, ne devînt pour la Russie une source de richesse nationale qui ne le céderait en rien à l'exploitation des sables d'or de l'Oural, qui finira par s'épuiser en raison du grand nombre de bras qu'elle exige. Une preuve des grands avantages que peut offrir la pêche dans ces contrées, c'est le revenu qu'en retire maintenant la Russie, malgré l'uniformité et la simplicité des moyens qu'emploient aujourd'hui les Ostiaks et les Samoïèdes pour se procurer le poisson, le caviar et la colle, moyens dont ils ont hérité de leurs ancêtres et qui ont été adoptés par les Russes, sans aucune espèce d'amélioration. Il serait à désirer que des pêcheurs intelligens et expérimentés des gouvernemens intérieurs de la Russie profitassent d'une circonstance aussi avantageuse, et que par leur exemple ils réveillassent l'indolence des Sibériens au point de les engager à perfectionner cette branche d'industrie.

109. NOTICE SUR LE FLEUVE AMOUR, sur la situation actuelle des contrées environnantes et des peuples qui les habitent. (*Sibirsky Vestnik* ; juillet 1824, n. 13 et 14, p. 265.)

Le fleuve Amour, appelé par les Toungousses *Schilki*, par les Mandchoux *Sakhalin-Oula*, par les Chinois *Quélong-Kiang*, provient de la réunion de plusieurs rivières, qui prennent leurs sources dans l'intérieur de l'empire de Russie, ou non loin de ses frontières, et il se jette dans l'Océan oriental. D'après les cartes chinoises, la longueur de son cours est de 7,000 lieues, qui équivalent à 3,500 verstes (près de 800 lieues). Ce fleuve est très-poissonneux. On y pêche des esturgeons (*kouloujki*) qui pèsent jusqu'à 40 pouds (environ 1,200 livres de France), des carpes, etc.; et très-fréquemment on y trouve des perles, ainsi que dans les différentes rivières qu'il reçoit. Ce dernier commerce, exercé par des plongeurs, appartient au Bogdo-Khan, bien que jusqu'à présent on n'ait reçu de lui qu'une seule perle assez petite, et d'une eau de médiocre beauté. Les plus belles se rencontrent dans les autres fleuves qui se jettent dans l'Océan oriental. Tous les ans on expédie des huit camps mandchoux un grand nombre de plongeurs, qui sont tenus de fournir au Bogdo-Khan 1,104 perles fines. Celles qui ne sont pas d'une belle valeur sont rendues pour être changées contre d'autres.

D'après les descriptions de la géographie chinoise, on trouve les villes suivantes sur les bords du fleuve Amour : Sur la rive occidentale, *Sakhalinoula* ; sur la rive orientale, *Aikhoures* ; sur les bords du lac Barkha-Omo, trois villes *Djalasson*, *Tchendé* et *Teldéni* ; sur la rive méridionale, *Merquiène*, et à l'embouchure de la rivière *Khorol-Biro*, *Tchitchagar*. C'est dans cette ville que Djangoune réside avec son armée. On trouve dans les environs un grand nombre de villages habités. A partir du lac que nous venons de nommer, l'Amour se dirige vers l'orient, après s'être réuni au grand fleuve de Khountoun-Gayan.

Le pays qui s'étend depuis la rive septentrionale de l'Amour, et limitrophe du gouvernement d'Irkoutsk ; n'a qu'une seule ville, *Tcitsikar*, bâtie par les Chinois en 1692, pour protéger la frontière. Elle est située sur le bord même de l'Amour, et entourée d'une double muraille. Les rues en sont étroites ; les maisons en sont de terre ; mais c'est là que réside le com-

mandant de la garnison, et que se rendent les marchands. Le pouvoir de ce chef militaire s'étend jusque sur les villes de *Merquienne* et de *Sakhalin-Modouri-Oula-Khoton* (ville de la rivière Noire), nouvellement bâties. La première, située sur la rive orientale de l'Amour, dans une belle plaine, est beaucoup plus riche et beaucoup plus peuplée que la dernière.

Cette contrée est occupée par différens peuples, dont les principaux sont les *Daoures*; ce sont les plus anciens habitans du pays. Ils sont grands, bien constitués et très-laborieux. Quoique toujours environnés de peuples de caractères différens, et ignorant l'agriculture, ils n'en ont pas moins cultivé la terre, et construit des habitations.

Les *Solones* sont plus forts et plus courageux que les *Daoures*. Leur habillement, qui consiste en peaux de loups et de tigres, ressemble beaucoup à celui des *Toungousses*. Leur grande occupation est la chasse, et rien n'égale l'instinct et la vitesse des chiens qu'ils dressent à cet exercice. Les martres de cette contrée sont renommées pour leur belle couleur et leur luxe. Ni la rigueur du froid, ni le grand nombre de tigres dont le pays est infecté n'empêchent les *Solones* de partir chaque année pour les expéditions. Les plus belles peaux sont réservées pour le *Bogdo-Khan*; les autres sont achetées par les mandarins du lieu, et par les marchands de *Téitsikar*, qui sont obligés de les payer fort cher.

La rive méridionale de l'Amour n'offre qu'un climat rigoureux, en raison de la multiplicité des forêts et de la hauteur des montagnes. C'est le lieu où l'on exile les criminels. On y trouve quelques villes : 1°. *Kirin* sur la rivière de *Songari*, où réside un chef mandchou, qui prend le titre de lieutenant de *Bogdo-Khan*. 2°. *Pétoune*, plus petite que *Kirin*, et habitée seulement par des soldats mandchoux et des exilés. 3°. *Ningouta*, considérée comme le lieu de naissance des ancêtres de la dynastie actuelle des *Bogdo-Khans*. Là réside également un chef mandchou, dont l'autorité s'étend sur les colonies environnantes, et sur les peuples qui habitent sur les bords de l'Amour, de l'Ouzoura et le long du bord de la mer. Ces peuples sont connus sous les noms de *Youipi*, *Tamzis* et *Ketkhennes-Tamzis*. Les deux premiers sont doux, mais grossiers et ignorans. Ils ne sèment ni blé, ni sarrasin; seulement ils cultivent un peu de tabac.

Tout le pays qu'ils occupent est couvert d'épaisses forêts, et envahi par des nuées d'insectes, dont ils ne peuvent se garantir qu'au moyen de la fumée. Leur habillement ressemble assez à celui des Mandchoux. Au lieu de chevaux ils emploient des chiens qui sont assez forts pour parcourir, sans se reposer, 100 lieues chinoises, ou 50 verstes russes. Les Ketkhenes-Tamzis habitent sur les deux rives de l'Amour, et parlent une langue connue sous le nom de *futta*, autre que celle des Mandchoux, et employée également par les *Guissiakés*, qui sont près de la mer au nord du fleuve Amour. Cette langue a cependant beaucoup de rapport avec celle des Toungousses. Les Ketkhenes-Tamzis sont bien plus civilisés que les deux peuples dont nous venons de parler. Leur extérieur et leur habillement diffèrent également beaucoup. Ils rassemblent leurs cheveux sur la nuque, les attachent et les enferment dans une capote de bourse. Ils paient leur tribut en martres et en zibelines.

Vis à-vis l'embouchure du fleuve Amour se trouve l'île de Sakhalin, séparée du continent par un détroit fort resserré. Ses habitants, assez semblables aux Ketkhenes-Tamzis, font le commerce avec les peuples de la rive occidentale du fleuve. Le Bogdo-Khan-Kansi, curieux d'obtenir sur cette île des détails positifs, y a expédié plusieurs mandarins, avec ordre de l'explorer. Ils ont parcouru l'île entière, à l'exception de la côte orientale; mais ils n'ont rapporté pour toutes notions que le nom des habitations auprès desquelles ils ont passé. S'il faut les en croire, les habitants de cette île sont d'un caractère paisible. Ils n'entretiennent ni chevaux ni bétail, et ne font usage que des rennes.

110. GÉOGRAPHIE DE L'AFRIQUE. Lettre de Tripoli, 10 fév. 1826.
— J'ai lu les questions de M. Malte-Brun sur Tripoli et l'Afrique Septentrionale. On suppose sans doute en France que c'est une chose facile pour un habitant de Tripoli d'y répondre. Le fait est que la chaîne des montagnes de *Charian* et de *Tarhona* n'est qu'à deux petites journées des jardins qui environnent la capitale, d'où on les distingue facilement à la simple vue; cependant il y a peu de chrétiens qui y soient allés. *Tarhona* forme, vers le cap Mesurata, l'extrémité orientale de cette chaîne qui, par celle de *Tissati*, *Ouadalete*, etc., se réunit vers l'ouest-nord-ouest aux montagnes de la régence de Tunis. Il paraît qu'au

sud-est, au delà de *Beni-Oulid*, elle se lie aussi aux montagnes du *Soudan*. Je n'ai encore trouvé personne à Tripoli qui connaisse les noms de *Notus* et de *Mokra*.

Des environs mêmes du château de *Gharian* on découvre fort bien la Méditerranée. Il n'y a point d'année qu'il ne tombe de la neige sur toute l'étendue de la chaîne; elle commence ordinairement en décembre, et souvent ne disparaît qu'au mois de mars. Comme une chose extraordinaire et sans exemple depuis l'année 1792, nous eûmes, le 18 janvier dernier, une forte ondée de neige dans la ville de Tripoli. La température était, à 6 heures du matin, à 2°. thermomètre de Réaumur; mais au moment de l'ondée, à 9 heures, elle se trouvait à 5°. Déjà en novembre le major Gordon-Laing l'avait vue à 4°. au dessus de la glace à *Ghadames*. On m'assure que souvent la neige a 5 pieds de profondeur sur les montagnes de *Gharian*; à *Beni-Oulid* même elle se trouvait à 3 pieds dans les derniers jours de 1824.

Il n'y a aucun doute qu'il existe des juifs en grand nombre sur ces montagnes; très-probablement ils descendent de ceux qui, sous l'empire romain, occupaient la Cyrénaïque; peut-être aussi sont-ils les parens des Philistins répandus dans la chaîne de l'Atlas, surtout dans l'empire de Maroc et au milieu des *Brébers*. Quant à ceux de la régence de Tripoli, je ne négligerai rien pour me procurer des renseignemens positifs sur leur ethnographie, et particulièrement sur leur langue et sur leur écriture.

Les dernières nouvelles reçues du major Gordon-Laing étaient datées de Touat, au centre du grand désert. Il paraît qu'il avait quitté *Ghadames* au mois de novembre, avec le premier cheykh de cette ville, qui possède un établissement, des femmes et des enfans à Tombouctou. Hâtita, prince Targhi ou Tewaryk, ami du capitaine Lyon, et que j'ai eu occasion de voir ici, en 1824, avait accompagné le major jusqu'à Touat, et l'y avait laissé en parfaite santé, servi et escorté comme un prince. J. GAAGRAE DE HANSEN. (*Bull. de la Soc. de Géogr.*; t. V, mai et juin 1826, p. 680.)

III. NOTES SUR L'ÉGYPTE. Lettre du Kaire, décembre 1825.— Je vois souvent le Defterdar-Bey, et m'entretiens beaucoup avec lui du Sennar et du Kordofan. Sa carte existe effective-

ment.... Ce n'est pas le seul monument de son voyage dans ces contrées ; il a rédigé un journal qui , outre qu'il traite de ses opérations militaires , fait aussi mention d'observations sur le pays , les habitans , et entre dans des détails très-intéressans sur le commerce , les produits , les exportations , les guerres des peuplades nomades qui entourent ces États ; enfin , sur l'histoire de ces peuples. Le Desterdar est un Turc éclairé , qui descend d'une famille noble de la Macédoine , et dont le père était gouverneur de Salonique ; il a quelques connaissances en géométrie. Je lui ai fait cadeau d'un sextant , dont il connaît l'emploi. L'école militaire n'est plus à Boulâq ; elle est établie à l'ancienne ferme d'Ibrahim-Bey , local qui a été disposé pour recevoir 1,000 à 1,200 jeunes gens. 700 y sont aujourd'hui occupés , du matin au soir , à y apprendre à lire et écrire. 30 jeunes gens , assez au courant de la langue italienne , sont sous la direction d'un Sicilien , qui leur apprend l'anatomie ; 30 autres enfans du pays suivent un cours de médecine , sous la direction d'un homme instruit , élève de l'école de Paris , et qui professe en turc.

Toutes vos vues et vos bonnes intentions sur les vignobles sont réalisées. L'Égypte possède aujourd'hui des vignes de toute espèce et qualité , tant de France que de l'Archipel et de l'Asie ; J'ai mangé , l'été dernier , du raisin aussi bon que le meilleur chasselas de Fontainebleau. Le Kaire est entouré de jardins qui en produisent en grande quantité. Les palais des grands , situés dans l'île de Roudah , sur la plaine entre le Khalydj et le Nil , depuis la prise d'eau jusqu'à Boulâq , en sont chargés. L'ancien palais de Mourâd-Bey , à Gyzeh , est réparé , et a un jardin immense , où des berceaux de vignes forment un ombrage perpétuel ; à côté , les maisons de campagne de Topous-Oglou et du Selicktar-Agha rivalisent en culture de cette plante et de nos arbres fruitiers d'Europe. Dans toutes les capitales des provinces , des palais ont été construits par les beys gouverneurs , et tous ont des jardins chargés de vignes , avec des allées bien percées , et à ligne droite. Schoubra a trouvé des rivaux. En général , la culture des jardins a réussi et prospéré. Tous les jardiniers d'Égypte sont des Grecs de l'Archipel , surtout de Scio. (*Bull. de la Soc. de Géogr.* ; t. V , n^{os}. 37 et 38 , p. 683.)

112. NOTIONS DES ANCIENS SUR LES SOURCES DU NIL ET SUR LES INDÉS-Occidentales (l'Amérique). (Corresp. astron.; geogr., etc., du b^{on}. de ZACH; 14^e. vol., n^o. 4, 1826, p. 385.)

On a si souvent cru, dit ce savant, avoir découvert les sources du Nil : les a-t-on trouvées ? D'Anville, dans une dissertation pour prouver qu'on ne les a point encore découvertes, a montré que Ptolémée était mieux instruit sur ce point que ne l'ont été tous les géographes modernes. Sénèque, dans la préface au 1^{er} livre de ses *Questions naturelles*, a dit : « Quantum » est quod ab ultimis littoribus Hispaniæ usque ad Indos jacet ? » paucissimorum dierum spatium, si navem saus ventus implevit. » *Quelle est la distance de la dernière côte d'Espagne aux Indes ? Il faudra peu de jours pour la parcourir, si le vaisseau a le vent favorable.* La navigation de l'Espagne aux Indes (occidentales) n'était donc pas inconnue du temps de Sénèque ; au moins croyait-on alors à la possibilité et même à la facilité du trajet, Les auteurs qui en parlaient avec plus de détail, ajoute M. de Zach, sont probablement perdus. Qui sait si ce n'est pas ce passage de Sénèque qui a frappé les Colomb, les Vespuce, et qui les a enhardis à tenter cette navigation ? Il ne faut pas oublier le passage si connu de l'une des tragédies que beaucoup d'érudits attribuent au même philosophe, et dans lequel l'Amérique semble clairement désignée. Les anciens, dit l'auteur de la *Correspondance*, avaient des connaissances que nous n'avons plus, que nous n'avons jamais eues, et que peut-être nous n'aurons jamais.

A. D. V.

113. NOUVELLE COLONIE FORMÉE A NATAL. (*Representative*, fév. 1826; *Galign. Messeng.*; Paris, 9 fév. 1826)

Une société de spéculateurs du Cap-de-Bonne-Espérance a formé récemment, sur la côte méridionale d'Afrique, un petit établissement pour le commerce de l'ivoire. En 1823 et 1824, des négocians du Cap avaient fait plusieurs voyages à la baie de Delagoa, et rapporté, en retour, une certaine quantité de défenses d'hippopotame, article dont, jusque-là, les Portugais et les naturels du pays faisaient peu de cas. Les bénéfices que produisit la vente de cet objet prouvèrent que l'ivoire du cheval-de-mer vaut 50 pour 100 de plus que celui de l'éléphant. Depuis lors, le premier de ces articles fut très-recherché. C'est ce succès imprévu qui suggéra l'idée et le projet du nouvel

établissement dont il s'agit. Le navire le *Salisbury*, équipé et frété à grands frais, et ayant à bord le lieutenant Farewell, l'un des actionnaires, après avoir longé la côte de Natal, et exploré plusieurs rivières, entra enfin dans le havre de ce nom, lequel n'avait peut-être pas été fréquenté depuis un demi-siècle. Le voyage ne fut pas heureux sous un point de vue commercial : on ne put se procurer qu'un demi-tonneau d'ivoire ; mais le lieutenant Farewell eut occasion d'ouvrir avec Chaka, roi des Zoolos, ou, comme les naturels de la baie de Delagoa les appellent, Olontoutes, des communications qui aboutirent à une invitation de la part de ce souverain de former un établissement à Natal.

Au mois de juillet 1824, Farewell, qui était retourné au Cap, en repartit à bord d'un schooner de 30 tonneaux, avec une vingtaine de personnes, dont deux ou trois Hottentots. Le 8 août suivant, Chaka lui fit la concession d'une étendue de 35 à 40 milles de côtes, sur environ 100 milles de profondeur vers l'intérieur du pays. Le lieutenant Farewell, en retour, fit à ce roi un présent consistant en grains de collier de couleur, en cuivre et en draps. Le vaisseau qui devait transporter les nouveaux colons était destiné à entretenir une communication constante entre l'établissement et le Cap ; mais il périt par le feu, dans sa traversée pour retourner à ce dernier port.

Ce ne fut qu'un an après, dans le courant du mois de mai, que l'on reçut des nouvelles de la colonie de Natal. Le premier soin du lieutenant Farewell avait été de fonder le matériel de l'établissement, et il l'avait placé au nord du havre, près de l'aiguade. Les bâtimens consistaient en 3 petites maisons et quelques huttes construites en bois et en argile ; le tout enclos d'un mur de 5 à 6 pieds de hauteur, destiné à les garantir des atteintes des tigres et des loups qui, tous les soirs, s'en approchaient en troupes nombreuses. M. Farewell s'occupait de la construction d'un espèce de fort avec un mur de 6 pieds de hauteur sur 3 d'épaisseur, et des plates-formes propres à recevoir de l'artillerie. Le sol produisait en abondance du grain et des légumes ; le gibier et le bétail étaient communs, mais les colons manquaient de pain et de farine. Ils vivaient en bonne intelligence avec les naturels du pays, et sous la protection du roi, qui paraissait avoir beaucoup de considération pour les

Européens. Trois rivières, dont aucune n'est navigable, traversent l'établissement. Les habitants étaient au nombre de 250, dont 100 y avaient été envoyés par Chaka, pour protéger cette colonie naissante. Le port peut recevoir des bâtiments qui ne tirent pas plus de 9 pieds d'eau.

Le 13 septembre dernier, le vaisseau de S. M. B. *le Lever*, visita l'établissement. M. Farewell ne paraissait pas encore en mesure d'ouvrir un commerce d'une certaine étendue; cependant il avait recueilli environ 4 tonneaux d'ivoire venant, en grande partie, des contrées méridionales. Il en avait un dépôt près de la rivière de Ants; mais comme chaque dent doit être transportée par terre l'espace de 80 milles, ce genre de trafic devait être sujet à éprouver des lenteurs et des obstacles. Le voisinage des tribus ennemies avait jusque alors empêché le lieutenant Farewell de chercher à ouvrir des communications directes avec la colonie-mère; mais Chaka, informé des dispositions hostiles de ces tribus, avait résolu de faire une expédition contre les Caffres de la frontière, et de *n'en pas laisser un seul en vie*. Tous les colons, excepté le lieutenant Farewell, avaient adopté le costume Caffre, qui consiste uniquement dans une peau d'animal passée autour de la ceinture:

114. RECONNAISSANCE ANGLAISE DE L'AFRIQUE AUSTRALE.

Le Lewis et le Barracouta continuent la reconnaissance des côtes de l'Afrique australe. La partie orientale a été examinée, et ils explorent maintenant la côte occidentale; on trouve déjà quelques traces de leurs travaux sur les cartes anglaises, notamment sur la mappe-monde de Gardner. (*Bullet. de la Soc. de géog.*; n°. 37 et 38, p. 669.)

115. MONNAYAGE DES ÉTATS-UNIS.

Le rapport annuel des opérations de la monnaie des États-Unis, soumis au congrès, a été imprimé. Le monnayage effectué dans le cours de l'année 1825 s'est élevé à 1,735,894 dollars, consistant en 5,178,760 pièces de monnaies différentes; savoir :

		Dollars.
En monnaies d'or. . .	33,494 pièces faisant .	156,385
d'argent. 3,621,186 <i>id.</i>		1,564,583
de cuivre 1,524,100 <i>id.</i>		14,926
	TOTAL. . .	1,735,894

Les monnaies d'or de l'année dernière ont rendu 63,185 dollars de plus que celles de 1824. Il n'est pas sans intérêt d'observer qu'une très-grande partie de cet excédant provient de l'or en lingot tiré de la Caroline septentrionale, la valeur des dépôts de cette matière, reçus pendant l'année, de cette partie du pays, s'étant élevée à près de 17,000 dollars, valeur plus que triple de celle que l'on ait obtenue à aucune époque, de la même source, depuis l'année 1804. La valeur de l'or en lingots provenant des pays étrangers peut être estimée très-approximativement à la somme de 139,000 dollars; savoir : à 45,000 d. pour l'Afrique, à 75,000 d. pour le Mexique, l'Amérique du sud et les Indes-Occidentales, et 19,000 d. pour d'autres sources d'un ordre secondaire, qui ne sont pas positivement connues. Nous ne sommes pas à portée d'établir, même par des données passablement approximatives, l'état des approvisionnemens en or que possède le monde civilisé. La masse de ce métal, qu'absorbent le monnayage et le commerce, doit augmenter chaque année; mais nous croyons que les *grandes* sources d'où on le tire sont moins productives qu'elles ne l'étaient il y a un demi-siècle. Les rapports mis sous les yeux du comité des lingots, démontrent que la quantité trouvée au Brésil, le plus productif de tous les pays en fait d'or, était moins considérable au commencement de ce siècle qu'elle ne l'avait été à des époques antérieures, et elle n'a pas augmenté depuis. La province de la Nouvelle-Grenade, aujourd'hui partie intégrante de la Colombie, qui de même autrefois produisait une grande quantité d'or, n'en fournit plus à beaucoup près autant. Pendant l'année qui a pris fin au 30 juin 1824, il ne fut monnayé à Popayan que 604,613 dollars, tant en or qu'en argent. L'année suivante, la fabrication rendit, il est vrai, 838,622 dollars; mais cette augmentation, comparée aux anciens produits de cette monnaie, est insignifiante. Nous ne savons pas quels peuvent être ceux des autres établissemens de ce genre. Au Mexique, l'interruption presque totale de l'exploitation des mines, depuis plusieurs années (quoiqu'elle commence à se raviver), est un fait notoire. On ne connaît que très-imparfaitement le montant des produits de Bornéo; celui de la côte d'Afrique ne saurait être bien grand. Vers ces derniers temps, les mines de la Sibérie ont été abondantes; mais leurs produits se sont trouvés très-faibles à l'é-

peque où l'exploitation en Amérique était le plus entravée. Le peu d'effet qu'a produit sur les prix du continent d'Europe la cessation des approvisionnement d'argent de l'Amérique du sud, et ce, à une époque où plusieurs pays de ce continent s'efforçaient de rétablir une circulation métallique, est un fait remarquable qui prouve combien certaines circonstances dont on se doute peu doivent avoir influencé le cours monétaire des nations. (*Globe; Galign. Messeng.*; Paris, 25 juill. 1826.)

116. NOTICE SUR L'ÎLE DE TERRE-NEUVE et les îles voisines; par M. B. DE LA PYLAIE. In-8°. de 131 p., plus une carte grav. Paris, 1825; impr. de Lebel. (Ext. des *Annales de la Société Linnéenne*; nov. 1825.)

C'est le titre sous lequel M. de la Pylaie a publié les observations qu'il a faites dans ces contrées lors de son premier voyage en 1816, et pendant son second en 1819 et 1820 : ce travail est destiné à former l'introduction de la flore de ces pays. La notice forme un mémoire de 131 pages in-8°, accompagné d'une carte, et divisé en deux chapitres principaux, dont le premier comprend la partie qui traite de l'île de Terre-Neuve exclusivement : il est subdivisé en topographie générale et topographie particulière. Dans la première l'auteur traite, 1°. de la situation, de la forme de cette île et de sa hauteur au-dessus de l'Océan; 2°. de la généralité des végétaux que son sol produit; 3°. de l'identité et de la différence qui existent entre les végétation de Terre-Neuve et celle de la Laponie, de la Sibérie, de l'Islande et de l'Amérique septentrionale, et de nos montagnes de l'Europe tempérée; 4°. de la force végétative du sol de l'île; 5°. du climat; 6°. de la météorologie; enfin, 7°. des causes qui limitent le nombre des plantes à Terre-Neuve, avec une esquisse des périodes de la végétation.

La seconde section, comprenant la topographie particulière, fait connaître les divers points de cette grande île qu'a visités M. de la Pylaie. Ce sont, 1°. la baie du Désespoir, dans sa partie méridionale; 2°. la baie de Saint-Georges, à l'extrémité sud de la côte occidentale; 3°. celle d'Ingornachois, dans sa partie du nord; 4°. le Quipon, dont les caps forment les derniers prolongemens de son extrémité septentrionale, et près de là, 5°. la baie des Grignettes, en descendant sur la côte orientale au-dessous; 6°. la grande baie aux Lièvres, avec les deux

havres dont l'auteur a visité les environs ; puis, 7^o. la baie de Carouge, 8^o. celle de la Coudre, 9^o. enfin le havre de Crot, où il resta pendant toute la belle saison, en 1816.

Le second chapitre comprend les îles voisines de Terre-Neuve. Ce sont, 1^o. l'île Saint-Pierre, l'île Lanylade, réunie depuis 1783 à celle de Miquelon par une chaussée de sables : l'une et l'autre sont au sud de Terre-Neuve, enfin Belle-Île et Grouais, îles voisines situées sur la côte orientale. On peut suivre le naturaliste dans toutes ces localités sur une carte soignée qu'il a jointe à son mémoire.

L'auteur termine ce travail par une appendice dont la première partie expose une excursion dans l'intérieur de l'île de Terre-Neuve ; et la dernière présente un aperçu sur la lithologie de Terre-Neuve et des îles que nous venons de citer.

Tel est le plan de cet important travail sur une contrée qui avait rebuté jusqu'alors tous les naturalistes : il nous reste maintenant à exposer les faits les plus importants qui sont consignés dans une série d'observations si diversifiées.

L'île de Terre-Neuve, située près de la côte orientale de la partie nord du continent américain, se trouve vis-à-vis l'embouchure du fleuve Saint-Laurent, et n'est séparée des terres du Labrador que par un détroit large de 2 myriamètres : elle est longue de 55 myriamètres, sur 54 myriamètres dans sa plus grande largeur, et n'offre dans sa circonférence qu'une côte de rochers si déchirés par l'Océan, qu'elle se présente sur la carte sous un aspect comme festonné. Outre cette multitude de criques et d'anses qui se creusent de toutes parts, de grandes baies remontent dans l'intérieur du pays. On croirait qu'elles sont l'embouchure d'un vaste fleuve ; mais l'on ne rencontre ordinairement à leur extrémité que des rivières médiocres, que de simples cours d'eau qui n'ont d'importance qu'à l'époque de la fonte des neiges, ou quand la pluie tombe en abondance ; car du reste leur lit, jonché de cailloux roulés, reste presque desséché. Quoique la côte extérieure soit dégagée d'écueils, son approche n'en est pas moins souvent dangereux, par les brumes si fréquentes dans ces contrées. Il y a cependant des parties où ces brumes forment des bancs sur l'Océan, que les navigateurs peuvent traverser sans crainte, parce que l'on assure qu'elles n'approchent de la côte qu'à $\frac{1}{2}$ lieue, de sorte qu'il règne entre l'île et ses vapeurs une espèce de canal, par lequel les

navires peuvent toujours circuler. C'est un fait très-curieux, mais l'auteur ne peut le garantir, ne le connaissant que par indication.

Le sol de Terre-Neuve est fort montueux ; mais comme aucune de ses élévations ne conserve jamais de neiges ou de glaces perpétuelles, le climat étant le même qu'au 60°. de latitude sur l'ancien continent, l'on en peut conclure que les points-culminans de l'île sont inférieurs à 975 mètres (500 toises) au-dessus du niveau de l'Océan, limite de ces neiges et de ces glaces en Laponie. M. de la Pylaie ne pense pas que les plus hautes collines et les monticules puissent excéder 394 mètres (1,200 pieds) d'après les données fournies par leur végétation. La superficie du sol se partage en trois classes de localités. 1°. Les bas-fonds qui ne sont que des vallées étroites et tortueuses, ou des plaines tourbeuses, dont le sol spongieux est sans cesse imbibé d'eau : l'étendue de ces bassins renferme quantité de flaques, d'étangs ou de lacs, souvent sans écoulement, par la connexion des collines ; 2°. une forêt non interrompue d'arbres verts mêlés de bouleaux qui couvrent toutes les élévations, et ne s'arrête que vers leurs crêtes rocailleuses, plutôt par défaut d'une terre suffisante à l'accroissement des grands végétaux, que par la hauteur absolue du sol ; 3°. et des rochers, sur la crête de toutes ces hauteurs, n'offrant qu'une pelouse triste, d'une élasticité fatigante, composée de mousses et de lichens, encroûtant le sol, ainsi que dans les régions polaires. Les rochers des bords de la mer, toujours battus des vents, présentent la même nudité.

L'intérieur de Terre-Neuve étant inhabité, une forêt occupe les quatre cinquièmes de sa superficie : elle se compose des *Abies alba*, *nigra*, *balsamifera* ; du *Betula papyrifera* et du *Larix microcarpa*. Le *Betula lenta* ne croît que dans la partie méridionale de l'île, ainsi que le *Pinus strobus*. Le *larix* se tient ordinairement à la base des coteaux au point où finit le sol marécageux, ayant en première ligne quelques *Abies nigra* : les ces derniers sont réduits à l'état de chétifs buissons, et quelquefois ils vivent même tout-à-fait isolés dans la plaine marécageuse. Le *Sorbus aucuparia*, ainsi que l'*Acer montanum*, aiment au contraire la partie moyenne des coteaux.

Les vallons offrent une vingtaine d'espèces de saules, les *Alnus incana* et *serrulata*, le *Populus cordifolia* ; mais celui-ci ne

semble croître que sur la côte occidentale. Une espèce de cerisier et le noisetier se cantonnent également au fond des golfes sur la côte méridionale de l'île, sans remonter plus au nord.

Les parties les plus ombragées des bois produisent la *Monotropa hypopitys* et l'*uniflora*, si singulière par la blancheur éclatante et uniforme de tout le végétal. Dans les lieux plus ou moins frais et humides croissent diverses Orchidées, les deux *Streptopus*, qui remplacent ici le Sceau-de-Salomon d'Europe; le *Mitella reniformis*, les *Pyrola uniflora*, *secunda*, *minor*, etc., les *Lycopodium taxifolium* et *lucidulum*. Les vides ou éclaircis ont divers *Vaccinium*, des Groseilliers, le *Fanacula marylandica*, les *Mespilus canadensis* et amélanchier, l'humble *Coptis trifolia*; parmi les mousses, quelques *Viburnum*, l'*Aralia nudicaulis*, l'*Hieracium canadense*, les *Aster*, *Solidago*, enfin le *Tussilago palmata*.

Dans les lieux où les arbres ont été abattus, nous voyons abonder le Framboisier du Canada (*Rubus canadensis*), et l'*Epi-lobium spicatum*. La pomme-de-terre réussit à merveille, quand le fonds est de bonne qualité et dans une exposition au midi.

Les endroits dont le sol est précieux et peuplé plutôt d'arbustes que d'arbres élevés, produisent une grande quantité de *Linnæa borealis*, les *Cornus Suecica* et *Canadensis*; les fraises y abondent également, mais quoique celles-ci soient fort agréables, elles m'ont paru moins savoureuses qu'en Europe. On les trouve également dans les terrains sablonneux, peu élevés au-dessus du niveau de la mer au bord des bois. C'est surtout dans ces parties inférieures, au voisinage des eaux, que croît l'*Heruleum lanatum*, qui est la plus grande ombellifère du climat arctique.

Les collines rocailleuses se couvrent par cantons du *Ledum latifolium*. Quand cette plante est échauffée par les rayons d'un soleil ardent, elle répand dans l'air environnant une odeur forte de résine. L'*Alnus serrulata*, aux îles Saint-Pierre et Miquelon, ainsi que sur la côte de Terre-Neuve, s'empare aussi des terrains pierreux et découverts : rarement il s'élève à plus d'un mètre de hauteur. Les parties plus élevées abondent en *Vaccinium Pensylvanicum* et *uliginosum* : ce dernier remonte jusque dans la partie supérieure des collines, parmi les

mousses, les lichens, les *Lycopodium alpinum* et *Mayanthemum bifolium*.

Les points culminans produisent l'*Empetrum rubrum* qui n'était encore connu qu'au détroit de Magellan; l'*Hudsonia ericoides*, *Diapensia Lapponica*, *Holcus Alpinus* Wallenb.; *juncus trifidus*, *saxifraga oppositifolia*, l'*Arbutus Alpinus* (j'omets les mousses et les lichens qui s'y trouvent dominans); plus bas l'on rencontre l'*Empetrum nigrum*, qui abonde principalement sur les rochers maritimes: sur les autres collines il se plaît avec les *Arbutus Uva-ursi*, *Betula nana*, et le *Vaccinium uliginosum*. C'est la région où se tiennent aussi les *Lycopodium complanatum*, *dendidero*, *clavatum* et *annotinum*; mais ils s'établissent plus particulièrement sur les pentes dont la constitution végétale se rapproche davantage de l'état sylvatique.

Le fond des vallées, ainsi que le bord des ruisseaux, offrent diverses plantes remarquables: l'on y trouve sur les rochers le *Rhodiola rosea*, *Prenanthes albida*, *Primula farinosa*, *Anemone cuneifolia*, le *Potentilla fruticosa*, qui se répand également dans la plupart des bas-fonds marécageux. C'est surtout dans ces derniers qu'on voit le *Castilleja albida*, l'*Iris virginica*, les *Myrica gale* et *cerifera*, et la majorité des graminées, parmi lesquelles habitent les *Spiranthes æstivalis*, *Platanthera lacera* et *hyperborea*, un autre *Platanthera*, bien remarquable par ses fleurs qui joignent à leur éclat une odeur fort agréable.

Les plaines tourbeuses ont leur sol encroûté de sphaignes, de *Dicranum*, parmi lesquels vivent les *Schonus albus*, des joncs, divers *Carex*; la Sabine devenue couchée, l'*Oxycoccus vulgaris* (*Vaccinium oxycoccus*) et l'étrange *Sarracenia*, genre que l'auteur a érigé en famille: les touffes de cette plante (*Sarracenia purpurea*) s'y font remarquer par la couleur uniforme d'un rouge obscur des tiges et de fleurs, qui contraste avec la nuance d'un jaune ordinairement très-pâle du reste du sol. En été ces localités sont parsemées des épis soyeux et mobiles de diverses espèces d'*Eriophorum*. Dans certaines parties de ces bas-fonds, nous rencontrons quelques orchidées fort remarquables appartenant au genre *Arethusa*, l'élégant *Platanthera fimbriata*, le *Calopogon pulchellus* placé d'abord parmi les *Cymbidium*, le petit *Schizaea filifolia* de l'auteur retrouvé depuis au détroit de Magellan, par M. Gaudichaud.

Les eaux stagnantes ont quelquefois sur leurs bords les *Typha*

latifolia, *Sparganium natans* et *ramosum*. Quand ces eaux sont peu profondes, nous voyons s'élever de toutes parts, à l'île Saint-Pierre, les hampes florales du *Lobelia Dortmanna*, et de l'*Eriocaulon sexangulare*, qui forment quelquefois comme une espèce de petit boccage d'un effet d'autant plus étrange, qu'il semble n'avoir pour base que la surface mobile du liquide : les feuilles de ces plantes restent toujours enfoncées au fond des eaux. A leur surface viennent flotter au contraire celles des *Nymphæa advena* et *odorata*; ce dernier n'était connu qu'en Sibérie. Le premier ayant ses fleurs jaunes, et le second de couleur blanche remplacent ici les *Nymphæa lutea* et *alba* de l'ancien continent. Quelquefois l'on rencontre aussi le *Menyanthes trifoliata*, mais plus communément à l'île Saint-Pierre qu'à Terre-Neuve.

Les parties littorales ont aussi leur végétation particulière : ainsi qu'en Europe nous retrouvons encore ici les dunes de Miquelon couvertes d'*Arundo arenaria*, d'*Elymus arenarius*, mais je n'ai plus observé que ce dernier dans la partie nord de Terre-Neuve. Ça et là l'on y rencontre parmi les rochers, et sur les pelouses voisines, deux ou trois espèces d'*Iris*, quelques *Triticum* et un *Festuca*; on trouve un *Hordeum* nouveau à la baie Saint-Georges. Là encore un *Convolvulus* rampant s'enlace autour des chaumes, des graminées arénicoles, et remplace pour ces localités le *Convolvulus soldanella* des côtes de France. Il en est de même relativement à un *Statice* voisin du *limonium* et surtout du *tartaricum*. Les *Salicornia herbacea*, *Chenopodium maritimum* et quelques *Atriplex* habitent les galets au fond des golfes : l'on y rencontre surtout dans le nord de Terre-Neuve une grande Cinéraire, dont l'analogue ne se retrouve qu'au détroit de Magellan. La Pulmonaire maritime abonde aussi sur les galets, ainsi qu'au bord des mers septentrionales de l'ancien continent.

L'auteur s'est borné dans ce chapitre à mentionner les espèces qui peuvent le mieux caractériser les localités, et montrer combien, malgré un intervalle de 800 lieues, la végétation de ces contrées américaines présente d'analogie avec celle de l'Europe.

La somme de la végétation de ces contrées présente un rapport singulier avec celle des plantes observées en Laponie par Linné et Wahlberg. Le pays ne produit, selon ces auteurs,

que 497 phanérogames, composant 212 genres, dont 102 espèces appartiennent à la section des glumacées. La flore de Terre-Neuve possède également 210 genres, comprenant 445 espèces, dont 100 glumacées. Quoique M. de la Pylaie ait peu pénétré dans l'intérieur des terres, la similitude des lieux le porte à croire que la totalité de ces végétaux n'excède pas d'un quart la quantité qu'il indique. Parmi ce nombre il n'y a qu'une très-petite quantité d'espèces et de genres, qui appartiennent au climat américain, et quant aux autres qui semblent indigènes sur toutes les parties froides du globe, l'auteur aime à les suivre sur l'ancien continent, et à comparer leur multiplication et leur diminution selon les latitudes, les localités et leur hauteur absolue, soit dans les régions polaires, soit sur les hautes montagnes de la zone tempérée. Cette comparaison des localités, à laquelle lui ont beaucoup servi les travaux de Wahlenberg n'est pas un des chapitres les moins intéressans de ce mémoire ; et si l'on voit, dit-il, dans un pays où le sol est six mois entiers enseveli sous la neige, diverses plantes d'une extrême délicatesse, celles-ci ne croissent que dans le fond des bassins, où les eaux tiédies par une chaleur concentrée de l'été, leur permettent de remplir tous les périodes de la vie végétale : c'est ainsi que s'explique l'émigration des orchis, des utriculaires, des centaurelles, du pingicula, végétaux éphémères, jusque sous le climat du cercle polaire : quelques semaines leur suffisent pour qu'ils naissent, fleurissent et conduisent leurs graines à une maturité parfaite. Mais il n'en est pas ainsi pour le *Primula farinosa* : cette petite espèce, devenue ici littorale, développe sa semence une année, et ne complète que l'année suivante sa maturation. M. de la Pylaie remarque aussi combien les végétaux changent de port et de localité selon les latitudes dans ces îles : il trouve rampante dans les marais la sabbine, le génévrier sur la pente des collines, les petits bouleaux dans leur partie supérieure : il remarque aussi que si les espèces arctiques remontent successivement sur le sommet des hautes montagnes, avant de disparaître du globe, dans ses régions plus ou moins chaudes, certaines espèces des latitudes tempérées qui habitent la plaine deviennent littorales dans la région polaire. Divers rosiers, l'*Alnus glutinosa*, le *corylus*, la Salicaire, le *Sedum telephium*, nous offrent des exemples

de ces mutations sur les deux continents. Ceci nous prouve que ces sortes de végétaux ont un besoin plus impérieux encore d'un certain degré de chaleur dans le sol qui les porte, qu'ils ne souffrent de l'action d'une atmosphère qui leur est étrangère ; qu'en second lieu, comme la température du sol, dans l'intérieur du pays sous ces latitudes, doit descendre au-dessous du point où elle se trouve maintenue sur le littoral, par la température de l'Océan qui s'élève à 4 à 5°. au-dessus de sa chaleur moyenne ; le rivage reçoit nécessairement par la gravitation des eaux, jointe à la tendance de leur calorique à se mettre en équilibre, une quantité de celle-ci, qui rend le sol de la côte, en hiver, le moins froid intérieurement de toute la contrée.

Quoique la situation de Terre-Neuve corresponde à la partie moyenne de la zone tempérée en Europe, c'est-à-dire depuis l'embouchure de la Loire jusqu'à celle du Rhin, son rapprochement du haut Canada, et sa contiguïté pour ainsi dire avec les terres du Labrador y déterminent le climat qu'on désigne par le nom de climat de Sibérie. Aussi ne peut-on élever avantageusement à Terre-Neuve d'arbres fruitiers, et encore moins la vigne, qu'un ancien ouvrage anglais disait y réussir parfaitement. Comme celle-ci ne peut mûrir avantageusement ses raisins que par une température qui ne descende jamais au-dessous de $+ 8^{\circ}$. 7', et pendant l'hiver au-dessous de $+ 1$; un tel climat ne se rencontrant point en Amérique au-delà de 4° . de latitude, il est aisé de reconnaître combien une pareille assertion est erronée. Elle n'était dictée sans doute, ainsi que le reste de l'ouvrage, que par des vues entièrement politiques.

Au lieu de rencontrer l'intérieur de l'île occupé par ces forêts majestueuses d'arbres verts qu'on voit dans l'Amérique septentrionale, M. de la Pylaie n'a trouvé à Terre-Neuve que des arbres chétifs, hauts de 97 à 146 décimètres ; et très-rarement de 162, proportions qui vont même en décroissant de plus en plus, à mesure qu'on approche de l'extrémité septentrionale de l'île. La grosseur des troncs répond à leur peu d'élévation ; ils n'ont ordinairement que 32 centimètres de diamètre, et jamais ils n'en excèdent 48, pendant toute leur existence qui est d'un siècle et demi tout au plus, d'après le nombre de leurs cercles concentriques. Ces petites dimensions empêchent que la marine puisse trouver de grandes ressources dans

les forêts de Terre-Neuve, les arbres n'y étant propres qu'à la construction des petits navires, ou bien à former les pièces supérieures dont se composent la mâture ou les vergues de ceux du premier ordre. L'île Saint-Pierre devient encore moins importante sous ce rapport, parce qu'elle ne produit pour arbre principal que la plus petite espèce de la famille des conifères : l'abies *Fraseri* qui compose à lui seul les broussailles des vallons ; et même entre les monticules, occupe souvent toute la pente des coteaux, y composant un taillis haut de 80 à 95 centimètres, qu'on peut alors traverser avec assez de facilité en tout sens. L'on se croirait un géant au milieu de ces forêts entières réduites à un état nain, et comme rampantes aux pieds du voyageur. Complètement rabougri sur les flancs des hauteurs découvertes, il y devient véritablement filiciforme, n'offrant plus que des branches étalées horizontalement, dont les rameaux sont distiques comme les divisions d'une fougère. J'ai souvent remarqué que les plus extérieurs des groupes, lorsqu'ils avaient eu leur flèche mutilée, ou desséchée par les vents, redressaient une de leurs branches latérales ; que quand celle-ci périssait à son tour, une troisième se redressait encore ; mais je n'en ai pas remarqué davantage ; et comme la flèche morte persiste entre ces nouvelles branches, les sommités se trouvent ainsi comme inégalement trifurquées. C'est aux personnes qui cultivent des arbres verts à profiter de cet exemple que leur donne la nature.

Quant à la température de l'atmosphère, elle descend en hiver jusqu'à 7 et 8 degrés au-dessous de glace, et monte en été à 25 et 26°. vraisemblablement. Les chaleurs que M. de la Pylaie a éprouvées en parcourant les bois n'étaient certainement pas moindres que cette température. Les herborisations y sont alors d'autant plus pénibles qu'on y est assiégé par des légions innombrables de petites moustiques dont les piqures sont souvent suivies d'accidens plus désagréables que dangereux : la tête enfle, les yeux se ferment par le gonflement des paupières et l'on a même souvent quelques accès de fièvre. Au milieu de novembre la neige commence à couvrir le sol, pour ne disparaître que vers la fin du mois de mai l'année suivante ; de sorte que la végétation, ainsi qu'au sommet du mont St.-Bernard, ne reprend une nouvelle vie qu'aux approches du solstice d'été.

Le mémoire de M. de la Pylaie sur ces contrées renferme quantité d'observations nouvelles, de descriptions soignées des localités qu'il a visitées; son excursion dans l'intérieur de la partie nord offre même un intérêt particulier par les difficultés des lieux et les dangers qu'il a courus avec ses 2 compagnons, MM. Lécuyer et Bourrhis, pilote à bord de la frégate la *Cybèle*. M. De la Pylaie n'a négligé non plus aucune occasion de donner des témoignages de sa reconnaissance envers MM. de Kergariou, de Bougainville, Bosc, Desrotours et de Robillard, qui lui ont procuré les moyens de rendre le plus fructueux possible des voyages qu'il entreprenait à ses frais, par amour pour la science.

117. QUELQUES DÉTAILS SUR L'ÎLE DE CHILOÉ. — Extraits d'une lettre particulière de Rio de Janéiro, du 22 déc. 1825. (*Annal. marit. et colon.*; n^{os} 5 et 6, mai et juin 1826, 2^e partie, p. 635.)

Parmi le petit nombre de renseignemens que donne cette lettre, on remarque le peu de progrès qu'a faits l'île sous le rapport de l'agriculture, de l'industrie, et du commerce depuis 37 ans que le pilote Roque Moraledo écrivit un journal dont l'observateur actuel a eu communication. On n'y connaît point encore l'usage de la scie, et les planches, seul objet de commerce pour l'île, s'y font toujours à la hache. Quoique l'agriculture ait pris un peu d'extension, le Chilote continue à pousser péniblement avec le ventre, des pieux pour préparer la terre à recevoir les semences. On récolte peu de grains dans la province, et la pomme-de-terre est en général la base de la nourriture des habitans. D'après Moraledo, la population de Chiloe était, en 1786, de 26,689 individus. On l'évalue aujourd'hui à 40,000, dont 4,000 peuvent porter les armes. Les Chilotes sont généralement beaux hommes, bien constitués et bons soldats. Il n'y a point dans l'île de ville fermée. On appelle *Castro* le lieu principal; cependant le point le plus important est *San-Carlos*, où réside le gouvernement et la garnison. Ce port, ou plutôt cette rade, est la principale ou même la seule de l'île qui soit reconnue pour bonne. L'île serait d'une défense très-facile si elle était bien approvisionnée en moyens de résistance, et si les habitans étaient armés et exercés.

L'Archipel de Chiloe fait maintenant partie de la république du Chili. A. D. V.

118. DÉCOUVERTES DES ANGLAIS. DANS L' AUSTRALIE.

1°. On a découvert, près de la terre de Van-Diemen, un rocher qui s'élève au-dessus de l'eau, et qui a été reconnu par le vaisseau *le Rurik*, en 1822. Il est situé par lat. S. 44° et par long. E. $147^{\circ} 45''$, à 9 lieues E.-S.-E. d'Eddystone. C'est probablement le même rocher qui se trouve sur la carte de l'amirauté, sous le nom de Pedro Branco.

2°. *Kenn's Reef* (récif de Kenn) découvert par le capitaine Alexandre Kenn, du bâtiment *le William-Strand*, dans la traversée du Port-Jackson, au détroit de Torres, le 3 avril 1824. Il se compose de rochers et de bancs de sable, et s'étend vers le S.-E. et le N.-O. l'espace d'environ 9 milles sur 6 à 7 milles de largeur. Le capitaine Kenn le place par lat. S. $21^{\circ} 9'$, et par long. E. $155^{\circ} 49'$. Ce dangereux récif est sur la route des navires qui passent à quelque distance E. du canal tracé sur la carte générale de feu le capitaine Flinders.

3°. *Roxburgh-Island*, découverte et ainsi nommée par M. Wight, capitaine de la *Wedway*, le 5 mars 1824, pendant la traversée de Valparaiso, consiste en une terre élevée qu'on aperçoit à une distance considérable, et qui peut avoir 20 milles d'étendue de l'E. à l'O.; il la place par lat. S. $21^{\circ} 36'$ et long. O. $159^{\circ} 40'$, et à environ 160 milles O. par N. de l'île de Mangia.

4°. *Pearl and Hermes Reef*, par lat. N. $27^{\circ} 46'$ et long. O. 176° , est un récif qui a été vu, dit-on, pour la première fois par des baleiniers du *Pearl-Hermès*, qui y furent jetés par la tempête. Un grand banc a été aussi découvert sous la lat. N. $30^{\circ} 3'$ et long. E. $177^{\circ} 30'$ par un autre baleinier.

5°. *Avon's-Islands*, examinées par M. Sumner, capitaine de l'*Avon*, dans le trajet du Port-Jackson, au détroit de Torres, le 17 septembre 1823. Ces îles sont petites, basses et couvertes d'arbres. La direction en est E.-S.-E. et O.-N.-O. et elles sont à 2 milles de distance l'une de l'autre. Il s'en détache des récifs à l'E.-S.-E., ce qui n'empêche pas qu'elles soient d'un accès facile. Les matelots envoyés dans le bateau pour les explorer, trouvèrent de 9 à 20 brasses dans le canal qui les sépare. Le fond en est de corail; et il existe vers le S.-E. une ligne de

brisans, qu'on croit être le bas-fond de Bambton. Ces îles sont situées par lat. S. $19^{\circ} 30'$ et par long. E. $158^{\circ} 13'$.

6°. *Onascuse*, ou *île de Hunter*, est située par lat. S. $15^{\circ} 31'$, et par long. E. $176^{\circ} 11'$, au N.-O. des îles Fidjee. Elle est haute, assez étendue et bien peuplée. On y trouve quantité de porcs, d'ignames et de fruits des tropiques. Lorsque M. Hunter, capitaine de la *Dona Carmelita*, la visita au mois de juillet 1823, les naturels en paraissaient fort guerriers et étaient bien armés.

7°. L'île d'Alexandre I^{er}. par lat. $69^{\circ} 30'$, et long. O. 75° , et celle de Pierre, par lat. $69^{\circ} 30'$ et long. O. 90° ont été découvertes par le capitaine Billingshausen, qui vient de revenir d'un voyage de découverte exécuté par deux frégates russes. Le capitaine ne put approcher de ces îles de plus de 8 ou 10 lieues, et cela seulement du côté de l'O., à cause des glaces qui les environnaient.

Trois autres îles ont été vues par lord Byron, capitaine de la frégate anglaise *la Blonde*, dans sa traversée des îles Sandwich en Angleterre.

1°. *Malden-Island*, dont la pointe S.-O. est située par lat. S. $3^{\circ} 59'$ et long. O. 155° , fut découverte par le capitaine Byron en 1815. Comme elle ne se trouve indiquée sur aucune carte, on croit qu'elle était inconnue auparavant.

2°. *Starbuck-Island*, par lat. S. $50^{\circ} 58'$, long. O. $155^{\circ} 58'$, déjà connue.

3°. *Maouti-Isle*, lat. S. $20^{\circ} 8'$, long. O. $157^{\circ} 18'$, déjà connue. M. de Blosseville a bien voulu nous communiquer les renseignements suivans sur l'île de Roxburgh : il dit que les naturels l'appellent *Rorotonga*, qu'elle a été découverte en 1814 par le navire *le Seringapatam*, et retrouvée en 1823 par le capitaine Dibbs, commandant la goëlette *l'Endeavour*. Sa position, d'après le *Seringapatam* est..... lat. $21^{\circ} 14' 30''$ long. $160^{\circ} 13' »$
Id. le capitaine Dibbs..... *id.* 21 12 » *id.* 159 55 »
Id. le capitaine Wight..... *id.* 21 36 » *id.* 159 40 »
 D'après un autre journal..... *id.* 21 33 » *id.* 159 49 »

M. de Blosseville croit que la position du Pearl and Hermes Reef n'est pas bien déterminée, attendu que sur d'autres listes de découvertes on le place par $174^{\circ} 56'$ et par $176^{\circ} 25'$ O. de Greenwich. La position des îles Ajon lui paraît aussi devoir

être plus occidentale. (*Bullet. de la Société de Géogr.* : t. V, n^{os} 37 et 38, p. 669.)

 PLANS ET CARTES.

119. LA LEVÉE DES PLANS, traité élémentaire comprenant, etc.; par P. LAHALLÉ, prof. de mathémat. In-12 de 6 feuilles $\frac{1}{2}$; avec des pl. Paris, 1826; Rousselon.
120. ATLAS UNIVERSEL pour servir à l'étude de l'histoire et de la géographie modernes, par L. VIVIEN, 9^e liv. comprenant l'Égypte, la Perse, les Indes (2 feuell.), le Brésil. Prix, 10 fr. Paris, 1826; Menard et Desenne.
121. CARTE ADMINISTRATIVE, FORESTIÈRE ET COLONIALE DE FRANCE (donnant les villes, bourgs, villages, routes, rivières et forêts; et sur les marges, d'un côté tous les ports de mer, de l'autre toutes les colonies françaises, sur une échelle assez grande pour voir les détails). En 1 feuell. grand-aigle; par MAIRE. Pr. col. par département, 4 fr. Paris, 1826.
122. ATLAS DES ROUTES DE LA FRANCE, ou Guide des voyageurs dans toutes les parties du royaume, dressé par A. M. PERRON, petit in-8^o. de 10 f.; avec 116 petites cartes et 1 carte de France. Prix, 13fr. Paris, 1825; Ponthieu.
123. NOUVEL ATLAS DE LA FRANCE, etc., par MM. AUPICK et PERRON, gravé par MM. Malo frères, etc. 29^e liv.; de 3 feuell. Prix, 6 fr. Paris; Duprat-Duverger.

Cette livraison comprend les départemens des *Côtes-du-Nord*, de la *Gironde* et du *Puy-de-Dôme*.

124. PLAN TOPOGRAPHIQUE DE LA VILLE DE MARSEILLE et de la totalité de son territoire, levé sur l'échelle d'un mètre à 1,000 mètres et à 2,500 mètres, avec son figuré, ses chemins, rivières, torrens, montagnes, bourgs, hameaux, et les détails principaux de ses maisons de campagne ou bastides; par DELAVAU, ingén. Extr. du plan du cadastre parcellaire à l'échelle réduite d'un mètre à 25,000 mètres. En 2 feuell. grand-aigle de France. Prix, 15 fr. On souscrit, sans avance de fonds, chez Bossange et chez Piquet, à Paris.

La première feuille de ce plan contiendra la partie septen-

trionale du territoire de Marseille : la ville, ou le chef-lieu, les quartiers du Canet, de Saint-Louis, des Aigalades, de Séon, de Saint-Antoine, La Viste, Saint-Joseph, Sainte-Marthe, Château-Gombert, la Rose, les Olives, la Valentine, les Camoins, Saint-Just, etc.

La seconde feuille contiendra la partie méridionale du territoire : les quartiers de Saint-Geniés, Sainte-Marguerite, Mazargues, Saint-Loup, Saint-Marcel, les Iles de Pomègue, Ratoneau, le Château-d'If, le Port de Diendoné, les nouveaux bâtimens sanitaires destinés à la quarantaine de la fièvre jaune, etc.

« Chargé en 1810, dit M. Delavan, de continuer les travaux du cadastre parcellaire du département des Bouches-du-Rhône, qui avait été commencé en 1808, je conçus toute l'importance de mes fonctions dans un département qui tient un rang distingué en France, et remarquable sous tant de rapports.

» L'arpentage parcellaire qui, de 1808 à 1810, n'avait eu qu'une très-faible activité, fut successivement porté, à dater de 1810, sur les cantons d'Istres, de La Ciotat, d'Arles, de Peyrolles, des Saintes-Maries, du Martigues, de Salon, etc. Plus de la moitié de la surface du département fut arpentée par mes soins et sous ma surveillance. Un grand nombre de communes eurent enfin un cadastre régulier, jouirent du bienfait d'une exacte répartition de la contribution foncière. L'arpentage fait pour obtenir ce nivellement était la partie principale de mes travaux. Cependant je pouvais lier l'arpentage à quelques travaux accessoires qui, sans me détourner du but, pouvaient être d'une grande utilité. C'est ainsi que je me proposai de construire une grande carte du département, à l'échelle d'un à 50,000, que je remplirais au fur et à mesure que les communes seraient arpentées. Pour l'exécution de ce projet, il fallait que les plans des communes ne fussent pas levés isolément; il était nécessaire qu'ils fussent rattachés à des points préexistans, dont la position fût exacte et reconnue. Les triangles de Cassini me présentaient cet avantage. Quoique nos instructions n'exigeassent que des arpentages isolés de communes, seul travail nécessaire pour la confection du cadastre, je m'imposai une obligation qui me permettait d'atteindre un second but, qui avait aussi son utilité. J'ai successi-

vement placé sur la grande carte du département, les communes cadastrées, formant la moitié ou les trois cinquièmes de sa surface totale.

» Telle était la marche que j'avais adoptée et que je suivais invariablement, lorsque l'administration jugea à propos d'entreprendre le cadastre parcellaire de la ville et du territoire de Marseille.

« La ville a 2 kilomètres de diamètre; le territoire qui l'environne forme une seconde ville groupée autour de la première, et ayant un diamètre 4 fois plus grand. Il est couvert de 10,000 maisons de campagne défendues par de hautes murailles; les chemins qui y conduisent sont des espèces de rues, prolongement de celles de la ville principale, de la ville proprement dite. Cette disposition, qui n'existe qu'à Marseille, qui est l'effet et la preuve de la richesse et de la civilisation de ses habitans, présente un genre de difficultés que l'on ne rencontre ni à Lyon, ni à Bordeaux, ni dans aucune autre ville de France. Si l'on ajoute que ce territoire a 24,000 hectares, 72,000 parcelles de propriétés, en comptant celles de la ville ou du chef-lieu, qui est hérissé de collines et de hautes montagnes, environné au sud de côtes escarpées et très-irrégulières, on reconnaîtra que le lever de son plan cadastral était excessivement pénible et difficile. Je pouvais rattacher le plan de Marseille aux triangles de Cassini. Indépendamment du clocher des Accoules, situé dans la ville, j'avais dans les environs un triangle formé par les sommets des montagnes de Sainte-Victoire, Pilon-du-Roi, Gardelaban, et dont tous les élémens m'étaient donnés par ce grand astronome. Ce rattachement n'était pas le seul que je pouvais me procurer. Le baron de Zach, de 1808 à 1812, avait cherché à résoudre un problème intéressant, relatif au principe de l'attraction; cette recherche avait donné lieu à la formation d'un réseau trigonométrique des principaux points de la ville et du territoire de Marseille, qu'il avait rattachés à la méridienne et à la perpendiculaire de l'Observatoire de cette ville. Une base mesurée avec un soin extrême, au moyen de règles en bois parfaitement étalonnées, avait servi à calculer les côtés des triangles de ce réseau, qui étaient au nombre de 174, présentant 114 points différens. Le baron de Zach avait observé les angles de ces triangles avec un excellent théodolithe répétiteur : chaque

angle n'avait été adopté qu'après avoir été répété un certain nombre de fois. Je résolus de profiter de ce travail, en lui donnant le développement et l'extension qu'exigeait l'opération délicate qui m'était confiée. J'ai remesuré la base du baron de Zach, observé de nouveau les angles de ses triangles, rattaché à ses points 3 à 400 autres points du territoire de Marseille, et calculé les distances en mètres de tous ces points à la méridienne et à la perpendiculaire de Paris.

» J'ai partagé le territoire de Marseille entre sept ingénieurs du cadastre, mes collaborateurs, tous éprouvés par une longue pratique et aidés par quelques bons géomètres adjoints. C'est avec eux que j'avais exécuté les canevas trigonométriques particuliers sur lesquels chaque ingénieur devait appuyer ses détails. Des cercles non répétiteurs, mais d'une exactitude et d'un diamètre suffisant, avaient servi à la formation de ces canevas qui avaient en chacun leur base particulière, mesurée avec soin. Je prescrivis l'emploi d'un nouveau moyen qui devait ajouter à la précision qu'elles devaient procurer. Ce moyen consistait à tracer et à chaîner avec tout le soin possible de grands alignemens entre les points trigonométriques donnés de position, et à ne figurer les nombreuses parcelles qui se glissent le territoire qu'en les rattachant à ces alignemens. Passant sur les murailles, les chemins, les sentiers, les propriétés, les collines et les montagnes, sur les bastides ou dans leur voisinage, ces alignemens étaient autant de fils guidant les géomètres et les empêchant de s'égarer dans le vaste labyrinthe que présente un territoire aussi couvert, aussi peuplé, aussi ondulé que celui de Marseille. Au moyen de cette méthode, suivie rigoureusement par tous les agens que j'ai employés, les différentes parties du territoire ont pu être réunies avec beaucoup d'exactitude.

» Le graphomètre et la chaîne sont les seuls instrumens dont on s'est servi pour le lever des détails. Le premier m'a paru préférable à la planchette, à la boussole, etc. ; il est plus précis et moins embarrassant.

« Les détails du plan parcellaire de la partie rurale ont été rapportés sur des feuilles de papier grand-aigle à l'échelle d'un à 2,500, et ceux de la ville à l'échelle d'un à 1,000; toutes ces feuilles, au nombre de 123 pour la campagne, de 25 pour la ville, présentaient des carreaux de 25 hectares, dans l'inté-

rieur desquels les points trigonométriques avaient été placés au moyen des distances à la méridienne et à la perpendiculaire de Paris.

» Les 148 feuilles de papier grand-aigle ont été réduites à 2 feuilles de même dimension, au moyen de l'échelle d'un à 25,000; 10 et 25 fois plus petite que celle des détails. Cette échelle, quelque petite qu'elle fût, a permis de représenter les clochers, les moulins, les hameaux, toutes les bastides, leurs avenues, les chemins, sentiers, rivières et ruisseaux existans, les principaux accidens du terrain, les chaînes de montagnes et leurs ramifications, etc.

» C'est au moyen de la méthode des carreaux et du compas de réduction, que ce tableau d'assemblage ou plan topographique a été construit; cette méthode m'a paru préférable à celle du pantographe, qui ne peut être employée que pour les réductions et dessins qui n'exigent pas la dernière précision.

» Plusieurs personnes penseront que le plan que je me propose de publier fait un double emploi avec celui de M. Desmarest. Ce dernier plan est une réduction à l'échelle d'un à 2,500 de celui que ce géographe exécuta par les ordres du conseil municipal de Marseille, et qui devait servir au tracé des alignemens projetés dans cette ville. Il ne comprend que la ville et 7 à 800 hectares de la banlieue. Le mien, au contraire, extrait et réduit du plan cadastral et parcellaire à l'échelle d'un à 25,000, comprend la commune entière, dont la surface est de 24,000 hectares.

» Mon travail peut donc être considéré comme le complément de celui de M. Desmarest; il manquait à la ville de Marseille : jamais il n'avait été exécuté. »

125. CARTE ROUTIÈRE DE L'ARRONDISSEMENT DE BESANÇON, indiquant les routes royales et départementales, les chemins vicinaux, reconnus et divisés en 3 classes, par l'administration, suivant le degré d'utilité, dressée en suite des ordres du comte de MILON, préfet du Doubs. — *Idem*, de l'arrondissement de Pontarlier; imprimerie lithogr. de Chalandre fils, à Besançon.

126. CARTE DES ÎLES SHETLAND. (*Annals o' Philos.*; nov. 1825, pag. 593)

Il doit paraître assez extraordinaire qu'alors que des régions éloignées du globe étaient explorées avec soin par ordre du gouvernement, la géographie nautique de l'extrémité septentrionale des îles britanniques soit restée si long-temps négligée. Les îles Shetland, l'épouvantail, la véritable Charybde et Scylla des navigateurs du nord, sont restées, par cette raison, exclues des avantages du commerce, et arrêtées dans les progrès de leur prospérité. En outre elles sont, par leur situation, susceptibles d'offrir un refuge assuré, un point de relâche et de repos, non-seulement aux bâtimens qui font le commerce du nord, mais encore à ceux que le mauvais temps et d'autres causes inévitables pousseraient dans leur latitude. Si, indépendamment de ces circonstances, on fait attention à la nature de leurs côtes inhospitalières, à la dangereuse rapidité et à la variété des courans qui les avoisinent, on ne pourra apprendre qu'avec un vif intérêt qu'il a été enfin pris des mesures pour remplir, à cet égard, le vide qui existe dans la série de nos connaissances maritimes.

C'est pour arriver à ce but désiré que l'amirauté a envoyé, dans le courant du mois de mai dernier, aux îles Shetland, M. Thomas, inspecteur hydrographe. La côte de Shetland est, de tous côtés, fortement prononcée, proéminente, et coupée d'une multitude d'excellens havres, dont les caps sont les balises naturelles et impérissables. Il est peu de situations où, soit la possession, soit la privation d'une bonne carte, soit d'une aussi haute importance pour le navigateur; et une telle carte aurait encore cet avantage, qu'elle serait permanente, différant essentiellement en ce point, pour d'autres parties de la Grande-Bretagne, de nombre de cartes qui se trouvent sans cesse dans le cas de devoir être modifiées par les changemens résultant de l'action des vagues, considérée sous le rapport de la formation ou de la dissolution des bancs de sable sur des points où souvent, vu la rareté des havres, les meilleures cartes ne servent guère qu'à faire voir plus distinctement à l'infortuné marin l'écueil contre lequel son vaisseau doit inévitablement se briser.

L—r.

127. CARTE DE LA GRÈCE, d'après les voyages les plus récents, et assujettie aux dernières observations astronomiques; par A.-G. DEZAUCHE; ou Théâtre de la guerre entre les Grecs et les Turcs. Prix : 6 fr. Paris, Dezauche.
128. CARTE HISTORIQUE, CHRONOLOGIQUE ET GÉOGRAPHIQUE DE LA GRÈCE ANCIENNE, DE L'ASIE MINEURE, ET DE L'ITALIE MÉRIDIONALE, depuis les temps les plus reculés jusqu'à la bataille d'Actium, époque de l'anéantissement de la république romaine; pour servir à l'étude de l'histoire et de la géographie anciennes; par M. J. N. C., ingénieur-géographe. Une feuille grand colombier, coloriée; prix 5 fr. Paris, 1825; Simonneau et M^{me}. Lenoir.

Trois zones horizontales représentent les parties de l'Asie, de l'Europe et de l'Afrique les plus anciennement connues; trois lignes verticales, sous-divisées par des lignes circulaires, indiquent la durée relative, 1^o. des temps ténébreux; 2^o. des temps héroïques ou fabuleux : cette 2^o. période s'arrête à la fondation de Rome; 3^o. du temps écoulé depuis cette époque jusqu'à la bataille d'Actium. Les trois zones horizontales sont divisées proportionnellement à l'étendue de chaque état; puis l'on voit cette étendue proportionnelle s'accroître, diminuer, et même s'éteindre, selon les vicissitudes que chaque pays a éprouvées; mais, comme il est des empires qui s'étendaient dans plusieurs parties du monde, une teinte semblable rappelle, dans chacune de ces parties, l'espace que cet empire y occupait. C'est ainsi que l'on voit une teinte rouge, par laquelle l'auteur a désigné l'empire de Macédoine, s'accroître pendant quelques siècles et occuper un moment, sous le règne d'Alexandre, la presque totalité du monde connu, et la teinte verte, qui prend naissance à la fondation de Rome, couvrir la surface de la carte à la bataille d'Actium. Il en est de même des autres états, en ce qui concerne la distribution de l'espace; mais, pour prévenir toute confusion, l'auteur n'a colorié que les grands empires. (*Rev. Encyclop.*; août 1825, p. 515.)

129. CARTE MARITIME, publiée par le collège de l'Amirauté de Russie. (*St. Petersburg. Zeitschrift*; avril, 1823, p. 120.)

Le collège de l'Amirauté de Russie a publié une carte sous le titre suivant : *Carte maritime représentant la mer Glaciale*,

le détroit de Béring et une partie de l'Océan, avec les côtes du pays des Tschouktsches et de l'Amérique septentrionale. Cette carte est d'autant plus importante, qu'elle donne tout-à-fait une autre figure à la côte occidentale de l'Amérique, depuis le 60°. degré jusqu'au 69°. degré latitude N. Dans l'intérêt de la géographie nous rapporterons les principales corrections indiquées par le journal auquel nous empruntons cet article.

1. La côte occidentale de l'Amérique y est rapprochée de la côte orientale de l'Asie de 245 verstes. 2. La situation de Nunivok, île récemment découverte et habitée, y est déterminée; sa longueur est de 80 milles d'Italie, et il paraît que sa superficie est plus considérable que celle de l'île Saint-Laurent, dont la côte septentrionale est maintenant exactement déterminée. 3. Il est également important de fixer l'attention du géographe sur le détroit de Golovnin, découvert par Khromtschenko et Etolin. Il est très-probable que ce détroit a une communication avec le golfe Schitchmaref. 4. Le détroit décrit par M. de Kotzebue est indiqué sur la carte sous le nom de détroit de Kotzebue. 5. Pour déterminer les côtes septentrionales de l'Asie et de la Sibérie, on a consulté le levé de L. Wrangel, lequel nous prouve que le cap Schlagsskoï n'a aucune communication avec l'Amérique, en opposition avec ce qui a été soutenu par Burney, et par le célèbre voyageur Cochrane. 6. Les voyages des capitaines Vassilief et Schischmaref sont exactement indiqués. 7. La côte de l'Amérique, du cap Lisburne jusqu'au détroit de Kotzebue, a été levée par Vassilief et Schischmaref, et n'offre, comme on le voit sur la carte, aucun enfoncement. Il paraît que M. Vassilief n'a pas visité la côte entre le cap Lisburne et le cap Glacial; découverte par Cook; du moins elle n'est pas indiquée. Les corrections qui ont été faites relativement à la situation des côtes, sont tracées sur cette carte d'après les résultats des levés suivants: 1. Depuis le détroit de Kotzebue jusqu'au cap Glacial, par Vassilief en 1820 et 1821; 2. de la côte septentrionale de l'île Saint-Laurent, par Schischmaref, en 1821; 3. de la côte de la mer Glaciale, depuis la Koluma jusqu'au cap Schlagsskoï, par Wrangel, en 1821; 4. de la partie méridionale de l'île Nunivok, découverte par le capitaine Vassilief, en 1821; 5. du détroit de Golovnin, du cap Roumanzof, du cap Van-

couver, de la rivière de Nunivok, de la partie orientale-septentrionale de l'île de Nunivok, par Khromtschenko et Etolin, en 1821. (*Annal. marit. et colon.*; mai et juin 1826, pag. 684.)

ÉCONOMIE PUBLIQUE.

130. GRUNDSÄTZE DER NATIONAL OECONOMIE, etc.—Principes d'économie nationale, ou Théorie de la richesse nationale; par H. DE JAKOB. 3^e édit. corrigée et augm. In-8°. XIV et 632 p. Prix, 2 thl. 8 gr. Halle, 1825; Ruff. (*Leipzig. Liter. Zeitung*; décemb. 1825, n^o. p. 326, 2601.)

Cette édition a reçu des additions considérables. L'introduction en est entièrement refondue, et *l'histoire de la science*, qui manquait aux autres éditions, offre une addition importante. La disposition de l'ouvrage a également éprouvé quelque changement. Il est divisé en 4 chapitres, dont le 1^{er}. traite des *éléments de la richesse nationale et des conditions de son origine et de son accroissement en général*. Le 2^e. chapitre expose d'une manière détaillée les *diverses causes de l'accroissement de la richesse nationale, autant qu'elles dépendent de la volonté de l'homme*. Le 3^e. traite des *principes de la répartition du revenu national*, et le 4^e. de la *consommation*. L. D. L.

131. TRAITÉ ÉLÉMENTAIRE A L'USAGE DU COMMERCE ET DES FINANCES, contenant des instructions précises sur l'arithmétique, les changes et la tenue des livres, suivi de quelques notions de géographie et de jurisprudence commerciales; par L.-M.-C. MARLÉ, prof. et arbitre de commerce. 3^e édit.; rev., corr. et aug. 1 vol. in-8°. de 284 p. Prix, 5 fr. Bordeaux, 1826; Lavigne jeune.

Ce livre comprend, 1^o. un traité d'arithmétique assez clair, mais prolixé quand il s'agit de choses connues de tout le monde, insuffisant pour les notions vraiment utiles. Quand on cite Barême pour un mathématicien de l'époque, on est d'un autre siècle.

2^o. Un traité des changes et de la tenue des livres. Les notions données par l'auteur ne dépassent pas ce que le moindre commis sait avant d'avoir hanté un comptoir.

3^o. Une géographie commerçante, qui n'est qu'une nomen-

clature de 60 à 80 noms par paragraphe, à la suite de laquelle on lit une autre nomenclature de productions, sans ordre, sans détails, sans désignation des lieux où les denrées se trouvent.

Enfin une jurisprudence commerciale où se placent 5 à 6 maximes, indications de lois, 3 à 4 digressions. Mais rien d'utile, de substantiel et qui puisse guider le commerçant dans la marche des affaires. 204 pages pouvaient recevoir un plus utile emploi.

BENTLEY.

132. SYSTÈME DES CONNAISSANCES COMMERCIALES; par A. CLAYE. Matières premières. *Règne végétal*. Br. in-8°. de 80 p. Paris, 1826; V°. Ballard.

Cet ouvrage paraît devoir être publié par livraisons; celle-ci est destinée à faire connaître les matières premières tirées du règne végétal, et n'offre qu'une partie des racines.

L'auteur décrit botaniquement, suit des divisions botaniques classées d'après cette science; mais le commerce n'a pas besoin de descriptions aussi scientifiques, il faut lui faire connaître les caractères extérieurs des objets, les moyens de distinguer les meilleures espèces. Les plantes pour lui n'ont pas cet intérêt de l'usage qu'y peuvent attacher le chimiste ou le médecin. Ainsi je conseille à l'auteur de resserrer les articles qu'il consacrerait aux plantes, de ne les diriger que dans le sens du commerce, d'omettre les notions étrangères aux besoins de la classe de lecteurs qui se doivent procurer son livre. En suivant une méthode contraire, on sent que le système commercial a des affinités avec les divers arts, et qu'il faudra une encyclopédie pour l'embrasser avec l'étendue donnée aux articles de la première livraison.

Je voudrais qu'on ôtât les articles qui n'ont d'importance que pour les herboristes, tels que l'*ache*, l'*aristoloche*, etc. Je conserverais l'*arrête-bœuf*; l'auteur a raison d'assigner les différences de cette racine et de la *salsepareille* qu'on y mêle.

Les articles *garance*, *curcuma*, sont un peu longs; celui de l'*ipécacuanha* est incomplet. Mais ce qui est dans cette livraison n'est pas entièrement consacré aux besoins du négociant; c'est cependant à lui que l'ouvrage s'adresse. L'épigraphie du livre est celle de Montaigne : *Cecy est un livre de bonne foy*, et M. Claye en met beaucoup dans son travail; correction de style, conscience dans les recherches, assez d'art dans le jour

sous lequel les objets sont placés. Qu'il se resserre, qu'il élargue tout ce qui n'est pas commerce, et il aura fait un bon livre.

BERTHEVIN.

133. *ANNALES DES SCIENCES ÉCONOMIQUES*, etc. Tom. V, n°. 2 et 3; juin et juillet 1826.

Cet utile recueil continue de discuter avec liberté les questions les plus intéressantes sous le rapport de l'économie publique. On distinguera, dans le n°. 2, *matières générales*, p. 17, une notice raisonnée sur le *syndicat des receveurs généraux*. L'auteur établit que cette institution est contraire à tous les principes d'économie publique, puisqu'elle transporte dans la capitale une maison de banque formée de banques partielles, qui servaient à alimenter le crédit et la circulation dans chaque département. Le numéraire, accumulé à Paris par le syndicat, a dégarni d'autant les départemens. Les 30 millions déposés au Trésor par les receveurs généraux, n'ont été employés qu'à secourir les opérations de la caisse d'amortissement pour le rachat de la rente à 3 pour 100, afin de l'empêcher de tomber à son taux naturel de 60 fr. On voit dans cette notice que pendant l'année 1825, la Banque de France avait vu les dépôts qui lui étaient confiés en or et en argent s'élever à une valeur de 493,712,450 fr., dont il ne lui restait plus, au 31 décembre suivant, que 31,090,000 fr., par l'effet du contre-coup de la crise anglaise, qui a reporté l'or en Angleterre. Le résultat d'un autre article, n°. 3, p. 33, sur l'*emploi des fonds de l'amortissement*, est qu'au 31 mars 1826, il avait été racheté au total, 40,095,243 fr. de rentes 5 et 3 pour 100, avec un capital de 665,282,005 fr. 40 c. Le prix moyen du rachat des rentes 5 pour 100 a été de 80 fr. au lieu de 100 fr., valeur nominale. Le prix moyen du rachat des 3 pour 100 s'est élevé à 71 fr. 51 c.; au lieu de 100 fr., valeur nominale. Le cours de cette rente n'a fait cependant que varier entre 64 et 67 fr. Il a donc fallu perdre sur chaque 3 fr. de rente, au *minimum*, 4 fr. 51 c. pour maintenir cette rente de 4 à 7 fr. au-dessus de son cours naturel, qui serait 60 fr.; en reconnaissant l'intérêt à 5 pour 100, et pour la laisser de 3 fr. 49 c. au-dessous de son cours légal, 75 fr. En outre, 3 fr. de rente à 71 fr. 51 c. donnent une dépense de 118 fr. 17 c. pour chaque 5 fr. rachetés

de cette espèce de rente, au lieu de 80 fr. 24 c. qu'aurait coûté chaque 5 fr. du 5 pour 100. On a donc perdu 23 fr. 17 c. pour chaque 5 fr. rachetés du 3 pour 100; et depuis le 6 mai 1825 jusqu'au 31 mars 1826, c'est-à-dire en 10 mois 25 jours, il en a coûté au Trésor, en pure perte, une somme totale de 14,013,840 fr., pour les 3,024,136 fr. de rente 3 p. 100 rachetés. Le résultat d'un dernier article que nous remarquons, n^o. 3, p. 35, sur le *mouvement de l'impôt foncier*, c'est qu'il y a prospérité pour l'état, quand ce mouvement répartit l'impôt entre un plus grand nombre de contribuables, c'est-à-dire lorsque l'aisance, plus répandue dans les différentes classes de citoyens, multiplie le nombre des acquéreurs de biens fonds ou de propriétaires, mouvement avantageux aux anciens propriétaires eux-mêmes, puisque la concurrence des acquéreurs, produit de l'aisance générale, donne plus de valeur aux terres que l'on veut vendre. Les cotes au-dessous de 20 fr. se sont augmentées d'un 17^e. depuis la restauration de 1814. Le produit des patentes, qui n'était que de 15 millions en 1824, s'est élevé, en 1826, à 23 millions. Le nombre des citoyens patentés s'est donc accru en même temps que le nombre des petits propriétaires : nouvelle preuve que la division des terres est une conséquence des progrès de l'industrie. Nous finirons en indiquant, n^o. 2, p. 21, l'article sur le *dégrèvement de l'impôt foncier*. L'auteur y expose les motifs d'après lesquels il pense, 1^o. que ce dégrèvement nuit à des dépenses indispensables et fructueuses, telles que celles de la guerre, de la marine et des ponts et chaussées; 2^o. qu'un dégrèvement, en se déterminant à l'opérer, devait porter de préférence sur les contributions indirectes, pour soulager les contribuables les plus grevés et les plus nécessiteux, et pour augmenter les consommations en les facilitant.

134. *Essai du droit et ses applications à la politique et à l'organisation de la monarchie constitutionnelle*; par A. L. Fritot, avocat; ouvrage contenant le résumé de la Science du publiciste du même auteur, et propre à diriger le législateur, l'homme d'état, l'électeur et le citoyen. In-8^o. Paris, 1824.

Le titre de l'ouvrage de M. Fritot semble rivaliser avec celui du livre de Montesquieu, et la rivalité existerait entre les deux ouvrages si, après la lecture de l'Esprit du droit, on ratifiait le

jugement que l'auteur en porte lui-même, lorsqu'après le titre il ajoute ; *ouvrage propre à diriger le législateur, l'homme d'état, le citoyen et l'électeur.* Ce livre accomplit-il les espérances que son titre fait concevoir ?

L'état de société est, pour l'homme, le véritable état de nature ; cette vérité est la base du *droit public*, des droits et des devoirs de l'homme considéré comme citoyen. La sûreté individuelle, la liberté, la propriété, voilà ses droits. Défendre sa patrie, acquiescer les charges et les dépenses publiques, agir avec bonne foi, respecter les droits d'autrui, voilà ses devoirs comme citoyen. La religion vient au secours du droit public. Lorsqu'elle est éclairée, elle en consacre et sanctionne les principes ; elle doit être une quant à sa morale, mais tolérante et persuasive. Ses ministres ne doivent jamais posséder la puissance temporelle ; ils doivent y rester soumis comme les autres citoyens.

Le *droit politique* doit être fondé sur ces principes : que la paix des nations n'est pas moins nécessaire au bonheur des hommes que leur réunion en société. La force de ce droit se tire de l'esprit national, de la population, et de l'étendue du territoire, de l'existence d'une armée, des alliances et des traités, de la liberté des mers et quelquefois de la guerre.

Le *droit des gens* protège les étrangers ; il a fait disparaître les droits d'aubaine, de détraction, de naufrage ; il garantit l'inviolabilité des ambassadeurs et des autres agens diplomatiques. « Ces principes élémentaires, positifs, universels, invariables, qu'ils soient ou non sanctionnés par la législation écrite, par le consentement formel des nations, ou par celui des hommes qui leur dictent aujourd'hui des lois, sont obligatoires pour tout être raisonnable et éclairé, pour tout gouvernement bien constitué, parce qu'ils tendent évidemment au plus grand bien de l'humanité..... (1) »

Après avoir consacré la première partie de son ouvrage aux différentes espèces de droit, l'auteur s'occupe dans la seconde des *gouvernements divers*. La société ne peut pas plus exister sans gouvernement que les hommes ne peuvent vivre sans société. Il distingue et définit chaque espèce de gouvernement et arrive

(1) P. 112.

à la monarchie constitutionnelle : il l'examine telle qu'elle existe en France, fait ressortir les principes qui servent de base à notre pacte fondamental, signale quelques abus et les améliorations qu'il serait possible d'introduire. Il détermine quelles sont les attributions de chaque administration ; considère successivement le pouvoir législatif, le pouvoir judiciaire et le pouvoir exécutif. Il désirerait que les conseillers d'état offrissent par leur inamovibilité une garantie que les autres corps judiciaires présentent aux citoyens ; tel est en peu de mots le plan que l'auteur s'est tracé ; telles sont les principales divisions de son ouvrage. L'exécution répond sans doute à ce que l'on devait espérer d'un homme laborieux, instruit, et qui a déjà publié des ouvrages sur le même sujet. Ces titres ne doivent cependant pas l'affranchir de quelques observations que suggère la lecture de son livre.

Le style n'est pas toujours assez clair : l'étendue de ses phrases en augmente souvent l'obscurité.

L'auteur paraît croire que les lois civiles ou plutôt que les principes d'où ces lois dérivent doivent être les mêmes pour toutes les nations ; cependant on pense assez généralement, et l'autorité de Montesquieu vient à l'appui de l'opinion, que les lois civiles doivent être propres au peuple pour qui elles sont faites, relatives au principe et à la nature de son gouvernement, au climat du pays, aux mœurs, aux inclinations et à la religion des habitants.

S'occupe-t-il du droit politique : l'auteur, après avoir consacré trois pages à prouver l'utilité de la paix, utilité qui n'est guère contestée, se livre à des considérations générales qui laissent à désirer plus de maturité et de profondeur dans les vues.

Traite-t-il du droit des gens : il retrace l'histoire du droit d'aubaine en France, et indique le dernier état de la législation française à cet égard. Cette partie de notre législation qui laisse tant à désirer et qui donne lieu par son obscurité ou par son silence à de graves difficultés, n'est certainement pas éclaircie par les pages que M. Fritot y a consacrées. Parmi les questions fort graves qui se sont élevées à ce sujet, l'auteur ne s'attache qu'à une seule, importante sans doute, mais qu'il décide sans faire connaître les motifs de son opinion. Il s'agit de savoir par quelles lois doit être régie la succession mobilière d'un étranger

mort en France. Le sera-t-elle par la loi française ou par la loi de l'étranger? M. Fritot croit résoudre la question en disant que les biens doivent être respectivement régis par les lois du pays où ils sont situés ; mais on n'a jamais contesté l'application des lois étrangères aux biens situés en pays étrangers ; toutefois on a voulu que ces lois réglassent aussi le partage des meubles existant en France. En quittant momentanément son pays, un individu n'a l'intention de soustraire ni sa personne, ni ses biens, aux lois sous l'empire desquelles il est né ; s'il acquiert des immeubles dans une souveraineté étrangère, il ne pourra soustraire aux lois une partie de son territoire : mais pour les meubles qui n'ont d'autre situation que celle de la personne, par quel motif les soumettrait-on à la loi française ? Lorsque le défunt et ses héritiers sont tous étrangers, pourquoi la loi française interviendrait-elle pour régler leurs droits ? A quel titre les étrangers l'invoqueraient-ils les uns contre les autres ? Les dernières lois, dans le but politique d'attirer les étrangers en France en leur rendant la liberté de recueillir, ont fait disparaître les vestiges du droit d'aubaine que présentait le code civil ; pour ces deux cas seulement, la loi de 1819 a réservé l'application de la loi française, lorsqu'il y a des immeubles situés en France ou des Français en concours avec des étrangers. Ces principes ne sont pas nouveaux en France. Les capitulaires des premiers rois, bien loin de contenir aucune disposition qui déclarât l'étranger incapable de succéder et de tester en France, prononçaient au contraire des peines contre ceux qui osaient les inquiéter dans leurs personnes et dans leurs biens. On y trouvait rappelé ce beau précepte du législateur des Juifs : *Pe-regrinum et advenam non contestabis de rebus suis.*

Nous terminerons par quelques observations générales sur l'ouvrage ; le titre nous avait fait espérer ce que nous y avons inutilement cherché, des points de vue généraux, non-seulement sur chaque forme de gouvernement, mais encore sur les institutions que l'intérêt public réclame. L'ouvrage est presque en entier consacré à examiner ce qu'est la monarchie constitutionnelle en France, et ce qu'elle pourrait être ; des observations utiles s'y rencontrent quelquefois ; mais nous devons dire que la concision y est souvent à désirer ; l'auteur néglige ou traite trop légèrement des questions fort difficiles, et s'appesantit volontiers sur d'autres qui ont bien moins de gravité. Lo in

de nous cependant la pensée de ne reconnaître aucun mérite dans ce livre ; il est incontestablement l'œuvre d'un homme laborieux, d'un homme instruit, d'un bon citoyen. T.

135. DE LA ROULESSE DE LA PEAU, ou du Préjugé des blancs contre la couleur des Africains et celle de leurs descendants, noirs et sang-mêlé ; par M. GATCOIRE, anc. évêque de Blois. Paris, 1826 ; Baudouin.

136. SOCIÉTÉ POUR L'AMÉLIORATION DES LAINES. 1^{er}., 2^e. et 3^e. *Bulletins*. Paris, 1825 et 1826 ; mad. Huzard.

Cette société se propose de provoquer la production des espèces de laines qui manquent à la France, d'établir des troupeaux modèles, de recueillir et de publier des renseignements utiles aux agriculteurs et aux manufacturiers. Ses bulletins font connaître que déjà la France s'est enrichie de deux races de moutons à laine longue, fine et brillante, tirés de l'Angleterre, et qu'on obtiendra aussi des troupeaux à laine brillante par le croisement des brebis françaises avec des béliers d'Afrique. On espère de grandes améliorations, quant au poids et à la qualité de ces animaux considérés sous le rapport de la consommation alimentaire. Nous renvoyons à la section consacrée aux sciences agricoles, les détails qui concernent la nourriture des troupeaux, le perfectionnement des races et les soins que demande la bergerie ; nous nous bornons à appeler ici l'attention sur ce qui touche plus spécialement aux questions commerciales.

Le 2^e. cahier contient un tableau des quantités de laines importées en Angleterre de 1800 à 1824 inclusivement ; et le 3^e., un pareil tableau pour les importations faites en France, de 1820 à 1824. Voici les nombres que les deux tableaux donnent pour cette dernière période.

Années	<i>Angleterre.</i>	<i>France.</i>
	En livres anglaises.	En kilogrammes.
1820.	9,789,020.	4,912,291.
1821.	16,632,028.	6,876,829.
1822.	19,072,364.	9,118,075.
1823.	19,378,129.	5,481,898.
1824.	22,558,222.	4,410,563.

Pour faire apprécier l'importance de la fabrication des laines en Angleterre, il faut ajouter que ce pays nourrit 45,000,000 de moutons, tandis que la France n'en avait. (en 1818) que 35,189,000.

L'un des caractères distinctifs du Bulletin de la Société est qu'aucun système n'y domine, et que les diverses opinions des agronomes et des économistes y sont accueillies. Si, d'une part, on conseille de multiplier les animaux, de l'autre on représente que déjà la laine est trop abondante, puisque son prix, surtout pour les qualités moyennes, a baissé au point de décourager le producteur; et pourtant deux chambres de commerce affirment que la France produit trop peu de laines, soit fines, soit communes. A ceux qui proposent de chercher à augmenter la force et le poids des animaux, on objecte que la toison se détériore en proportion de ce qui est gagné, en chair. Les propriétaires qu'on exhorte à produire des laines fines, en conservant les espèces faibles et petites, répondent qu'ils n'y ont pas d'intérêt: premièrement, parce que les droits d'octroi se payant par tête, il y a profit à introduire dans les villes 15 ou 20 gros moutons plutôt que 30 petits; secondement, parce que le prix des laines communes est relativement plus avantageux. On explique cette dernière circonstance par le taux de la prime d'exportation qui, proportionnée à la valeur des draps ordinaires, est trop modique pour exciter l'exportation des draps de qualité supérieure. Ainsi le but adopté dans la vue de produire un perfectionnement, deviendrait un prétexte pour persister dans les anciennes habitudes (1).

On voit que, dès les premiers pas, la Société d'amélioration des laines se heurte aux tarifs des octrois et des douanes. Ce n'est pas tout: l'auteur d'une note insérée dans le 3^e cahier, apercevant la possibilité de doter la France d'une nouvelle source de richesse, en y multipliant les moutons anglais, et incertain encore sur le rapport qui s'établira entre les frais de production et les prix de vente, prévoit que, pour encourager les éleveurs, on pourrait trouver nécessaire de prohiber ou de charger de droits les laines longues, que jusqu'ici nous avons tirées de l'étranger; tandis que la Chambre de commerce

(1) La loi du 17 mai 1826 porte que la prime sera proportionnée à la valeur des tissus.

de Sedan demande l'introduction libre, avec de faibles droits, comme bien préférable aux primes de sortie. D'un autre côté, le sulfate de soude, mélangé d'un peu de fer, est indiqué comme un préservatif contre les maladies des troupeaux ; mais on observe que, pour empêcher la fraude sur le sel, l'autorité a défendu jusqu'à présent la vente de ce produit (1). Quelques auteurs de mémoires appellent l'assistance du gouvernement. On peut juger, par ce qui précède, que la protection qui se manifeste par des primes n'atteint pas toujours son but ; qu'espérer de celle qui n'accorde que des prohibitions ou des impôts ? Les fabricans veulent l'abondance, le choix et le bon marché de la matière première ; les agriculteurs demandent des prix avantageux qu'une certaine rareté peut seule leur procurer. La force des choses mettra des limites à ces prétentions opposées ; mais si l'autorité s'interposait, c'est à elle qu'on imputerait tous les mécomptes, toutes les souffrances. Non-seulement il est rare que les réglemens soient parfaitement appropriés à la situation commerciale et économique à raison de laquelle on les a provoqués ; mais cette situation est essentiellement variable ; et, comme les réglemens ne suivent pas ses fluctuations, on doit s'attendre que ceux qui sembleraient aujourd'hui fort sages, seraient considérés demain comme des entraves incommodes, ou comme des obstacles directs à la prospérité du commerce ou de l'agriculture. V.

137. *SYMBOLÆ AD CARCERUM DISCIPLINAM.* — *Dissertatio quam pro veniâ legendi in Academiâ Albertinâ publicè defendet ESERH.-DAV. FRIEDLANDER.* In-4°, 47 p., cum tabulâ ; Koenigsberg, 1826.

§ I. *Quelques propositions.* — L'auteur les fait précéder de considérations ou prémisses dont elles sont les conséquences ; il en émet quinze, qui sont les suivantes :

10. Il faut avoir égard, pour la discipline des prisons, non-seulement au crime, mais encore aux penchans de celui qui l'a commis ; à son instruction, à son éducation, à ses doctrines, à l'énergie ou bien à la faiblesse de son caractère,

(1) La loi ci-dessus citée permet « de livrer au commerce, en exemption de tous droits, le sulfate de soude, qui contient plus de 91 pour 100 de sulfate sec et pur. »

enfin à tout ce qui constitue la nature morale de l'homme, non moins qu'à la conduite qui suit le crime, et, d'après toutes ces différences, séparer les prisonniers les uns des autres, et les soumettre à un traitement différent.

2°. Il faut enfermer dans des prisons différentes, et soumettre à un traitement différent :

a) Ceux que des passions ou des causes extraordinaires ont poussés à commettre un crime, et auxquels la seule suspension de la liberté, en les laissant le plus souvent dans le même état qu'auparavant pour tout le reste, paraît être une peine suffisante ;

b) Ceux qui, entrant dans la voie du crime, sont susceptibles de grandes impressions morales et de vaincre encore leurs passions, doivent être conduits par des moyens doux ou de persuasion, plutôt que par des moyens coercitifs corporels ;

c) Ceux qui, par une habitude plus longue du vice, écoutent plus les désirs des sens ou leurs fureurs que la raison, et pour lesquels on est forcé de recourir à des moyens qui répriment ces fureurs, et s'opposent à ces désirs, afin de pouvoir agir ensuite sur leur esprit et les amener à suivre la voix de la justice ;

d) Ceux dont la réformation est inutilement tentée par tous les moyens qui sont en notre pouvoir, desquels on peut dire : *Apud homines impossibile ut salvi fiant, apud Deum autem omnia possibilia sunt* ; et pour lesquels l'habitude du vice étant devenue naturelle, on doit s'astreindre davantage à la lettre de la loi, sans toutefois, quoiqu'il y ait très-peu d'espoir de les corriger, négliger de le faire.

3°. Il faut séparer les uns des autres les malfaiteurs, suivant que le désir des richesses, celui des sens ou l'ambition des honneurs a été la cause du crime.

4°. Les simples accusés et les condamnés, c'est-à-dire les coupables avérés, ne doivent jamais être réunis dans les mêmes prisons.

5°. Il faut séparer les adolescens des autres personnes, et, s'il est possible, les enfans des jeunes gens et les adultes des vieillards. Jamais les prisons ne devraient renfermer des enfans ; c'est dans d'autres établissemens qu'il faudrait mettre ceux-ci.

6°. Les hommes et les femmes doivent être placés dans des maisons différentes.

7°. Tous les prisonniers doivent être occupés : seulement,

a) Les accusés doivent avoir , sans restriction , le choix de l'occupation ;

b) Et , pour les condamnés , elle doit toujours être un travail , une peine , que l'on peut sans injustice pousser jusqu'à la fatigue , pourvu toutefois que la santé n'en souffre point.

8^o. Il paraît convenable d'assigner une tâche à chaque prisonnier , d'accord avec lui , autant que cela peut se concilier avec la discipline , et de lui donner une partie des gains ou profits (1).

9^o. On doit instruire les prisonniers , par la méthode de l'enseignement mutuel , à lire , à écrire , compter , et leur faire lire principalement les livres sacrés.

10^o. La morale religieuse , unie à la sévérité et à une certaine habitude du travail et de l'ordre , doit être regardée comme le fondement de toute bonne discipline des prisons.

11^o. Des chapelains ou ecclésiastiques doivent être attachés à toutes les prisons , et , autant qu'ils le peuvent , instruire chaque jour les détenus.

12^o. Il faut aider et même faire naître ces associations d'hommes qui , mus par la seule piété ou par le seul amour de secourir les malheureux , veulent bien se charger de visiter tous les jours les prisons.

13^o. Il faut choisir les magistrats des prisons avec le plus grand soin , et seulement parmi des hommes sages , remplis d'une véritable charité chrétienne , qui possèdent au moins une certaine aisance et soient placés haut dans l'estime de leurs concitoyens. La surveillance et la garde des prisons de femmes doit être immédiatement exercée par des femmes.

14^o. Les magistrats des prisons ne doivent avoir d'autre emploi que l'inspection de ces établissemens.

15^o. Enfin , un règlement prescrivant toutes les parties du service , indiquant tous les droits et tous les devoirs des détenus , doit être affiché dans l'intérieur des prisons.

§ II. *Comparaison abrégée de la dernière législation anglaise concernant les prisons , avec celle de la patrie de l'auteur.* — Ce chapitre offre la preuve que , si les prisons ne sont pas toujours ce qu'elles devraient être , il faut , en Angleterre comme chez nous , moins en accuser les lois écrites que certaines autorités ,

(1) Contre l'opinion de Georges Oxford.

et l'impossibilité où se trouvent en réalité tant d'administrations locales d'améliorer ces établissemens. Ce chapitre prouve aussi que les lois qui régissent la matière sont bien moins parfaites en Angleterre qu'en Prusse.

§ III. *Remarques relatives à la loi qui doit être rendue.* — Ce titre indique qu'en Prusse on s'occupe d'une nouvelle législation des prisons. M. Friedlander réduit à trois les points principaux que cette législation devra régler plus particulièrement. Ce sont :

1°. Une classification des prisons. L'auteur en voudrait dans chaque province de six sortes, qu'il nomme :

a) *Custodias* (Haftgefängnisse), pour les prévenus ou simples accusés ;

b) *Carcer* (Gefängniss), pour les condamnés à un an et moins de détention, dont le crime n'indique aucune perversité du caractère ;

c) *Ergastula* (Zuchthäuser), pour les condamnés à un an et moins, dont le crime dénote un caractère vicieux ;

d) *Pœnitentiaria* (Strafgefängnisse), pour les condamnés dont le crime prouve qu'ils sont adonnés à l'habitude du vice ;

e) *Vincula* (Festungen), pour les condamnés que l'on ne peut espérer de corriger ; tous les moyens de réformation ayant été inutilement mis en usage, la peine ne sera pas de moins de dix ans ;

f) *Carceres correctionis* (Besserungshäuser), pour les individus qui, n'ayant commis aucun crime, ont un genre de vie dangereux à eux-mêmes ou bien à la société.

En parlant de la nature des crimes, l'auteur en distingue ici de trois sortes, suivant que c'est un crime ou *délit de la chair*, un crime ordinaire, prémédité par la mauvaise foi, l'intérêt ou la méchanceté, ou bien un crime capital. Selon lui encore, il faudrait ne se relâcher de la sévérité première que peu à peu, et pour les seuls individus renfermés dans les prisons de correction, telles qu'il les définit. Je passe d'ailleurs sous silence tout ce qu'il propose, pour chaque espèce de prison, dans deux petits alinéas qu'il intitule toujours : *Ratio segregationis* et *Ratio tractationis*, et dans deux paragraphes où il revient sur l'inspection des prisons et sur l'instruction ou espèce d'éducation à donner aux prisonniers.

§ IV. *Esquisse ou description abrégée de la prison inventée par*

George AINSLIE. — C'est l'explication d'une planche qui représente la construction connue sous le nom de *Panoptique*, modèle de prison regardé en Angleterre comme le meilleur.

§ V. Enfin vient, par ordre chronologique, le catalogue de cinquante ouvrages indiqués comme les plus importants qui ont été publiés dans la Grande-Bretagne sur les prisons, depuis 1775.

VILLERMÉ, D. M.

138. COMPAGNIE DE COLONISATION GÉNÉRALE à la Guyane Française, proposée à l'industrie nationale ; par M. DE CAZE (de Provence). In-8°. de 7 feuilles. Paris, 1826 ; Demonville, imp.

139. ÉTUDES ADMINISTRATIVES SUR LES LANDES, ou Collections de mémoires et d'écrits relatifs à la contrée renfermée entre la Garonne et l'Adour, publiées par le baron d'HAUSSEZ, ancien préfet des Landes, préfet du département de la Gironde. In-8°. de 19 feuilles $\frac{5}{8}$. Bordeaux, 1826 ; Cassiot.

140. MOTO PROPRIO DELLA SANT. DI N. S. PAPA LEONE XII, sulla Riforma dell' Amministrazione publica della procedura civile e delle tasse dei giudizj. — Motu-proprio de S. S. le pape Léon XII, du 5 octobre 1824, sur la réforme de la procédure civile et des taxes des tribunaux ; par FARINETTI, secrét. de chambre. In-8°. de 164 p. Rome, 1824 ; Poggiali. (*Allg. Liter. Zeitung*, janvier 1826, n°. 6, p. 41.)

Cette nouvelle *procédure papale* est un des dons les plus importants que le cardinal Consalvi ait légués à sa patrie. Le nouvel ordre de choses dans le monde politique avait remplacé l'ancien système judiciaire par le *Code de procédure* des Français. Mais déjà quelques années après, l'ancien mode de procédure reentra en vigueur, et y demeura jusqu'au 22 novembre 1817, époque où le pape fit publier un nouveau Code. Cependant on s'aperçut bientôt combien ce Code était vicieux dans son application. On reconnut l'urgence d'une réforme judiciaire, et une commission fut chargée de la confection de ce *Codex repetitæ prælectionis*, qui, d'après le principe du législateur, devait amener dans la procédure un mode plus régulier et plus expéditif, sans toutefois hausser les dépenses des parties et du trésor. L'ancien Code de procédure voulait que les plaidoyers dans les affaires du clergé se fissent en latin, et ceux des laïques en italien ; le Code d'aujourd'hui n'admet que la langue nationale.

Ce nouveau Code est précédé de quelques réglemens organiques relatifs au système administratif. D'après ces réglemens le territoire papal est divisé en 13 *légations*, la capitale non comprise. Les délégations sont présidées par un cardinal ; les légats, ou *délégats*, sont les magistrats suprêmes de leurs districts, dont la population est à peu près de 170,000 âmes. Il n'y a que les affaires du clergé qui soient de leur compétence ; la procédure civile et l'administration financière n'entrent point dans leurs attributions. Chaque légat ou déléгат a 2 assesseurs ; ces derniers ont un secrétaire-général, et dans de certains cas une voix indépendante de leur chef. Chaque délégation a en outre un conseil de régence, composé du maire et de 2 échevins du chef-lieu de la délégation. Ce conseil s'assemble 2 fois par semaine ; il n'a qu'une voix consultative ; mais le procès verbal de son opinion doit accompagner le rapport du légat, chaque fois que la décision de ce dernier s'y trouve en opposition. Ce conseil de régence est renouvelé tous les ans. Les fonctionnaires en chef des cantons, appelés *governatori*, sont sous la dépendance des légats. Beaucoup de villages, et même des villes, appartenant encore à des personnes privées, les baillis de ces lieux portent le titre de *governatori dei Feudi* ou *Baronali*.

La juridiction civile en première instance est administrée, non plus par les tribunaux collégiaux, mais par les préteurs établis dans les chefs-lieux des districts. Les affaires peu importantes sont du ressort des *governatori*. La compétence de ces derniers ne s'étend pas au delà de 500 scudi ; celle des *baronali* est bornée à 10 scudi. Toute affaire plus importante, jusqu'à 300 scudi, entre dans les attributions du *governatore*.

Les fonctions des préteurs à Rome sont remplies par chacun des 3 juges du tribunal du Capitole, et du tribunal A. C. Ces juges doivent avoir la dignité de prélat. Ils forment, en qualité de préteurs, 3 tribunaux différens, la première, la seconde et la troisième instance ; le plaignant est toutefois en mesure d'en appeler à l'*Uditore della Camera*, pourvu que l'affaire ne dépasse pas la somme de 825 scudi ; si elle est plus considérable, elle entre dans la compétence exclusive de la *Rota Romana*, qui est la cour suprême dans les États du pape.

La procédure pénale est organisée de la manière suivante : Les délits qui n'entraînent qu'une peine pécuniaire ou la détention d'un an, sont de la compétence des *governatori* ; et,

dans les chefs-lieux, de celle de l'un des 2 assesseurs du déléгат. Les délits plus graves sont du ressort du tribunal criminel, composé du déléгат, qui en est président, de ses deux assesseurs, et d'un juge criminel. Il y a en outre des juges locaux chargés des contraventions peu importantes. Il y a, pour les affaires criminelles, deux tribunaux d'appel, appelés *S. Consulta*, l'un se trouvant à Bologne, et l'autre à Rome. L'inquisition et les tribunaux ecclésiastiques sont conservés tels qu'ils étaient dans l'ancienne procédure. La torture est abolie. Les juges sont nommés par le pape. Pour être porté sur la liste des candidats, soit pour la place de juge, de gouvernateur ou d'assesseur, il faut avoir 30 ans, avoir un grade académique, 5 ans d'exercice dans la partie judiciaire, et être connu pour ses qualités morales. On ne peut pas être jugé dans le district où l'on est né.

Dans tout l'État il est établi un mode uniforme pour l'administration des affaires des communes. Les affaires de chaque commune sont délibérées par la municipalité, et gérées par un magistrat. La municipalité du chef-lieu du district est composée de 48 membres; dans les lieux de la première classe du canton, de 36, dans ceux de la seconde classe, de 24, et de 18 membres seulement quand la commune ne compte que 1,000 habitants. La municipalité se compose pour moitié, de praticiens, et pour l'autre moitié, de bourgeois et de paysans. La municipalité est élective. C'est elle qui nomme le magistrat, composé d'un maire (*gonfaloniere*), et de 6 échevins (*anziani*) pour les grandes villes; les villes du second ordre n'en ont que 4, et celles du troisième que 2. Les élections sont confirmées par les déléгats. Les maires sont pris dans les familles les plus distinguées. Les échevins sont tirés de la classe des praticiens et de la bourgeoisie; ils doivent être membres de la municipalité. La détermination du budget est une des attributions de la municipalité; la confirmation et la publication à cet égard sont de la compétence du déléгат.

L. D. L.

141. *ANSICHTEN, WÜNSCHE, etc.*—*Considérations, propositions, idées et projets d'économie nationale et politique*; par WANDENKELLER. In-8°. , 274 p. Altenbourg, 1825. (*Neues Kunst und Gewerbeblatt*; juin 1825, p. 148.)

L'auteur traite les matières suivantes :

1. Projet d'un établissement propre à soulager des fabricans, des artisans et des agronomes ruinés.
2. Nécessité d'un organisation de l'agriculture et de l'industrie de chaque province.
3. Établissements propres à pourvoir aux besoins des pauvres à la campagne, sous le rapport de l'entretien, de l'occupation, de l'infirmité et de l'instruction.
4. Idées relatives à la culture des champs déserts en Allemagne.
5. Projet de l'établissement d'un lombard agronomique à l'usage des agronomes et des artisans pauvres et dignes de secours.
6. Nécessité d'établir dans chaque arrondissement une école technique économique à l'usage des garçons pauvres, unie à une école agronomique pour des jeunes gens fortunés.
7. Considérations relatives à la domesticité sous le rapport moral et de police.
8. Améliorations vétérinaires dans tous les États européens.
9. Projet d'une assurance contre l'épizootie.
10. Aperçu de la proportion de l'état du bétail à l'étendue du terrain.

142. LETTRE DU CONSEILLER D'ÉTAT DE HANAU SUR LE PROJET DE LOI RELATIF A L'AGRICULTURE, présenté en 1822 aux états provinciaux de Bavière.

Cet écrit, publié lors de la présentation aux états provinciaux de Bavière du projet de loi concernant les biens et usages ruraux et la police rurale de ce royaume, est déjà d'une date ancienne. Néanmoins, les considérations qu'il renferme nous ayant paru d'un intérêt général pour l'agriculture, nous avons cru devoir en rendre compte.

Dans la partie ancienne de la Bavière l'agriculture était languissante, stationnaire, obligée de lutter sans cesse contre les institutions féodales qui y étaient encore en pleine vigueur; cette branche d'industrie n'y faisait que peu de progrès; et chaque projet d'amélioration y était étouffé presque en naissant par les obstacles sans nombre qu'il rencontrait. Le gouvernement bavarois avait déjà cherché à obvier à cet état de choses. Des ordonnances furent rendues, des encouragemens furent distribués; mais les unes, ou n'eurent aucun commencement d'exécution, à raison de la résistance puissante qu'elles

éprouvèrent, ou tombèrent en désuétude, ou enfin, ayant donné lieu à quelques abus par une fausse application, furent abrogées; les autres ne pouvaient être qu'en pure perte, tant que le mal n'aurait pas été détruit dans son principe.

Le gouvernement bavarois sentit dès-lors que *la liberté entière de culture et la propriété illimitée* devenaient indispensables à la prospérité de l'agriculture, et que pour les obtenir il fallait donner au propriétaire exploitant les moyens de dégager son bien-fonds de tous les droits de copropriété possédés par les seigneurs à titre de dîmes, de cens, de redevances féodales ou de corvées inhérentes au sol. C'est dans cette vue qu'il présenta son projet de loi sur l'agriculture aux états provinciaux. Mais ce projet de loi ne parut pas devoir produire les résultats qu'on en attendait; on voyait clairement qu'il était rédigé sous l'influence d'un parti puissant, et les lacunes même qu'il offrait pouvaient ne tendre qu'à paralyser les dispositions bien-faisantes qu'il contenait. Ces défauts ne pouvaient échapper à un esprit aussi éclairé que M. de Hazzi; elles donnèrent lieu à des observations qu'il publia en forme de lettre à un député des états provinciaux; nous allons les reproduire succinctement.

Le chapitre 1^{er}. du projet de loi porte :

« Tout individu peut utiliser son bien-fonds comme bon lui semble, et le libérer de toute servitude ou droit de copropriété non nécessaire, et pouvant gêner l'agriculture. »

M. de Hazzi eût désiré que l'on fixât en même temps la nature de ces droits, leur classement, les moyens de justification, le taux et le mode de leur remboursement. Il eût voulu même que la loi ordonnât la liquidation immédiate en argent de tous ces droits; leur conversion en rentes, réparties par chaque arpent de terre; et ensuite que l'on donnât au seigneur foncier, en garantie de cette rente et du capital, une première inscription hypothécaire, au moyen de laquelle il n'aurait gardé sur le terrain d'autres droits que ceux d'un créancier privilégié. Cette mesure, qui affranchirait les terres de toutes les chaînes dans lesquelles elles étaient engagées, assurerait de suite aux propriétaires une possession indépendante, par conséquent la liberté de cultiver, de vendre leur bien-fonds en gros, en détail, d'après leur convenance ou leurs intérêts. Elle ne préjudicierait en rien aux intérêts des anciens

seigneurs fonciers ; même en cas de morcellement des biens , puisque les rentes, étant assises sur chaque arpent de terre, elles passeraient nécessairement, avec le terrain, à la charge du nouveau propriétaire.

M. de Hazzî fait observer que cette mesure a déjà été sagement adoptée par la Westphalie, le pays de Berg, la Prusse, et en dernier lieu par le Wurtemberg et le grand-duché de Bade. Il cite surtout l'état prospère de la Prusse, où, dans l'espace de quelques années, 2,000 villages liquidés ont déjà affranchi leurs fonds par des paiemens soit en argent, soit en denrées, soit en cession de terres, et ont eu pour résultat l'établissement de 9,000 maisons d'habitations nouvelles. Les conséquences de la propriété illimitée sont un accroissement considérable de population, l'aisance générale, et le doublement de la richesse et des forces d'un état.

Tandis qu'accorder, d'une manière vague et indéfinie, aux cultivateurs la faculté de rachat des redevances seigneuriales assises sur leurs terrains, sans poser les principes, ni déterminer de suite les bases de cette libération, c'est laisser ces cultivateurs sous le poids de l'ancien régime à l'arbitraire des seigneurs, et les exposer à des procès sans fin, dont l'issue ne saurait être douteuse ; c'est donner à ces derniers le pouvoir d'éluder l'exécution de la loi.

M. de Hazzî n'approuve pas le § 4, qui restreint la liberté de culture des bois à l'inspection des agens forestiers ; qui maintient la surveillance des seigneurs fonciers sur les biens ruraux dans le cas de mauvaise gestion, et qui soumet la culture de la vigne à des réglemens particuliers.

Il ne voit pas pourquoi les seigneurs auraient encore à s'occuper de la culture des terres sur lesquelles ils avaient des droits, puisque leurs intérêts doivent être suffisamment couverts par toutes les garanties qui leur seront données par suite de la liquidation de ces droits.

Il pense aussi que le particulier doit savoir mieux qu'un étranger, qui n'y a qu'un intérêt indirect, quelle est la manière la plus avantageuse d'exploiter sa propriété ; que les fonctions des agens forestiers devraient se borner à l'administration des domaines de l'état, et que leur intervention ne peut être d'aucune utilité, puisqu'il est généralement reconnu

que les bois des particuliers sont mieux entretenus que ceux du gouvernement.

Les chapitres 2 et 3 du projet de loi sont relatifs aux fonds non cultivés et aux fonds cultivés (forêts) non partagés. Ils posent en principe que les communautés ou les habitans pourront demander de préférence l'autorisation de partager et de défricher les biens-fonds sur lesquels ils exercent déjà le droit d'envoyer leurs troupeaux. A leur défaut tout particulier pourra opérer ce défrichement après avoir indemnisé préalablement l'ancien possesseur des droits de parcours, grasse et vaine pâture, etc.

Le défrichement et le partage des forêts n'a lieu que d'après l'autorisation du gouvernement.

Ces dispositions semblent à M. Hazzi en contradiction ouverte avec les ordonnances et les réglemens antérieurs, notamment avec les ordonnances du 30 juin 1723 et de 1762. Suivant ces ordonnances, tout particulier était admis à demander à défricher des terres incultes, et la concession lui en était faite gratuitement, sans égard à la jouissance du droit de parcours, de pâture, déjà possédée par d'autres. Ces derniers avaient seulement la préférence pour défricher dans un délai déterminé. Plus tard même, le gouvernement accorda des primes d'encouragement, avec exemption de toute taxe et contribution, pour 10, 20, 25 et 30 ans, outre les bois de construction. Ces encouragemens étaient nécessaires pour cultiver un terrain dont le produit ne payait pas, au moins pendant des années, les déboursés, les soins et les sueurs du cultivateur. Ce serait aussi la marche à suivre dans cette circonstance, plutôt que d'exiger des indemnités pour d'anciens droits, d'anciens usages, que M. de Hazzi trouve illégitimes, qu'il considère comme des usurpations féodales, des tolérances ou des restes de l'ancien état nomade et de barbarie. Il pense encore que l'on devrait faciliter et hâter par tous les moyens possibles les défrichemens des pâturages, pour forcer les habitans à adopter un système de culture plus suivi, plus approprié à l'éducation actuelle des bestiaux, lesquels exigent une bonne nourriture, un bon couvert et des soins mieux entendus, tandis qu'il est notoire et démontré par l'expérience, que rien ne leur est plus pernicieux que les pâtures tant de nuit que de jour, et qu'elles sont la source de toutes les épizooties et de la perte des trou-

peaux. Il voudrait que l'usage de la pâture et du parcours fût aboli, et que tout propriétaire pût refuser de recevoir sur son terrain le troupeau commun.

Le § 20 accorde au propriétaire le droit de racheter les droits d'affouage, de maronage et autres qui pèsent sur les forêts. M. de Hazzi eût voulu que les affouagers, etc., eussent également la faculté de faire liquider ces droits, et que la loi eût expliqué de quelle manière cela pouvait se faire. Cette opération pourrait avoir lieu de deux manières, ou par le rachat en argent ou par le partage de la propriété. Dans ce dernier cas, l'usager pourrait demander pour une corde un arpent de bon fonds, dans les fonds médiocres un arpent et demi, et dans les mauvais 2 arpens.

M de Hazzi ne pense pas que le soccage et la permission de ramasser les feuilles, les glands et les fâînes puissent entrer dans la liquidation, attendu qu'il ne regarde cette faculté que comme une concession bénévole du propriétaire qui se règle d'après d'abondance de l'année.

Le propriétaire du fonds devrait également avoir le droit d'exiger l'abattage et l'enlèvement des arbres forestiers situés dans les prairies appartenant, d'après les anciennes lois, au propriétaire de la chasse.

Le chapitre 4 du projet de loi règle le partage des biens communaux entre les membres de la communauté. M. de Hazzi approuve la base adoptée, qui est celle du partage entre chaque chef de famille. Différentes communes peuvent faire cesser l'indivision qui existait entre elles. De même tout particulier a le droit de demander le partage des biens de sa commune. Nul terrain ne peut être enlevé à la culture, sous quelque prétexte que ce soit; M. de Hazzi désirerait que cette disposition s'appliquât également aux terrains réservés par la loi pour un usage d'utilité dite publique, tels que les manœuvres de troupes, l'aire breuvier public, etc. D'après le nouveau système de culture, tout particulier devrait avoir un puits dans sa maison pour les bestiaux.

Le chapitre 5 a pour titre : ventes partielles, nouveaux établissements ruraux, et moyens d'arrondir les propriétés.

Le but de la loi étant de dégager les biens ruraux de tous les droits féodaux ou fonciers qui existaient sur eux, aussitôt la

liquidation de ces droits et leur répartition en rentes sur chaque arpent, rien n'empêchera le morcellement ou la vente en détail de ces propriétés. Toute transaction se réduira donc à la cession du sol et de la superficie.

Les articles 31 à 38 déterminent la consistance que devra avoir chaque bien rural. M. de Hazzi demande sur quelle base on mettra à exécution cette disposition qu'il considère comme une entrave aux progrès de l'agriculture. Sur les besoins des familles? Mais il est notoire que dans tel pays 25 ou 30 arpens suffisent à peine à l'entretien d'un ménage, tandis que dans un autre, six arpens lui donnent l'abondance. Le désir de posséder, l'aisance de sa famille, exciteront suffisamment le cultivateur à agrandir son domaine, seul bien qu'il connaisse. La mesure proposée par la loi ne tendrait évidemment qu'à empêcher le morcellement des propriétés que, dans l'intérêt général, on devrait plutôt faciliter qu'entraver. De même, il trouve arbitraire l'article 53, qui exige la possession d'une certaine quantité de terres afin de pouvoir bâtir une maison.

Les articles 47 à 54 déterminent la manière et le taux de rachat des divers droits fonciers revenant à l'état. Cet article aurait dû s'étendre également aux cens, redevances, etc., dues aux particuliers.

La mobilité des terres étant établie, rien ne s'oppose plus aux demandes d'arrondir les biens pour la commodité de l'exploitation. Toutes ces transactions doivent se faire à l'amiable devant le tribunal provincial, sans aucun frais.

Le chapitre 6 du projet de loi est relatif à la police rurale, et à l'approbation de M. de Hazzi. Il traite principalement de la création des gardes champêtres, de la nomination des bergers, de la défense des pâtures de nuit et dans les terrains clos. Néanmoins l'autorité administrative ne devrait pas avoir le pouvoir de restreindre aucune de ces dispositions.

Viennent ensuite les délits ruraux et les peines à appliquer. Les communes sont responsables des dégâts commis sur leur territoire. Le propriétaire de la chasse est également passible des dommages causés dans les champs ou les jardins par le gibier. Tous les frais de justice sont à la charge du délinquant, et, en cas de contestation, doivent être avancés par les caisses communales. La plainte en réparation de dommages doit être

portée dans les huit jours. Le produit des amendes est consacré à l'achat de livres pour l'école.

Le chapitre 7 sur les moyens et le mode de procéder dans l'exécution de la loi, attribue aux commissions d'agriculture tout le contentieux et l'administration en cette matière. Selon M. de Hazzi, cette institution était bonne tant qu'il n'existait point de lois positives sur cet objet; mais maintenant que l'ordre des choses allait changer, cette branche devait suivre la marche des affaires administratives en général, en abrégant néanmoins les formes de procédure pour l'agriculture, qu'il trouve beaucoup trop longues.

La 2^e. partie de ce chapitre prévoit les divers cas où il y aurait partage des voix sur la division des biens communaux. Pour opérer cette division, il faut la majorité des deux tiers des intéressés; en cas de contestation, des experts sont nommés. Ces formalités semblent inutiles à M. de Hazzi; le partage et le défrichement devraient être ordonnés nonobstant opposition.

Art. 69. L'administration forestière doit être entendue sur le partage des bois.

Art. 70. Les lots sont faits par les arpenteurs-géomètres et tirés au sort.

Tout projet de partage est soumis à l'approbation du gouvernement.

Art. 71 et 72. Un délai de 4 semaines est accordé aux copartageans pour échanger et vendre leurs lots sans frais. Passé ce terme, ces transactions sont soumises à l'enregistrement; ces frais s'établissent d'après la valeur du lot.

Ce n'est que modifiée ainsi que M. de Hazzi pense que la loi pourrait atteindre le but qu'on se propose, c'est-à-dire *la liberté de culture* et *la propriété illimitée* aux particuliers à qui appartient le sol.

Cet écrit est terminé par les deux lois rendues dans le grand-duché de Bade, relativement aux droits fonciers et féodaux, assis sur les terres des paysans.

Il contient en outre les bases et des propositions de M. de Hazzi, pour la liquidation de ces droits en Bavière, et sur la manière de les rembourser.

VOYAGES.

143. ITINÉRAIRE DESCRIPTIF ET TOPOGRAPHIQUE des routes de Paris à Londres, par Calais, Boulogne, Rouen, Dieppe, Douvres et Brighton, contenant, etc.; accompagné d'une carte routière, etc.; par W. LACKE. In-18 de 6 feuilles. Prix, 3 fr. Paris, 1826; Truchy.]

144. ITINÉRAIRE DE ROUEN, ou Guide des voyageurs dans cette ville et ses environs; par C.-J.-F. LECARPENTIER; 3^e. édit. rev. et augm. In-12 de 10 feuil., avec des planch. Rouen, 1826.

145. CONDUCTEUR DANS BOULOGNE ET SES ENVIRONS; par M. P. BARTHELEMY. 2^e. édit.; in-18 de 17 feuil. $\frac{1}{2}$, avec 1 plan et 1 planch. Boulogne, 1826; Griset.

146. NOUVEAU CONDUCTEUR, ou Guide des étrangers dans Lille et dans ses environs. In-12 de 12 feuil. $\frac{1}{2}$, avec 2 planch. Prix, 4 fr. Lille, 1826; Castiaux.

147 REISEKINES PHILHELLENEN, etc.—Voyage d'un Philhellène qui s'est rendu en Grèce par la Suisse et la France; et son retour en passant par la Turquie asiatique et l'Italie; par MÜLLER, 2 part. in-8°. de 170 pag. chaque. Bamberg, 1825; Dresch. (*Isis*; janv. 1826, 1^{er}. cah., p. 15.)

Dans la 1^{re}. partie de cet ouvrage, l'auteur décrit son voyage depuis Brème jusqu'à Marseille, où il s'embarqua au printemps de 1822, avec 15 Allemands, 1 Polonais et 1 Hongrois, pour se rendre en Grèce. Ils débarquèrent à Calamatta, d'où ils se rendirent au blocus de Napoli de Romanie. Là, un grand nombre de Philhellènes succombèrent soit à la fatigue, soit à la misère ou à leurs blessures. L'auteur tomba lui-même malade, et ne fut sauvé que par les soins du docteur Leander. Dans la 2^e. partie, M. Müller raconte les aventures et le sort de la légion allemande à laquelle il appartenait; il offre un aperçu sur la révolution grecque, décrit Athènes, Sira, Scyros, Mytilène, Smyrne, d'après l'aspect que lui parurent avoir ces villes, etc., au printemps de 1823. Il trace le tableau du caractère des Turcs, décrit son retour, et termine par un exposé des progrès de la révolution grecque.

L D. L.

148. VOYAGE AU SPLUGEN (montagne dans le canton des Grisons, sur la route de Côme, environ 6,000 pieds au-dessus du niveau de la mer); par E. SCHENK. (*Geist der Zeit*, février 1825, p. 240.)

L'auteur décrit, dans une vingtaine de pages, les objets qui ont le plus fixé son attention pendant son voyage depuis Munich jusqu'au Splugen. Ce mémoire est très-bien écrit; mais il n'offre rien d'important sous le rapport de la science.

L. D. L.

149. VOYAGE DANS LES PETITS CANTONS ET DANS LES ALPES BRÉTIENNES, à travers le Brünig, le Bragel, le Kreusenbergl, la Fluela, la Moloya et le Splugen, traduit de l'allemand par M. KASTHOFFER, grand forestier du canton de Berne, etc.

Cet ouvrage, en un volume in-8°, a paru à Berne dans le dernier semestre de 1825; ce n'est point une aride description des lieux que parcourt le voyageur, mais partout les observations judicieuses de M. Kasthofer, sur les institutions, l'état de civilisation, les mœurs, l'agriculture, varient avec fruit son récit. Dès son apparition, cet ouvrage a reçu l'accueil le plus flatteur dans la Suisse allemande, où le nom de son auteur est avantageusement connu. Nous croyons que la Suisse française en accueillera également bien la traduction. On y puisera de nouveaux renseignemens sur plusieurs parties de notre heureuse patrie; il sera également utile à nos concitoyens et à cette portion du public étranger qui recherche des itinéraires écrits avec scrupule et bonne foi, et non de ces déclamations ridicules que l'aspect de nos montagnes et de notre liberté a souvent arrachées à l'écrivain superficiel. Cet ouvrage, qui paraîtra incessamment, se publie par souscription. Le prix sera de 5 francs. (*Journ. de Genève*; 29 juin 1826.)

150. TRAVELS AND ADVENTURES ON THE SHORE OF THE CASPIAN SEA.—

Voyages et aventures sur les rivages de la mer Caspienne, avec une notice sur le commerce extérieur et intérieur, et les ressources de ces pays; par James B. FRASER écuy., auteur d'une Tournée dans les montagnes de Himalaya, etc. In-4°. Prix, 1 l. 11 s. 6 d. Londres, 1826; Longman, Rees, Orme, etc.

151. NARRATIVE OF A JOURNEY INTO KHORASAN IN THE YEARS 1821 AND 1822. — Relation d'un voyage dans le Khorasan durant les années 1821 et 1822, contenant la description des contrées situées au N.-E. de la Perse, avec des remarques sur le caractère national, le gouvernement et les ressources de ce royaume; par James-B. FRASER, 771 pages in-4°. Londres 1825. (Voy. le *Bullet.* de janvier 1826, p. 124.)

Le nom de M. Fraser est déjà connu par son Voyage dans les montagnes d'Himaleh, ouvrage dont il a été rendu un compte très-étendu dans le Journal asiatique de Londres. Celui qui fait l'objet de cet article mérite aussi l'attention des lecteurs.

M. Fraser, en visitant la Perse, eut le bonheur de pouvoir se joindre à la mission que la présidence de Bombay envoya auprès de la cour de Teheran, sous la direction du docteur Andrew Jukes. A son arrivée à Mechhed, capitale du Khorasan, notre voyageur reconnut que le projet qu'il avait d'abord conçu, de se rendre dans l'est à Bokhara et à Samarcande était impraticable; en conséquence il retourna par les bords méridionaux de la mer Caspienne, Gurgaun, Astrabad, le Mazederem, le Guilan et l'Azerbaïdjan à Tauris. Le volume qui vient d'être publié ne contient la relation de l'auteur que jusqu'à son arrivée à Astrabad; le reste paraîtra dans un second volume aussitôt que les circonstances le permettront.

Depuis Bender-Boucher, et dans l'intérieur de la province de Fars jusqu'à Teheran, notre voyageur trouva que le choléra-morbus faisait des ravages effrayans. A Chiraz cette maladie, qui s'était d'abord déclarée dans le palais même du prince gouverneur, fit périr plus de 6,000 personnes. L'une des victimes de ce cruel fléau fut le célèbre et infortuné voyageur Rich, auquel M. Fraser put encore donner quelques soins, et rendre les derniers devoirs de l'humanité. Il y eut à Bassora, sur une population d'environ 50,000 âmes, 12,000 morts. Pendant son séjour à Bender-Boucher, notre voyageur put observer la nature et les progrès de cette maladie, et comparer le résultat du mode de traitement employé par les naturels avec celui que suivent les Européens. Les Persans, dit-il, croient que le principe et la nature du choléra-morbus est une grande chaleur, et qu'elle exige l'emploi des remèdes froids. En conséquence, ils appliquent

extérieurement au malade de l'eau froide, et lui en font boire une grande quantité, ainsi que du jus de verjus. Deux domestiques de la légation ayant été atteints de l'épidémie en même temps que deux Arabes du camp, les deux premiers furent traités avec tous les ménagemens et les règles de la méthode européenne, et les seconds subirent, d'après la volonté de leurs amis, le traitement de l'eau froide. Le résultat fut remarquable; selon chaque mode de traitement, un malade mourut, et l'autre se rétablit.

Pendant son séjour à Teheran, que M. Fraser prolongea du 29 novembre jusqu'au 19 décembre, le froid se fit sentir avec la plus grande intensité. Au caravansérail de Kinaragard, un cheval entra portant son cavalier mort de froid, mais siégeant encore sur le dos de l'animal, comme s'il eût été vivant. Dans sa relation, M. Fraser s'étend fort longuement sur le caractère personnel du souverain actuel de la Perse; l'immense postérité de ce dernier, qui se compose de plus de 1,000 fils et petits-fils; sur la nature du gouvernement, et sur la noblesse, qui est représentée sous les couleurs les plus défavorables, et qui paraît avoir communiqué ses vices et ses défauts aux classes inférieures de la nation.

Parmi les personnages distingués que M. Fraser vit à Teheran, se trouvait Feth Alikhan, le poète lauréat de la Perse, vieillard spirituel et respectable, dont la conversation annonce du génie et de l'érudition. Ses vers, dont le nombre se compose de 160,000 distiques, sont estimés égaux, s'ils ne sont pas supérieurs, aux productions de Ferdousi.

M. Fraser vit aussi à cette cour Mirza-Aboul-Hassem-Khan, ancien ambassadeur en France et en Angleterre. Le portrait qu'il fait de celui-ci, et l'indiscrétion qu'il lui reproche, diminueront beaucoup dans l'esprit des dames de Paris et de Londres la haute idée qu'elles s'étaient faite de cette excellence... En quittant la capitale de la Perse, notre voyageur se dirigea vers les montagnes d'Elburz, haute chaîne qui semble borner la mer Caspienne au sud. Tout ce pays est habité par des tribus tatares, qui ne subsistent en grande partie que des pillages qu'ils exercent sur les voyageurs. Parvenu à Mechhed, la capitale du Khorasan et la patrie de Ferdousi, M. Fraser nous apprend que cette ville, dont on avait porté la population à 100,000 âmes, n'en contient que 50,000 au plus. Les mallas (hommes

de loi) et les étudiants forment la partie la plus considérable des habitans. Son commerce est considérable. Comme elle sert d'entrepôt aux produits des contrées environnantes, on y voit journellement arriver des caravanes de Bokhara, Khyvah, Herat, Kerman, Yezd et d'Ispahan. De Mechhed, M. Fraser arriva à Cochoon ou Kabouchan. Près d'Astrabad, il visita les ruines de Jorjaun, immense tour antique d'origine arabe, et parcourut le territoire de Khyvah, pays avec lequel la Russie fait un commerce considérable. En général, les observations de M. Fraser, sur toutes les parties de la Perse, ne sont pas favorables au gouvernement. Les cultivateurs y sont peut-être les plus malheureux de toute la terre, et il n'est aucune classe dans ce vaste empire dont la position ne présente la peinture affligeante de l'oppression et de la tyrannie. M. Fraser a aussi examiné d'après les localités, la possibilité de succès d'une armée marchant à travers la Perse pour se rendre dans l'Inde. Tel est en substance l'exposé de la première partie de son voyage. Nous y reviendrons lors de la publication du second volume. H. B.

152. VOYAGE DANS LA MARMARIQUE ET LA CYRÉNAÏQUE, et dans plusieurs Oasis, au sud de ces contrées, fait dans les années 1824 et 1825; par M. J.-R. PACHO, avec des cartes géogr. et topog., des pl. représentant les monumens de ces contrées, et des détails relatifs à l'histoire naturelle, et aux usages et costumes des habitans actuels. 2 vol. gr. in-4°, ornés de 100 pl. dont plusieurs color. ou 1 vol. in-4°, avec atlas in-f°. (*Prospectus* de 11 p. in-4°.) L'auteur, Firmin Didot, etc.

Nous avons inséré dans nos *Bulletins* de janvier et mars 1826, p. 143 et 350, et de mai, même année, p. 132, la notice lue par M. Pacho, sur son voyage, à la Société de géographie, ainsi qu'un extrait du rapport fait à l'Académie des inscriptions et belles-lettres le 13 janvier, par la commission chargée d'examiner les résultats de ce voyage. Nos lecteurs connaissent donc déjà par aperçu ces résultats importants, et il devient inutile de les leur rappeler. Les découvertes et les observations du courageux et savant voyageur leur ont été signalées avec assez de soin pour exciter en eux un vif désir de lire la relation de son expédition. Le prospectus que nous avons sous les yeux ne pourra qu'accroître leur empressement.

Le texte comprendra 10. une introduction à la description de l'état actuel de la Cyrénaïque, ou exposé succinct des différentes phases de son ancienne civilisation et des catastrophes qui l'ont anéantie; 2°. la relation du voyage et l'explication des planches; 3°. les inscriptions grecques, romaines et cufiques, avec leur traduction et des éclaircissemens; 4°. les observations astronomiques et météorologiques; la description des plantes les plus remarquables de la Cyrénaïque; l'échelle de leur végétation et des remarques sur d'autres parties de l'histoire naturelle, des renseignemens sur différens itinéraires qui conduisent de la Pentapole à Mourzouk; 6°. les vocabulaires du langage des habitans d'Audjelah et de Syouah; 7°. l'histoire moderne de la Cyrénaïque, sous les différens beys qui l'ont gouvernée depuis le règne de Jousouf, pacha de Tripoli. Il formera au moins un fort vol. in-4°. ou 2 vol. même format, et sera publié en 4 livraisons, dont la 1^{re}. traitera de la Mar-marique, la 2°. de la partie orientale de la Pentapole cyrénaïque, la 3°. de la partie occidentale, et la 4°. des oasis méridionales à ces contrées.

L'atlas formera 10 autres livraisons, de 10 pl. chacune, gravées au burin et à l'eau forte. Ainsi l'ouvrage complet, avec les 4 parties du texte, paraîtra en 14 livraisons.

Le prix de la souscription, pour chaque livraison contenant 4 pl., ou chaque partie de texte complète est de 10 fr. sur pap. ordinaire, et 20 fr. en papier vélin. Toutes les mesures sont prises pour que, chaque mois, il paraisse une livraison, en sorte que l'ouvrage sera entièrement achevé dans le cours de 1827. La souscription sera ouverte jusqu'à la fin de 1826; passé cette époque, les prix seront augmentés d'un tiers pour les non-souscripteurs. La liste des souscripteurs sera imprimée à la fin de l'ouvrage. On souscrit à Paris chez l'auteur, rue neuve de Seine, n°. 89, chez Firmin Didot, Arthus Bertrand, et Treut-tel et Würtz.

153. VOYAGES ET DÉCOUVERTES DANS LE NORD ET DANS LES PARTIES CENTRALES DE L'AFRIQUE, etc.; exécutés par le major DENHAM, le capitaine CLAPPERTON, et feu le Dr. OUDNEY, suivis d'un appendix contenant les vocabulaires des langues de Tombouctou, de Mandara, du Bornou et de Begharmi; des traductions de manuscrits arabes sur la géographie de l'inté-

rieur de l'Afrique, de documens nombreux sur la minéralogie, la botanique, et les différentes branches d'histoire naturelle de cette contrée. 2 vol. in-8°. avec cartes et figures, trad. de l'anglais, par MM. DE LA RENAUDIÈRE et ERIÈS (*Prospectus*). Paris, 1826; Arthus Bertrand.

Le compte que nous avons rendu des relations originales, notamment dans le *Bulletin* de mai 1826, p. 103 et 108, les analyses et extraits qui en ont été publiés dans presque tous les recueils périodiques français n'ont pu qu'inspirer à nos compatriotes le plus vif désir de lire en entier ces intéressantes relations dans notre langue. Aucun voyage en effet, depuis les temps de Marco-Polo, de Colomb, etc., n'a offert aux lecteurs l'espoir d'un plus grand intérêt et d'une instruction plus étendue, par l'importance des découvertes, et la piquante nouveauté des mœurs et des usages des peuples dont les trois voyageurs anglais nous révèlent l'existence. Les détails que nous avons déjà donnés sur leurs travaux et les résultats qu'ils ont produits, nous dispensent de signaler de nouveau tout ce qui doit recommander cette traduction, que les noms des traducteurs recommanderaient d'ailleurs assez. Elle ne peut maintenant tarder à paraître; on peut se faire inscrire d'avance chez le libraire-éditeur.

154. VOYAGE DANS L'AFRIQUE OCCIDENTALE, pendant les années 1818, 1819, 1820 et 1821, depuis la rivière Gambie jusqu'au Niger, en traversant les états de *Woulli*, *Bondoo*, *Galam*, *Kasson*, *Kaarta* et *Foulidou*; par le major WILLIAM GRAY, et feu DOCHARD, chirurgien d'état-major, avec des vues pittoresques et des costumes lithographiés; traduit de l'anglais par M^{me}. CHARLOTTE HUGUET. 1 vol. in-8°. de XXVIII, 391 p. Paris, 1826; Avril de Gastel.

Nous avons rendu compte dans le *Bulletin* de juin 1826, p. 233, de ce voyage malheureux, dont le résultat est que toute tentative pour pénétrer jusqu'au Niger par la route de la Gambie et du Sénégal est à peu près impraticable. L'insalubrité de cette partie de l'Afrique, plus fatale encore aux Européens que les autres régions de cette péninsule, la barbarie et le fanatisme des peuplades noires dont il faut traverser le territoire, l'avarice de leurs chefs, leurs guerres continuelles, dont l'odieux trafic des esclaves est la principale cause, oppo-

sont au zèle des voyageurs les plus courageux des obstacles presque insurmontables, et qui s'augmentent par la difficulté de se procurer des vivres, et par la défiance des chefs africains, en raison du nombre des voyageurs. Tous les efforts du major Gray pour parvenir au Niger par le Kaarta et le Sego, ont été rendus inutiles par cette méfiance. Il est bien démontré maintenant que s'il y a quelque possibilité d'y arriver par cette route, cette gloire n'appartiendra qu'au voyageur isolé assez robuste pour résister aux fatigues et aux intempéries du climat, assez adroit pour écarter les soupçons des chefs noirs, et assez heureux pour tromper leur fanatisme et leur avidité. Les récits du major Gray et de feu Doehard, n'en sont pas moins très-intéressans et très-curieux par les nouvelles lumières qu'ils fournissent sur l'état physique et moral des pays de l'Afrique occidentale qu'ils ont parcourus. On doit donc savoir beaucoup de gré à M^{me}. Hugnet de les avoir fait connaître au public français par une traduction en général facile, correcte, et qui se fait lire avec agrément. Cette traduction est précédée d'un avertissement de l'éditeur, qui s'est à peu près borné à emprunter à M. Jomard, un *coup d'œil rapide sur les progrès et l'état actuel des découvertes dans l'intérieur de l'Afrique*.

A. D. V.

155. CINQ ANNÉES DE SÉJOUR AU CANADA, par EDWARD ALLEN TALBOT, trad. de l'angl. par M. ***; suivies d'un extrait d'un voyage de M. Duncan, en 1818 et 1819, trad. de l'angl. par M. EYRIÈS, avec atlas gravé par Ambroise Tardieu. 3 vol. in-8°. ensemble de 56 f. $\frac{3}{4}$, plus 9 planches; prix, 18 fr. Paris, 1825; Boulland.

156. FIN DES NOTES SUR LES ÉTATS-UNIS DE L'AMÉRIQUE DU NORD; par ALEXANDRE WILSON; extraites de son *Ornithologie américaine*. (Voy. les *Bullet.* de juillet, août et septembre, p. 321 374; et 90.)

L'état de Tennessee s'annonce par un terrain montueux. Après avoir descendu une grande pente, Wilson s'arrêta dans la fertile vallée de Manskers-Creek, où il passa trois jours dans une petite auberge, employant ce temps très-utilement pour l'ornithologie.

S'étant remis en route, il traversa la rivière *Cumberland*

qui dans cette partie est large de 250 yards, très-profonde et bordée de rives hautes et escarpées.

Il arriva ainsi à Nashville, qui domine le cours de cette rivière, et il trouva à s'y occuper avec beaucoup de fruit pendant quinze jours. (Nashville est portée pour 4,000 habitans dans le recensement de 1820.)

Il y avait deux partis à prendre pour arriver de là au Bas Mississippi: l'un de passer par Saint-Louis (ville de 4,598 âmes en 1820), l'autre de se rendre directement à Natchès, en traversant des pays sauvages habités uniquement par les Chikasas et les Chaktas. Le premier parti était le plus sûr; mais il entraînait un détour de 400 milles et exigeait beaucoup plus de temps. Wilson préféra la route directe. En vain cherchait-on à le dissuader, en lui représentant les dangers qu'il aurait à courir, soit de la part des sauvages, soit à cause des marais impraticables qu'il aurait à traverser; il se persuada que ces dangers, s'ils n'étaient pas entièrement chimériques, étaient au moins fort exagérés. Il était armé d'une paire de pistolets, d'un fusil de chasse et des munitions nécessaires. Le cheval qu'il montait était excellent et très-sûr; il fit provision de biscuit et de viande séchée, et ainsi pourvu et équipé, il se mit en route tout seul le 4 mai.

Le même jour, il traversa à 9 milles de Nashville, le grand *Harpath*, rivière rapide, large d'environ 50 yards, et successivement plusieurs autres cours d'eau que son cheval franchit à la nage. Un habitant chez lequel il coucha se livrait exclusivement à la recherche des mines. Notre voyageur ne négligea rien pour l'engager à préférer à ces tentatives illusoires les fruits plus assurés que la terre donne aux agriculteurs.

Le lendemain, il observa que les bois étaient remplacés peu à peu par des roseaux. Il longeait alors les montagnes qui séparent le bassin de la rivière *Cumberland* de celui du *Tennessee*. Il rencontra plusieurs bateliers qui, après avoir laissé leurs embarcations à la Nouvelle-Orléans, ou à Natchès, retournaient à pied dans leur pays vers le haut des rivières. Dans ce trajet, qui est de 800 milles environ, ces gens passent les rivières à la nage, bravent des dangers de toute espèce et couchent toujours en plein air.

A 70 milles de Nashville, se trouve la maison la plus reculée du côté des tribus indigènes qui soit habitée par des hommes

blancs. Wilson y logea, chez un nommé Grinder. La chambre où on le mit coucher était la même dans laquelle Lewis, si connu par son voyage sur le Missouri et à la rivière Columbia, avait mis fin volontairement à son existence dans un accès de mélancolie. Wilson apprit des maîtres de la maison tous les détails de ce triste événement qui a enlevé aux États-Unis un de leurs plus braves officiers, et à la géographie de l'Amérique un des hommes qui lui ont rendu le plus de services. Ces détails sont consignés dans la relation dont nous donnons ici l'extrait. On y voit que l'infortuné survécut plusieurs heures au coup de pistolet qu'il s'était tiré dans la tête, quoiqu'il eût une portion du crâne enlevée et le cerveau mis à découvert. Wilson se fit montrer l'endroit où les restes de Lewis avaient été mis en terre près du chemin, et il engagea Grinder à enclore la sépulture de cet illustre voyageur pour la mettre au moins à l'abri de l'atteinte des animaux.

En sortant d'un lieu si propre à accroître la tristesse d'un voyage fait solitairement à travers des déserts, Wilson rencontra la rivière *Buffalo*, et ce fut avec beaucoup de peine qu'il parvint à la traverser. Il se trouvait alors dans le pays des Chikasas et non dans celui des Chérokées, comme on l'indique sur quelques cartes; il coucha dans une de leurs cabanes. La plupart des femmes de cette nation n'ont pour tout vêtement qu'une espèce de jupe de toile bleue; quelques-unes seulement y joignent une camisole à manches.

Le lendemain, vers le soir, notre voyageur arriva au bord de la rivière *Tennessee*, après avoir passé de dangereux marais couverts d'une forêt de roseaux, et qui forment le genre de solitude la plus monotone qu'on puisse imaginer. N'ayant pu se faire entendre du conducteur du bateau de passage qui était amarré à la rive opposée, il fut obligé de bivouaquer auprès d'un grand feu qu'il alluma. Le silence de la nuit était interrompu par le cri des oiseaux de nuit, et par les accens du *Chuckwillwidow*, oiseau fort nombreux dans cette contrée, et qui se rapproche, suivant notre auteur, du *Whip-poor-will*. Les mousquites ne permirent pas à notre voyageur de fermer l'œil, et il put jouir tout à son aise du singulier spectacle qu'offrent les immenses bois de l'Amérique, à la lueur d'un grand feu, au moyen duquel les moindres rameaux des arbres voisins portent une ombre bien tranchée et se détachent en clair

sur les ténèbres profondes et impénétrables à l'œil dont on est entouré de toutes parts. Ce ne fut qu'à onze heures, le lendemain, que le bateau de passage arriva, et que Wilson put traverser la rivière; il observa par de là une grande quantité de belles plantes, et dut regretter amèrement de ne pas être botaniste; il ne reconnut que celles qu'il nomme *Columbo* et *Carolina-Pink-Root*. L'abondance des végétaux herbacés qui caractérisent cette contrée vient de l'usage où sont les sauvages de mettre le feu aux forêts tous les ans au printemps.

A *Bear-Creek*, il trouva les enfans armés de sarbacanes, avec lesquelles ils s'exercent à tuer les oiseaux. Pour se servir avec succès de ces instrumens, il faut avoir soin que le tuyau en soit bien droit, et garnir avec du duvet de chardons l'extrémité postérieure des flèches dont ont fait usage, afin qu'elles entrent bien juste et à frottement.

Le lendemain, il eut à traverser d'horribles marais, remplis de roseaux et de grands arbres qui les couvrent d'une ombre épaisse et impénétrable au jour. On rencontre de loin en loin au milieu de ces marais des fosses plus profondes et bourbeuses, d'où le cheval et le cavalier sont heureux de se retirer couverts de boue après s'y être plongés du haut des berges à pente rapide, d'où il est également difficile de remonter. Un oiseau moqueur (*mock-bird*) le premier qui se fût offert à Wilson dans les états de l'ouest, faisait entendre son chant mélodieux. Un sauvage l'abattit, prétendant que ces oiseaux lorsqu'ils chantent, présagent la mort de quelqu'un, idée superstitieuse que l'on trouve aussi chez des blancs dans d'autres parties de l'Amérique.

Le lendemain, Wilson trouva au milieu d'une haute plaine de 15 milles de long sur 3 ou 4 milles de large, située au centre du pays des Chikassas, l'ancienne capitale de cette nation, réduite à 20 cabanes encore habitées, mais où l'on voit les ruines de plusieurs autres. Autour de ces cabanes, sont des plantations de pêchers et de pruniers, et la terre était rouge de fraises. La plaine offre des bancs de coquilles d'une grande espèce bivalve (*clams*) dont quelques-unes sont presque entières.

Wilson s'arrêta chez un homme blanc, natif de Virginie, qui habitait depuis 40 ans parmi les Chikassas, et qui avait deux femmes sauvages. Sa nombreuse progéniture ne savait pas un mot d'anglais.

Il coucha, à la fin de cette journée, chez un autre blanc qui faisait preuve de la même insouciance.

Le lendemain il trouva également de belles forêts et des marais. Les hameaux des sauvages, qui se présentaient à lui de loin en loin, avaient chacun ce qu'on appelle une *maison chaude*. C'est une cabane circulaire soigneusement crépée par dedans et par dehors, où ils se renferment pendant l'hiver autour du feu. Comme il n'y a aucune issue pour la fumée, on peut juger de l'horrible chaleur qu'il y fait, et de l'air étouffé qu'on y respire. On voit paître autour de ces hameaux, des cochons, des chevaux, et différens bestiaux.

Depuis que Wilson avait traversé le Tennessee, le terrain était devenu sablonneux, et les pins se joignaient aux autres arbres des forêts. Le temps était devenu très-chaud ; le voyageur fut attaqué par une fièvre ardente, accompagnée de dysenterie. Il était dévoré par la soif, et, quoique au milieu des marais, il ne pouvait se désaltérer, leurs eaux ayant des qualités très-pernicieuses. Il se trouva soulagé en se mettant aux fraises et aux œufs crus pour toute nourriture. Après 13 jours de route, il fut assailli par un ouragan si violent, que de grosses branches d'arbres étaient lancées contre lui par le vent, et qu'il eut toutes les peines du monde à échapper à ce danger sain et sauf.

Le lendemain 17 mai, il eut le bonheur d'atteindre la ville de *Natchès*, après avoir parcouru depuis Nashville 478 milles, toujours seul, et sans voir d'autres humains que les bateliers qu'il rencontrait chaque jour par bandes de 40 à 60, et les sauvages indigènes. Au surplus, ces sauvages ne lui donnèrent aucun sujet de se plaindre d'eux. Seulement les *Chaktas* lui parurent moins communicatifs que les *Chikisas*, et ils demeurèrent toujours sur la réserve, lors même que la boisson aurait dû les disposer à plus de gaieté et d'épanchement. Wilson croit, au reste, qu'il dut en partie l'accueil favorable qu'il reçut des uns et des autres, à ce qu'il portait avec lui un perroquet, qui excitait vivement la curiosité des sauvages. Dès qu'ils apercevaient cet oiseau, ils s'approchaient en foule pour le mieux voir, ce qui permettait au voyageur de les observer à loisir et fort à son aise.

Natchès, où se termine la partie la plus curieuse et la plus

pénible du voyage de Wilson, est située sur la rive gauche du Mississipi, qui a dans cette partie un demi-mille de largeur, ayant été grossi par une multitude d'affluens. Ses eaux sont d'un brun pâle. De la hauteur où était l'ancien fort espagnol, au sud de la ville, deux ou trois cents pieds au-dessus de ce fleuve, on le voit serpenter majestueusement, et l'on y remarque des amas de troncs d'arbres flottans qui indiquent les différens fils de l'eau, ainsi que les remous qui se forment dans le courant. On voyait auprès de Natchès plusieurs centaines de bateaux plats de l'espèce de ceux dont on a parlé plus haut, et en outre sept chaloupes canonnières. La rive droite du Mississipi, opposée à Natchès, est basse, et l'on n'y aperçoit qu'un petit nombre de maisons éparses. Tout le pays de ce côté du fleuve, tant à l'ouest qu'au sud et au nord, n'offre aux regards qu'une plaine uniformément couverte de forêts jusqu'à l'horizon, et tellement de niveau qu'on dirait qu'une feuille ne dépasse pas l'autre sur tout cet espace, et que les sommités des arbres ont été taillées aux ciseaux à une égale hauteur.

De Natchès à la Nouvelle-Orléans, il y a encore 252 milles. La Nouvelle-Orléans est la 5^e. ville des États-Unis pour la population. La sienne était en 1820 de 27,780 âmes. Nous ne trouvons dans la vie de Wilson aucun détail sur cette partie de son voyage. Il resta fort peu de temps dans cette dernière ville, ne voulant pas s'y trouver à l'époque où le séjour en est insalubre. Il la quitta dès le 24 juin pour aller par mer à New-York, où il arriva le 30 juillet. Trois jours après, il était de retour à Philadelphie. La population de cette ville était en 1820 de 108,116 individus. Elle ne le cédait, sous ce rapport, qu'à New-York.

C. M.

MÉLANGES.

157. *MAGASIN ASIATIQUE*, ou Revue géographique et historique de l'Asie centrale et septentrionale; publié par M. J. Klaproth, membre des Sociétés asiatiques de Paris et de Londres. Tom. 1^{er}. Paris, 1825; Dondey-Dupré.

Les relations commerciales des Russes avec la Chine et les contrées centrales de l'Asie ont donné lieu à divers ouvrages très-importans. Nous citerons parmi ces ouvrages le Voyage de

M. Monravief à Khiva, à travers la mer Caspienne; celui de M. Timkovski, par la Mongolie, à Péking; et la *Relation de l'ambassade russe à Boukhara*, par M. le baron de Meyendorff.

Telles sont les sources auxquelles M. Klaproth se propose de puiser.

Le *Magasin asiatique* contiendra des traductions ou des extraits des morceaux géographiques et historiques les plus curieux qui paraissent ou qui ont paru dans les ouvrages dont nous venons de parler. Il renfermera en outre des mémoires originaux, des recherches sur différens points de géographie et d'histoire de l'Asie centrale et septentrionale, et quelquefois des vocabulaires de langues qui ne sont point encore connues en Europe.

Le 1^{er}. numéro a paru en octobre 1825. Nous allons donner une analyse succincte de ce qu'il renferme de plus remarquable.

Voyage à Khokand, entrepris en 1813 et 1814 par Philippe Nazarof, interprète au service du gouvernement russe.

M. Nazarof partit avec une caravane et une escorte de la ville d'Omsk, située sur l'Irtisch, par 70° 2' long. est de Paris et 54° 57' lat. nord. Il traversa, en se dirigeant au sud, les steppes occupées par les diverses tribus de la nation Kirghize. Il passa la chaîne de montagnes connue sous le nom d'Olu-Tan, dont le faite joint, à l'est, celui de la chaîne des Altaïs, et, à l'ouest, celui des monts Ourals. Au-delà de cette chaîne, il trouva la rivière du Sary-Sou, qui sort de ses gorges. Elle coule au sud et va se jeter dans un petit lac dont les eaux communiquent quelquefois avec celles du lac de Tele-Koul placé sur nos cartes par 65° long. de Paris, et 45° lat. nord. M. Nazarof suivit le cours du Sary-Sou pendant quelques jours; puis il se porta à l'est, et parvint à des hauteurs sablonneuses appelées Djity-Kongour, où l'on trouve des rochers d'albâtre transparent comme du verre, et du calcaire. Après huit jours de marche dans ces collines de sable, il atteignit le Tchoui, rivière dont le cours est généralement mal indiqué sur nos cartes.

Le Tchoui sort de l'angle occidental du grand lac Touz-Koul (lac salé) nommé par les Kalmuks Témourtou-Noor (lac ferrugineux), se dirige vers le nord-ouest, et reçoit un nombre considérable de petites rivières. Il suit sa direction de nord-ouest jusqu'à 46° de latitude, où il tourne tout-à-fait à l'oc-

cident, forme une suite de lacs, et finit par se jeter dans le lac Kabak-Koulak, appelé aussi Khochi-Koul ou Beile-Koul.

Au delà du Tchoui, en se portant au sud, M. Nazarof traversa encore des déserts sablonneux et arides jusqu'à Souzak, ville limitrophe du Turkestan, contrée soumise aujourd'hui au khan du Khokand. De Souzak, après 7 jours de marche, il se rendit dans la ville de Tchimket sur le territoire du Turkestan. Trois jours après il arriva à Tachkend, qui était autrefois la capitale d'un état indépendant, et qui fait actuellement partie du Khokand; enfin, trois jours de marche encore, et il parvint au terme de son voyage.

La ville de Khokand est située sur la rive gauche du Sir-Daria; (*Syr ou Sih'oun*) suivant quelques géographes, *Naryn* suivant d'autres.

Le territoire de Khokand, y compris ceux de Tachkend et du Turkestan, a pour limites au nord les steppes des Kirghiz, à l'ouest la Boukharie, au sud les Persans montagnards orientaux appelés Goltchli ou Kara-Tieghin, et à l'est le Tchoui et le territoire de Kachghar ou Kachkar. Le Khokand comprend donc la partie supérieure du bassin du Sir-Daria.

Ce fleuve prend sa source dans la chaîne du Kachkar-Divan, partie occidentale de la haute chaîne appelée Thsoun-ling par les Chinois. Il se dirige à l'ouest jusqu'à Khokand; puis il se porte au nord-ouest pour aller se jeter dans la partie nord-est du lac d'Aral.

Pendant son séjour dans le Khokand, M. Nazarof a visité les villes les plus remarquables.

Khokand, capitale, est très-grande et très-peuplée; on y compte jusqu'à 400 mosquées; les rues ne sont point pavées; les maisons sont en terre. Trois bazars en pierre, situés au centre de la ville, sont ouverts au commerce deux fois par semaine. Le château du souverain est très-vaste; c'est la seule fortification de cette ville dont la garnison est de 20,000 hom.

Marghilan est à 250 verstes de Khokand, vers la chaîne du Kachkar-Divan. Elle renferme plusieurs fabriques de draps d'or et d'argent, de velours et de différentes étoffes dans le goût asiatique. A cinq verstes de cette ville, du côté de la frontière des Persans orientaux, est la forteresse de Yarmazar dont la garnison est de 20,000 hommes.

Auduljan est située à 150 verstes de Marghilan du côté de la

frontière chinoise. On fabrique dans cette ville des toiles de coton et on y élève des vers à soie.

Namanghan, à 120 verstes, au nord-ouest d'Aududjan. On y fabrique aussi des toiles de coton.

Kodjand, à 2 journées à l'ouest de Khokand : elle est très-peuplée et aussi grande que cette dernière ville. On y trouve les mêmes fabriques que dans les autres villes.

Vrutupa, à une journée et demie de Khokand au S.-O. Cette ville est voisine du Kachkar-Divan. Elle possède des fabriques de schals de duvet de chèvres.

Tachkend, située sur le Tchirtchik, affluent de la rive droite du Syr-Daria. Elle contient plus de 20,000 maisons.

Presque toutes ces villes sont entourées de hautes murailles

Parmi les villes voisines des frontières du Khokand, les plus remarquables sont, Samarkand, autrefois résidence du célèbre Tamerlan ; Balkh et Boukhara, connues par le sort rigoureux et presque sans exemple, qu'elles endurèrent dans le temps de Tchinghiz-Khan ; Otrar, où Tamerlan mourut ; et Tonkat, où Tchinghiz-khan convoqua une diète générale de tous les khans, gouverneurs des provinces et chefs militaires de son empire. Ces deux dernières villes sont situées sur le Sir-Daria.

Le climat de Khokand est très-agréable : la température y est assez élevée ; aussi voit-on partout une belle végétation. Les vignes, les grenadiers, les orangers, les pêcheurs et les figuiers s'y courbent sous le poids de leurs fruits. Les cotonniers et les mûriers y sont encore très-communs. Les bords du Sir-Daria et de ses nombreux affluens présentent de superbes prairies, et les plaines des champs cultivés.

A Vrutupa, et plus loin dans la Boukharie, la chaleur devient presque insupportable. Le thermomètre monte jusqu'à 40°. Lorsqu'on s'avance vers l'est au delà d'Aududjan, la chaleur devient aussi excessive.

Les habitans du Khokand sont vigoureux, mais indolens, sensuels et très-adonnés aux plaisirs ; ils ont plusieurs femmes ; ils professent la religion de Mahomet.

Les peuples du Khokand et des contrées réunies sont à présent sujets ou tributaires de la Chine. Elle en a fait la conquête de 1789 à 1791.

Tels sont les documens les plus précieux que nous a fournis le voyage de M. Nazarof à Khokand.

158. NOTICES GÉOGRAPHIQUES ET HISTORIQUES SUR KHOKAND, *Aududjan*, *Marghilân*, *Namanghân*, *Tachkaend*, *Badakhchân*, et autres pays voisins. (Traduit de la 420^e. section de la nouvelle édition du *Thai tshing y thoung tchi*.) (*Magaz. asiat.* de M. KLAPROTH, T. I^{er}, n^o. 1.)

Le *Thai tshing y thoung tchi* est la grande géographie de l'empire chinois, dont M. Klapproth a extrait les notices géographiques et historiques dont il est ici question.

Les notices confirment ce que nous venons de dire sur la contrée de Khokand, d'après M. Nazarof, et font connaître d'autres pays dont il n'a pas parlé ou qu'il n'a fait qu'indiquer vaguement. Ces pays sont le *Badakhchân*, le *Bolor*, le *Balti* (*Baltistân* ou petit *Thibet*, à l'est du Khokand; le *Khâng-kin*, qui n'est autre chose que *Samarkand*; le pays des *Kanak de la droite* (*Kirghiz* de l'Orient), et des *Kanak de la gauche* (*Kirghiz* de l'Occident), celui des *Bourout orientaux* (*Kirghiz* noirs dont parle M. Nazarof, qui habitent les montagnes de *Kyndyr-tan* au N.-E. du Syr-Daria), et celui des *Bourout occidentaux*, peuples qui habitent les montagnes du *Kachkar-divan*.

On voit, d'après ces notices, que depuis le 3^e. siècle avant notre ère, les Chinois ont eu des relations avec les pays occidentaux de l'Asie. Dans le 7^e. et le 8^e. siècles après J.-C. les limites de la Chine s'étendaient jusqu'à la mer Caspienne.

Il n'est donc pas étonnant que les Chinois aient si bien connu l'Asie centrale, et qu'ils nous aient laissé des descriptions très-exactes de contrées sur lesquelles nous n'avons eu pendant long-temps que des notions très-imparfaites.

M. Klapproth donne un tableau, d'après les historiens chinois, de toutes les positions du pays qu'ils appelaient *Khang-Kin*. Si l'on compare les distances marquées dans ce tableau, avec celles de la nouvelle carte de ces contrées que M. le baron de Meyendorff a jointe à son voyage à Boukhara, on sera étonné de l'exactitude des relations chinoises.

159. LE BOSTON-DAILY-ADVERTISER donne les détails suivans sur le canal de communication projeté entre le golfe du Mexique, et l'océan Pacifique :

« Le colonel Charles de Déneski s'est rendu la semaine dernière auprès du président, à Quincy, avec des dépêches de notre agent commercial à Guatémala, confirmant la nouvelle

de l'exécution d'un contrat passé le 18 juin dernier, entre la république fédérale de l'Amérique centrale, et une compagnie formée à New-York à l'effet d'établir une communication navigable entre l'Atlantique et l'océan Pacifique, à travers le lac de Nicaragua, situé dans l'un des états de l'Amérique centrale. La route projetée partant du golfe du Mexique, remonterait la rive de San-Juan jusque dans le lac de Nicaragua. De l'extrémité occidentale de ce lac, il serait construit un canal de 17 milles de longueur qui aboutirait à l'océan Pacifique. Le gouvernement de l'Amérique centrale avait demandé, il y a environ un an, qu'on lui fit des propositions pour une semblable entreprise, et plusieurs compagnies s'étaient, dit-on, formées en Europe et avaient présenté leur devis; la compagnie avec laquelle le contrat a été passé doit avoir un droit de péage et certains privilèges exclusifs que les intéressés regardent comme très-importants: on suppose que cette entreprise recevra l'appui des États-Unis. Les personnes qui composent maintenant cette compagnie à New-York, se proposent de l'étendre à toutes les parties de l'Union et d'en faire autant que possible une affaire nationale. L'association commencerait avec un capital de 500,000 dollars. Les entrepreneurs considèrent l'exécution de ce projet comme très-praticable et comptent en retirer de gros bénéfices et de grands avantages nationaux pour le commerce. Nous apprenons qu'ils sont dans l'intention de solliciter bientôt la coopération de nos capitalistes et d'exposer leurs vues d'une manière détaillée. (*Times*; *Moniteur univ.*; 7 octob. 1826.)

TABLE

DES PRINCIPAUX ARTICLES DE CE NUMÉRO.

Géographie et statistique.

Précis de la géographie universelle, tom. VI. Description de l'Europe orientale, M. Malte Brun.	113
Mémoire historique sur l'Hôtel-Dieu de Bayeux, M. Fr. Pluquet.	117
Almanachs, manuels et annuaires de France.	<i>ibid.</i>
Importations et exportations, Grande-Bretagne, etc.	120
État des communautés religieuses catholiques d'Irlande.	122
Statistique du gouvernement de Perme en Russie.	124
Description abrégée de la ville de Tver (<i>id.</i>).	126
Recherches sur le Don, la mer d'Azof, etc.	128
Coup d'œil sur la ligne du Caucase.	133
Missionnaires écossais de Karass au Caucase.	134
Mouvement commercial en Allemagne et au nord.	13
Sur l'état actuel de la Bavière, M. Rudhart.	136

216 *Table des principaux articles.*

Statistique du canton de Vaud.	139
Positions géographiques dans le golfe de Venise.	<i>ibid.</i>
Statistique du cercle de Raguse (Dalmatie).	140
Observations géographiques et statistiques sur le nord-ouest de la Sibirie.	143
Commerce du poisson au nord-ouest de la Sibirie.	145
Notice sur le fleuve Amour.	146
Géographie de l'Afrique septentrionale, lettre de M. Graberg de Hemsoe.	149
Notes sur l'Égypte.	<i>ibid.</i>
Notions des anciens sur les sources du Nil et sur l'Amérique.	151
Nouvelle colonie à Natal.	<i>ibid.</i>
Monnayage des États-Unis.	153
Précis sur l'île de Terre-Neuve.	155
Détails sur l'île de Chiloe.	164
Découvertes anglaises en Australie.	165
<i>Plans et Cartes.</i>	
Plan topographique de Marseille.	167
Carte des îles Shetland.	172
— historique, etc., de la Grèce ancienne, etc.	173
— maritime russe.	<i>ibid.</i>
<i>Économie publique</i>	
Traité élémentaire du commerce et des finances, M. Merle.	175
Système des connaissances commerciales, M. A. Claye.	176
Annales des sciences économiques, t. V, nos. 2 et 3.	177
Esprit du Droit, M. Alb. Fritot.	178
Société pour l'amélioration des laines, 1, 2 et 3 ^e . <i>Bulletins</i>	182
<i>Symbolæ ad carcerum disciplinam</i> , M. Eber. Dav. Friedlander.	184
<i>Motu proprio</i> de S. S. le pape Léon XII, sur la réforme de la procédure civile, etc.	188
Lettre du conseiller d'état de Hazzi sur la législation bavaroise pour l'agriculture.	191
<i>Voyages.</i>	
Voyage dans les petits cantons, etc., trad. de M. Kasthofer.	199
Voyage dans le Khorasan, etc. M. Fraser.	200
— dans la Marmarique et la Cyrénaïque, M. Pacho.	202
— dans le nord et le centre de l'Afrique, trad. de MM. Oudney, Denham et Clapperton, (<i>annonces</i>).	203
— dans l'Afrique occidentale, trad. de Gray et Dochart. M ^{me} . Ch. Huguet.	204
— Fin des notes de <i>Wilson</i> sur les États-Unis.	205
<i>Mélanges.</i>	
Magasin asiatique de M. Klaproth: Sur le voyage de M. Nazarov au Khokhand.	210
Notices géographiques et historiques sur Khokhand, etc., extraits du même recueil.	214
Canal de communication entre le golfe du Mexique et l'Océan pacifique.	<i>ibid.</i>

ERRATA du mois de septembre dernier.

Page 102, lignes 33 et 34, au lieu de *grand archipel d'Asie*, lisez : de l'*Australie*.

BULLETIN

DES SCIENCES GÉOGRAPHIQUES.

ÉCONOMIE PUBLIQUE; VOYAGES.

GÉOGRAPHIE ET STATISTIQUE.

150. **ATLAS ETHNOGRAPHIQUE DU GLOBE**, ou Classification des peuples anciens et modernes d'après leurs langues, précédé d'un Discours sur l'utilité et l'importance de l'étude des langues appliquées à plusieurs branches des connaissances humaines, d'un Aperçu sur les moyens graphiques employés par les différens peuples de la terre, d'un Coup d'œil sur l'histoire de la langue slave et sur la marche progressive de la littérature en Russie, avec environ 700 vocabulaires des principaux idiomes connus, et suivi du Tableau physique, moral et politique des cinq parties du monde; dédié à l'empereur Alexandre; par ADRIEN BALBI, anc. prof. de géogr., de physiq. et de mathém. In-fol. cartonné de XLIX p.; plus l'*Introduction*, in-8°. de CXLIII et 415 pag. Prix, 30 fr. Paris, 1826; Rey et Gravier.

Nous consacrerons, dans un des prochains cahiers de notre section, un article étendu et raisonné à cet ouvrage important, digne de toute l'attention des savans, et dont on peut prendre déjà une idée avantageuse dans l'exposé qu'en a donné la 7^e. section de notre recueil. (Voy. *Bulletin des sciences historiques* d'octobre, n°. 218.)

161. **NATCHERTANIÉ VSKOBSCHÉI GÉOGRAPHII.** — Esquisse de la Géographie universelle; par CONST. ARSÉNIEF. Pétersbourg, 1823.

162. BIBLIOMAPPE, ou Livre-Carte, etc. (*Voy. le Bulletin de septembre*, n^o. 37). 6^e., 7^e., 8^e., 9^e., 10^e. et 11^e. livrais.

La 6^e. livraison comprend 3 cartes, avec la description de la Suède, de la Russie d'Europe et de la Russie d'Asie; la 7^e. 3 cartes pour la Confédération germanique, le Danemark, le royaume de Prusse et l'empire d'Autriche; la 8^e. 3 cartes pour la Bavière et le Wurtemberg, le royaume des Pays-Bas et la Suisse; la 9^e. 3 cartes pour la France, l'Italie supérieure et l'Italie inférieure; la 10^e. 4 cartes pour l'Espagne et le Portugal, la Turquie d'Europe, la Grèce et la Pologne; et la 11^e. 3 cartes avec la description de la Sibérie, du Japon et de l'empire chinois.

Dans toutes ces livraisons nous avons remarqué le soin des auteurs à noter, sur les cartes et dans les descriptions, les lignes de faite et de partage des eaux, ainsi que les accidens naturels des états politiques ou faisant limites. On a mis le même soin à retracer l'historique des migrations des peuples dans chaque empire ou grand état politique, en offrant aussi les considérations générales qui ressortaient des détails présentés ou omis dans les descriptions de chaque état politique. A. M.

163. GEOGRAPHI GRÆCI MINORES. Hudsonianæ editionis annotationes integras cum Dodwelli dissertationibus edidit, suasque et variorum adjecit; textum denuò recensuit, et varias lectiones subiecit; versionem latinam recognovit: copiosisimisque denique indicibus, ac tabulis in ære incisus, instruxit JOAN. FRANC. GAIL. Vol. I, continens HANNONIS et SCYLACIS periplos. In-8^o. de 40 feuil. $\frac{1}{2}$ et 3 cartes. Paris, 1826; l'auteur, rue Neuve-des-Petits-Champs, n^o. 12; Bossange frères.
— Cette édition aura 6 vol., qui paraîtront de six mois en six mois. Chaque vol. coûte 21 fr.

Nous rendrons compte sous peu du I^{er}. vol. de cette importante collection, qui a déjà paru depuis plusieurs mois, et dont nous attendons impatiemment l'analyse. F.

164. TABLE DES MATIÈRES CONTENUES DANS LA THÉORIE DE LA STATISTIQUE, ainsi que dans celle de l'Histoire, surtout par rapport à la partie ethnographique de cette dernière science, à l'usage de la classe supérieure des élèves de la pension de l'Université impériale; par Chrétien de SCHLÖTZER, prof. d'é-

conomie politique et de diplomatie. In-8°. de 40 p. Moscou, 1823 ; imprimerie de l'Université.

Après un court avant-propos, dans lequel l'auteur expose le but de cet opuscule, qui comprend deux choses très-distinctes, la théorie de la statistique et celle de l'histoire, il entre en matière par l'exposé de la première de ces théories. Cet exposé se borne à la simple nomenclature des divisions et subdivisions des matières que la statistique comprend dans sa sphère. Après les *notions préliminaires*, il admet trois grandes divisions et les subdivisions principales suivantes :

A. Forces fondamentales.

1. Le peuple ou les habitans.
2. Le pays.
3. La richesse.

B. Réunion des forces ou constitution.

Observations générales.

Différens pouvoirs suprêmes. — Droit public général absolu.

Divisions des différens pouvoirs. — Droit public général hypothétique.

Division politique des sujets d'un État.

C. Administration des forces, ou gouvernement.

1. Branches d'administration qui ont pour objet direct la sûreté d'un État.

2. *Id.* Qui ont pour but indirect la sûreté publique.

3. *Id.* Qui se rapporte indistinctement à toute sorte d'objets.

Il est facile de juger d'après cette esquisse des principales subdivisions admises par l'auteur, sa théorie sur la statistique. Cette science fait partie des sciences descriptives ; elle a pour but de procurer *pour un moment donné, l'état de situation d'un pays*, sous tous les rapports qui intéressent les hommes réunis en société, ou l'individu comme membre de cette société. La statistique donne la description de la manière d'être ou d'exister d'un état ; mais elle ne s'occupe pas, sous le point de vue théorique, des lois d'existence des peuples en général, et M. Schlötzer semble avoir confondu dans cette science une partie de l'économie politique dans la division B. La statistique emprunte à plusieurs autres sciences des élémens d'application, et il

semble que ce sont ces applications diverses qui doivent donner les bases de la division générale des matières qu'elle embrasse. (Voy. notre *Plan sommaire d'un traité de géographie et de statistique*. In-4°. Paris, 1821; Anselin et Pochard.) F.

165. *DIE STAATENSYSTEME EUROPA'S UND AMERIKA'S*, etc. — Systèmes politiques des Etats de l'Europe et de l'Amérique depuis 1783—Exposé historique et politique; par J.-H.-L. PÖLITZ, prof. d'économie à l'Univ. de Leipz. 1^{re}. partie. *Époque de 1783 à 1806*. Grand in-8°. XVI et 514 pag. Leipz., 1826; Heinrichs. (*Leipzig. Liter. Zeitung*; mars 1826, n°. 55, p. 453.)

L'auteur a divisé son ouvrage en 3 périodes, dont chacune remplira un volume. Dans son introduction il esquisse le système des états de l'Europe tel qu'il fut établi depuis la découverte de la 4^e partie du globe. Il aborde ensuite l'état politique de l'Amérique avant 1783; et après avoir exposé, dans un aperçu politique, les découvertes isolées des Européens dans cette partie du globe, il passe à la grande cause de l'indépendance de l'Amérique septentrionale, en donnant une courte description de la lutte sanglante à laquelle elle a donné naissance, et termine par rapporter en entier le traité de paix de Paris, conclu le 3 septembre 1783.

La 1^{re}. période commence en 1783, c'est-à-dire à l'époque de la reconnaissance de l'indépendance des États-Unis, et des événemens précurseurs de la révolution française, et termine en 1806, époque de la dissolution de l'empire germanique.

La 2^e. période renferme les événemens politiques, depuis la dissolution de l'empire germanique jusqu'à l'ouverture du congrès de Vienne en 1814. Cette époque offre la chute du système central, la déchéance de Napoléon, et l'affranchissement de plusieurs colonies américaines.

La 3^e. période offre les événemens qui ont eu lieu depuis le congrès de Vienne jusqu'au commencement de 1826. Elle embrasse la création d'un nouveau système politique, fondé sur les principes adoptés par les cinq principales puissances de l'Europe. Elle offre également des observations sur les formes de gouvernemens des nouveaux états de l'Amérique et sur leur émancipation partielle.

L.D. L.

186. DISSERTATION SUR LE PÉRIPLE DE SCYLAX, et sur l'époque présumée de sa rédaction ; par J.-F. GAIL fils. In-8°. de 100 p. Paris, 1825 ; Treuttel et Würtz.—COMPTE RENDU DE CETTE DISSERTATION ; par M. LETRONNE (*Journal des Savans*; févr., avril et mai 1826.)

Cette dissertation, primitivement écrite en latin, est extraite de l'ouvrage annoncé ci-dessus, n°. 163). M. Gail fils l'a détachée de son édition et l'a publiée à part afin d'appeler d'avance l'attention et les conseils des savans.

Ce savant croit le Périple un peu plus ancien qu'Hérodote : il indique d'abord les opinions diverses des critiques sur l'époque de ce périple : il expose, et combat ensuite les raisons de Dodwell, qui le fait descendre au temps de Philippe ; il reconnaît cependant cinq faits qui s'appliquent à une époque plus récente qu'Hérodote ; mais il s'arrête principalement à développer neuf faits qui lui semblent prouver que le périple est réellement du Scylax dont Hérodote a parlé.

M. Letronne, prié par M. Gail fils de rendre compte de sa dissertation dans le *Journal des Savans*, rendant une entière justice aux lumières et au zèle de l'auteur, montre qu'au fond M. Gail fils a suivi, quant au résultat, les idées de Sainte-Croix, et qu'il n'a pas suffisamment réfuté M. Mannert, ni M. Niebuhr, dont le mémoire, dit M. Letronne, est certainement ce qu'on a écrit de mieux sur ce sujet. Il émet des vues nouvelles sur le périple qui nous occupe. Les savans se sont attachés à quelques faits particuliers, dit M. Letronne, pour en conclure une époque qu'ils appliquent à tout le périple, bien que réellement elle puisse n'être applicable qu'à telle ou telle partie ; aucun ne paraît avoir examiné sérieusement si le périple présente de l'unité dans sa composition, s'il provient d'une source unique ou de plusieurs sources, si toutes les parties sont du même temps ou d'époques différentes. Cet examen paraît avec raison à M. Letronne le seul moyen d'arriver à un résultat critique de quelque certitude, et son importance pour l'histoire de la science et les éclaircissemens curieux sur plusieurs points de géographie qui naîtront de cet examen, l'a engagé à s'y livrer dans les trois articles du *Journal des Savans* qu'il y a consacrés.

L'espace qui nous est accordé ne nous permet pas de faire

connaître chacun des faits exposés pour et contre son opinion, par M. Gail fils; nous avons fait connaître seulement le résultat de son travail; c'est dans sa dissertation même qu'il faut étudier l'ensemble de ses idées et des discussions, qui le portent à penser qu'il appartient au Scylax signalé par Hérodote, qu'il a été rédigé à la fin du vi^e. siècle ou au commencement du v^e. avant J.-C., et qu'il n'a subi qu'un très-petit nombre d'altérations inévitables qu'il s'est attaché du reste à signaler dans l'édition de son périple. Quelques notes terminent la dissertation de M. Gail; celle-ci est suivie d'un autre travail intitulé : *Nouvelles recherches sur l'origine de Messène, et Conjectures sur l'origine des villes de Soles en Chypre et en Cilicie*. M. Gail cherche à prouver qu'une ville de Messène a existé avant Épaminondas et qu'elle est l'Andamie, fondée par Polycæon. Il propose enfin à l'égard des villes de Soles, de rejeter la tradition qui attribue à un passage de Solon la dénomination de ville de Soles, soit en Chypre, soit en Cilicie, et de regarder la Soles de Cilicie, comme une colonie athénienne, et peut-être fondée par la colonie athénienne établie dans la Soles de Chypre.

Dans l'examen auquel se livre M. Letronne, il conclut de la différence des mesures employées dans le périple, qui se reproduisent alternativement sans motif apparent, du caprice qui semble avoir présidé aux citations des villes qui y sont mentionnées et de la sécheresse de cette énumération, qu'on ne peut le considérer que comme un *résumé* composé, soit pour l'usage de l'auteur, soit pour l'utilité de la jeunesse. Il pense qu'il est l'extrait, soit d'un périple plus complet, plus détaillé, compilation de divers matériaux, soit de divers ouvrages alors existants. M. Letronne examine successivement, et dans un ordre géographique, tous les faits qui servent de base aux opinions de M. Gail fils: il arrive à cette conclusion qu'aucun fait, dans le périple, n'annonce l'époque du Scylax d'Hérodote, et que ce périple est une compilation de matériaux d'époques fort différentes, dont les plus récents appartiennent aux temps d'Éphore et de Théopompe, ou du règne de Philippe de Macédoine. Il attache peu d'importance à la date précise de la rédaction du périple; cependant il penche à la placer entre l'an 356 et la mort d'Alexandre, et il pense que le Scylax qui en est l'auteur était un Athénien. Nous invitons toutes les personnes qui s'occupent de la Géographie ancienne à lire avec attention

les trois articles de M. Letronne ; ils contiennent une foule d'éclaircissemens importants , que l'examen auquel il s'est livré lui a donné l'occasion de produire. F.

167. PRÉCIS STATISTIQUE ET HISTORIQUE DE LA GAULE, de la France ancienne , et de la France actuelle , pour accompagner les trois cartes réunies sur la même feuille ; suivi du tableau des divisions militaires et d'une table des matières : extrait du nouvel Atlas du royaume de France ; par PERRON, géographe , et AUPICK, offic. supér. d'état-major. In-4°. de 9 feuilles , plus un tableau gravé. Paris , 1826 ; Duprat-Duverger.

168. GUIDE DU VOYAGEUR EN FRANCE , divisé en cinq régions , comprenant , etc. ; 4e. édit. refondue entièrement , et augmentée de l'itinéraire de Paris à Bruxelles , à Genève , à Nice , à Chambéry , et du tableau de ces différentes villes , etc. , etc. ; par RICHARD, ingén. géogr. In-12 de 21 feuilles $\frac{5}{8}$, avec une carte. Paris 1826 ; Audin.

169. ITINÉRAIRE COMPLET DU ROYAUME DE FRANCE , divisé en cinq régions ; 5e. édit. entièrement refaite d'après un plan nouveau , comprenant : 1°. *La manière de voyager dans les départemens* , la liste des diligences , voitures publiques , les jours et heures de leur départ et arrivée ; le temps que l'on est en route , les bonnes auberges , etc. 2°. *La Topographie détaillée* de toutes les routes de poste , en tableaux synoptiques , indiquant tous les lieux par où l'on passe , avec leur distance respective , et celle de Paris , en lieues , les endroits et fourches de routes à droite et à gauche ; les départemens , pays , montagnes , vallons , côtes , sites , vues pittoresques , rivières , canaux et ruisseaux que l'on traverse ; les chemins et sentiers qui abrègent , etc. 3°. *La description des lieux remarquables* , par leurs antiquités , histoire , monumens , eaux minérales , production , industrie et commerce ; précédé d'une introduction dans laquelle on donne un *aperçu statistique* de la France , le tableau de la capitale et de ses environs ; orné d'une carte routière , et de quelques vues lithogr. , 2 vol. in-8°. de 302 et 675 à 2 colonnes. Prix , 15 fr. Paris , 1825 ; H. Langlois.

Nous avons annoncé la 4°. édition de cet ouvrage (Voyez le *Bulletin* , t. 3 , 1825 , no. 111) , dont celle-ci ne nous paraît

pas différer. Par sa division en régions, il arrive que le voyageur est obligé d'emporter avec lui les deux gros volumes de cet itinéraire, sa route se trouvant souvent marquée dans l'un et dans l'autre. Il eût été plus commode d'adopter la division des routes suivie par M. Vaysse de Villiers, avec tant de succès. Du reste, cet ouvrage, dont nous avons fait usage, est aussi exact qu'on peut l'espérer dans une semblable compilation, et il est surtout fort utile pour les routes que n'a point encore données M. de Villiers dans les parties publiées de sa belle entreprise dont on attend si impatiemment la fin. D.

170. MERVEILLES DE LA NATURE EN FRANCE, ou Description de ce que la France a de plus curieux et de plus intéressant sous le rapport de l'histoire naturelle, comme Grottes, Cascades, Sources, Montagnes, Rochers, Torrens, Mines, Vues pittoresques, etc. ; par G.-B. DEPPING, membre de plusieurs Sociétés littéraires. 6^e édit., 2 vol. in-8^e. de xv, 369 et 338 p. Prix, 5 fr. Paris, 1825 ; Eymery.

Annouer la 6^e. édition d'un ouvrage, c'est assez signaler le succès qu'il a obtenu ; celui-ci est d'ailleurs trop connu et trop populaire, en quelque sorte, pour qu'il soit nécessaire d'entrer à son sujet dans aucun détail auprès de nos lecteurs. Nous nous bornerons à leur apprendre qu'à chaque édition, M. Depping, jaloux de perfectionner un ouvrage qui, sous un titre modeste, renferme une foule de faits curieux et bien décrits, ne néglige rien pour le compléter, et pour mettre à profit les nouvelles observations qui sont publiées, et dont il peut l'enrichir. C'est ainsi que nous voyons, dans la 6^e édition, plusieurs articles nouveaux sur des curiosités naturelles récemment découvertes ou observées, des Pyrénées, de la Lorraine, de l'Auvergne ; d'autres articles ont été refaits ou complétés ; d'autres enfin ont été resserrés ou supprimés pour faire place à des objets plus intéressans et plus dignes d'être connus des voyageurs. Les notes bibliographiques au bas des articles, ont été mises au courant, en sorte qu'on y trouve indiqués, autant que l'a permis le cadre de l'ouvrage, les mémoires et notices qui ont paru jusqu'en 1825, sur les curiosités naturelles de la France. F.

171. **LÉGISLATION CIVILE, COMMERCIALE ET CRIMINELLE DE LA FRANCE, OU COMMENTAIRE ET COMPLÉMENT DES CODES FRANÇAIS**, tirés, savoir : le COMMENTAIRE, de la conférence avec le texte des Codes, et, entre eux, des procès-verbaux *en Partie inédits* du conseil d'état, qui contiennent la discussion du Code civil; des procès-verbaux *entièrement inédits* de la discussion du Code de commerce, du Code de procédure, du Code d'Instruction criminelle et du Code pénal; des observations *également inédites* de la section de législation du tribunal sur les projets des trois premiers Codes, et de celle des commissaires du corps législatif sur les deux derniers; enfin, des exposés de motifs, rapports et discours faits ou prononcés, tant dans l'assemblée générale du tribunal que devant le corps législatif : le complément des lois antérieures auxquelles les Codes se réfèrent, des lois postérieures qui les étendent, les modifient; des discussions dont ces lois sont le résultat; des ordonnances, décrets, avis du conseil et autres actes du pouvoir exécutif et réglementaires destinés à en procurer l'exécution. — Le tout précédé d'un **PROLÉGOMÈNE** où l'on expose, dans une première partie, le mode de porter la loi qui était en usage lors de la confection des Codes, et quels travaux préparatoires il a produits; où, dans une seconde, on trace l'histoire générale de chaque Code; par M. le Baron Locat, ancien secrétaire-général du conseil d'état, avocat à la cour royale de Paris, officier de la Légion-d'Honneur, auteur de *l'Esprit du code civil*, de *l'Esprit du code de commerce*, de *l'Esprit du code de procédure civile*, etc. : 20 à 24 vol. in-8°, dont il paraît chaque mois un volume, à dater d'oct. 1826. — Le prix de la souscription, pour cet ouvrage, est de 7 fr. le vol., pour Paris, et de 9 fr., franc de port, pour les départemens. Le seul engagement qu'on prend en souscrivant, est de retirer les volumes au fur et à mesure qu'ils paraissent, et de payer, avec le premier volume, le dernier volume d'avance. La souscription sera fermée le 1^{er} janvier 1827, et dès lors le prix des volumes sera porté à 9 fr. pour Paris et à 11 fr., franc de port, pour les départemens. — On souscrit, à Paris, chez Treuttel et Würtz, rue de Bourbon, n°. 17.

Nous nous empressons d'annoncer à nos lecteurs la publica-

cation du 1^{er}. vol. de ce nouvel et important ouvrage du baron Locré, depuis long-temps attendu, et retardé par suite de maladie. Cet ouvrage, dont les élémens sont, en grande partie, inédits, formant le commentaire officiel de nos Codes, puisqu'il est fait par le législateur lui-même, nous paraît pouvoir être convenablement signalé à nos lecteurs comme un des travaux qui rentrent dans le domaine de l'économie publique. Nous en ferons plus particulièrement connaître l'importance, par des articles successifs, au fur et à mesure que les différentes liv. nous seront adressées.

172. INSTITUTIONS ET LOIS NÉCESSAIRES A LA FRANCE, par J.-F. CHRÉTIEN DE POLY, conseiller à la cour royale de Paris. Tom. 1^{er}.; in-8°. de 32 feuilles et demie. Paris, 1825; Trouvé.

173. BIBLIOGRAPHIE FRANÇAISE. — Les annonces faites dans la bibliographie de la France; pendant les 6 premiers mois de 1826, s'élèvent, pour les livres, à. 4347
 Gravures et lithographies. 485
 Cartes géographiques et plans. 21
 Musique. 220

Total. . . 5073

Pour les trois derniers objets, plusieurs articles sont très-fréquemment compris sous un seul n°. Voici pour les livres seulement, et pendant les 6 premiers mois, le tableau comparatif des dernières années :

en 1814.	979
1815.	1712
1816.	1851
1817.	2126
1818.	2430
1819.	2441
1820.	2465
1821.	2617
1822.	3114
1823.	2687
1824.	3436
1825.	3569
1826.	4347

L'année 1823 a donné, comme on voit, pour les premiers

6 mois, moins que l'année 1822 ; mais , à la fin de l'année, 1823 l'a emporté sur 1822. (*Bibliographie de la France*, ou journal génér. de l'imprimerie et de la librairie,; 1826, n°. 32.)

174. ÉTABLISSEMENT D'UNE MAISON DE BANQUE ET DE COMMISSION, sous la dénomination d'Agence centrale du mouvement des capitaux et de l'industrie. In-8°. de 48 pages. Paris, 1826 ; M^{me}. Huzard.

La direction des esprits porte, dans ce siècle, les hommes vers les entreprises commerciales et agricoles. Les élémens de succès sont : le bon sens, qui indique la nécessité du moment ; la sagesse de l'entrepreneur, qui choisit les moyens les plus actifs et les plus économiques d'atteindre le but ; les capitaux abondans qui favorisent le mouvement ; et la prudence éclairée d'une administration qui en règle la distribution et surveille toutes les parties du travail.

En France, l'enthousiasme fait adopter les plans. L'ardeur première se rebute aisément au premier obstacle ; les moyens sont, pour ainsi dire, confiés aux hasards ; la vanité crée des administrations somptueuses, dont le luxe ruineux absorbe les capitaux ; le dégoût survient, et l'entreprise meurt souvent avant de naître, ou si elle languit quelque temps, elle empêche, par son défaut de succès, un plan sage et bien combiné.

Il y a donc intermittence, comme le fait sentir l'auteur de la brochure que nous annonçons, dans les réflexions qui précèdent le développement de ses statuts ; il y a alternative fâcheuse de repos et d'activité, de timidité et d'audace, d'illusions et de découragement.

Pour opérer quelque amélioration en tout, il faut une entière liberté, une abondance relative de capitaux ; car, tant que la réunion des capitaux et de l'industrie n'aura pas lieu, rien à espérer : les travaux appelleront inutilement les fonds producteurs : les fonds oisifs se perdront dans les jeux de l'agiotage, ou dans les combinaisons hasardeuses et mal conçues.

C'est donc à remédier à ce vice que tend le système d'association proposée par l'auteur. Que veut-il ? Écoutons-le lui-même : Défricher et peupler les bruyères, assainir et féconder les marais, améliorer les races de bestiaux, perfectionner et généraliser l'emploi des instrumens aratoires, imposer à notre sol les productions que nous tirons de l'étranger, affranchir la

France du tribut de 25,000,000 kilog. d'huile, fournir à notre cavalerie ; à nos transports et attelages 20,000 chevaux ; créer des routes, creuser des canaux. » On voit que le but de l'entreprise est vaste ; ainsi nous ne craignons pas que les moyens le paraissent trop. Pour réaliser en partie de si louables projets, l'auteur propose, sous le nom d'*Agence centrale du mouvement des capitaux et de l'industrie*, une création d'une maison de banque et de capitaux. Si le dessein de l'auteur reçoit son exécution, l'agence recevra en compte commun et en commandite, des fonds dont le montant sera employé en entreprises agricoles et commerciales.

Elle n'agira qu'en aidant, par son intervention ; les sociétés anonymes autorisées par le gouvernement, et en prêtant, avec une sûreté et une garantie à l'abri de toute discussion, aux particuliers.

La Société participera à tous les bénéfices ; elle s'interdira toute régie ; mais elle exercera une surveillance utile dans tous les momens.

Il faut lire dans l'ouvrage même les articles réglementaires ; le but est signalé, il est noble, il est grand, il est utile. On pourrait peut-être désirer quelques dispositions plus précises ; mais une combinaison telle que celle-ci ne peut être jugée que par son exécution : l'expérience seule peut éclairer sur des obscurités inévitables, et résoudre des objections dont quelques-unes pourraient paraître fondées.

BERTHEVIN.

175. GIVORS. — Tandis que Condrieu fera disparaître, par un pont en fil de fer, la limite qui le séparait du département de l'Isère, la petite ville de Givors, qui déjà tenait à Lyon et à Rive-de-Gier par un canal, aboutira encore à Saint-Etienne et à la Loire par un chemin de fer, et toute cette ligne, qui parcourt une multitude d'établissements manufacturiers, de verreries, de houillères, cette ligne dont les extrémités sont deux grandes villes, où elle verse ses produits, les verra s'écouler de là avec la même facilité dans le nord et dans le midi. Ce n'est pas tout, une compagnie s'est formée à Givors pour convertir en une belle et vaste prairie, un champ inculte de 50 à 60 hectares, où le torrent du Gier n'apportait que du sable et du gravier ; ce qui procurera les fourrages nécessaires pour nourrir les nombreux chevaux de transport qui y séjournent. (*Journ. de Lyon* ; 15 mars 1826.)

176. PROJET DE SOCIÉTÉ D'AMÉLIORATION DES ANIMAUX DOMESTIQUES ;
par M. SENAC. (Voy. le *Bulletin des sciences agricoles* de mai
1826, n°. 191.)

La culture des céréales, comme l'observe l'auteur de cet article, long-temps en disproportion avec les besoins de la France, a fini par envahir le sol des vignes, des étangs, des pâturages et des forêts. Les disettes de 1813 et de 1817, en élevant extraordinairement le prix des grains, accrurent encore cette disposition particulière des propriétaires du sol ; mais bientôt, quelques années de meilleure récolte, en accumulant progressivement des excédans considérables, ont fini par produire la surabondance qui pèse en ce moment, d'une manière si désastreuse, sur l'agriculture. Les mêmes causes ayant agi simultanément sur toute l'Europe, les mêmes effets ont déterminé partout les mêmes conséquences, et le mal est devenu général. Une nécessité impérieuse se fait donc sentir ; c'est celle d'entraîner la production dans une direction nouvelle : il s'agit de rendre aux fourrages une partie des guérets chargés aujourd'hui de richesses stériles. Que le berger, dit-il, remplace le laboureur sur toutes ces landes arides que le soc de la charrue appauvrit et que des troupeaux féconderaient sans peine, et de véritables richesses naîtront sous ses pas. L'éducation des animaux domestiques, ajoute-t-il, peut seule former une diversion utile : cette branche si importante de l'économie rurale, qui, dans un pays voisin (l'Angleterre) a pris un essor si rapide, a fait peu de progrès en France, où l'on peut dire même qu'elle est restée fort en arrière. A l'appui de son opinion, l'auteur présente le résultat de nos importations en bétail pendant les années 1822 à 1825, et il prouve qu'un pays qui, par la douceur de son climat et sa fécondité naturelle, paraissait spécialement appelé à l'approvisionnement des marchés de l'Europe, ne peut pas même suffire aux besoins de sa propre subsistance, et se voit obligé d'importer chaque année pour une somme moyenne de 48 à 50,000,000 fr. de produits du règne animal, ainsi qu'on peut s'en convaincre par le tableau suivant, que nous lui empruntons.

IMPORTATIONS.

	1823.		1825.		1824.		1825.	
	QUANTITÉS.	VALEURS.	QUANTITÉS.	VALEURS.	QUANTITÉS.	VALEURS.	QUANTITÉS.	VALEURS.
Chevaux.....	17,276	5,212,140	26,341	8,640,100	28,027	8,860,160	23,280	7,507,140
Mulets.....	751	122,080	875	177,005	910	52,590	7	141,680
Ânes.....	539	18,865	510	17,850	1,026	35,910	1,414	7,070
Boeufs et taureaux.....	17,132	4,796,960	9,425	2,639,000	11,520	2,743,500	13,962	3,557,680
Vaches.....	19,493	3,508,740	14,267	2,572,460	23,411	3,349,980	23,331	4,125,500
Flanillons, veaux, etc.....	7,691	537,810	4,833	339,010	4,195	377,550	13,720	612,144
Chèvres, chevreaux.....	1,645	13,215	5,945	58,630	5,679	54,415	5,830	54,410
Porcs et cochons de lait.....	101,423	3,213,885	107,934	3,591,680	174,118	2,522,160	212,398	3,810,650
Mont. et agn., mér. et métiis.....	54,032	1,287,934	44,666	1,068,722	26,044	910,266	28,376	999,480
Moutons et agneaux communs.....	132,684	2,776,452	73,428	1,553,292	139,551	2,737,950	170,706	3,330,680
Peaux brutes et tannées.....	4,811,291	6,658,076	6,391,704	8,499,620		8,263,098	6,216,510	9,176,361
Viandes.....	375,398	238,298	383,870	237,985	433,585	474,019		
Laines communes.....	7,183,360	12,721,297	4,306,179	7,320,248	4,107,350	7,677,161	4,407,555	7,915,698
Id. fines.....	1,793,883	10,945,384	1,131,117	4,929,219	255,961	1,358,575	186,546	852,332
Crins.....	140,488	1,528,533	44,363	469,689	46,645	502,141	54,144	582,740
Poils de vaches.....	10,434	5,217	293,466	343,003	252,107	303,253	364,832	119,881
Graisses et suif.....	2,957,945	2,189,403	353,851	293,184	4,869	367,698	7,713	3,857
Beurre.....	811,301	750,743	533,567	747,022	456,293	1,000,197	548,414	443,020
Fromages.....	3,747,466	3,747,466	3,964,363	3,964,363	714,427	3,636,967	851,142	1,191,508
Préaux, sabots et cornes, quail- lons, sang et déchets.....	990,474	236,290	563,512	271,952	181,007	303,585	3,032,455	864,102
Engrais.....	118,760	3,563	661,153	19,834	702,413	21,072	2,026,923	60,807
		39,930,680		47,759,110		45,554,681		46,689,933

Ces considérations sont d'un ordre majeur, et ne peuvent pas être dédaignées par l'économie politique. L'auteur, en appelant sur ce sujet les méditations des grands propriétaires du sol, leur parle un langage tout-puissant, puisqu'il prouve, par les faits, que leur intérêt personnel est attaché à l'exécution de son projet. Mais une cause, qui doit être non moins puissante aux yeux de beaucoup d'entre eux et à ceux de nos hommes d'état, c'est l'amélioration de la condition du peuple de nos campagnes, qui, au milieu de l'abaissement général du prix des produits agricoles, ne connaît presque partout l'usage de la viande, comme base alimentaire, que pour en sentir cruellement la privation.

De ces réflexions, l'auteur passe à un examen rapide des différentes espèces d'animaux domestiques qui doivent surtout, dans son projet d'amélioration, solliciter tous les soins des propriétaires ruraux. Quant aux *chevaux*, l'institution des haras, riche de plus de 1200 étalons, qui chaque année, à l'époque de la monte, sont répandus dans toute la France, répondent bien, selon lui, au but de sa création; mais il paraîtrait désirer qu'on ne s'y bornât pas à l'entretien des seuls étalons, et qu'à l'exemple des haras établis dans quelques états d'Allemagne, on y entretînt aussi des jumens, afin de faire des élèves: disposition dont l'urgence semblerait démontrée par l'obligation où nous avons été jusqu'ici d'aller chercher chez l'étranger les chevaux nécessaires à la remonte de notre cavalerie. Quant à l'espèce *asine*, tout est à faire, dit l'auteur, pour la retirer de l'état de dégénération dans lequel elle est tombée: on aurait à lutter contre l'insouciance et la misère des maîtres habituels de ce serviteur utile, qui, en général, sont peu disposés à prendre les soins nécessaires pour en relever la race; mais il pense qu'on devrait attendre de bons résultats d'encouragemens distribués à propos. Pour la multiplication et l'amélioration de la *race bovine*, il faudrait joindre à ces encouragemens des instructions pratiques bien dirigées, afin de détruire l'ignorance et la routine que l'on rencontre encore dans nos campagnes, malgré les progrès des sciences agricoles. On peut en dire presque autant de l'éducation des *bêtes à laine*, qui n'a pas encore atteint le degré de perfection désirable, quoique l'introduction des mérinos ait opéré une révolution complète dans cette partie; les bonnes méthodes se sont propagées

de proche en proche parmi les possesseurs de grands troupeaux ; mais la masse des simples cultivateurs est restée ignorante et livrée plus ou moins aux erreurs populaires. Les *garennes*, les *colombiers*, les *oiseaux de basse-cour*, les *abeilles*, les *vers à soie* forment le complément de nos richesses animales, et devraient entrer dans un système complet d'amélioration.

C'est avec l'arme de l'exemple qu'il faudrait attaquer les obstacles que nous venons de signaler. Dans l'état actuel de notre agriculture, les faits sont épars, l'expérience reste personnelle et sans profits pour la masse, et la tradition même s'en perd au bout d'un certain temps. La France possède, nous dira-t-on, un grand nombre de sociétés d'agriculture, qui rendent journellement de grands services à la science. Mais, ces sociétés embrassant toutes les branches de l'économie rurale, ne peuvent accorder à chaque partie le degré d'attention qui lui serait nécessaire, et leur influence devient peu sensible, parce qu'elle se perd sur un trop grand espace. Il vient, il est vrai, de se former à Paris une *Société d'amélioration des laines* (Voy. *Bullet.* d'oct., pag. 182, n°. 136), qui compte parmi ses fondateurs des hommes dont le nom est une garantie de succès ; mais cette Société, à son tour, n'embrasse qu'une partie du domaine sur lequel doivent s'étendre les améliorations indiquées dans le projet dont nous nous occupons. La Société dont M. Sénac a conçu l'idée remplirait donc une lacune importante, en s'occupant exclusivement de tout ce qui concerne l'éducation des animaux domestiques.

« C'est aux cultivateurs de la grande et de la petite propriété, dit l'auteur ; c'est aux propriétaires des contrées de la France où la terre est sans valeur ; c'est aux manufacturiers éclairés, qui s'affligent chaque jour de tirer de l'étranger leurs matières premières ; c'est enfin aux hommes amis de la richesse et de la prospérité de leur pays, que nous soumettons ce projet, bien certains d'être entendus en faisant un appel au plus noble des sentimens qui les animent, l'amour du pays. »

Il ne s'agit ici, en effet, que d'une association purement philanthropique, d'une réunion de propriétaires consentant à verser annuellement une rétribution individuelle dont ils s'accorderaient à déterminer la quotité, ou seulement le *minimum*, et qui servirait à offrir des encouragemens, en même temps qu'à favoriser la publication, à bas prix, d'instructions prati-

que propres à éclairer les cultivateurs. Provisoirement, la souscription annuelle est fixée à 36 fr. Le titre de fondateur sera réservé aux personnes qui auront fait parvenir leur adhésion avant le 15 août 1827 ; une convocation à domicile aura lieu dans les premiers jours de septembre, et l'on arrêtera en assemblée générale le règlement de la Société, dont le projet sera préparé d'avance. Déjà plusieurs de ces hommes honorables, qu'on est toujours certain de rencontrer sur la route des entreprises d'utilité générale, ont donné leur approbation et leur adhésion à ce projet d'une utilité générale et incontestable ; espérons qu'un plus grand nombre pourront s'en convaincre, et que leurs efforts réunis permettront d'atteindre le développement sans lequel une entreprise de la nature de celle que nous annonçons manquerait entièrement son but. E. H.

177. CATALOGUE DES SPÉCIFICATIONS de tous les principes, moyens et procédés pour lesquels il a été pris des brevets d'invention, de perfectionnement et d'importation, depuis le 1^{er}. juillet 1791, époque de la mise à exécution des lois des 7 janvier et 25 mai précédens, jusqu'au 1^{er}. juillet 1825, imprimé par ordre du ministre et secrétaire d'état de l'intérieur. In-8°. de 316 pag. Paris, 1826; Boucher et M^{me}. Hazard.

Conformément à l'art. 2 de la loi du 7 janvier, et à l'art. 3, tit. 2, de celle du 25 mai 1791, il doit exister un catalogue des *spécifications des principes, procédés et moyens* pour lesquels des brevets ont été pris ; il est même nécessaire que ce répertoire se trouve au ministère de l'intérieur, où s'opère la délivrance des titres, et dans les préfectures, où la demande en est déposée, puisque, d'après la loi, il est libre à tout citoyen de consulter au secrétariat de son département le catalogue des inventions nouvelles. C'est pour satisfaire à ces conditions que le ministre de l'intérieur a ordonné l'impression et l'envoi dans toutes les préfectures du catalogue dont voici le plan.

Les *spécifications* des brevets sont généralement données telles que les inventeurs ou les importateurs les ont faites, et avec les termes employés par eux, soit dans leurs demandes de brevets, soit dans les mémoires descriptifs de leurs *principes, procédés*

et *moyens*. Elles se trouvent sur les pages du catalogue à gauche, et on a placé à droite, en regard, l'indication de l'espèce et de la durée des brevets, de leurs dates, et des noms et domiciles des brevetés.

Si, après la délivrance d'un brevet, il en a été pris, soit par le titulaire, soit par son cessionnaire ou ayant-cause, un ou plusieurs autres sous le nom de *brevets* ou *certificats de perfectionnement* et d'addition, il est fait mention, à la suite du brevet principal, de tous brevets additionnels qui s'y sont réunis et incorporés, pour ne former avec lui qu'un seul et même titre. On a encore inscrit, en cet endroit, la désignation des ventes, cessions et transports de brevets, de ceux qui ont été adjugés par les tribunaux à d'autres personnes que les titulaires, de ceux qui ont été déclarés en déchéance, de ceux dont la description et les plans sont tenus secrets, de ceux qui ont été prolongés, de ceux dont la durée est expirée, enfin, de ceux qui ont été rendus publics par la voie de l'impression et de la gravure.

Les *spécifications* sont classées par ordre alphabétique de matières, à la suite du mot auquel chacune se rapporte, soit qu'il s'agisse d'une machine, d'un instrument, d'un outil, d'un procédé, soit que les brevets concernent un produit de fabrication, une substance employée dans les arts, un genre ou une branche d'industrie. Chaque mot particulier est imprimé en petites capitales.

Il y a d'autres termes d'un sens plus étendu, qui sont imprimés en grosses capitales, tels qu'*agriculture*, *armes*, *chaussures*, *distillation*, etc. Ces termes génériques renvoient à tous les mots particuliers qu'ils embrassent.

A des indications aussi multipliées et aussi nombreuses, se réunit, à la fin du catalogue, la liste alphabétique des noms des brevetés, avec rappel des pages où sont mentionnés leurs brevets, et les *spécifications* de leurs *principes*, *procédés* et *moyens*.

Ce travail contient encore un état numérique des brevets d'invention, de perfectionnement et d'importation, délivrés depuis le 1^{er}. juillet 1791, jusqu'au 1^{er}. juillet 1825. Il résulte de cet état qu'il a été pris 1,183 brevets de 5 ans, 530 brevets de 10 ans, et 518 brevets de 15 ans, en tout 2,231 brevets, non compris 512 certificats de perfectionnement et d'addition.

Cet ouvrage aura nécessairement des suites, qui seront rédigées sur le même plan, et imprimées dans le même format. Les préfets les y feront réunir à mesure qu'elles paraîtront, afin que, suivant le vœu de la loi, chacun puisse prendre communication au secrétariat de son département, du catalogue complet des objets brevetés.

Ann.

178. STATISTIQUE DES MINES DE FRANCE. — Nous rapportons textuellement le rapport de M. le Directeur-Général des ponts et chaussées sur ce sujet. C'est encore une preuve de plus ajoutée à toutes celles que nous avons signalées, de sa constante sollicitude pour toutes les parties de l'administration qui lui est confiée.

Direction générale des ponts et chaussées et des mines.

Partout en France, on recherche avec soin et ardeur les mines de houille et de fer. Notre territoire se couvre de forges, et les exploitations de charbon de terre se multiplient dans une proportion notable ; mais on n'aperçoit pas la même activité dans la recherche des autres substances minérales : on n'en compte qu'un petit nombre, autres que celles de fer, qui soient exploitées. Cependant la France renferme de grandes étendues de pays constitués comme les contrées les plus richement dotées en mines métalliques. Il est constant aussi qu'il existe une multitude d'indices qui conduiraient probablement à la découverte de nouveaux gîtes, indices reconnaissables par des travaux qui n'ont point eu de suite. On trouve également, sur beaucoup de points, des traces d'extractions plus ou moins considérables, et qui ont été abandonnées à diverses époques. Les métaux que ces anciennes exploitations fournissaient, ceux des gîtes dont l'existence est connue par des travaux de recherches ou par des indications superficielles, sont très-variés, et l'on est autorisé à penser que la constitution du sol, le nombre et la variété des gîtes métallifères offrent des chances favorables.

Parmi tant de mines abandonnées, tant de gîtes reconnus et négligés, tant d'indices non-explorés, il est raisonnable de présumer qu'il en est un assez grand nombre qui mériteraient d'attirer l'attention des capitalistes. Il est probable qu'une partie des mines qui ont été délaissées antérieurement à la dé-

couverte de l'Amérique, c'est-à-dire à des époques où l'on ne connaissait que des procédés grossiers, seraient susceptibles d'être reprises, à l'aide des améliorations que l'art des mines a reçues successivement. L'entaille des roches à la poudre, le percement des grandes galeries d'écoulement, l'application des machines de toute espèce, le lavage des minerais et l'introduction de procédés métallurgiques fondés sur des connaissances positives, pourraient offrir les moyens de reprendre avec avantage l'exploitation de ces mines. A ne considérer que les mines de fer, il est à peu près certain que la plupart de celles qui ont été abandonnées ne l'ont été qu'à raison de la rareté et de la cherté du combustible ; or, l'application récente du procédé de fabrication à la houille va donner lieu à des combinaisons nouvelles qui permettront de tirer parti des minerais, soit en les fondant dans le pays, soit en les expédiant à de grandes distances. Les probabilités favorables sont presque aussi grandes à l'égard d'une partie des mines qui n'ont été abandonnées anciennement que parce qu'elles n'ont pu soutenir les effets de la concurrence occasionée par la découverte de l'Amérique. L'abaissement du prix des métaux semble avoir atteint sa limite, et les exploitans français peuvent probablement rentrer en lice, sur plus d'un point, à l'aide des nombreuses ressources que la perfection de l'art met à leur disposition.

Il faut aussi signaler les causes qui ont donné lieu au délaissement d'une partie des mines abandonnées, soit à des époques moins anciennes, soit dans des temps tout-à-fait rapprochés de l'époque actuelle : l'insuffisance des capitaux, le défaut de connaissances techniques ou de notions économiques et commerciales, ont, presque toujours, occasioné la ruine des entreprises. Les malheurs de la révolution ont aussi exercé une influence très-funeste sur l'exploitation des mines. Ces causes étant reconnues, on doit croire à la possibilité de tenter des recherches fructueuses.

Si, jusqu'à présent, l'industrie n'a pas porté ses vues de ce côté, il est aisé de s'en rendre raison. Les gîtes métallifères sont extrêmement disséminés : ils se trouvent généralement placés dans des pays dépourvus de capitaux, dans des lieux étrangers à tout esprit de spéculation, dans des montagnes dont les habitans ne possèdent pas les connaissances indispensables pour le succès des entreprises de mines. Dans plusieurs

de ces contrées, des tentatives imparfaites, commencées avec des capitaux disproportionnés, mal conçues d'ailleurs et encore plus mal exécutées, ont discrédité les spéculations de ce genre. L'exploitation qui se fait maintenant d'un petit nombre de substances métalliques autres que les minerais de fer, est elle-même trop disséminée, et l'instruction qu'elle exige est le partage d'un trop petit nombre d'artistes et d'ouvriers, pour que le développement de cette instruction ait pu exercer encore une influence suffisante, relativement à ce qu'il est encore possible et raisonnable de tenter. Mais, depuis plusieurs années, l'École royale des mines de Paris voit sortir de son sein des élèves externes très-instruits et propres à devenir de bons directeurs des mines, et l'École des mineurs de Saint-Étienne fournit aussi annuellement un grand nombre de directeurs de mines et de maîtres mineurs très-exercés.

Dans cet état de choses, le directeur général des ponts et chaussées et des mines a pensé qu'il serait utile de publier un tableau sommaire des renseignemens que l'administration possède sur les principaux gîtes métalliques qui ne sont point exploités à l'époque actuelle. On y a compris aussi quelques mines et minières de fer, afin de rendre cet état plus complet. Une table, placée à la suite, indique dans quels départemens se trouve chaque variété des mines métalliques qui y sont désignées. L'administration y expose fidèlement ce qu'elle sait. Elle appelle le public à la connaissance des documens qu'elle a recueillis dans l'intérêt général. Elle ne garantit point le succès des entreprises qui pourraient être formées d'après les indications qu'elle publie. Elle communiquera, soit directement, soit par l'intermédiaire de MM. les préfets et de MM. les ingénieurs des mines employés dans les départemens, tous les détails qui sont à sa connaissance, et que pourraient désirer les personnes disposées à faire des recherches sur quelque un des gîtes indiqués dans le tableau ci-après.

*Le conseiller d'état, directeur général des
ponts et chaussées et des mines,*

BECQUET.

Paris, le 15 octobre 1826.

ÉTAT DES MINES ET MINIÈRES MÉTALLIQUES ABANDONNÉES OU QUI N'ONT POINT ENCORE ÉTÉ EXPLOITÉES.

Nota. Les départemens qui ne sont pas portés dans le présent état ne renferment, à la connaissance de l'administration, ni mines ni minières métalliques abandonnées.

1^{er}. ARRONDISSEMENT MINÉRALOGIQUE.

EURE-ET-LOIR.

Mine de fer. Forêt de Sénonches, près du bourg de ce nom. — (Presque entièrement abandonnée depuis la découverte faite, dans le voisinage, d'une mine plus abondante et plus riche.)

2^e. ARRONDISSEMENT MINÉRALOGIQUE.

DEUX-SÈVRES.

Indices de plomb sulfuré argentifère. A Melle et environs. — (L'époque de l'abandon est inconnue. D'immenses travaux annoncent une longue exploitation. — *Demandée en concession.*)

INDRE.

Mine de plomb sulfuré. Près Saint-Benoît-du-Sault. — (Non encore exploitée.)

VIENNE.

Mine de plomb sulfuré. Près de Sannais. — (L'époque de l'abandon est inconnue. On n'a fait qu'effleurer la tête des couches.)

Mine de plomb. Près le Vigeant. — (On ignore l'époque de l'abandon. La tradition porte que les recettes n'ont pas couvert les dépenses.)

HAUTE-VIENNE.

Mine de plomb un peu argentifère. Communes de Glanges, de Saint-Genêt et de Vic. (Exploitées avec des chances diverses, depuis 1714 jusqu'à la Révolution, dont les effets ont concouru à la ruine de l'établissement. — *La concession en est demandée.*)

Mine d'antimoine. Communes de Coussac-Bonneval et de Glandon, arrondissement de Saint-Yrieix. — (Abandonnée en 1812, après avoir été irrégulièrement exploitée pendant 50 ans par des paysans étrangers à l'art des mines.)

Mine d'étain. A Vanry. Exploitée par les anciens. — L'administration y a fait exécuter, à plusieurs reprises, depuis 1819, des recherches qui sont encore aujourd'hui en activité.

CORRÈZE.

Mine de cuivre carbonaté vert et bleu, mélangé de sulfure de cuivre et de cuivre rouge. Montagne des Forges, commune de Louignac. — (Quelques recherches ont été faites en 1823, et abandonnées à cause de l'irrégularité du gîte.)

Indice de mine d'étain. A Ségur. — (Trouvé il y a 40 ans, en creusant une cave. Il n'y a point encore eu de recherches.)

Indice de mine de plomb argentifère. A Bort. — (On n'y a point fait de recherches. Le minerai a été anciennement analysé par M. Sage.)

Mine de plomb. A Mercœur. — (D'anciens renseignements parlent de cette mine comme renfermant plusieurs filons. Dans le cours de la Révolution, elle a été l'objet d'une demande en concession qui n'a pas eu de suite.)

Mine de plomb. Commune de Moustier-Ventadour. — (Paraît avoir été abandonnée un peu avant 1765, à cause de la mauvaise exploitation et de la modicité du produit.)

Minière de fer. Communes de Ferrières et Estival. — (Des puits de 30 à 40 mètres ont été ouverts et sont abandonnés depuis long-temps. Les couches sont d'alluvion et paraissent susceptibles d'être reprises.)

CREUSE.

Mine d'antimoine sulfuré des Géobert. Commune de Merinchal. — (Quelques fouilles peu profondes ont eu lieu en 1817 et ont été abandonnées par suite de discussions.)

Mine d'antimoine sulfuré. Communes de Fontanière et Retire. — (On a fait quelques recherches il y a peu d'années.)

3^e. ARRONDISSEMENT MINÉRALOGIQUE.

VENDEE.

Mine d'antimoine. A Laramé, commune de Bonpère. — (Renonciation du concessionnaire, acceptée le 25 fév. 1818. Des rapports officiels attestent que la mine n'est pas épuisée.)

COTES-DU-NORD.

Mine de plomb et argent. Environs de Chatelaudreu. — (Abandonnée en 1790, les filons les plus productifs s'étant perdus.)

ILLE-ET-VILAINE.

Mine de plomb et argent. Au Pontpéan, trois lieues de Rennes. — (Renonciation à la concession en 1796. Des rapports officiels attestent que le filon n'a pas été épuisé du côté du midi.)

LOIRE-INFÉRIEURE.

Mine d'étain. A Piriac, sur le bord de la mer. — (Découverte en 1813. Il y a eu demande en concession. Les recherches ne sont pas encore complétées ; on les continue. Voir les *Annales des mines*, 1819, t. IV, p. 21.)

4^e. ARRONDISSEMENT MINÉRALOGIQUE.

CALVADOS.

Mine de fer. Commune d'Urville, près de Caen. — (Le minerai n'en a été extrait que pour faire quelques essais. Le bois est trop cher dans le pays. La mine est abondante et facile à exploiter.)

Mines de fer. La Bruyère, du Plessis-Grimoult et autres lieux. — (Abandonnées il y a 20 ans, par suite de la cessation du travail des fonderies voisines, le bois étant trop cher et le foudage donnant du fer cassant.)

MANCHE.

Mines de plomb sulfuré argentifère, zinc sulfuré et calamine. Dans la presqu'île du Cotentin, partie septentrionale du département. — (Plusieurs gîtes irréguliers, concédés à une compagnie en 1788, exploités, puis abandonnés vers 1790, par différentes causes, et notamment par vices d'administration. — Une partie de ces gîtes sont demandés en concession.)

Mine de mercure. Au Ménildot, commune de la Chapelle-en-Suger. — (Elle a été exploitée à trois différentes reprises, dans le cours du siècle dernier. Elle a donné des produits notables de 1730 à 1742.)

5 ^e . ARRONDISSEMENT MINÉRALOGIQUE.	} Néant.
6 ^e . ARRONDISSEMENT MINÉRALOGIQUE.	
7 ^e . ARRONDISSEMENT MINÉRALOGIQUE.	

8^e. ARRONDISSEMENT MINÉRALOGIQUE.

MOSELLE.

Mines de plomb de Saint-Avoldt. Communes de Saint-Avoldt,

de Hagartien-aux-Mines et Salek. — (Les travaux considérables auxquels ces mines ont anciennement donné lieu ont été repris quelque temps avant la Révolution, et abandonnés quelque temps après, faute de bénéfices. Les anciens travaux sont à sec et parfaitement conservés.)

Mine de cuivre. Commune de Longeville. — (On ignore l'époque de l'abandon. On y a fait, il y a quelques années, des recherches qui n'ont pas eu de suite.)

Mine de cuivre. Commune de Salek. — (Abandonnée depuis long-temps.)

9°. ARRONDISSEMENT MINÉRALOGIQUE.

BAS-RHIN.

Mine de cuivre et d'argent, de la Goutte-du-Moulin. Commune d'Urheis. — (Abandonnée de temps immémorial. Il ne paraît pas que les travaux aient eu beaucoup d'étendue.)

Mine de cuivre, du château du Champ-Brêcheté. Même commune. (Abandonnée de temps immémorial. Travaux fort étendus.)

Mine de cuivre et plomb, des Colles. Même commune. — (Abandonnée de temps immémorial. Travaux qui paraissent avoir eu peu d'extension.)

Mine de plomb, de la Goutte-Henri. Même commune. — Abandonnée de temps immémorial. Reprise en 1780. Abandonnée deux ans après, faute de capitaux. Travaux peu étendus. Les rapports annoncent que la mine peut être reprise avec avantage.)

Mine d'argent, d'Aptingoutte. Même commune. — (Abandonnée depuis très-long-temps. Filon très-large et très-pauvre.)

Mine de cuivre, plomb et argent, de Saint-Nicolas. Même commune. — (Abandon très-ancien. Reprise en 1780. Abandonnée deux ans après, faute de fonds : annoncée comme pouvant être reprise avec avantage.)

Mine d'or, de la Porte-de-Fer. Même commune. — (Abandonnée de temps immémorial. La nature de cette mine est incertaine.)

Mine de plomb, de la Chapelle. Même commune. — (Abandon très-ancien. Reprise en 1780. Abandonnée deux ans après, faute de capitaux.)

Mine d'antimoine. Commune de Charpe. — (Reprise et abandonnée plusieurs fois jusqu'en 1805.)

Mine de plomb et argent. Commune de Delalaye. — (Abandonnée, il y a environ 30 ans, faute de capitaux.)

Mine de plomb, du chemin de Charpe. Même commune. — (Abandonnée, il y a environ 30 ans, faute de capitaux.)

Mine de plomb et argent. Commune de Triembach. — (Abandonnée de temps immémorial.)

Mine de fer. Commune de Dambach. — (Abandonnée vers 1750.)

Mine de manganèse. Même commune. — (Abandonnée depuis environ 20 ans. Elle était exploitée par des paysans.)

Mine de fer, de la forêt d'Obernay. Commune d'Obernay. — (Abandonnée au commencement de la Révolution; reprise depuis, et abandonnée de nouveau. On va y faire encore quelques travaux d'exploration.)

Mine de cuivre et argent. Commune de Borsch. — (Abandonnée de temps immémorial.)

Mine de fer. Commune de Borsch. — (Abandonnée de temps immémorial.)

Mine de plomb et argent. Commune d'Orschwiller. — (L'époque de l'abandon est inconnue. Travaux peu étendus.)

Mine de vitriol, de Huckroth. Commune de Gersdorff. — (Abandonnée depuis 25 ans. Il paraît que le gîte était épuisé.)

Mines de fer. Communes de Lembach et Mattstall. — (Abandonnées depuis très-long-temps. Le minerai était de mauvaise qualité.)

Mines de fer, de Kaenthal. Commune de Niederstimbach. — (Abandonnées au commencement de la Révolution. Le minerai produisait de mauvaise fonte.)

Mine de plomb et argent, de Jägerthal. Commune de Niederbronn. — (Ouverte et abandonnée à plusieurs reprises jusqu'en 1824.)

MEURTHE.

Minerai de fer. A Sarrepalbe. — (De bonne qualité. Anciennement exploité pour le fourneau de Mutterhausen.)

VOSGES.

Mines de cuivre. Commune de Bussang. — (Une partie de ces mines est vierge, l'autre a été très-anciennement exploi-

tée. On voit encore les vestiges d'une ancienne galerie d'écoulement.)

Mine de cuivre et argent. Commune du Tillot. — (Exploitation longue et considérable, qui a fini en 1761, faute de moyens d'épuisement. Susceptible d'être reprise, suivant les avis donnés en 1785 par plusieurs ingénieurs.)

Mine de plomb, cuivre et argent. Commune de Remement. — (Exploitée fort anciennement pour le compte des ducs de Lorraine. On y a fait, en 1755, quelques recherches qui n'ont pas eu de suite.)

Mine de cuivre et argent. Commune de Lubine. — (Les haldes annoncent une exploitation notable. L'abandon a eu lieu dans le milieu du siècle dernier.)

Mine de cuivre et argent. Commune de Fresse. — (Abandonnée en 1734, à cause de l'abondance des eaux.)

Mine de cuivre. Commune de Saint-Maurice. — (Abandonnée en 1761. On en ignore la cause.)

Mine de plomb et cuivre. Commune de Fresse. — (Abandonnée de temps immémorial.)

Mine de plomb, zinc, cuivre et argent. Commune de Lussey. (Abandonnée de temps immémorial.)

Mine de plomb, cuivre et argent. Commune de Gernaingouttes. — (Abandonnée de temps immémorial.)

Mine de fer. Commune de Saales. — (Abandonnée en 1811, par suite de mauvaise exploitation. *Va être reprise.*)

Mine de fer. Commune de Sauxure. — (Abandonnée depuis 50 ans environ. *Va être reprise.*)

Mine de cuivre et argent. Commune de Vilderabach. — (Abandonnée de temps immémorial.)

Mine de fer. Même commune. — (Abandonnée au commencement de la Révolution, faute de débouché pour le minerai.)

Mine de cuivre, du hant Perhen, Même commune. — (Abandonnée de temps immémorial.)

Indices de mine de fer. Commune de Belmont. — (Ont été l'objet de quelques recherches un peu avant 1785.)

Mine de fer. Commune de Visch. — (Abandonnée de temps immémorial.)

Mine de manganèse. Même commune. — (Reprise il y a environ deux ans, et abandonnée peu de temps après, à cause de l'affluence des eaux. Le minerai est d'excellente qualité.)

HAUT-RHIN.

Mine de cuivre, plomb et argent, de Giromagny, du Puits et d'Auxelle. Communes de Giromagny, du Puits et d'Auxelle. — (Elles offrent 43 filons. L'exploitation a eu trois époques très-florissantes, savoir : au 14^e. siècle, au 16^e. et au commencement du 18^e. L'abandon a eu lieu en 1791, par suite de travaux mal entendus, et de dépenses étrangères à l'entreprise. — *Elles sont demandées en concession.*)

Mines de cuivre, plomb et argent, de la vallée de Saint-Amarin. Communes de Saint-Amarin, Orbe et Lamosch. — (Abandonnées en 1760. Anciennement productives. La plupart des travaux étant en roche très-dure sont conservés.)

Mine de plomb, cuivre et argent, de Silberthal. Commune de Steinbach. — (Abandonnée vers 1750. On annonce que la reprise serait probablement avantageuse.)

Indices de mine de cuivre, de Stimbic. Commune de Thann. — (Le filon est vierge.)

Mines de cuivre et argent, de la vallée de Sultz matt. Commune d'Osenbach. — (Depuis très-long-temps abandonnées. Reprises en 1750, et abandonnées peu de temps après, faute de capitaux.)

Mine de cuivre et argent. Commune de Munster. — (Abandonnée au commencement du 18^e. siècle.)

Mines de fer. Commune de Roppe. — (Abandonnées au commencement de la Révolution, à cause de l'affluence des eaux. Annoncées comme susceptibles d'être reprises sans beaucoup de dépenses, à l'aide d'une machine à vapeur.)

Mines de fer, de la vallée de Guebwiller, dites du Demberg, de Buhl, du Grosacker, de Rimmelshoff et de Fundelkopf. Communes de Guebwiller, de Schweighausen et de Buhl. — (Abandonnées avant la Révolution, après avoir été exploitées pendant quelque temps pour le service du fourneau de Bitschwiller.)

Mine de fer, du Petit Pfaffenheim. Commune de Pfaffenheim. — (Abandonnée long-temps avant la Révolution. On projette de la reprendre.)

HAUTE-SAONE.

Mines de plomb, cuivre et argent. Commune de Planches-les-Mines. — (Elles se composent de 7 filons qui ont été exploités

long-temps avec bénéfice. L'abandon a eu lieu en 1760, par suite de la mauvaise direction des travaux et du dérangement des affaires de l'entrepreneur. Il existe des projets pour la reprise.)

Mine de cuivre. Commune de Châteaulambert. — (Abandonnée en 1758, par suite de travaux mal conçus. Elle avait été anciennement productive.)

Mine de plomb du Baudy. Commune de Châteaulambert. — (L'époque de l'abandon est inconnue. On a voulu la reprendre, il y a une soixantaine d'années, au moyen d'une galerie d'écoulement qui n'a point été achevée, mais qui a été poussée très-avant.)

Mine de fer. Commune de Faucogney. — (Reconnue en 1819. Les recherches n'ont point eu de suite, à raison des difficultés faites par le propriétaire du sol.)

Mine de plomb. Commune de Faucogney. — (Ouverte en 1755, et abandonnée quelques années après.)

Mine de plomb. Commune de Saint-Bresson. — (L'époque de l'abandon est inconnue. Elle a été momentanément reprise il y environ 70 ans.)

Mines de cuivre, plomb et argent. Communes de Tannay et de Vannes. — (L'époque de l'abandon est inconnue. Elle a été momentanément reprise, il y a environ 70 ans.)

Mine de manganèse de Chauvillerain. Commune de Faucogney. — (Abandonnée, il y a environ 20 ans, faute de capitaux. On annonce que le gîte serait productif; mais la qualité du minerai n'est pas bien connue.)

10°. ARRONDISSEMENT MINÉRALOGIQUE.

HAUTE-MARNE.

Mine de fer oxidé rubigineux globuliforme. Commune de La-treux, lieu dit la Creux-de-Fer. — (Abandonnée depuis 4 ou 5 ans, faute des connaissances nécessaires pour tirer parti du minerai.)

Minière de fer oxidé géodique. — (Commune de Poissons. — (Abandonnée depuis 30 ans environ, faute de travaux d'art devenus indispensables.)

Mine de fer oxidé géodique. Commune de Montreuil. — (Abandonnée depuis 30 ans environ, à raison de la profondeur et des difficultés de l'exploitation.)

Mine de fer oxidé rubigineux globuliforme. Commune de

Ville-en-Blaisois. — Abandonnée depuis 4 ans, par suite d'exploitation vicieuse. Susceptible d'être reprise à l'aide de travaux réguliers.)

Mine de fer oxidé rubigineux globuliforme. Communes de Doulevant-le-Petit et de Ragecourt. — (Abandonnée depuis 4 ans, par l'effet de travaux mal entendus.)

COTE-D'OR.

Mine de sulfure de plomb contenant un peu d'argent. Commune d'Aligny. — (Exploitée très-anciennement; a été l'objet de quelques tentatives en 1734 et en 1742. On y voyait encore en 1774 une galerie très-étendue.)

11^e. ARRONDISSEMENT MINÉRALOGIQUE.

NIEVRE.

Mines de plomb sulfuré argentifère. — Commune de Chitry-les-Mines. (Ces mines ont donné lieu à l'une des plus considérables exploitations de France. Découvertes en 1493, leur extraction a été abandonnée vers le milieu du 17^e. siècle. Leur existence et leur grande importance sont attestées par dix édits, enregistrés, pour la plupart, au parlement de Paris, dont le premier date de 1493, et le dernier de 1599.)

Mine de plomb sulfuré. Commune de Reverieu. — (On ignore si ce gîte a été exploité anciennement. Quelques recherches ont été faites, il y a quelques années.)

Mine de plomb sulfuré et argent. Commune de Saint-Didier. — (Abandonnée depuis fort long-temps. Elle a été exploitée dans le même temps que les mines de Chitry.)

Indices de mine de plomb sulfuré argentifère. Commune de Frauchy. — (Découverts en 1775. On y a fait, en 1785, quelques travaux qui donnaient des espérances.)

Mine de plomb sulfuré de Gamez. Communes de Saint-Glux et Saint-Prix. — (Découvertes en 1782. On y a fait alors des travaux qui promettaient, et dont la mésintelligence des entrepreneurs a causé l'abandon.)

Mine de plomb sulfuré de Crieur. Commune d'Aunay. — (Époque et cause de l'abandon inconnues.)

Mine de cuivre et plomb. Commune de Montceau. — (Abandonnée depuis très-long-temps. Son existence est principalement attestée par des scories très-riches en cuivre et en plomb.)

SAONE-ET-LOIRE.

Mine de plomb sulfuré. Commune d'Oyé. — (Plusieurs filons sur lesquels il a été fait quelques recherches peu suivies, il y a un certain nombre d'années.)

Mine de plomb sulfuré. Commune de Gueugnon. — (On y a fait quelques recherches, il y a environ 45 ans. Il existe des projets pour la reprise.)

Mines de plomb sulfuré. Commune de Saint-Christophe. — (Sont demandées en concession.)

Mines de fer de Charolles. Arrondissement de Charolles. — (Abandonnées par suite du chômage de trois hauts fourneaux situés dans le voisinage.)

Mines de fer de Chizeuil, des Charmes et de Pourriols. Commune de Chizeuil. — (Abandonnées à cause de la qualité inférieure du minerai. Annoncées comme susceptibles d'être reprises, lorsque le minerai sera moins abondant sur d'autres points.)

Mine de plomb sulfuré. Commune d'Autun. — Un filon vierge. La concession en va être demandée.)

Mine de plomb sulfuré. Commune de Saint-Prix. — (Découverte en 1782. Quelques travaux de recherches abandonnés peu de temps après, par suite de la méintelligence des entrepreneurs.)

Mine de chrome oxydé vert des Écouchets. Commune de St.-Pierre-de-Varennès. — (A été l'objet de quelques travaux d'extraction, qui ont duré pendant plusieurs années, et qui ont fini en 1813.)

ALLIER.

Mines d'antimoine sulfuré. Commune de Brenay. — (Exploitées et abandonnées dans le cours du siècle dernier.)

Mines d'antimoine sulfuré. Commune du Jardinot. — (Exploitées et abandonnées dans le cours du siècle dernier.)

Mine d'antimoine sulfuré. Commune de la Petite-Marche. — (Depuis long-temps abandonnée. On croit que l'abandon ne tient point à son épuisement.)

Mine de plomb sulfuré. Commune de Nizerolle. — (Depuis long-temps abandonnée. On croit que l'abandon ne tient point à son épuisement. Elle est demandée en concession.)

PUY-DE-DOME.

Mines de plomb sulfuré argentifère de Roure et de Barbécot. Commune de Pontgibaud. — (Abandonnées en 1791.) Sont demandées en concession par plusieurs compagnies. Leur description a été publiée dans le tom. 7 des *Annales des Mines*.)

Mine de plomb sulfuré argentifère. Saurière, près d'Issoire. — (Epoque de l'abandon inconnue. *Demandée en concession*. On y fait des recherches.)

Mine de plomb sulfuré. Saint-Amand-Roche-Savine, près d'Ambert. — (Abandonnée en 1755.) *Demandée en concession*. On y fait des recherches.)

Mine de fer oxydé siliceux. A Compains. — (Abandonnée il y a environ un siècle, faute de bois.)

Mine de plomb sulfuré. Youx et Masboutin, près de Montaigu. — (Exploitées vers 1730; reprises vers 1773 et abandonnées, faute de capitaux, quelques années après. Décrites dans le *Journal des Mines*, tom. 2.)

HAUTE-LOIRE.

Indices de mine de fer. Près d'Issingaux. — (Fer carbonaté compact en amas, dans un terrain renfermant une mine de houille lignite exploitée.)

CANTAL.

Mine de fer (présumée). Près Thiezat, entre Murat et Aurillac. — (Epoque et cause de l'abandon inconnues.) *La fin au prochain numéro*.

179. RAPPORT CONTENANT L'EXPOSITION DU SYSTÈME adopté par la commission des Phares pour éclairer les côtes de France. In-4°. de 55 p., plus une carte. Paris, 1825; imprim. roy.

L'établissement d'un système de phares, convenablement distribués et coordonnés sur toutes les côtes de la France, était un des objets les plus dignes de fixer la sollicitude d'un administrateur zélé et prévoyant; aussi, M. Becquey, directeur général des ponts et chaussées, s'en est-il occupé avec une constance et un intérêt qui méritent les plus grands éloges.

Une commission, présidée par lui-même, et composée des hommes les plus distingués par leur talent et leur expérience, parmi les membres de l'Académie des sciences et des athénées, et les ingénieurs de la marine et des ponts et chaussées, a été chargée de méditer tous les projets qui se rattachaient à cette grande et importante entreprise (1).

Le rapport que nous annonçons est dû à M. de Rossel ; il a pour objet la distribution et l'emplacement des phares sur toutes les côtes de France ; il présente tous les développemens qui ont été donnés à la commission pour justifier la combinaison des feux destinés à guider, pendant la nuit, les navigateurs qui s'approchent des côtes, et l'emplacement de ces mêmes feux, ainsi que l'ensemble du système et de la discussion dont toutes les parties ont été l'objet dans les séances de cette commission.

Dans un premier paragraphe, M. de Rossel expose d'abord *les conditions que les différens phares doivent remplir à l'égard de la position des vaisseaux et de la route qu'ils se proposent de tenir*. Les phares destinés à donner des indications aux vaisseaux qui viennent du large, ou à ceux qui prolongent la côte, doivent être vus de très-loin, et leurs feux doivent être de la plus grande portée possible ; ils doivent être les uns par rapport aux autres à des distances telles que, lorsque dans les temps ordinaires on commence à perdre de vue le phare dont on s'éloigne, il soit possible de voir celui dont on se rapproche ; il faut les tenir assez élevés, et leur donner le plus grand éclat possible : ce sont les *phares du 1^{er} ordre*. Destinés à faire connaître le point où l'on se trouve, et à donner aux vaisseaux qui se rapprochent de la côte les premières notions sur la route qu'ils doivent tenir pour se rendre à leur destination, ces phares du 1^{er} ordre doivent avoir, entre eux et la côte, des feux intermédiaires d'une moindre intensité, placés sur des îles, sur des écueils, ou sur la côte même, de manière à indiquer successivement la route que doivent tenir les bâtimens pour pénétrer dans les passes ou entre les écueils, et éviter ceux-ci. On s'est trouvé dans l'obligation d'établir deux ordres différens dans ces

(1) Voici les noms des membres de cette commission : MM. le contre-amiral Halgan et de Rossel, de Prony, Arago, Sganzin, Roland, Tarbé de Vauxclairs, Mathieu et Fresnel.

feux secondaires. *Les phares du 2^e. ordre* sont ceux de la plus grande portée ; *les phares du 3^e. ordre*, ceux qui se voient le moins loin.

Enfin, la commission a décidé que des lumières seraient entretenues pendant la nuit à l'entrée des ports, pour guider les bâtimens près des jetées qui en forment l'entrée et souvent l'abri. On conçoit que, pour leur objet spécial, ils sont moins brillans et par suite moins dispendieux que les précédens ; ils sont nommés *Feux de ports* ; ils doivent aussi indiquer l'époque de la marée favorable pour l'entrée dans le port, etc. Enfin l'on conçoit qu'il a fallu imaginer des moyens pour diversifier l'aspect de tous ces feux, de manière à ce que les marins ne puissent se tromper et prendre un phare pour un autre.

Dans le 2^e. paragraphe, M. de Rossel examine *les moyens employés pour éclairer ces phares et varier leur apparence*. Le chevalier de Borda était parvenu à perfectionner singulièrement le système des anciens phares, en plaçant au foyer d'un miroir parabolique argenté une lampe d'Argent ; la lumière avait alors un degré d'intensité qui lui procurait toute la portée désirable, du moins dans la direction de l'axe du réflecteur. Mais ce foyer n'éclaire qu'une très-petite portion du cercle de l'horizon, et c'est en fixant autour d'un même axe vertical plusieurs becs d'Argand, placés au foyer de miroirs dirigés dans différens sens, et en faisant tourner l'axe qui les supporte, à l'aide d'une machine de rotation, que l'on est parvenu à éclairer successivement tous les points de l'horizon. Mais l'observateur perd de vue la lumière lorsqu'il se trouve dans l'angle que forment entre eux les faisceaux lumineux. Cette alternative d'éclats suivis d'obscurités leur a fait donner le nom de *Phares à éclipses*. Mais ces phares ne se prêtant pas à toutes les modifications qu'il était nécessaire de faire subir à la lumière pour avoir des apparences diverses, leur miroir étant d'ailleurs sujet à perdre son poli, il fallait de nouveaux moyens, et c'est alors que la commission sentit la nécessité de s'adjoindre M. Fresnel dont les belles découvertes sur la théorie des propriétés physiques de la lumière, lui faisait concevoir de justes espérances de succès dans les recherches auxquelles il fallait se livrer pour découvrir les moyens qui manquaient. M. Fresnel fut désigné par M. Arago, et l'on connaît le moyen ingénieux qu'il a imaginé. Ce moyen est devenu dans ses mains d'une fécondité ex-

traordinaire, et lui a donné, dès le début, la faculté de surmonter tous les obstacles. Au lieu de concentrer les rayons lumineux par réflexion, avec des miroirs paraboliques, il a imaginé de les concentrer par réfraction avec de grandes lentilles à échelons. C'est M. Soleil qui a construit, sous la direction de M. Fresnel, toutes les lentilles des feux tournans et des feux fixes qu'on a fait construire.

MM. Arago et Fresnel réunis ont porté à un haut degré de perfection la construction des lampes à flammes concentriques, par l'heureuse combinaison de l'idée de Rumford avec l'invention ingénieuse de Careil. Ces lampes présentent un foyer de lumière supérieur à tout ce qu'on avait obtenu jusqu'à présent, et dans l'intensité, comme dans le volume, varient à volonté en raison du nombre de mèches qu'on emploie. Les *appareils dioptriques* de M. Fresnel ont tellement accru l'intensité de la lumière placée à leur centre, qu'une lentille à échelons de 0^m,75 en carré, illuminée par une lampe à 4 mèches, équivalant à 22 becs d'Argand, produit dans la direction de son axe le même effet que 4,000 becs d'Argand réunis. Enfin, les appareils lenticulaires ont l'avantage de se prêter à toutes les combinaisons, pour varier les apparences des feux que nécessitent les besoins de la navigation.

M. de Rossel passe ensuite à la description des phares des trois ordres que nous avons indiqués, et des feux des ports; il signale les dispositions adoptées pour les appareils de chacun de ces feux.

Phares du 1^{er} ordre. Ils doivent être éclairés par une lampe à pompe et à 4 mèches concentriques. Ces lampes brûleront une livre et demie d'huile par heure, ou 6,000 livres par an. L'appareil lenticulaire aura près de 2 mètres de diamètre intérieur. Les moyens adoptés pour faire varier les feux des phares de cet ordre, sont : 1^o. *les feux tournans à huit lentilles* d'égale grandeur, formant un prisme vertical régulier, placées de manière que le centre de la lumière, ou de la lampe, se trouve à leur foyer commun. Ces 8 lentilles, à l'aide d'une machine de rotation, tourneront autour de la lampe avec une vitesse propre à leur faire parcourir la circonférence entière en 8 minutes, de sorte que les rayons lumineux rassemblés par chaque lentille se dirigeront de minute en minute sur un même obser-

vateur. Des expériences répétées ont fait connaître qu'à la distance moyenne de 6 lieues marines, la durée des apparitions de lumière serait de 20 secondes, et l'éclipse de 40. C'est le phare qui a le plus d'intensité et qui porte le plus loin. A l'instant de son *maximum*, sa lumière équivaut à celle de 4,000 becs d'Argand. Les éclats pourront être aperçus jusqu'à 11 à 12 lieues marines dans les temps ordinaires.

2°. *Feux tournans à 16 demi-lentilles.* Construction semblable à celle des précédens; mais les éclats, au lieu de paraître de minute en minute, sont deux fois plus fréquens, et se répètent de demi-minute en demi-minute. A la distance de 6 lieues, leur durée sera encore de 15 secondes. Ces demi-lentilles ont la même hauteur que dans l'appareil précédent, mais leur largeur est moitié moindre. Leur lumière équivaut à celle de 2,400 becs d'Argand : dans les temps ordinaires, elle sera aperçue à 9 lieues de distance.

3°. *Feux fixes.* Comme celui des feux tournans, l'appareil enveloppe presque entièrement la lampe à 4 mèches; les lentilles et les miroirs sont taillés et disposés de manière à ramener vers l'horizon tous les rayons de lumière qui s'élèvent au-dessus, ainsi que ceux qui s'abaissent au-dessous, sans altérer leur divergence dans le plan horizontal, en sorte que le phare éclaire tout le tour de l'horizon, et offre l'aspect d'un feu fixe dans toutes les directions. Leur lumière n'équivaut qu'à 400 becs d'Argand, et leur portée est de 7 ou 8 lieues dans les circonstances ordinaires. M. de Rossel signale les avantages qu'on obtiendrait pour les phares du 1^{er}. ordre en les éclairant avec du gaz d'huile.

Phares du 2^o. ordre. Ils seront éclairés par une lampe à pompe à 3 mèches concentriques; ils consomment 450 grammes d'huile par heure, ou 3,600 livres par an. L'appareil lenticulaire aura 1 mètre 40 centim. de diamètre intérieur. La commission n'a admis que des feux tournans à 16 demi-lentilles dans les phares de cet ordre.

Phares du 3^o. ordre. Une lampe à pompe à 2 mèches concentriques, consommant 190 grammes par heure, ou 1,520 livres par an. L'appareil de 50 centim. à 1 mètre, selon les besoins.

Feux de ports. Ils consistent dans un simple bec d'Argand, placé au centre d'un petit appareil lenticulaire à feu fixe, ayant

30 centim. de diamètre intérieur. Consommation, 40 grammes par heure, ou 320 livres par an.

Dans le 3^e. paragraphe, le savant rapporteur donne des observations générales sur la distribution des feux. Nous n'entrerons point dans le détail de ces observations qui offrent le résumé des motifs qui ont déterminé l'emploi des feux et leur emplacement (1). Le 4^e. paragraphe présente l'ensemble de leur distribution sur toutes les côtes de France. On y précise, pour chaque phare, son emplacement, le genre de feu, sa destination, la portée des feux, le diamètre de l'appareil, etc. Nous nous bornerons à présenter, dans le tableau suivant (Voy. ci-après p. 254, 255 et 256), l'ensemble de l'emplacement de tous les feux, leur nature et celle de l'appareil. Ce tableau termine le rapport de M. de Rossel, lequel est accompagné d'une carte générale des côtes de France, sur laquelle sont indiqués tous les phares dont il s'agit, distingués entre eux par des signes conventionnels.

La commission, en donnant son approbation au beau travail de M. de Rossel, prie ce savant marin de recevoir ses remerciemens, et croit pouvoir y joindre par avance ceux des navigateurs, pour le service important qu'il vient de leur rendre, service dont ils seront bientôt à même d'apprécier toute l'étendue (suivent les signatures des membres de la commission). Nous avons cru ne pouvoir mieux faire apprécier l'importance de ce travail de M. de Rossel, qu'en rapportant textuellement l'honorable témoignage rendu à ce savant par ses collègues. F.

(1) Depuis long-temps, dit le rapport (p. 24 et 25), les besoins de la navigation ont été connus, et l'on a cherché à y satisfaire. Plusieurs projets sur les moyens d'éclairer les côtes avaient été proposés, sans qu'on y eût donné aucune suite. Enfin, on se décida à demander à tous les marins des diverses parties des côtes de France, des éclaircissemens sur l'établissement des feux propres à diriger avec plus de sûreté les bâtimens qui les fréquentent, et à prévenir les naufrages. Un mémoire, qui ne porte point de date, mais que l'on croit avoir été écrit de 1766 à 1778, fait partie des renseignemens obtenus à cette époque et conservés au dépôt général des cartes et plans de la marine. C'est dans ce mémoire, dont l'auteur est inconnu, mais qu'on croit pouvoir attribuer à M. Kearney, que les premières bases du système adopté par la commission ont été prises.

TABLEAU DE LA DISTRIBUTION GÉNÉRALE DES FEUX SUR LES CÔTES DE FRANCE.

NOMBRES.	PHARES	PHARES	PHARES	FEUX
	DU 1 ^{er} . ORDRE.	DU 2 ^e . ORDRE.	DU 3 ^e . ORDRE.	DE PORT.
COTES DE LA MANCHE.				
1	* Calais : feu tournant, 16 demi-lentilles.		* Dunkerque : feu à courtes éclipses.	Dunkerque.
2	Grisnez : feu fixe.		Gravelines : feu fixe.	Boulogne. Étaples. L'Authie.
			* Cayeux, à l'entrée de la Somme : feu à courtes éclipses.	
3	* Ailly : feu tournant, 8 lentilles.		* Dieppe : feu fixe.	Saint-Valery en Caux. Fécamp.
4	Cap d'Antifer : feu fixe.			
5	* La Hève : 2 feux fixes.		* Honfleur : feu fixe.	
			Embouchure de l'Orne : feu à courtes éclipses.	Le Havre. Honfleur. La Hougue.
6	* Barfleur : feu tournant, 16 demi-lentilles.			
7	Cap la Hague : feu fixe.	Cap Carteret : feu tournant, 16 demi-lentilles.	Granville : feu fixe de 1 mètre. Sur le fort de la Couchée, ou l'une des autres îles situées devant la rade de Saint-Malo : feu à courtes éclipses.	Cherbourg. Saint-Malo.
8	* Cap Fréhel : feu tournant, 16 demi-lentilles.			
9	Bréhat : feu fixe.			Entrée de Saint-Brieuc.
10	L'île de Bas : feu tournant, 8 lentilles.			Morlaix.

Nota. On a marqué d'un astérisque chacun des phares existans, et d'un double astérisque le seul phare établi jusqu'à présent d'après le

NUMÉROS.	PHARES	PHARES	PHARES	FEUX
	DU 1 ^{er} . ORDRE.	DU 2 ^e . ORDRE.	DU 3 ^e . ORDRE.	DE PORT.
COTES DE L'Océan.				
11	* Ouessant : feu fixe.	St.-Mathieu : feu tournant, 16 demi-lentilles.		
12	Bec-du-Ras : feu fixe.	Ile de Sein : feu à courtes éclipses.		
13	Penmarc'h : feu tournant, 16 demi-lentilles.		L'Ile de Penfret, faisant partie des Glenans : feu à courtes éclipses.	Audierne. Loctudy. Rivière de Quimper. Concarneau.
14	L'Ile de Groix, au fort de la Croix : feu fixe.			Port-Louis. Riv. de Crac'h. Entrée du Morbihan. L'Ile d'Hœdic, à la pointe N.-E.
15	Belle-Ile, au Goulfart, feu tournant, 8 lentilles.	Le Four : feu tournant, 16 demi-lentilles Le Pilier : feu à courtes éclipses.	Tours d'Aiguillon : 2 feux fix.	Penerf.
16	L'Ile-Dieu, sur la tour St.-Sauveur : feu fixe.		* Les Sables : feu à courtes éclipses.	St.-Gilles.
17	* Tour des Baleines : feu tournant, 16 demi-lentilles.			St.-Martin.
18	* Tour de Chassiron : feu fixe.			Au Lavardin (tour d'une exécution difficile.) La Rochelle. Ile d'Aix.
19	* Tour de Cordouan : feu tournant, 8 lentilles.			Royan.
20	Hiaritz : feu tournant, 16 demi-lentilles.		Pointe de Graves : feu fixe. Bassin d'Archon : feu fixe.	Soccoa, près St.-Jean-de-Luz.

NUMÉROS.	PHARES	PHARES	PHARES	FEUX
	DU 1 ^{er} . ORDRE.	DU 2 ^e . ORDRE.	DU 3 ^e . ORDRE.	DE PORT.
COTES DE LA MÉDITERRANÉE.				
21	<i>Le cap Béarn</i> , près le port Vendre : feu fixe.			Port Vendre. Collioure. Fort de la Nouvelle.
22	<i>Le fort Brescou</i> , ou <i>la Butte d'Agde</i> : feu tournant, 8 lentilles.		* <i>Cette</i> : feu fixe. <i>Aiguemortes</i> : feu à courtes éclipses, de 1 mètre.	
23	<i>Tour de St.-Genest</i> : feu fixe.			Port de Bouc ou Martigues. Marseille.
24	<i>L'île Planier</i> : feu tournant, 16 demi-lentilles.			
25	<i>Le cap Sicié</i> : feu fixe.		<i>Ile de Porquerolles</i> , à la pointe voisine des îles Seraignet : feu à courtes éclipses. <i>Ile du Levant</i> , extrémité orientale : feu fixe.	Cap Sepet.
26	<i>Le cap Camarat</i> : feu tournant, 8 lentilles.			
27	<i>La Garoupe</i> : feu fixe.			

180. RAPPORT GÉNÉRAL A S. EXC. LE MINISTRE DE LA MARINE ET DES COLONIES, sur l'institution d'un enseignement de la mécanique et de la géométrie appliquées aux arts, dans les villes maritimes de la France ; par le B^{on}. CH. DUPIN. In-4o. de 32 p. Paris, 1826 ; Imprim. royale.

Ce rapport que plusieurs recueils, tels que le *Journal des Sciences militaires*, la *Revue Encyclopédique* et le *Globe*, ont reproduit en entier dans leurs feuilles, offre des détails satisfai-

sans sur un enseignement que l'on doit au zèle de M. Ch. Dupin pour les sciences, et dont la propagation promet les résultats les plus avantageux pour l'industrie et les arts. C'est en 1825 qu'a été ouvert le premier cours normal consacré à cet enseignement, et dirigé par M. Ch. Dupin lui-même, au Conservatoire royal de Paris.

« Sans doute, est-il dit dans le rapport que nous annonçons, si l'on voulait enseigner à des classes entières de la société les conceptions les plus profondes des géomètres et des analystes, on échouerait dans un tel projet. Mais ce n'est pas de ce point de vue trop élevé qu'il faut considérer l'enseignement des sciences mathématiques en faveur des classes industrielles; il est, dans la géométrie et dans la mécanique, certaines vérités élémentaires, palpables, fécondes, qui sont les premiers et les plus simples rapports des dimensions, des mouvemens et des forces : voilà les vérités dont il importe que chacun se rende un compte raisonné. » Tel est le but que l'estimable professeur s'est proposé; voici les moyens qu'il a crû devoir employer pour y parvenir. Il a choisi, dans les principes et dans les méthodes de la géométrie et de la mécanique, tout ce qui était susceptible d'applications fréquentes et d'un grand intérêt pour nos arts habituels et pour les simples usages de la vie. Il a rapproché ces principes de leurs applications variées, et a su rendre ainsi leur étude commune à l'artiste et à l'artisan, en offrant de nouveaux moyens d'appliquer les méthodes du raisonnement aux découvertes de l'imagination chez les uns, ou aux travaux mécaniques chez les autres. Ce qui était pour ceux-ci habitude ou routine, pour ceux-là inspiration spontanée et fortuite, cessant d'être le résultat d'un hasard ou d'une cause qui pouvait ne plus se reproduire, a été soumis à des lois et à une théorie certaine qui ont permis, pour ainsi dire, d'en renouveler les effets à volonté. On conçoit quel plaisir vif et toujours nouveau l'esprit doit trouver dans cette explication des vérités par les faits et des faits par les vérités; dans cette importance donnée aux pratiques de l'industrie par le développement des principes mathématiques et physiques qu'elles renfermaient à son insu et qu'on lui révèle tout à coup. Aussi la classe nombreuse des artisans dans nos villes a-t-elle reconnu la première les immenses avantages que lui promettait cet enseignement, qui les élevait pour ainsi dire au-dessus d'eux-

mêmes, en les habituant à raisonner et à diriger la faculté créatrice qu'ils croyaient ne devoir qu'à un simple instinct. L'enseignement de la mécanique et de la géométrie appliquées aux arts devait être reçu partout comme un bienfait, et le rapport que nous annonçons prouve qu'il a prospéré dans toutes les villes où il a été introduit. S. Exc. le ministre de l'intérieur a fait connaître à tous les préfets du royaume, qu'elle approuvera les dépenses votées pour le nouvel enseignement par les conseils municipaux des villes industrielles. De toutes parts, les autorités locales s'empressent de répondre à l'invitation des autorités suprêmes. « Cet admirable concours, dit le rapporteur, n'a présenté d'exception que dans une seule ville dont je m'abstiendrai de citer le nom (1). Je suis persuadé, ajoute-t-il, qu'une telle exception cessera d'avoir lieu pour l'une des cités les plus importantes que la France possède sur le versant des Alpes, dans une contrée riche en cours d'eau, que la mécanique peut seule donner le moyen de rendre très-utiles. »

Nous donnons ici le tableau des départemens et des villes qui jouissent aujourd'hui de cet enseignement; nous l'avons formé des détails contenus dans le Rapport que nous annonçons; et de ceux que nous avons trouvés dans l'ouvrage que publie son auteur sous le titre de : *Géométrie et Mécanique des arts et métiers et des beaux-arts*; ouvrage dont il a déjà paru 3 vol. in-8°.

(1) Nous croyons que c'est ici le lieu de faire mention d'une réclamation du maire de Rochefort, M. de Sérigny, adressée au *Moniteur* et insérée dans son n^o. du 31 oct. dernier, dans laquelle on disculpe l'autorité municipale d'une accusation qui tendrait à faire penser qu'elle a pu vouloir s'opposer à la prospérité du cours ouvert dans cette ville par M. Lehen. M. le rapporteur aurait, dit-on, été induit en erreur sur ce fait; on n'aurait pas eu l'intention de favoriser un autre cours du même genre, susceptible de nuire au premier; il n'aurait jamais été question que d'une école élémentaire de mathématiques, fondée par la ville et à ses frais, dans l'intention de propager cette science et de former des élèves qui passent un jour suivre avec fruit le cours de géométrie et de mécanique appliquées aux arts et métiers dont la France est redevable à l'auguste famille des Bourbons, ainsi qu'aux grandes lumières et aux talens distingués de M. le baron Charles Dupin. »

Départemens.	Villes.	Professeurs.
Ain.	{ Bourg.	MM. Pelloaux.
	{ Nantua.	"
Aisne.	Saint-Quentin.	Héré.
Alpes (Hautes-).	Gap.	Janson.
Ardennes.	{ Mézières.	"
	{ Sedan.	"
Aude.	Narbonne.	Esmieu.
Bouches-du-Rhône.	{ Aix.	Dumontail.
	{ Ciotat.	Nalis.
	{ Marseille.	"
	{ Martigues.	"
Calvados.	{ Caen.	"
	{ Honfleur.	Pottier.
Cantal.	Aurillac.	Wendeling.
Charente.	Angoulême.	Lescahier fils.
Charente-Inférieure.	{ La Rochelle.	Guigon.
	{ Rochefort.	Le Huen.
Corse.	Bastia.	Rizzo.
Côte-d'Or.	Dijon.	Quirin.
Côtes-du-Nord.	Saint-Brienc.	Dubus.
Deux-Sèvres.	Niort.	"
Drôme.	Valence.	Papy.
Eure.	{ Evreux.	Lévesque.
	{ Louviers.	"
	{ Pont-Audemer.	"
Finistère.	{ Brest.	Porquet.
	{ Morlaix.	Dreppé.
	{ Quimper.	"
Gard.	Nîmes.	"
Gironde.	{ Bordeaux.	Lancelin.
	{ Libourne.	Burgade.
Haute-Garonne.	Toulouse.	Vitry.
	{ Agde.	Mathieu Esmieu.
	{ Beziers.	"
Hérault.	{ Cette.	Sire.
	{ Lunel.	Cuche.
	{ Montpellier.	B. de Puechron.
Ile-et-Vilaine.	{ Rennes.	Legrand.
	{ Saint-Malo.	Michelle.
Indre-et-Loire.	Tours.	"
Jura.	Salins.	Bourgeois.
Loire.	Saint-Étienne.	Blavier.
Loire-Inférieure.	{ Nantes.	Caillet.
	{ Paimbœuf.	"
Loiret.	Orléans.	Lacave.
Manche.	{ Cherbourg.	Lemonnier.
	{ Granville.	Decrevoisier.
	{ Saint-Lô.	"
Morbihan.	Lorient.	"

Départemens.	Villes.	Professeurs.
Moselle	Metz	{ Poncelet. Bergery. Lemoine.
Nièvre	Nevers	{ Boueaumont. Morin.
Nord	{ Douai Dunkerque	Chenoux. Petit-Genêt.
Oise	Liancourt	"
Pas-de-Calais	{ Arras Boulogne Calais	Legrix. Legrand.
Pyrénées (Basses-).	{ Bayonne Saint-Jean de Luz	Paradis.
Puy-de-Dôme	Clermont-Ferrand	Darlay.
Rhin (Bas-)	Strasbourg	Finck.
Rhin (Haut-)	{ Colmar Mulhausen	Loillet. Mainbourg.
Rhône	Lyon	Prevost.
Seine	Paris	{ Ch. Dupin. Dubrunfant. Didiez. Thieberge. Boutereau.
Seine-Inférieure	{ Dieppe Elbœuf Fécamp Le Havre Rouen	Blonét. " . Vasse. Robert. Mabire.
Seine-et-Marne	Versailles	Lacroix.
Somme	{ Amiens Saint-Valéry	" .
Tarn	Albi	le pr. du collége.
Tarn-et-Garonne	Montauban	Bergis.
Var	{ Antibes Saint-Tropez Toulon	Barbault. Cornibert. Barthélemy.
Vaucluse	Avignon	Barthe.
Vendée	Sables-d'Olonne	Veillon.
Vienne	Poitiers	Miet.
Vienne (Haute-)	Limoges	Lassimonne.
Yonne	Tonnerre	Gourré.

Cette espèce de statistique de l'enseignement de la mécanique et de la géométrie appliquées aux arts, que nous nous empresserons de compléter à mesure qu'on nous en fournira les moyens, montre mieux que tous les raisonnemens, l'importance que l'on attache partout à l'exécution d'une aussi heureuse idée. Terminons en disant, avec le rapporteur : « C'est déjà

beaucoup que la classe ouvrière ait le sentiment de ce qui lui manque du côté des connaissances utiles. Aussitôt qu'elle sera bien pénétrée du bénéfice positif qu'elle doit retirer de quelques études élémentaires, on peut être certain que tous les hommes de cette classe, animés par le désir d'améliorer leur condition et celle de leur famille, s'empresseront d'acquérir ces connaissances et de les faire acquérir à leurs enfans.» E. H.

181. RECHERCHES STATISTIQUES SUR LA VILLE DE PARIS ET LE DÉPARTEMENT DE LA SEINE. Recueil de tableaux dressés et réunis, d'après les ordres du comte de CHABROL, conseiller d'état, préfet du département. In-4°. de xxxj et 152 tabl. de divers formats. Paris, 1826; Imprim. roy.

Nous rendrons compte sous peu de ce nouveau volume d'une entreprise qui doit servir de modèle, et dont l'importance est généralement connue.

182. MANUEL DU VOYAGEUR AUX ENVIRONS DE PARIS, ou Tableau actuel des environs de cette capitale, contenant la description des villes, bourgs, villages et châteaux renfermés dans l'espace de 15 à 20 lieues à la ronde, la désignation des bureaux de poste dont ces lieux dépendent, et un tableau indicatif du prix et de l'adresse des voitures qui y transportent; orné d'un grand nombre de vues et d'une carte très-détaillée des environs de Paris; par M. Isidore de PATY. In-18 de 7 f. $\frac{1}{2}$, plus une carte et 8 pl. Prix, 3 fr. Paris, 1826; Roret.

Ce petit volume fait partie de la collection des Manuels que publie M. Roret. Le titre détaillé que nous venons de transcrire indique tout ce qu'il contient. Le rayon qu'il embrasse comprend les départemens de la Seine, de Seine-et-Oise, de Seine-et-Marne et quelques parties de celui de l'Oise. L'auteur a adopté l'ordre géographique pour sa description; il décrit successivement les divers arrondissemens de chacun de ces départemens, en signalant chaque lieu et ce qu'il offre de remarquable. Il rapporte toutes les principales traditions historiques qui peuvent jeter de l'intérêt sur son récit et instruire le voyageur. Il est à regretter qu'il n'ait pas, comme plusieurs autres ouvrages de ce genre en offrent l'exemple, divisé son manuel en un certain nombre d'excursions qui auraient dirigé le

voyageur, et fixé l'ordre de ses promenades autour de Paris. Du reste ce petit manuel est fait avec soin, et atteindra son but. Les gravures au trait sont passables pour le format adopté. La petite carte est très-convenablement exécutée. D.

183. VOYAGE DESCRIPTIF DE PARIS, miroir fidèle de cette capitale, où l'on indique aux étrangers et même aux Parisiens ce qu'il faut connaître et éviter dans cette ville, contenant des anecdotes curieuses, etc.; suivi de la description des environs de Paris et des maisons royales. Nouv. édit.; par L. P. 2 vol. in-18 de 20 feuil. $\frac{1}{2}$, plus 1 plan, et 63 pl. Paris, 1825; l'auteur, rue des Marais, faub. Saint-Germain, n^o 15.

184. PROJET DE CANAL ET DE CHEMINS DE FER, pour le transport des pavés de Paris, précédé d'un tableau des progrès de la dépense du pavé de Paris, pendant les deux derniers siècles; par M. CH.-JOS. MINARD, ingénieur en chef du canal de Saint-Quentin. In-4^o. de 20 p., 4 tabl. et 2 cartes. Paris, 1826; Carillan-Gœury.

L'ouvrage que nous annonçons renferme, dans un petit nombre de pages, une multitude de faits curieux sur l'histoire chronologique du pavé de Paris. Il fut, comme on sait, commencé au 12^e. siècle sous Philippe-Auguste. Les données positives recueillies par M. Minard n'ont point été stériles pour lui: elles l'ont naturellement conduit à chercher les moyens de diminuer la dépense toujours croissante du pavé d'une ville immense dont l'étendue et la population augmentent en proportion de ses richesses industrielles et commerciales.

On évalue à 178,000 ^m. carr. la superficie pavée en 1180; la largeur des rues n'excédait jamais 5 ^m., elles étaient circonscrites dans les enceintes alors tracées, et reçurent peu d'accroissement pendant les 13^e., 14^e. et 15^e. siècles. En 1636, la surface de tout le pavé des rues, places, quais, de la banlieue comprise dans les barrières actuelles, n'était pas moins de 634,000 mèl. carr. C'est depuis 1632 seulement, jusqu'en 1820, c'est-à-dire pendant un espace de 188 ans, qu'à l'aide des différens baux passés par l'entreprise générale du pavé de Paris, l'auteur a pu établir un tableau financier de l'accroissement de sa dépense.

Les principales causes de l'augmentation de l'entretien porté

en 1820 à 800,000 francs, sont dues à l'augmentation de la superficie, évaluée moyennement à 1,300 m. carr. par année, à l'usure opérée par le frottement d'une circulation plus active, et surtout à la mauvaise qualité du pavé tendre de Fontainebleau multiplié dans les fournitures. Lorsqu'on saura que sur 1,500 milliers de pavés fournis annuellement, tant pour les repiquages que pour les relevés à bout, il y a en 350 milliers de brisés, on sentira d'autant plus vivement la nécessité de créer des moyens de transport pour remplacer cette mauvaise qualité de pavé par le grès dur des belles carrières qui bordent la vallée de l'Yvette.

Nous allons présenter les résultats principaux de l'établissement du canal proposé par M. Minard, dans la seconde partie de son mémoire.

La masse apparente de grès qui forme les coteaux de l'Yvette, est supposée pouvoir fournir 600,000,000 de pavés, quantité suffisante pour l'approvisionnement de Paris pendant quatre cents ans. Des chemins de fer à une seule voie suivis de plans inclinés, serviraient à descendre sur des chariots les pavés de ces coteaux, pour être enlevés par des grues, et déposés dans des bateaux du canal à petite navigation, qui sera terminé à la barrière Saint-Jacques par un bassin dont les eaux seront à 4 m., 40 au-dessus de l'Estrapade, point le plus élevé de Paris. Le canal recevra, dans le temps de la plus grande sécheresse, 16,000 m. carr. d'eau par jour, tant de la rivière d'Yvette que des ruisseaux affluens.

L'utilité du canal ne serait pas bornée au transport des pavés de Paris : il fournirait en outre 8,010 m. carr. d'eau par jour, pour être distribuée sur les divers points où les eaux du canal de l'Ourcq ne peuvent atteindre (1). Les bateaux amèneraient aussi pour moitié du prix actuel, la pierre meulière employée dans les constructions. Les fumiers de Paris, en

(1) Ce n'est pas la première fois que l'on songe à faire contribuer les eaux de l'Yvette aux besoins de Paris. En 1769, Perronet et de Chézy furent chargés de rédiger un projet de canal de l'Yvette pour amener à Paris 28792 m. c. d'eau. La dépense de cet aqueduc en maçonnerie de 17352 toises de longueur, ayant 4 pi. $\frac{1}{2}$ de largeur sur 5 de profondeur, devait s'élever à 7,826,008 fr. La pente de 15 pouces sur 1000 toises, ou $\frac{1}{471.60}$ devait procurer à l'eau une vitesse de 0 m. 32 par seconde.

assurant la charge des bateaux à leur retour, iraient fertiliser les rives du canal. Les revenus nets du canal sont évalués à 500,000 francs; son établissement, d'après les devis, ainsi que celui des chemins de fer, à 2,900,000 francs. Ces données réclament un examen approfondi de la part des capitalistes; et le projet de M. Minard, si bien conçu et si clairement exposé, nous paraît devoir être un nouvel élément pour exercer cet esprit d'association si péniblement introduit en France, et qui a été chez nos voisins d'Angleterre le germe de tant de prospérité.

Alph. B.

185. ÉTABLISSEMENTS D'INSTRUCTION ET D'ÉDUCATION de l'Église réformée du département de la Seine; rapport sur leur état au 31 décembre 1824. In-8°. de 2 feuil. Paris, 1825; Louis Colas.

186. LETTRES SUR LA VILLE DE ROUEN, ou précis de son histoire topographique, civile, ecclésiastique et politique, depuis son origine jusqu'en 1826; par M. A. du L..., de Rouen. In-8°. de 38 feuil. $\frac{3}{4}$. Prix : 7 fr. Rouen, 1826; Frère.

187. VUES PITTORESQUES PRISES DANS LES COMTÉS DU PERCHE ET D'ALENÇON, dessinées d'après nature; par P.-L. DUPLAT, suivies d'un texte statistique et historique; par J. PATU DE SAINT-VINCENT. 1^{re}, 2^e. et 3^e. liv. In-4°. oblong, ensemble de 22 p. de texte, plus 4 pl. Paris; l'auteur, rue de La Harpe, n°. 45. Il y aura 9 liv., chacune de 3 fr. 50 c.

188. GUIDE OF BOULOGNE-SUR-MER. — Guide de Boulogne-sur-Mer, etc. In-18 de 2 feuil. $\frac{5}{8}$. Boulogne, 1825.

189. NOUVEAU MARBRE DÉCOUVERT DANS LE BOULONNAIS.

On vient de découvrir une nouvelle carrière de marbre à Bellebrune, arrondissement de Boulogne. Ce marbre, d'une nouvelle espèce pour le Boulonnais, promet d'être le plus beau que l'on ait encore trouvé dans ce pays. Il est d'une homogénéité parfaite, et par conséquent susceptible d'un beau poli. (*Le Corsaire*; 10 juillet 1826.)

190. STATISTIQUE DE L'ARRONDISSEMENT DE FALAISE. Falaise, 1826; Brée l'aîné, impr. du Roi; Paris Treuttel et Würtz. (*Prospectus*.)

Voici une nouvelle preuve du zèle qui, sur presque tous

les points de la France, porte les habitans éclairés à réunir tous les documens propres à faire bien connaître les diverses parties de notre beau pays. Il n'en est point qui ne fournissent matière à des recherches intéressantes, à des notions utiles, et c'est en rassemblant ainsi des données exactes et complètes sur chaque division plus ou moins étendue du royaume, que l'on parviendra à former l'ensemble de tous les matériaux nécessaires pour une bonne statistique générale.

C'est dans cette vue que les rédacteurs de la Statistique dont nous annonçons le prospectus, se sont proposés de préparer par une description détaillée et complète de leur arrondissement, l'un des élémens d'une statistique du département du Calvados, encore peu connu, quoique l'un des plus remarquables par sa position, son étendue, et la richesse de son sol.

L'ouvrage doit être divisé en 8 parties, qui paraîtront séparément, et par cahiers de 5 feuilles in-8°. ou 80 pages chacun; à peu près 2 lithographies, offrant des vues exactes des lieux et des monumens les plus remarquables, etc., seront jointes à chaque cahier. Le 1^{er}. contiendra l'histoire de la ville de Falaise, célèbre à différens titres, et particulièrement pour avoir donné le jour à Guillaume, le conquérant de l'Angleterre. Cette ville est en outre remarquable par les ruines les plus intéressantes. Le 2^e. cahier offrira la description de la ville. On trouvera dans les 3^e., 4^e., 5^e. et 6^e., celle de toutes les communes de l'arrondissement prises séparément, et dans leur état actuel. Le 7^e. cahier présentera une récapitulation générale de tous les autres, contenant en masse l'étendue de l'arrondissement, le nom et le cours des rivières qui le traversent, la largeur et la direction des routes et des chemins publics, le nombre et l'importance des bois, l'état de l'agriculture et du commerce, les tableaux de population; enfin le système actuel d'organisation judiciaire, administrative et financière. Le 8^e. et dernier cahier renfermera le tableau général de l'histoire naturelle du pays. Les catalogues qui termineront ce travail pourront être considérés comme l'esquisse d'une faune et d'une flore des environs de Falaise. Les rédacteurs, indépendamment de leurs propres observations, ont, avec l'appui du sous-préfet, invoqué le concours des maires et adjoints, des curés et des principaux propriétaires. Ils provoquent aussi

F. Tome VIII.

la formation d'un musée, où l'on réunirait tous les objets curieux en antiquités, histoire naturelle, médailles et monnaies, etc. M. de Labbey, maire de Falaise, a offert un emplacement pour cette collection. Les principaux rédacteurs sont : MM. Galeron et de Brébisson de Falaise; ils s'occupent plus spécialement, le premier des antiquités, et le second de l'histoire naturelle. La publication de la 1^{re} livraison était annoncée pour le mois d'août 1826, la 2^e. pour le mois de février 1827, et les suivantes à six mois de distance l'une de l'autre. Le prix de chaque livraison est de 2 fr. On souscrit chez Brée l'aîné, imprimeur du Roi, à Falaise. La liste des souscripteurs sera imprimée à la fin du dernier cahier. Le produit de la vente sera consacré à un objet d'utilité publique.

L'exemple de M. Galeron va être suivi dans tous les autres arrondissemens du Calvados. Des commissions centrales y ont été formées pour recueillir et mettre en ordre les statistiques de ces arrondissemens. On cite parmi les membres de ces commissions MM. Dubourg d'Isigny et Duchesne, des Sociétés linnéenne du Calvados et des antiquaires de Normandie, pour Vire; MM. de Caumont, Lambert, Hubert, de Magneville, etc., membres de diverses sociétés savantes, pour les arrondissemens de Bayeux, Caen, Lisieux et Pont-l'Évêque. On a ainsi l'espérance de posséder d'ici à quelques années une statistique complète du département.

La 1^{re} livraison de la *Statistique de Falaise* vient de paraître; nous en rendrons compte dans un de nos prochains cahiers.

A. D. V.

191. ANNUAIRE DU DÉPARTEMENT DES VOSGES pour l'an 1826.

In-12 de 12 feuilles. Epinal; Gérard.

192. UNE SAISON A PLOMBIÈRES; par M. le Bon. de M^{***}. In-18 de 290 p. Paris, 1825; Lecoq et Durey.

Ce petit ouvrage, écrit en forme de lettres à un ami, se trouve aussi à Plombières, chez le seul libraire de cette petite ville, où les baigneurs ne manquent pas de l'acheter pour se mettre au courant de la vie qu'on y mène et des promenades des environs. Il est assez agréablement écrit et remplit assez bien l'objet de son auteur; il peut en effet servir, jusqu'à un certain point, de guide aux nouveaux arrivés. On vend aussi aux baigneurs, un autre petit volume qui date de 1823,

(Paris, chez Guillaume), intitulé : *Voyage à Plombières*, en 1822 ou *Lettres à M. V.* ; par M. P. D. C. ; in-18 de 156 p. On trouve dans ce volume la version faite, pour la 1^{re} fois en français, du poëme latin sur Plombières, de Joachim Camérarius, recteur de l'université de Leipzig, imprimé à Venise en 1553, avec le texte latin en regard.

Ce petit ouvrage est orné d'une vue qui représente Plombières au 16^e. siècle, tirée du poëme de Camérarius. Il est moins instructif que le premier que nous avons annoncé ; le poëme dont il est enrichi en fait le principal mérite ; mais il contient cependant quelques notions oubliées dans le premier. Tous deux n'offrent que des renseignemens superficiels sur la statistique locale, sur la nature et l'état des bains qui appellent de grandes améliorations. On y manque des commodités et des agrémens qu'on aime à rencontrer dans ces sortes d'établissements. Un usage singulier s'est perpétué jusqu'à présent, auquel on refuse de croire quand on arrive à Plombières pour la première fois : ce sont les servantes des hôtels garnis et des maisons particulières, souvent jeunes et jolies, qui ont le privilège exclusif de servir les hommes comme les femmes dans leurs bains, et de les essuyer de la tête aux pieds au sortir de l'eau. Il est inconcevable que l'administration souffre à l'époque de civilisation où nous sommes arrivés, un usage aussi immoral, et que dans les bains même qui lui appartiennent, qui sont administrés par elle, elle tolère un pareil abus. Il faut espérer qu'enfin elle sentira que les mœurs, comme la décence publique, appellent une prompte réforme à cet égard, qu'elle ordonnera qu'il y ait dans chaque bain des hommes intelligens et au fait du service pour les hommes, et des femmes pour le seul service des femmes.

L'auteur du premier ouvrage cité raisonne sur le phénomène des eaux thermales et sur leur composition, de manière à prouver qu'il veut faire de l'esprit, mais qu'il n'entend pas la matière. Son ouvrage est orné d'une assez jolie lithographie représentant la fontaine Stanislas.

D.

193. BOURBONNE ET SES EAUX THERMALES ; par M. RENARD ANATHASE, D.-M. In-18 de 6 feuilles ; Paris, 1826 ; impr. de Gaultier-Laguionie.

194. *Mémoire en forme d'introduction*, pour servir à l'Histoire de BOURBONNE-LES-BAINS; par M. RENARD ANATHASE, D.-M. In-8°. de 3 feuilles; Paris, 1823; impr. de Gaultier-Laguionie.

195. *CRAYON DU DÉPARTEMENT DU PUY-DE-DÔME*, pour servir de statistiqué; par Paul-Aug. de VAINY-D'ARBOUZE, ci-devant seigneur et baron de la ville de Gannat, et ancien offic., etc. In-8°. de 15 feuil. $\frac{2}{3}$; prix, 8 fr.; Clermont, 1826; Thibaut-Landriot.

196. *STATISTIQUE DU DÉPARTEMENT DE L'HÉRAULT*; par M. Hippolyte CREUZÉ DE LESSER. In-4°. de 77 feuil. plus une carte; Montpellier, 1824; impr. de Ricard.

Nous regrettons de ne pouvoir faire connaître à nos lecteurs cette statistique autrement que par son titre, cet ouvrage nous étant inconnu.

197. *ANNUAIRE DU DÉPARTEMENT DE LA HAUTE-GARONNE*. In-8°. 23 feuil. $\frac{1}{2}$, Toulouse, 1825.

198. *MÉMOIRE SUR LES PASSES DE LA GARONNE*. In-4°. de 8 f. $\frac{1}{2}$. Bordeaux, Coubert.

199. *LES LANDES EN 1826*, ou Esquisse d'un plan général d'amélioration des Landes de Bordeaux; par J.-B. B., ingénieur des ponts et chaussées, à joindre au projet de canal proposé par M. DE SCHAMPS, inspect. gén. des ponts et chaussées. In-4°. de 168 p. Bordeaux, 1826; Brossier.

L'amélioration des Landes a été le sujet d'un grand nombre d'écrits, de projets et d'expériences; mais les écrits ont laissé subsister l'incertitude; les projets, qui exigeaient beaucoup de temps et de frais, n'ont pas été exécutés, et les essais tentés en différents temps n'ont pas tous donné des résultats assez satisfaisants ou assez durables pour encourager à l'imitation. Il s'agit de rendre productive une superficie de 600,000 hectares abandonnée presque tout entière au parcours, et qui, dans son état actuel, ne fournit qu'une chétive nourriture à 5 ou 600,000 moutons, dont la laine est des plus grossières. Les obstacles qu'il faut surmonter tiennent à l'état du sol, aux servitudes dont les propriétés sont grevées, au caractère des habitants.

Dans ces plaines sablonneuses, les eaux n'ont point d'é-

coulement assuré ; leur stagnation forme des marais sur les parties élevées comme dans les bas-fonds. Les fossés que l'on creuserait seraient bientôt comblés par l'éboulement du sable qu'y feraient retomber les troupeaux. Les propriétaires des fonds inférieurs ne pourraient fermer le passage aux eaux venant des hauteurs, et ne voudraient pas entreprendre des travaux dont d'autres profiteraient. Un système quelconque d'écoulement ne serait exécutable en grand qu'avec le consentement et la coopération de plusieurs communes. D'un autre côté les débouchés naturels des eaux vers la mer, sont fréquemment obstrués par le mouvement progressif des dunes, derrière lesquelles il se forme des lacs. Enfin les sables chassés par le vent envahissent aussi les terres et les habitations. La population clair-semée (1) est ignorante et pauvre ; dans le voisinage des eaux stagnantes, elle est sujette à des maladies dangereuses (2). « Une nourriture grossière, des vêtements insuffisants, des habitations malsaines, l'habitude de la malpropreté et de la débauche, ont altéré la constitution primitive de ce peuple ; mais à ces causes de dégénération se joint l'insalubrité des eaux et du climat. » On reproche encore aux habitants une confiance irréfléchie dans les usages qui leur ont été transmis par leurs pères, une cupidité mesquine, et une extrême apathie (3).

L'auteur rappelle les opérations plus ou moins heureuses tentées par des compagnies ou par des particuliers pour dessécher et féconder le terrain, et il montre les écueils contre lesquels ont échoué ces tentatives partielles. Il fait connaître également les efforts de plusieurs administrateurs pour introduire des genres de culture appropriés au sol et profitables aux habitants, ainsi que leur défaut de succès. En 1803, M. Méchin, qui était préfet des Landes, reçut d'Espagne de la graine d'arachide (4)

(1) La population des landes n'est que de 149 individus par lieue carrée. (*Études administratives sur les landes, par M. le baron d'Haussez. Bordeaux, 1326.*)

(2) Les hommes sont pâles, les rides et l'affaissement prématuré altèrent leurs traits, etc. La vie moyenne, qui est ailleurs de 32 ans, n'est ici que de 20. (*Ibidem.*)

(3) *Ibid.*

(4) C'est sans doute l'*Arachis* ou pistache de terre originaire de l'Afrique ; elle a été naturalisée dans les Antilles, en Italie, en Espa-

et de Paris des modèles de moulins à huile. L'année suivante cette plante était cultivée dans presque toutes les communes ; il n'en restait plus de traces en 1821. M. Duplantier, qui succéda à M. Méchin, donna ses soins à l'importation des mérinos ; mais bientôt le manque de fourrages, le défaut de soins et les effets délétères des eaux stagnantes firent périr ces animaux (1). Après la disette de 1816 l'attention se porta sur la culture de la pomme-de-terre, et déjà elle est négligée. Cependant M. d'Haussez, qui administrait le département des Landes en 1818 et 1819, avait insisté sur l'utilité de ce produit. Si ses conseils n'ont pas été généralement suivis, il a du moins réussi à étendre la culture de la vigne au Cap-Breton, à faire planter des arbres fruitiers, à obtenir qu'on essayât des prairies artificielles et à disposer les esprits au partage ou à la concession des communaux (2). Le pays n'est pas demeuré absolument stationnaire sous le rapport de l'industrie. Des usines à fer, des fabriques de faïence, des moulins à scie se sont établis, et la guerre qui fermait l'accès aux produits étrangers a fait perfectionner la préparation de la résine, du goudron, du noir de fumée et de la térébenthine. Mais si les établissemens industriels ne peuvent se soutenir et prospérer sans communications faciles, l'agriculture dont les produits ont une valeur très-modique relativement à leur volume, peut encore moins s'en passer.

Les moyens à employer pour rendre les Landes productives sont d'arrêter l'invasion du sable des dunes, de changer le mode de jouissance des communaux, de procurer l'écoulement des eaux surabondantes et d'ouvrir des voies commodes et peu coûteuses de transport. Il est pourvu à la fixation des dunes par une ordonnance du 5 février 1817, due à M. Lainé, qui était alors

gne. Elle demande un terrain sablonneux, de l'humidité pendant son accroissement et beaucoup de soleil pour sa maturité. Sa tige fournit un bon fourrage et sa graine une huile excellente pour la table et supérieure à l'huile d'olive pour l'éclairage.

(1) « On n'a pas manqué d'en accuser le sol : c'était à l'incurie, à la pernicieuse routine des habitans, et au mode qui régit leurs propriétés qu'il fallait s'en prendre. » (*Études administratives sur les Landes ; par le baron d'Haussez.*)

(2) « Un des principaux obstacles à la culture et au défrichement est la possession d'une grande quantité de terres entre les mains d'un même individu et surtout entre les mains d'une communauté de quelque nature qu'elle soit. » (*Ibidem.*)

ministre de l'intérieur. Le mode adopté consiste à faire, dans les sables, des semis de pin maritime, suivant les indications données par l'ingénieur Bremontier (1). On regrette seulement que la somme de 90,000 fr. par an, affectée à ces travaux ne permette pas de leur donner assez de développement; le partage ou la concession des terres livrées au parcours et à la jouissance commune, éprouvera moins de résistance dès que les habitans seront assurés de pouvoir vendre avec avantage les produits de la culture, et que la facilité de transporter les bois sur le lieu de la consommation encouragera les spéculateurs à faire des plantations de pins qui exigent peu de frais et qui réussissent parfaitement dans ce terrain. Les dessèchemens demandent des efforts et des soins de conservation qui excèdent les ressources des communes, et un ensemble qu'on ne peut espérer au sein de cette diversité de position, de préventions et d'intérêts. Quant aux communications, le gouvernement n'est pas demeuré inactif. En 1775 le ministre Turgot employa un régiment à réparer la route de Bordeaux à Bayonne, par les grandes landes. En 1800 on préféra la direction des petites landes, pour faire passer la route à Mont-de-Marsan, qui était devenu chef-lieu de département. Sur 10 millions que devait coûter cette entreprise, 7 à 8 sont dépensés. Mais il s'agit de vivifier les grandes landes; la communication établie ne remplit pas cet objet, parce qu'elle n'est pas assez directe, et parce que les transports par terre seraient trop longs et trop coûteux, notamment pour les bois qui doivent former le principal revenu de cette contrée, tandis que le problème serait résolu, si l'on formait une rivière artificielle qui, en même temps qu'elle offrirait au commerce la voie économique de la navigation, débarrasserait des eaux les terrains submergés, et procurerait des moyens d'irrigation pour les terres arides. Le canal projeté satisferait à toutes ces conditions.

L'auteur fait observer que les hommes éclairés qui ont porté leurs méditations sur les moyens de rendre les landes à la culture, ont toujours conclu à l'établissement des canaux. M. de Boutin, intendant de Guienne, s'était occupé de la formation d'un canal dit des Étangs, projeté à la demande de la compagnie Nezer. D'autres entrepreneurs avaient suggéré l'idée d'unir

(1) Mémoire publié en 1800.

le bassin d'Arcachon à la Garonne près de Castres. En 1773, l'avocat Élie de Beaumont offrit un prix pour le meilleur Mémoire sur l'amélioration des landes, et l'auteur couronné (Desbief) proposa un canal (1). Un décret de 1808 avait ordonné la jonction de la Garonne à l'Adour. M. Vignes dans son *Essai sur les Landes*, a insisté, en 1817, sur l'utilité de cette communication. Enfin M. d'Haussez a consacré au même objet l'un des écrits (2), que renferme l'intéressant recueil dont nous avons tiré quelques citations. Il indique la nature et la valeur des articles expédiés des Landes à la destination de Bordeaux, savoir :

Bois de diverses essences, environ.	280,000 fr.
Matières résineuses.	150,000
Fer.	28,900
Miel.	1,500
Marchandises diverses.	40,000
	500,400

Si l'on est d'accord sur l'importance d'une communication par eau, on ne l'est pas de même sur la direction qu'il convient de lui donner. La discussion roule sur la préférence à donner au canal des petites Landes (pays de culture), sur celui qui traverserait les grandes (pays de parcours). C'est ce dernier qu'a proposé M. Deschamps et que l'auteur présente comme étant évidemment le plus avantageux. Il s'étonne de rencontrer à la tête des partisans de l'opinion contraire, le conseil général du département des Landes, dont il explique l'opposition par cette circonstance que les membres du conseil, choisis par l'autorité et non par la population, au nom de laquelle ils portent la parole, sont pris parmi les riches propriétaires et les habitants des villes, dont les intérêts ne sont pas les mêmes que ceux des habitants de la partie inculte et pauvre du département.

Le tracé de M. Deschamps a été approuvé par le conseil des Ponts et Chaussées le 10 juin 1825. La ligne de communication de l'Adour à la Garonne est établie de manière à desservir à la fois les parties des Landes qui sont en état de production,

(1) Mémoire publié en 1776.

(2) Mémoire sur les avantages du canal du duc de Bordeaux, du janvier 1825.

et à préparer l'amélioration de la plus vaste étendue du pays de parcoures. A partir de Bordeaux, le canal s'élèvera par quatorze écluses sur le plateau des Landes, pour aboutir à l'Adour, au-dessous de Dax, en un lieu où l'action de la marée assure une navigation toujours facile avec Bayonne. Quatre branches se rattachent aux principaux marchés et centres d'industrie. Le développement total du canal sera de 275,000 mètres; ses dimensions appropriées d'abord à l'usage des bateaux de 25 à 30 tonneaux, pourront être portées par la suite à l'échelle de la grande navigation (80 tonneaux). Dans la 1^{re} supposition, la dépense sera de 16,500,000; dans la 2^e. de 25,000,000. Pour encourager les capitalistes à prendre un intérêt dans cette entreprise, l'auteur rappelle les bénéfices considérables qu'ont rendus les fonds placés dans la construction des canaux en Angleterre. Des actions qui, dans l'origine, étaient toutes de 100 livres, se vendaient, en 1823, canal de Coventry 999, Enwarch 1,000, Oxford 640, Stafford et Worcester 642, Trent et Mersey 900, Loughborough 2,400, Murray et Grewill 650.

On trouve aussi, dans le Mémoire, des propositions qui tendent à faire arriver dans les Landes de nouveaux habitants, en offrant un asile aux Grecs, aux victimes des événements politiques, aux hommes qui ont perdu leurs capitaux et leurs professions par suite des révolutions de l'industrie, aux émigrans qui partent de tous les pays de l'Europe pour aller peupler et cultiver l'Amérique. Il recommande plus spécialement la formation des colonies agricoles à l'exemple de la Hollande (1). V.

200. LOIS SUR LES GRAINS DANS LA GRANDE-BRETAGNE. (Extrait du discours prononcé par M. W. WHITMORE dans la chambre des Communes, le 18 avril 1826.)

L'un des effets de nos lois sur les grains, dit l'orateur, avait été d'induire les pays étrangers à adopter les mêmes mesures que nous. La France, l'Espagne, le Portugal et la Hollande avaient mis des restrictions à l'importation du blé. La grande opposition

(1) Le baron d'Haussez a inséré, dans le recueil déjà cité, un mémoire sur les moyens d'établir des colonies d'indigènes dans les landes. Il avait énoncé, en 1818, l'idée qu'on pourrait y employer utilement les hommes condamnés à la peine des travaux forcés.

Voyez relativement aux colonies d'indigènes, le *Bulletin* de janvier 1826, page 111.

que rencontrait le projet de l'abrogation des lois sur les grains en Angleterre, naissait de la crainte de voir ce pays inondé de céréales étrangers, si ce genre de commerce était déclaré libre. M. Withmore, pour montrer combien cette crainte est illusoire, a recours à des documens qui indiquent la quantité des blés étrangers importés dans ce pays, depuis l'année 1800 jusqu'en 1820; période de temps pendant laquelle il n'y aurait pas eu moins de cinq années de disette : celles de 1800, 1801, 1810, 1817 et 1818, années où le prix des grains s'était élevé à un taux excessif.

En effet, le quartier de froment fut :

En 1800	à 110 s. 3 d.
1801	115 11
1810	105 3
1817	94 0
1818	85 8

L'effet de ces prix élevés fut d'attirer les grains de toutes les parties du monde. On peut juger par le relevé suivant de la proportion dans laquelle eut lieu l'importation appartenant à ces cinq années prises sur vingt-une :

Il fut importé en 1800	1,265,781 quartiers.
1801	1,424,241
1810	1,439,615
1817	1,039,129
1818	1,536,030

Pendant les vingt-une années, depuis 1800 jusqu'en 1820 inclusivement, la totalité des importations s'éleva à 12,577,000 quart., quantité dont celle des cinq années mentionnées ci-dessus absorbait à elle seule plus de la moitié. Le terme moyen de quantité, pour cet intervalle de temps, n'était que de 598,906 quartiers; celui du prix se réduisait à 84 s. 6 d. Rien ne devait donc alarmer les propriétaires fonciers, surtout si l'on considérait que pendant la plus grande partie de ce temps, jusqu'en 1815, il ne fut point mis d'empêchement à l'entrée du blé dans les ports. Un fait bien important, c'est que la plus grande partie des grains étrangers importés dans ce pays, venait des pays pauvres; à peine en reçut-on des pays riches, même de ceux qui sont agricoles, tels que l'Amérique. Le

terme moyen de la quantité de blé importé dans le cours de chacune de ces vingt-une années, avait été de 598,906 quarters, et celui du prix de ces mêmes années, de 84 s. 6 d. Or, comme il est évident que les pays pauvres doivent exporter des grains pour les pays riches, voici, d'après des documens officiels, le relevé du montant des grains annuellement exportés de quelques-uns des premiers de ces pays pour l'Angleterre.

Terme moyen annuel des importations faites depuis 1800 jusqu'en 1820 :

Russie	66,375 quarters.
Suède	12,275
Prusse, y compris la Pologne	205,667
Allemagne	87,092
États-Unis	87,576
Canada	23,040
Hollande	40,033
Flandre	29,530
France	23,071
Danemark et Norvège	18,956

Un autre état, extrait de même de documens officiels, indique les exportations de froment qui avaient eu lieu des ports de Dantzick et d'Elbing, pendant près de deux siècles; en voici le relevé :

de 1651 à 1675	81,775
1676 — 1700	124,897
1701 — 1725	59,795
1726 — 1750	80,624
1751 — 1775	141,089
1776 — 1800	150,299
1801 — 1825	200,330

Le montant annuel des exportations pendant toute cette période, fut de 215,307 quarters de grains, envoyés de Dantzick et d'Elbing, où il n'avait été fait aucune demande extraordinaire. Le terme moyen annuel des exportations de froment et de seigle, des mêmes ports, pour chacune des cinq années écoulées depuis 1790, fut ainsi qu'il suit, savoir :

Pour les 5 années depuis 1790 jusqu'en 1795	260,431 quart.
1795	1800 409,588
1800	1805 549,365
1820	1825 83,523

Quelle était la cause de cette différence remarquable ? Cette cause tenait à ce que lorsque l'Angleterre faisait des demandes de grains, il lui en arrivait par tous les moyens possibles des pays étrangers. Il en venait même de la Hongrie. La Croatie envoyait aussi ses produits par eau. La Vistule était couverte de barques chargées de blés de la Bohême, de la Silésie, et de tous les districts situés sur ses rives. Les grains étaient à un prix élevé, et les rivières navigables en facilitaient le transport. D'après ces états, il semblerait que si des grains étrangers devaient être importés dans ce pays, il n'y aurait aucune raison de craindre que cela pût avoir lieu, tant que le prix s'en maintiendrait de 55 s. à 50 s., pour une quantité totale de plus d'environ 400,000 quarts ; et que même les prix fussent-ils plus élevés, cette importation n'excéderait dans aucun cas 500,000 quarts : quantité bien faible, si on la comparait à la consommation de ce pays, laquelle s'élève maintenant à 13 millions de quarts. Ainsi les quantités qui pourraient être importées ne seraient jamais un sujet d'alarmes ; les prix même ne pourraient faire naître aucune inquiétude, comme ceux de Varsovie l'ont prouvé. Si l'Angleterre a besoin de débouchés pour l'écoulement des produits de son sol, pourquoi n'en ouvrirait-elle pas de son côté, et réciproquement, pour ceux des autres nations ? Il ne pourrait en résulter de préjudices pour les propriétaires de terres ; car si le blé ne rendait pas, ils pourraient tout aussi-bien cultiver la navette, le lin ou le chanvre. Si l'Amérique, la Russie et d'autres pays manifestaient l'intention de ne prendre aucun de nos articles, on pourrait en réduire la masse en proportion des demandes. La culture du blé présenterait un cas différent ; car alors il faudrait plus de temps pour arrêter la production. M. Jacobs avait établi le calcul du prix auquel pourrait être apporté sur les marchés de l'Angleterre, le blé de Pologne ; non pas l'espèce inférieure de blé que produisent quelques-unes des provinces maritimes de Prusse, qui pourraient se vendre 43 s., mais bien le froment de Pologne, de bonne qualité, lequel pourrait coûter 48 s. par quarter, im-

porté dans le port de Londres. Voici l'estimation du froment de Varsovie :

Prix d'achat du froment à Varsovie	28 s. 0 d. par quart.
Transport dans les bateaux, chargement et arrimage	0 6
Fret jusqu'à Dantzick	5 0
Gaspillage et avaries	3 0
Frais de magasinage et de dessiccation	2 0
Frais et commission à Dantzick	1 6
Fret jusqu'à Londres	8 0
Total du prix du grain rendu sur le marché anglais	48 s. 0 d. par quart.

Le prix du froment de Cracovie, de la première qualité, était un peu plus bas ; en voici l'évaluation :

Prix coûtant du froment à Cracovie	23 s. 6 d. par quart.
Transport par bateaux et chargement	0 6
Fret jusqu'à Dantzick	7 6
Gaspillage et avaries	3 6
Frais à Dantzick	2 0
Commission	1 6
Fret de Dantzick à Londres	8 0
Total	45 6

On pourrait, en transportant le grain dans des vaisseaux anglais, où il serait beaucoup moins exposé aux avaries, diminuer les dépenses du fret jusqu'à Londres, lequel s'effectue à présent dans des vaisseaux de la Baltique, destinés au transport des bois de construction. (*Galvani's Messenger*; Paris, 24 avril 1826.)

201. PLAINTÉ CONTRE LA LOI SUR LES GRAINS de la Grande-Bretagne; par un habitant de Dantzick. (*Allg. Handl. Zeitung*; déc. 1825, n°. 144.)

L'auteur de ce mémoire déclame amèrement contre une loi prohibitive des Anglais, laquelle, depuis 7 ans, réduit au seul continent l'exportation des céréales du nord. Il prétend que les Anglais auront tôt ou tard besoin du continent sous ce rapport, et il croit donner un sage conseil aux gouvernemens en leur re-

commandant de prohiber l'exportation des blés aussitôt que l'importation serait permise en Angleterre. C'est là, d'après lui, le seul moyen propre à amener l'abolition de la loi sur les grains. Quant à nous, nous ne saisissons pas trop le raisonnement de l'auteur; d'ailleurs l'Angleterre paraît disposée à modifier son système dans la session actuelle, malgré l'opposition des riches propriétaires de terres.

202. POPULATION D'AMSTERDAM ET DE ROME. — Le dernier recensement de la population d'Amsterdam, a donné pour résultat : culte réformé, 100,899; catholiques romains, 43,212; luthériens évangélistes, 22,263; luthériens réformés, 9,845; remontrants, 777; anabaptistes, 1,945; épiscopaux, 237; israélites allemands, 18,978; israélites portugais, 2,520; différents cultes anonymes, 107; en tout, 200,784 âmes.

Celui de la ville de Rome, pour 1826, donne le résultat suivant : mâles de tout âge, 75,085; femmes de tout âge, 64,762; en tout 139,847 habitans, parmi lesquels on compte 35 évêques, 1,525 prêtres, 1,726 moines, 2,040 religieuses, 382 séminaristes, 54 églises paroissiales, 998 prisonniers, 159 turcs et infidèles, non compris les juifs : hommes morts dans l'année, 1,751; femmes mortes dans l'année, 1,327. (*Constitutionnel*; 31 octob., 1826.)

203. ÉDIFICES DE ROME MODERNE; par B. LETAROUILLY, architecte; IV^e. et V^e. livraisons. (V. *le Bullet.* de juin 1826, n^o. 119.)

Cette belle entreprise se continue avec un succès soutenu, Les deux nouvelles livraisons que nous annonçons contiennent, la 4^e. les détails de la très-belle porte d'entrée du palais *del Governatore*; le plan et une coupe du palais *Patrizi*, place St.-Louis des Français, et le plan du palais *Tomati*, *Via Gregoriana*; puis les détails et l'élévation de la partie construite du palais *Capranica*, place della Valle; le plan et l'élévation du palais *Patrizi* situé près de l'église *Santa-Catarina de' Funari*; l'élévation de deux palais situés l'un près de l'autre sur la place de la Paix, enfin les plans de trois maisons particulières.

La 5^e. livraison offre le plan, l'élévation et les détails de la chapelle *San-Giovanni in Aleo*, située près de la Porte-Latine. L'élévation du petit palais, *Spada Via di Capo di Ferro*; le plan, une coupe et l'élévation de l'église *Santa-Maria de' Monti* et le

collège de *Neofiti* ; l'élévation du palais *Muti Papazzurii*, place des Sts.-Apôtres; le plan et les coupes du palais de la *Consulta*, édifice considérable qui sert aujourd'hui de caserne aux gardes nobles ; avec le plan de ses souterrains ; une planche, la dernière de cette livraison, offre la vue de la cour de ce palais.

D

204. *SUL PORTO ROMANO DI OSTIA E DI FIUMICINO.* — Sur le port d'Ostia et de Fiumicino; par M. Rasi, consul général, avec un plan du cours du Tibre, depuis Rome jusqu'à Fiumicino. In-8°. de 88 p. Rome, 1826; Contedini.

205. *TRATTATO*, etc. — Traité théorique, pratique et historique sur les courans et autres particularités du canal de Messine; par PIERRE RIBAUD. In-4. de 117 p. avec cartes et vues; prix, 1 ducat 20 gr. 5 fr. 88 c. Naples, 1824; Mossino.

Dans les temps anciens, comme dans les temps modernes, le canal de Messine a été l'objet des recherches de ceux qui s'occupent des sciences géographiques. Depuis Homère jusqu'à nos jours, un grand nombre d'auteurs ont décrit, en tout ou en partie, ce célèbre détroit; mais les besoins de la navigation, comme l'état actuel des sciences astronomiques, réclamaient depuis long-temps un travail complet sur un point aussi intéressant à la fois et par sa position, et par les anomalies qui se font remarquer dans la direction de ses courans. M. Ribaud, ancien agent français à Messine, a osé se charger de ce travail, et son ouvrage, fruit de vingt années d'observations, a obtenu un plein succès. Déjà les marins ont été à même de vérifier la justesse des faits qu'il a signalés, et ils ont remercié l'auteur du service qu'il a rendu à la navigation de la Méditerranée. (*Revue Encycl.*, nov. 1825, p. 487.)

206. *MARINE ESPAGNOLE.* — Un exemple frappant de l'état de décadence dans lequel est tombée la marine marchande espagnole, c'est que depuis l'année 1819, pas un seul navire de cette nation n'a passé le Sund. Le nombre des vaisseaux britanniques qui ont franchi ce détroit, l'année dernière, était de 5, 186. (*Times.* — *Galign. Messeng.*; Paris, 12 sept. 1826.)

207. DÉCRETS ROYAUX POUR L'INSTRUCTION EN PORTUGAL. — Désirant encourager la méthode de l'enseignement mutuel, déjà établi dans cette capitale, par les soins empressés de mon auguste père, de glorieuse mémoire, à cause de l'utilité qu'il en doit résulter pour l'instruction publique, j'ai décrété, au nom du Roi, ce qui suit : « A dater du mois d'octobre, et le jour qui sera désigné par le directeur de l'École normale, on ouvrira un premier cours de la même École, dont les leçons seront données par son directeur, les lundi et jeudi pour chaque semaine, ou le samedi s'il y a empêchement dans un de ces deux jours. » (Les articles 2, 3 et 4 sont relatifs à des dispositions purement locales.) « Art. 5. Les corporations chargées de l'instruction primaire sont invitées à adopter, le plus tôt possible, dans leurs classes cette méthode d'enseignement mutuel, ce qui sera considéré comme un grand service rendu à l'état et digne des plus grands éloges ; pour cet effet, ils s'adresseront au directeur de l'École normale, duquel ils recevront les instructions nécessaires. Donné au palais d'Ajuda, le 27 septembre 1826. »

« Les statuts de la Société pour l'encouragement de l'industrie nationale, m'ayant été présentés, conformément à la loi du 20 juin 1825, et prenant en considération le but et les fins louables de cette Société, j'ai, au nom du Roi, autorisé et approuvé lesdits statuts. Donné au palais d'Ajuda, le 28 septembre 1826. » (*Moniteur* ; 28 octobre 1826.)

208. DES SERBIENS. (*Journal hist., stat. et géographique. — Stat., hist. et géogr. Journal* ; décembre 1824.)

Vers la fin 18^e. siècle, au milieu des événemens extraordinaires dont l'Europe était témoin, la Serbie, petite province du vaste empire de Turquie, attira l'attention générale par les nobles tentatives qu'elle fit pour recouvrer son indépendance, par son intrépidité dans les revers, enfin par les malheurs inouïs auxquels elle dut se soumettre. Ce pays, dont le nom retentit depuis 25 ans dans les papiers publics, formait autrefois un état libre, et était gouverné par des princes, qui portaient les titres de *Joupani*, *Kniaz*, *Bani*, *Karali*, *Empereurs*, enfin de *Despotes*, nom qui n'était pas pris en mauvaise part, et qui ne voulait dire que souverain, *Δεσποτης*. Ainsi que les Hongrois, les Bosniaks, les Albanais, les Bulgares, et autres

peuples leurs voisins, les Serviens, animés par le souvenir de la gloire de leurs ancêtres, défendirent courageusement leurs droits, et s'opposèrent long-temps au joug du despotisme; enfin leurs généreux efforts durent céder à la puissance des armes ottomanes. Lazan, dernier kniaz de Servie, qui redoutait les progrès et le pouvoir d'Amurat I^{er}, résolut d'aller implorer chez ses voisins du secours pour s'opposer au sultan; mais il n'en eut pas le temps, et tomba sous le fer des janissaires, à la bataille du champ de Kossouf, *na Kossoumê pôlié*, le 15 juillet 1389. Miloche, celui de ses généraux qu'il aimait le plus, sacrifia ses jours pour venger la mort de son prince. Il pénétra dans la tente d'Amurat et le poignarda. Depuis cette époque, jamais pays ne fut aussi malheureux que la Servie. La ville de Belgrade surtout fut exposée aux plus affreuses dévastations, en raison de sa situation avantageuse au confluent du Danube et de la Sava.

Lorsque des succès réitérés eurent assuré à la Russie une supériorité marquée sur les Turcs, les peuples chrétiens qui gémissaient sous le joug ottoman, résolurent de se révolter contre un injuste pouvoir. Les Turcs eurent alors beaucoup de peine à faire rentrer les Grecs de Morée dans l'obéissance, et ce fut précisément à cette époque que les Serviens conçurent la possibilité de recouvrer leur liberté.

En 1789, la Servie fut soumise aux armes victorieuses de l'empereur d'Autriche, allié de la Russie; mais, deux ans après, elle fut recédée à la Turquie par le traité de Sistow. Sélim III savait bien que l'indignation et le mécontentement de cette province étaient à leur comble. Long-temps il n'y fit aucune attention; mais enfin il fallut recourir à la voie des armes. Les Serviens exterminèrent sans pitié tous les détachemens qui furent envoyés contre eux; mais ils ne purent s'emparer de Belgrade, où le pacha, revêtu de toute l'autorité du sultan, exerça des cruautés inouïes. L'étendard de la révolte était levé; il ne s'agissait plus que d'organiser un gouvernement civil et militaire. Un sénat fut nommé; plusieurs chefs, brillans de valeur, ambitionnaient le titre de généralissime: ce titre fut unanimement conféré par l'armée à *George Pétrovitch Tchorni*, le plus illustre d'entre eux.

L'humanité n'était pas la vertu du Washington servien, et

sous ce rapport , il reste bien loin du héros américain. Il rendit ses sujets soumis au moyen de la plus cruelle sévérité. La politique fut entre ses mains une arme puissante pour délivrer sa patrie , et il sut profiter , avec un art admirable , de la pusillanimité de Sélim III. Cependant Belgrade n'était point encore au pouvoir des Serviens , et tant que les Turcs possédaient cette forteresse , ils étaient des ennemis redoutables. Enfin la ville fut obligée de se rendre , et cet exploit mit le comble à la gloire des insurgés. Des pourparlers commencèrent alors ; on leur accorda de grands privilèges ; on leur permit de lever des impôts eux-mêmes , de ne plus reconnaître de gouvernement que celui de leur sénat , et d'entretenir une armée , dont George Tchorni serait le chef ; mais le tout à condition que le pacha rentrerait dans Belgrade. Cette paix fut bientôt suivie d'une rupture. Par un nouveau traité , signé en 1808 , tous les malheurs des Serviens semblaient devoir être terminés , lorsque le contraire arriva.

La guerre qui éclata à cette époque , entre la Russie et la Porte , fut de courte durée ; mais les Serviens y prirent une part très-active. Tchorni-Georges fut nommé major-général au service de Russie , et des marques de distinction lui furent accordées ainsi qu'à ses valeureux compagnons d'armes.

L'invasion de Napoléon en Russie favorisa la conclusion de la paix entre les deux grandes puissances. Cette paix , qui fut signée à Bucharest en 1812 , et qui ne l'eût jamais été dans d'autres circonstances , tranquillisa les Russes du côté de la Porte ; mais les Serviens rentrèrent sous la domination ottomane ; cependant leur sort fut dès lors moins rigoureux. La nouvelle guerre qu'ils ont si glorieusement soutenue contre les Turcs , en 1815 , s'est heureusement terminée par la valeur et la prudence du prince Miloche Obrénovitch , leur chef. Depuis lors le pacha ne réside plus que pour la forme à Belgrade.

209. GESCHICHTE DES ALTGERMANISCHEN UND NAMENTLICH ALTBAIERISCHEN ÖFFENTLICH MÜNDLICHEN GERICHTSVERFAHRENS, etc. — Histoire de la procédure verbale et publique en Germanie , et surtout dans l'ancienne Bavière. Considérations sur ses avantages , ses inconvénients et sur la désuétude dans laquelle cette juridiction est tombée en Allemagne , et particulièrement en Bavière ; par G.-S. MAURER. In-4° , VIII et 362 p. ;

prix 4 rthlr, Heidelberg, 1824; Mohr. (*Allg. Liter. Zeitung*; avril 1825, n°. 97, p. 785.)

Cet ouvrage a remporté le premier prix au concours de l'Académie des sciences de Munich. L'auteur l'a divisé en 3 parties : la 1^{re}. traite de la procédure verbale et publique en Germanie; la 2^e. des avantages et inconvénients de cette juridiction; la 3^e. de la désuétude dans laquelle elle est tombée.

L. D. L.

210. HANDBUCH DER STATISTIK DES KÖNIGREICHS BAIERN. — Manuel de statistique du royaume de Bavière; par le Dr. GRABUTH. Petit in-8: de 176 p. Sulzbach, 1824; Seidel. (*Jena. allg. Liter. Zeitung*; 1825, 5^e. sup., n°. 81.)

Ce travail est divisé en 5 parties : la 1^{re}. traite de la géographie physique et mathématique du pays (*Landerkunde*); la 2^e. de la population et de l'industrie (*Volkskunde*); la 3^e. du gouvernement (*Staatskunde*.) La population est portée à 3,560,995 âmes. En comparant la Bavière au Wurtemberg, on trouve que le premier royaume pourrait nourrir 1,700,000 habitans de plus. Le nombre des catholiques monte en Bavière, à 2,399,000 âmes; celui des protestans à 1,007,269 et celui des israélites à 52,502 individus. Le nombre des bâtimens assurés contre l'incendie s'élève à 953,570; leur estimation est portée à 385,759,235 fl. D'après le tableau que l'auteur donne de l'industrie, il paraît évident que le principal obstacle aux progrès de l'agriculture se rencontre dans la gêne désolante dont le commerce et l'industrie sont affectés. Les tableaux statistiques d'un état bien ordonné démontrent que $\frac{3}{5}$ de la population s'occupent d'agriculture, et $\frac{2}{5}$ d'industrie. Or, il s'en faut bien que cette proportion soit établie en Bavière, témoin le cercle de l'Isar qui compte, d'après le rapport de l'auteur, 482,800 cultivateurs, et seulement 37,700 industriels. Observons toutefois que l'ouvrage que nous annonçons a été publié en 1824, et que le gouvernement actuel, qui paraît suivre une marche plus conforme aux besoins de l'état, remédiera sans doute aux fautes du règne précédent.

L. D. L.

211. COUP D'ŒIL SUR LA CÔTE MÉRIDIONALE DE LA TAURIDE. (*Saint-Petersburg. Zeitschrift* ; janvier 1824 , p. 48.)

En parlant de Sévastopol, ville importante de la Crimée, l'auteur s'étend sur l'excellence du port militaire de cette ville. Un phénomène physique, dit-il, contribue considérablement aux avantages que ce port doit à sa situation naturelle. Tous les jours régulièrement, dès le lever du soleil, excepté dans un temps orageux, un vent d'est souffle du côté du havre; puis il change, et souffle, pendant la chaleur, jusqu'au soir, du côté de l'ouest. A la faveur de ce phénomène physique, la flotte est à même, si l'ennemi se présente, de se mettre en mer le matin, de livrer bataille, et de s'en retourner le soir, sans courir risque de perdre ses vaisseaux endommagés. L'entrée du côté de la mer, laquelle n'a tout au plus que 400 toises de largeur, est défendue par un grand nombre de fortifications et de batteries, garnies de plus de 600 bouches à feu de toute espèce, toutes dirigées sur le même point.

En parlant du bourg d'Inkerman, l'auteur trouve occasion de citer les caveaux qui se trouvent dans cet endroit. Ces caveaux sont des salles d'une très-grande étendue qui servent aujourd'hui de magasin de poudre et à d'autres usages. On trouve beaucoup de ces caveaux en Crimée, parmi lesquels on cite encore une église chrétienne très-bien conservée.

A dix verstes de Sévastopol se trouve le couvent de Georgief. L'ancienne église, consacrée à saint Georges, est taillée dans le roc. Elle existe depuis environ mille ans; c'est le premier temple chrétien érigé en Crimée par les Grecs. On y conserve encore un morceau de bois sur lequel, dit-on, s'est manifestée l'image miraculeuse de saint Georges. L. D. L.

212. SUR LE PALAIS, LA BOURSE ET LE GASTINNOÏ-DVOR OU BAZAR D'ARKHANGEL. (*Sievernï arkhiv. — Archiv. du Nord*, n^o. 8, juin 1825, pag. 30.)

Le palais d'Arkhangel, de belle architecture gothique, mais dans le genre des châteaux mauresques, n'est plus qu'un reste de l'ancienne forteresse de Starodvinsk et du vaste palais des étrangers (*Gastinnoi Palati*). Dans le principe, il était de tous côtés fortifié de tours et d'embrasures. Quatre bastions aux quatre coins et deux au milieu s'élevaient majestueusement du

milieu de la ville de pierre (*Kamennoi-Gorod*). Les remparts, tapissés de gazon et des palissades pratiquées tout le long des fossés ou talus, se trouvaient du côté de la rivière. Des murailles partageaient ce vaste édifice en trois parties égales. Celle d'en haut ou du midi s'appelait *der Russen Gast-Hof*, *Rousski gastinnoi-dvor*, le bazar russe où se conservait le vin de la couronne; la partie basse ou septentrionale portait le nom de *Niemetski-Gastinnoi-dvor*: *het Gast-Hof voorde Koopluiden*, bazar pour les marchands; quant à cette partie du bâtiment qui donnait sur la mer, elle renfermait les bureaux de la douane établis à Arkhangel en 1724.

Cet édifice fut commencé en 1668, par ordre du tsar Alexis Mikhaïlovitch, sous la direction des architectes italiens Marcellis et Scharf. Ce n'est plus maintenant qu'un parallélogramme, dont la circonférence est la moitié plus petite que celle de l'ancien bâtiment.

213. COMMERCE DE LA PERSE. — Malgré toute l'importance du commerce de la Perse, on n'a jusqu'à présent en Europe que des notions fort incomplètes à ce sujet. Les négocians de Constantinople en connaissent peu la marche; les Anglais sont la seule nation qui fasse directement le commerce avec la Perse, par le port de Benderbuchir, situé sur le golfe Persique, où ils vendent leurs marchandises argent comptant, ou les échangent contre de la soie. La masse des affaires qu'ils font sur ce point est considérable.

La fête dite *Nourouz*, qui se célèbre à Tauris, à Téhéran et dans toute la Perse, à la fin de février, est le moment le plus propice pour la vente des marchandises européennes; la foire qui a lieu à cette époque dure un mois entier. C'est au mois de juin qu'il faut venir à Sultanieh, pendant le séjour qu'y fait annuellement le schah. Cette ville est le seul endroit de Perse où les marchandises se vendent argent comptant; car il ne s'y fait aucun échange. À Tauris, au contraire, les principales opérations se font au moyen d'échanges; pendant les draps d'or et d'argent, ainsi qu'un petit nombre d'autres marchandises d'Europe, s'y paient comptant. La Perse reçoit de Constantinople les soieries, les draps d'or et d'argent, et autres objets de fabrique française, pour l'achat desquels 300 marchands de Tauris font chaque année le voyage; le prince Abbaz-

Mirza consacre ordinairement 20,000 toman (environ 320,000 roubles assign.) à ce genre de spéculation.

» On compte environ 600 verstes de Tiflis à Tauris. Cette route, que les convois de marchandises parcourent en 22 à 30 jours, et que l'on peut faire à cheval en 6 à 10 jours, est traversée par une infinité de petites rivières et de ruisseaux, qu'il faut passer à gué, ce qui occasionne beaucoup de difficultés à l'époque du dégel dans les montagnes; toutefois le chemin n'est jamais dangereux, et l'on trouve partout à se procurer des vivres. Les caravanes mettent 10 jours pour se rendre de Tauris à Sultanieh, où l'on peut aller à cheval en 3 jours.

» Les Arméniens expédient annuellement de Russie en Perse, par Tiflis et le Ghilan, pour 1,600,000 roubles de marchandises russes, dont les principales consistent en verreries et cristaux, en grosse mousseline dite *mitcale*, en sucre raffiné, nankins et indiennes, draps communs, etc. Ces marchandises sont transportées par mer d'Astrakhan à Leukoran, d'où les marchandises sont envoyées à Tauris à dos de cheval.

» Il arrive annuellement à Tauris, par Erzeroum, 10 à 12 caravanes de Constantinople. D'après les registres des douanes, la Perse reçoit par cette voie pour 4 à 500,000 toman (6 à 8 millions de roubles assign.) de marchandises anglaises et françaises, et elle expédie en retour de la soie écrue, des châles de Cachemire et de Kerman, du tabac, de l'indigo et du poivre. On fait peu venir de Smyrne, parce qu'il faut y payer comptant les marchandises.

» Deux à trois cents chevaux apportent annuellement de Trébizonde à Tauris, des verreries, des faïences, de la porcelaine et des draps ordinaires.

» De Benderbuchir on reçoit du sucre, du café, de l'indigo, des indiennes, couvertures et cotonnades anglaises, pour des sommes considérables. On porte à 1 million de toman (environ 16 millions de roub. assign.) la valeur des marchandises qui arrivent à Téhéran et à Tauris par cette voie. Les châles de Cachemire sont également apportés par Benderbuchir, parce que la route par terre est dangereuse.

» Enfin, par Bagdad, il s'introduit aussi beaucoup de marchandises anglaises et françaises; dans la seule ville de Tauris, on en reçoit par ce débouché pour 100,000 tom. (1,600,000 r

assigna.) » (*Gazette du Comm.*, Pétersbourg, 2 sept. 1826; *Journ. du Commerce*, 22 sept. 1826; *Orient. herald*, oct. 1826, p. 205.)

214. ÉTAT INDICATIF DU NOMBRE D'EMPLOYÉS (*écrivains et cadets*) ANGLAIS, envoyés dans l'Inde et à la Chine, de 1821 à 1825.

Nombre d'écrivains envoyés dans l'Inde, depuis l'année 1821 jusqu'en 1825 inclusivement.

Années.	Ile du					Total.
	Bengale.	Madras.	Bombay.	prince de Bencool.	Galles.	
1821	16	8	16	3	„	43
1822	12	5	21	1	1	40
1823	14	4	6	„	„	24
1824	20	9	6	„	„	35
1825	16	11	10	1	„	38

Nombre d'écrivains envoyés à la Chine pendant le même espace de temps.

1821.	1	1824.	0
1822.	1	1825.	4
1823.	0		

Nombre de cadets envoyés dans l'Inde, idem.

Années.	Du séminaire				Total.
	Bengale.	Madras.	Bombay.	d'Addiscombe.	
1821	117	127	70	47	361
1822	61	40	28	29	158
1823	180	82	61	28	351
1824	146	60	45	34	285
1825	207	106	41	49	403

(*Asiat. Journ.*; juin 1826, p. 775.)

215. INDIGO. — État comparatif de l'exportation de l'indigo; de l'Inde anglaise, pendant les années 1825-26 et 1824-25.

	1825-26. au 20 déc. F. mds.	1824-25. au 20 déc. F. mds.
Grande-Bretagne.	14,496	20,965
Reste de l'Europe.	2,946	3,552
Amérique.	1,632	657
Le golfe.	7,266	2,832
Total.	26,340	28,006

Récolte.

1825-26. Importé jusqu'au 27 déc.	F. mds.	73,718
1824-25. Dito, jusqu'au 28, dito.	F. mds.	67,388

Augmentation d'importation F. mds. 6,330

(*Calcutta Price current*, 29 déc., 1825 et *Asiat. Journ.*, juin, 1826, p. 784.)

216. *Sors.* — Etat de toutes les pièces de soieries importées de lieux compris dans les limites de la charte de la Compagnie des Indes orientales ; qui restaient accumulées dans la Grande-Bretagne à l'époque du 25 mars 1826, en distinguant les articles, et spécifiant les quantités et valeurs.

Articles.	Quantités.	Estimation
		de la valeur actuelle.
	Pièces.	L. st. s. d.
Bandannoes	161,730	189,302 0 0
Crêpes de la Chine et des Indes, gazes, étoffes de soie, satins, taffetas, velours, <i>meesroos</i> , mouchoirs de poche, crêpes, romals et rubans de soie, damas, lustrines, florentines, corahs, sarcenets	27,399	41,998 0 0
Mouchoirs, châles et écharpes.	29,656	25,207 0 0
Soie à coudre, filocelle (paquets).	1,301	650 0 0
Total.	L. st.	256,257 0 0

(*Asiat. Journal* ; juin, 1826, p. 775.)

217. *NOTICE SUR LE PAYS DE BHOUTAN en Asie* ; par KRONA KANT BOKS ; trad. par D. SCOTT. (*Asiatic Researches* ; Serampore, 1825, vol. xv, p. 128.)

On ne dit pas si l'original de cette notice a été rédigé en hindoustan, ou en persan, ni de quelle nation est l'auteur ; il paraît être hindou. Quoi qu'il en soit, la notice contient des renseignemens intéressans qui ont dû être pris sur les lieux mêmes.

Le pays de Bhoutan est borné au sud par les territoires de la Compagnie des Indes et du rajah de Couch-Béhar, à l'est et au sud par le pays d'Asam, au nord par celui de Lhassa, à l'ouest par le pays de Mem ou Lepha, enfin au nord-ouest par celui de Digurche. De l'orient à l'occident le Bhoutan a 20 à 25 journées de long ; du midi au nord, il en a 10 à 15 de large. Le sol en est montagneux ; seulement au sud, au sud-ouest et à l'est il y a des plaines qui pourraient rapporter 7 à 8 lacs de roupies si elles étaient bien cultivées ; mais pour la plupart elles sont en friche, et tout le revenu du Bhoutan ne se monte actuellement qu'à 3 lacs de roupies.

Les Bhoutannais, appelés communément Bhouteas ou Bho-

teas, considèrent le Dherma-Rajah comme leur chef spirituel, comme une divinité incarnée et comme un prince souverain. Cependant tout le temporel est gouverné par un autre chef, le Deb-Rajah, aidé des korjis ou conseillers, et quelquefois de l'avis du Dherma-Rajah. Le chef spirituel possède des terres qui rapportent 7 à 8 mille roupies par an ; il fait quelque commerce ; il lui est alloué 4 livres de riz par jour, et il reçoit des présens de la part des officiers de l'état lors de leur installation ; mais il nourrit beaucoup de *gelums* ou moines, et distribue de nombreuses aumônes. L'intendant de sa maison porte le titre de *Lam-Zimpe*, et reçoit 2 livres de riz par jour des magasins de l'état. Le Deb-Rajah ou chef temporel en reçoit 3 liv. Les rations des fonctionnaires publics sont proportionnées à leur grade. Quatre conseillers d'état l'assistent dans l'exercice de son pouvoir, savoir : le *Dary* ou premier juge, le *Kalam* ou représentant du chef spirituel, le *Pouna-Zimpe* ou gouverneur de Pounakha, et le *Thimpou Zimpe* ou gouverneur de Tassisonjon. Ces 4 conseillers, joints aux gouverneurs des districts de Andipour, Paro, Tangso et Tagna, forment le divan du chef temporel ; il faut qu'il se conforme à leur avis ainsi qu'aux coutumes établies. Le gouverneur du fort de Pounakha où résident, pendant la saison froide, les chefs temporel et spirituel, a sous sa juridiction une province de 2 journées de long sur un peu moins de large, et a un petit divan modelé sur celui du Deb-Rajah. Il entretient la cour des 2 chefs pendant 6 mois ; pendant l'autre moitié de l'année, ils sont défrayés par le gouverneur de Tassisonjon, dont le territoire a 7 ou 8 journées de long sur 3 de large ; les gouverneurs de Gacha et Passakha sont ses tributaires. Du gouverneur de Paro dépendent le gouverneur de Dalimkote, et les sonbahs de Timdou, Chamorchi et Lakhipour. Son territoire a 12 journées de long sur 6 à 8 de large ; il comprend un quart de la surface de tout le Bouthan. Le ressort du gouverneur d'Andipour comprend 3 trente-deuxièmes de ce pays. Le sud de cette province est mal peuplé. Le gouverneur de Tagna commande sur 3 seizièmes, et celui de Tangso sur 9 trente-deuxièmes de la superficie du Bhoutan. Dans toutes ces provinces il y a des commandans inférieurs, et plusieurs forts. Comme l'hiver est très-rude dans le haut pays, où la neige tombe à la hauteur de 1 à 3 pieds, beaucoup d'habitans descendent pour toute la saison dans le bas pays, sur les bords

des rivières de Pounakha et Andipour. En été la chaleur est très-forte à Pounakha; la cour se rend alors à Tassissoujon ou à Dosim. Dans le premier de ces lieux, résident 500 *gelums*, et une garnison à peu près de la même force. Tassissoujon, Parogang et Pounakha, ont des bazars où l'on débite du poisson sec, du thé, du beurre, des légumes, du bétel, et du gros drap. Le Bhoutan n'a que 10 mille hommes armés. Les Bhoteas manient mal le fusil; mais ils sont bons archers; ils préfèrent les embuscades aux guerres ouvertes; ils portent des casques de fer et des cottes de maille. Le Deb-Rajah est quelquefois en guerre contre les gouverneurs et contre le Dherma-Rajah; s'il se met au-dessus des coutumes, on s'insurge contre lui, et on le dépose. Tous les Bhoteas portent de longs couteaux, et les femmes en ont de petits.

Les *gelums* forment dans le Bhoutan la caste sacerdotale; leur devoir exige qu'ils s'abstiennent du vin et des femmes, qu'ils pratiquent le culte en public ou en particulier, qu'ils jeûnent les 8^e., 14^e., 24^e. et 30^e. jours de la lune, qu'ils lisent les livres sacrés, et qu'ils brûlent les morts. Les parens présentent quelquefois leurs enfans en bas âge pour les faire élever et instruire par l'ordre des *gelums*. Ceux-ci ne cultivent point la terre; mais ils peuvent faire le trafic et se mettre au service du gouvernement. Leur chef, appelé *Lamkhen*, a le premier rang après le Dherma-Rajah, et quand celui-ci vient à mourir, le *Lamkhen* le remplace provisoirement, et se charge d'élever le Dherma-Rajah mineur. Outre les 500 *gelums* à Tassissoujon et Pounakha, on en compte 300 à Parogang, autant à Tangso, 250 à Tagna, 200 à Andipour, et 1 ou 2 à chacun des 300 postes des officiers subalternes, ce qui forme un total d'à peu près 2000. De plus, 3150 *gelums* vivent dans des *gimpas* ou couvens, ou sont au service; il y a donc plus de 5000 *gelums* sous les ordres du *Lamkhen*, qui a aussi la surveillance des couvens de femmes; ces couvens ont chacun sa supérieure; les femmes y portent des vêtemens jaunes. On dit que les *gelums* ne se couchent jamais; à de certains jours ils se rendent en procession aux rivières pour se baigner.

Il n'y a que les fonctionnaires du gouvernement qui puissent faire le commerce. Les gouverneurs achètent à bas prix les chevaux dits *tangan*, et les revendent à leur profit; il faut une permission du Deb-Rajah pour en exporter. En céréales, le

Bhoutan produit du riz, du froment, de l'orge, du maïs : on cultive le riz sur les terrasses des pentes des collines; les jardins sont plantés de noyers, pommiers, orangers, citronniers, limoniers et pêchers; on y cultive des melons et des navets pesant 10 à 12 livres; auprès d'Andipour on voit des cannes à sucre. Il y a un mangotier à Pounakha, et un autre à Andipour; mais le fruit en est mauvais; il se vend néanmoins très-cher. A Jhargaon il y a aussi un arbre *jack*, et on compte 2 dattiers dans tout le Bhoutan. Il ne tonne jamais dans ce pays; on prétend que la foudre sort de la terre au lieu de sortir des nuages; la pluie dans le Bhoutan ressemble à un épais brouillard; on ne voit point de ces brouillards à Andipour ni à Pounakha; le soleil y brille au contraire toute l'année. Les montagnes de l'intérieur sont couvertes de pins; dans les bas pays et sur les collines, croissent divers arbres que les indigènes appellent *sal*, *saral*, *sisou*, *gambori* et *sida*: le pays fournit aussi du musc.

Quinze tribus habitent le Bhoutan; les principales sont celles de Sha, Waa, Parab, Shashab et Togab. Les Sha habitent le pays d'Andipour; les Waa demeurent aux environs de Tassisoujon et Wakha; les Poras occupent Paragaon; les Shashab, Tangso, et les Togab, Tagna. Auparavant le Deb-Rajah et les principaux officiers de l'état étaient pris dans les deux premières castes; mais le Deb-Rajah actuel, en raison de ses talens, a été choisi dans une tribu inférieure, celle des Parab. Trois tribus inférieures, les Gen, Kapi et Thowzab vivent dans les montagnes au nord de Pounakha et de Tassisoujon, et subsistent de leur bétail. Deux autres tribus, les Pewa et Zongsob, vivent aux environs de Tassisoujon, Pounakha et Andipour; la 1^{re}. vend du bétail et des liqueurs fortes; les femmes de cette tribu se prostituent; la 2^e. tribu se compose d'esclaves ou serfs. Il y a encore la tribu de Toto à Lakhipour, celle de Dahya à Chamorchi, et celles de Bagbora et d'Ole à Cherang. On trouve aussi dans le Bhoutan des indigènes du pays de Coch, des Raïbansi et des Musulmans qui tous pratiquent librement leur culte et leurs usages religieux. On appelle Tep les fils provenant du mariage entre les Bhotéas et les Cochs.

Dans le Bhoutan, le gouvernement despotique, organisé d'une manière formidable, pèse de tout son poids sur la classe agricole; aussi les paysans cachent-ils avec soin leur gain, et se

donnent les apparences de la pauvreté, ou ils cherchent à obtenir une des places subalternes qui fraient le chemin à des fonctions plus élevées, et donnent le droit de vexer les autres. Le despotisme du gouvernement est probablement une des causes de la fourberie et de l'avidité des sujets. Presque toutes les femmes se prostituent jusqu'à l'époque du mariage, c'est-à-dire jusqu'à l'âge de 25 à 30 ans. Les hommes riches prennent plusieurs femmes ; dans la classe pauvre, 3 à 4 frères n'ont qu'une seule femme : les enfans de ce mariage mixte appellent l'ainé des maris père, et les autres oncles. Une femme âgée épouse quelquefois un jeune garçon ; lorsqu'elle vient à mourir, le jeune mari épouse la fille de sa femme. On brûle les morts, et on recueille les cendres pour les jeter dans la rivière.

La religion du Bhoutan ressemble beaucoup à celle des Hindous. Les Bhotéas adorent Owanchou comme la divinité principale : leur dieu, Laberam-Bouche ressemble au Ram de l'Hindoustan. Outre les divinités bienfaisantes, ils ont dans leur religion un être malfaisant appelé Gonjulea ; de plus ils ont beaucoup d'idoles avec 4 bras étendus. Au chef-lieu du gouvernement il existe une fabrique d'idoles que l'on fait de bronze doré : chaque officier a sa petite chapelle. Les Bhotéas ne se prosternent point devant leurs idoles : ils font le tour du lieu où elles sont déposées, en défilant le chapelet et en récitant leur formule sacrée : *Om mani peme houn*, que l'on voit aussi inscrite sur des murs et des drapeaux ; ils présentent aux idoles du riz, du beurre clarifié, du thé, et d'autres productions. Ils ne tuent aucun animal, et jamais ils ne mangent la chair d'un animal mis à mort ; mais ils ne font aucun scrupule de se nourrir d'animaux morts naturellement.

A ces détails l'auteur a ajouté un itinéraire depuis Bijni sur la frontière du territoire anglais jusqu'à Andipour, un des chefs-lieux du Bhoutan. En entrant sur le territoire bhoutanais on traverse la rivière d'Agi, et l'on arrive à Sidli, résidence d'un Rajah. De là jusqu'aux montagnes du nord, on est obligé de se frayer, dans la saison pluvieuse, un chemin à travers de hautes roseaux infestés de moustiques ; de sangsues, de tigres, éléphans, rhinocéros, buffles, sangliers, ours, etc. On passe aux villages de Bengtoli et Gendagram ; avant d'arriver au dernier, on traverse la rivière de Bhur. Le village de Zilimjhar est habité

par une vingtaine de familles de la caste de Mech qui cultivent du riz et du coton. Plus loin, les arbres remplacent les roseaux. Nous indiquerons rapidement les autres localités de cette route : Kachoubari, hameau de 5 à 6 maisons, rivière de Dalpani ; forêts d'arbres de sal le long d'une rivière ; à un coss et au nord-ouest de Kachoubari, coule le Sarabhanga, rivière large et extrêmement rapide ; colline de Bissou-Sinh ; Dubleng, lieu qui n'a qu'une maison ; colline de Kamli-Soukka, du haut de laquelle on découvre le Burampouter et les monts Garrows. Le voyageur s'arrêta la première nuit à Dubleng ; il n'y avait point de ponts sur cette route. Charang, résidence d'un Soubah, qui pendant les chaleurs de l'été se retire sur le Bissou-Sinh ; la route est praticable, et l'on commence à passer les rivières sur des ponts de bois. Majang, hameau de 7 à 8 feux, fin de la 2^e. journée. Harassou, une seule maison ; Kishayei, *id.*, 3^e. journée. Jhargaoa, une seule maison, et quelques cabanes pour les esclaves. Challa, village de 8 à 10 feux. Khodakha, village de 60 maisons avec un fort et des couvens ; le gouverneur d'Andipour y réside pendant l'été ; le climat y est trop froid pour la culture du riz. On descend ensuite vers le fort d'Andipour, situé au confluent des rivières de Pousson et Moussou.

D—e.

218. ANCIENS RÉCITS SUR L'INDE ET LA CHINE.

Dans le *Bulletin* de septembre dernier, p. 73, nous avons donné, sous ce titre, des détails empruntés au journal anglais *Oriental Herald* ; nous recevons aujourd'hui d'un de nos collaborateurs, M. de la Roquette, les rectifications suivantes, que nous nous empressons de publier.

L'abbé Eusèbe Remaudot, né à Paris, en 1646, et mort dans la même ville, en 1720, loin d'être jésuite, comme on le dit dans le *Bulletin des Sciences géographiques* de septembre, pag. 73, fut au contraire l'un des adversaires les plus prononcés de cette société. Son aversion pour les jésuites était si bien connue, qu'on a long-temps supposé qu'il avait inventé les *Anciennes Relations des Indes et de la Chine de deux voyageurs mahométans qui y allèrent dans le 9^e. siècle*, qu'il a traduites de l'arabe, et qui ont été imprimées à Paris en 1718. Ces doutes ont subsisté jusqu'en 1787, que Deguignes parvint enfin

à retrouver le texte arabe traduit par Renaudot, et reconnu la fidélité de sa version.

M. de Saint-Martia a découvert, depuis, quel'original arabe, traduit par Renaudot, n'était qu'un fragment du célèbre ouvrage de Masoudy intitulé : *Morondj'Eddheheb*, ou *les Prairies d'or et les Mines de pierres précieuses; présent offert aux rois les plus illustres et aux hommes les plus instruits*, fragment qui ne contenait qu'une copie lacérée du chapitre dans lequel l'historien arabe fait la description de la Chine et des régions de l'Inde qui l'avoisinent vers les mers du midi.

Diverses assertions répandues dans la préface de la traduction de l'abbé Renaudot et dans les éclaircissemens qui la terminent, avec l'intention évidente de dénigrer les Chinois et de jeter du doute sur les récits des missionnaires et des savans qui en faisaient l'éloge, attirèrent plusieurs critiques au livre de cet abbé; on distingue particulièrement celle du savant P. Prémare, jésuite, insérée au 21^e. vol. des *Lettres édifiantes*.

Les récits des voyageurs mahométans contiennent, avec un certain nombre de notes intéressantes sur la Chine, et qui s'accordent, en général, avec ce que les Chinois nous apprennent eux-mêmes, des fables ridicules, et beaucoup d'erreurs produites par la crédulité, l'amour du merveilleux, et l'ignorance des auteurs peu versés dans la langue du pays.

Le P. Kaoko, chinois jésuite, a réfuté, dans les *Mémoires sur les Chinois*, une partie des assertions des voyageurs mahométans, et surtout celles qui sont citées dans le *Bulletin*, et dont la dernière paraît absurde.

219. *PHYSIKALISCHE BESCHREIBUNG DER CANARISCHEN INSELN.* — Description physique des îles Canaries; par M. DE BUCH. In-4^o. de 400 pag., avec un atlas in-fol. Berlin, 1825.

Cet ouvrage renferme, en six mémoires, la statistique de l'Archipel, la discussion des phénomènes climatiques, le nivellement à l'aide du baromètre, la flore et la géographie des plantes des Canaries, la description géognostique de Ténériffe, de Gran-Canaria, de Palma, Lancerotte et Fuertaventura, des recherches sur les causes des phénomènes volcaniques dans les îles Canaries, et sur la distribution des volcans sur la surface du globe en général. L'*atlas* qui accompagne ce grand ouvrage

offre les cartes physiques de Palma, Lancerotte, Ténériffe et Gran-Canaria; les profils géognostiques et les vues pittoresques des cratères de soulèvement de Palma, de Ténériffe, de Santarin, de Barren-Island (dans le golfe de Bengale) et des Moluques.

Cet ouvrage offre, comme on le voit, un grand intérêt; la célébrité de son auteur, la beauté de son exécution, surtout des cartes, le recommandent aux savans et aux hommes éclairés. Malheureusement il n'est point destiné au commerce; et le seul exemplaire que nous connaissions à Paris n'ayant pu encore nous être communiqué, nous regrettons de ne pouvoir en donner à nos lecteurs une idée plus complète. F.

220. LES ETATS-UNIS D'AMÉRIQUE, ou Tableau de l'agriculture, du commerce, des manufactures, de la politique, de la littérature, des arts, du caractère moral et religieux du peuple anglo-américain; trad. de l'angl. de John BRISTED. 2 vol. in-8°, ensemble de 43 feuilles $\frac{1}{2}$; prix, 12 fr. Paris, 1825; Eymery.

221. CINQ ANNÉES DE RÉSIDENCE AU CANADA, par Ed. ALLEN TALBOT; trad. de l'angl. par le traducteur de l'*Incendie de Moscou*. 2 vol. in-8°, ensemble de 44 feuilles $\frac{1}{2}$. Paris, 1825; Boulland et comp.

222. NUMÉRAIRE IMPORTÉ AUX ÉTATS-UNIS. — Les matières d'or et d'argent, tant en espèces qu'en lingots, importées aux Etats-Unis dans le cours de l'année commerciale qui a pris fin au 30 septembre dernier, présentait un total de 6,150,765 dollars. L'exportation des mêmes matières, dans le même intervalle de temps, s'est élevée, suivant les rapports de la douane, à la somme de 8,797,055 dollars: ainsi, la somme des exportations a excédé de 2,646,290 dollars celle des importations pour cet article. Cette énorme exportation a été occasionnée par des émissions extraordinaires de papiers qui ont fait refluer le numéraire hors du pays, et aussi et particulièrement par une extension de commerce avec la Chine, telle que la plupart des commerçans qui se sont livrés à ce dernier genre de spéculation, y ont éprouvé des pertes plus ou moins considérables. (*Galign. Messeng.*; Paris, 4 sept. 1826.)

223. NOTICES OF THE ORIGINAL AND SUCCESSIVE EFFORTS, TO IMPROVE, etc. — Notice sur les efforts faits pour améliorer le régime de la prison de Philadelphie, et pour réformer le code pénal de la Pensylvanie; suivie de quelques réflexions sur le système des prisons pour peines; par Robert VAUX. In-8°. de 78 p. Philadelphie, 1826; Kimber et Sharpless.

Les prisons de Philadelphie, qui ont été souvent citées comme des modèles, sont encore loin de répondre aux espérances qu'on avait conçues vers la fin du siècle dernier. Néanmoins nous devons apprécier le zèle qui animait les auteurs des projets d'amélioration, la persévérance qui a fait poursuivre l'exécution de ces projets, à travers toutes sortes de contrariétés et d'obstacles, et le bon esprit qui a toujours fait considérer comme des objets intimement liés et qui doivent nécessairement marcher de front, d'une part le perfectionnement de la législation criminelle qui proportionne la peine à l'infraction, et de l'autre part les moyens à employer, dans l'administration des prisons, pour que les peines ne soient ni affaiblies ni aggravées, et pour qu'elles contribuent à maintenir la sécurité publique, non-seulement en détournant du crime par l'exemple du châtiment, mais encore en corrigeant les inclinations vicieuses des condamnés qui sont destinés à rentrer dans la société.

L'association pour aider les pauvres prisonniers, formée en 1776, fut dissoute en 1777 par l'arrivée des troupes anglaises. Elle se reconstitua en 1789 : la contribution annuelle de chacun de ses membres, fixée d'abord à 10 shellings, fut réduite, en 1792, à un dollar. Les premiers rapports des commissaires mirent en évidence de grands abus : les individus sous sentence de mort étaient enfermés dans un souterrain ; quant aux autres détenus, hommes et femmes, vieux et jeunes, criminels et simples délinquans, blancs et nègres, ils étaient tous confondus. Un autre rapport fait au conseil exécutif en 1788, contient les indications suivantes. *Vêtement* : les condamnés en sont généralement pourvus, mais les accusés en manquent souvent, soit parce qu'ils attendent trop long-temps leur sentence, soit parce qu'ils vendent leurs effets ou ceux que la charité leur a fournis, afin d'avoir le moyen d'acheter des boissons. *Nourriture* : celle des criminels et suffisante ; les préve-

nus ne reçoivent que la ration de pain, et on n'accorde rien aux témoins, parmi lesquels il en est qui souffrent d'une extrême détresse (1). *Coucher* : la loi n'y a point pourvu ; les prisonniers qui n'ont pas de parens pour les assister, n'ont d'autre lit que le plancher. *Séparation* : lors de la première visite, les hommes et les femmes communiquaient librement et étaient enfermés, la nuit, dans les mêmes chambres. On est parvenu à séparer les sexes, et depuis que cette mesure a été prise, le nombre des femmes, qui était de 30 à 40, est réduit à 4 ou 5, ce qui confirme l'opinion que la plupart d'entre elles se faisaient arrêter pour des dettes simulées, dans l'intention de se livrer à la débauche.

Une loi de 1786 avait substitué à la peine de mort (portée par le code pénal anglais contre les vols avec effraction, les vols sur les grands chemins publics et la sodomie) la peine des travaux forcés, qui consistait à nettoyer les rues et à entretenir les routes. Pour empêcher les criminels de se porter à des violences ou de s'évader, il fallut les charger de fers et les faire conduire au travail par des hommes armés. On remarqua que les condamnés ainsi exposés aux regards de la multitude, n'en devenaient que plus pervers, et que ce mode de punition, onéreux à l'état à cause des frais qu'il entraînait, choquait les sentimens et les opinions de la partie éclairée des habitans. En conséquence, la Société conclut, dans son mémoire de 1788, que la seule peine efficace serait la réclusion solitaire, avec travail pénible et avec privation de liqueurs fortes. Ces vues furent adoptées par le corps législatif en 1790, et en 1792 le code pénal subit de nouvelles modifications. Mais quand on voulut mettre à exécution le nouveau système, il se présenta des difficultés de plusieurs sortes : les bâtimens n'étaient pas disposés pour tenir les détenus dans l'isolement, ils n'étaient pas assez vastes ; et comme le nombre des individus arrêtés

(1) Celui qui avait vu commettre un crime devait donner des garanties pour sa comparution comme témoin ; au défaut de sûretés suffisantes, la justice l'emprisonnait. Après le jugement il était libre, à condition de payer la dépense qu'il avait faite dans la prison ; s'il ne pouvait payer, le geôlier le retenait comme prisonnier pour dettes. Il en était de même des prévenus dont l'innocence était reconnue.

augmentait, on eut bientôt à se plaindre de l'encombrement et du relâchement de la discipline. Dès 1801, la Société représentait que la construction de nouvelles prisons devenait indispensable : ses demandes furent accueillies, mais après de longs délais. Une maison de réclusion s'élevait à Pittsburg, en 1818, pour recevoir les condamnés du district de l'ouest; une autre a été accordée au district de l'est en 1821. La maison de Pittsburg, dit l'auteur, est presque achevée; celle de Philadelphie pourra l'être en deux ans; et c'est alors seulement que l'expérience montrera s'il faut décidément poursuivre ou abandonner le système de répression qui se fonde sur l'efficacité de la réclusion solitaire.

V.

224. NOUVEAUX PHARES, BOUÉES, etc., aux États-Unis.

On a placé deux nouvelles bouées dans le canal qui conduit à Key-West, une dans la baie de la Floride, une autre sur les Tortues-sèches, et une derrière, près le cap de la Floride. Une tour en brique de 30 pieds de haut, avec un bâton de pavillon surmonté d'une boule, a été aussi élevée sur Loo-Key. Cette dernière cayë, située en avant de Key-West, a été souvent la cause d'erreurs funestes.

Le phare de Cayo-Biscaquo, généralement connu sous le nom de phare de la Floride, sera allumé le 10 mars 1826. Le même jour on allumera également le phare de Key-West : ces deux feux sont fixes, et d'après leur hauteur et leur force, on pourra les apercevoir à la distance de 15 ou 20 milles.

Le phare sur le cap de la Floride est achevé, et peut être allumé aussitôt que l'ordre officiel en sera parvenu.

Le phare de Key-West a dû être prêt pour le 1^{er} février 1826.

Le bateau-phare des rescifs de Carys-Ford est en réparation dans ce port (Key-West).

Les matériaux nécessaires pour la construction du phare des Tortues-sèches sont rendus sur place, et les ouvriers commenceront à travailler immédiatement. Comme il n'y a point, en ce moment, de maladies sur toute cette côte, on espère que quatre phares seront mis en état de service avant les grandes chaleurs. (*Annal. marit. et colon.*; mai et juin 1826, p. 685, 693, 694.)

PLANS ET CARTES.

225. ATLAS UNIVERSEL DE LA GÉOGRAPHIE PHYSIQUE, POLITIQUE, statistique et minéralogique de toutes les parties du monde, etc., dressé et destiné par M. VAN DER MAELEN; dessiné sur pierre et lithographié par H. OAD, lit. (*Voy. Bullet.* de juin 1826, n°. 137.) VI°. , VII°. , VIII°. , IX°. , X°. livraisons.

Cette immense entreprise se perfectionne visiblement, sous le rapport de l'exécution, à mesure qu'elle avance, et, l'on doit surtout louer le zèle soutenu de M. Van der Maelen pour la régularité avec laquelle il fait paraître les livraisons dont cet ouvrage se compose.

La 6°. se rapporte entièrement à l'Amérique et à l'Asie; six cartes ont pour objet la Colombie, le Brésil, l'île de Curaçao (la carte qui contient cette île offre un tableau statistique sur la république d'Haïti), les petites Antilles et une partie du Guatemala (cette carte est enrichie d'un tableau indiquant les principales mines du Mexique, leur étendue, leur centre d'activité et leur revenu annuel); les autres cartes donnent le territoire de Népal, l'Assam et le Bhoutan, le Tonquin et une partie de Camboge.

La 7°. offre d'abord un tableau d'assemblage d'une partie des cartes des deux Amériques; 3 cartes donnent une partie du Brésil et du Guatemala; les 6 autres regardent l'Asie; 5 sont seules consacrées à la Chine et une au Tibet.

La 8°. livraison n'a qu'une carte pour l'Amérique: c'est une partie du Pérou; les autres regardent le Japon, le Tibet, la Chine, l'Arabie; une autre donne le Guzerate, le Chandeish et l'Aurangabad; la dernière offre une partie de la Cochinchine, avec un tableau statistique sur l'empire d'Annam.

La 9°. offre d'abord une partie de l'île de Java, avec une note intéressante sur les colonies d'Asie, du royaume des Pays-Bas; la Russie d'Asie, la Chine, le Tibet, le Japon, Camboge et Annam; les deux dernières cartes regardent, l'une le Pérou et le Brésil, l'autre les Etats-Unis: celle-ci est enrichie d'une note statistique étendue sur ce pays.

La 10°. livraison offre d'abord une partie de la Grèce; les

5 suivantes se rapportent à la Russie d'Asie. Vient ensuite une partie de la Songarie, du Thibet, le pays d'Ajemeer et d'Agra ; enfin , l'isthme de Kraw, avec une notice sur les îles Andaman.

D.

226. NOTICE SUR UNE CARTE GÉOGRAPHIQUE DE L'AN 1455, et de la connaissance que l'on avait, dans ce temps, des Antilles ; par Jean ANDRES, avec la carte gravée. (*Memorie della reg. Accadêm. Ercolan. di Archeologia* ; vol. I, Naples, 1822, p. 129.)

On trouve peu de cartes antérieures au 16^e. siècle. M. Andres rappelle toutes celles que l'on connaît, et qui se trouvent dans les bibliothèques publiques de Vienne, Paris, Parme, Venise et Milan ; telles que le Portulan de Pietro Visconti, 1318, à Vienne ; la carte espagnole, de 1346, de la bibliothèque de Paris (*voy.* Mentelle, Buache, Walckenaer) ; celle des frères Pizigani, de 1367, à la bibliothèque de Parme ; une carte de 1384, provenant de Pinelli, à Venise, et appartenant maintenant à M. Walckenaer ; la carte de Giroladis, 1426 ; le Portulan de Bianco, 1436, à la bibliothèque de Saint-Marc, à Venise, etc. En récapitulant tous ces monumens géographiques, M. Andres trouve à peine cinq cartes du 14^e. siècle, et trois de la première moitié du 15^e. siècle, antérieurement à l'époque où a été faite la carte qui fait le sujet de cet article.

Cette carte, exécutée sur un parchemin de 4 pieds 10 pouces de long sur 2 pi. 2 po. 4 lig. de large, a pour inscription : *Presbyter Bartholomeus de Pareto civis Janue acolitus sanctissimi Domini nostri Pape composuit hanc cartam MCCCCLV. I. Janua*. C'est une carte marine qui, par conséquent, ne représente que des côtes et des ports. L'intérieur des continens présente des espaces vides ; seulement on y lit les noms généraux des provinces, des royaumes, etc., et l'on a figuré en couleurs les portraits de l'empereur d'Allemagne, du Grand-Turc, du Grand Tatar, du soudan de Babylone et d'autres potentats ; ainsi qu'un éléphant et quelques villes. Gênes, patrie de l'auteur, est peinte en grand ; puis on voit Venise et Rome ; en France, on a figuré Paris et Avignon ; en Espagne, Séville et Grenade ; dans l'Orient, l'auteur a indiqué le Caire (*civitas magna Karî*), Jérusalem, Damas, le mont Sinaï, la mer de Galilée, la mer Morte, la Mecque ; dans la Nigritie, on

voit une province de Geneva et le portrait du roi nègre *Musameli*. Les côtes occidentales de l'Afrique s'arrêtent au cap Bogador, comme sur toutes les cartes de cette époque. Parmi les îles Canaries, l'une est désignée par le nom de *Lencerot* avec le pavillon de Gênes et ces mots : *Lansarotto Marcxello Januensis*. M. Andres ignore quel était ce Génois et pourquoi son nom figure là. Les Génois prétendent avoir découvert les Canaries, découverte qui leur est contestée. A l'exemple des autres géographes Pizigano, Girolodi, Bedrazio, et Bianco, l'auteur de la carte nomme une des îles Açores *Brasil* : les graines et bois du *Brésil* (brasile) ont été connus dans le commerce long-temps avant la découverte du Nouveau-Monde; il paraît évident qu'on les tirait de quelques villes de l'Océan; les Sarrazins faisaient un grand commerce de ce bois de Brésil, ce qui fait présumer encore qu'ils le tiraient des îles Açores. Mais la partie la plus curieuse de la carte, est celle où est figurée une grande île située dans l'Océan, tout à l'ouest, et portant le mot *Antillia*; un peu plus loin est une petite île du nom de *Roillo*. Il est à remarquer que l'île d'Antille est figurée et nommée pareillement sur des cartes plus anciennes encore, savoir, sur celle du Vénitien Bianco et du Génois Bedrazio : le dernier y joint une autre île qu'il appelle *Saranagio*, ou, selon la conjecture de Formaleoni, *Satanagio*. L'île d'Antille est marquée encore sous la même forme et avec la même étendue, sur une carte de Benincasa, 1476, et sur le planisphère de Martin Beheim. D'autres faits prouvent que l'on avait, avant les voyages de Christophe Colomb, quelque idée des Antilles; ainsi, le Florentin Paolo Toscanella, dans une lettre adressée, en 1474, à Ferdinand Martinez, chanoine de Lisbonne, parle de l'Antille comme d'une île connue. Cependant Buache, dans un mémoire inséré dans le *Recueil de l'Institut*, a cherché à prouver que cette Antille des géographes du moyen âge ne désigne qu'une des îles Açores : c'est que Buache n'avait vu que la carte de Bianco; pour la carte de Pareto, la supposition du géographe français ne serait pas admissible, puisque Pareto place son Antille à une distance trop considérable de l'Ancien Monde, et tout à l'occident de l'Océan atlantique. M. Andres ne doute pas que Christophe Colomb n'ait eu connaissance de l'existence et de la position des Antilles, et il pense que c'est la certitude de cette connaissance qui lui donna

tant d'assurance lors de l'émeute de l'équipage de ses vaisseaux. L'auteur rappelle que Martin Behaim, qui vécut vers le temps des expéditions des Espagnols, nous apprend, dans une note de son *Planisphère*, qu'un navire espagnol avait été à l'Antille en 1414; c'est depuis ce temps que les notions concernant cette île ont dû se répandre en Europe et que le nom a dû trouver sa place dans les cartes de géographie; voilà pourquoi on le lit sur les cartes de Bianco et de Bedrazio en 1436, et sur celle de Pareto en 1455. Bianco ne paraît avoir connu que l'Antille seule; Bedrazio a déjà quatre îles, *Antilla*, *Saravagio*, *Canmar* et *Royllo*: le Génois Pareto, moins instruit que Bedrazio, n'a que les deux noms de Antilla et de Royllo. Cependant, bien plus au sud, il figure une île semi-lunaire avec le nom de *Camma*. M. Andres convient pourtant que la faible connaissance qu'on avait eue de l'île Antille, ou du groupe des Antilles, disparut dans le même siècle, au point que personne ne s'en souvint lors des voyages de Colomb; mais ce navigateur a très-bien pu avoir recueilli tout ce que l'on en avait su.

D—c.

227. I. DIOCÈSE DE TOULOUSE; II. DIOCÈSE DE REIMS. (*Voy. le Bulet. de juin, n°. 138.*)

Ces deux nouvelles cartes font partie de l'Atlas ecclésiastique de la France, dont nous avons fait connaître le plan et loué l'intention et l'exécution.

228. CARTE ROUTIÈRE, PHYSIQUE ET ADMINISTRATIVE DE LA FRANCE et d'une partie des états voisins, dressée par LAPIN. Deux feuilles, prix : 15 fr. Paris, 1826.

229. TABLEAU D'ASSEMBLAGE DU PLAN CADASTRAL, par CELLAIRE. Prix, 15 fr. Paris, 1826; Morel, rue la Monnaie, n°. 22.

230. NOUVEL ATLAS DE LA FRANCE; cartes des 86 départements, précédées des cartes de l'ancienne France et de la France actuelle, dressées par MM. AUPICK et PERROT, gravées par MM. Malo frères, avec des descriptions historiques. Publié par Duprat-Duverger. Prix : 6 fr. pour les souscripteurs. — XXX, XXXI et XXXII^e. livrais., in-fol. de 2 feuilles. Paris, 1826; Duprat-Duverger.

231. TABLEAU GÉOGRAPHIQUE ET STATISTIQUE DU DÉPARTEMENT DE L'EUROPE.
In-plané d'une feuille. Paris, 1826; Baudouin.

L'entreprise de MM. Baudouin se composera de 86 petites cartes enluminées, entourées d'une description statistique composée en caractères mobiles.

Chaque carte coûte 1 fr. 80 c. Les souscripteurs à l'atlas entier ne paient que 1 f. 25 c.

232. CARTE ROUTIÈRE DE L'ARRONDISSEMENT DE BAUME. Besançon, Chalandre fils. (*Voy. le Bullet. d'oct.*, n°. 113.)

233. PLAN DE LUNÉVILLE, par GUIDAL. Nancy, 1826; Linck.

234. CARTE DE LA GRÈCE et des pays adjacens, par HÉRISSON.
Paris, 1826; Jean.

235. PLAN DE LA VILLE DE MISSOLOGHI, rédigé d'après les levés faits sur les lieux en 1825, et publié par M. LAPIZ. Litogr. de Desmadril aîné. Prix, color., 2 f. 50 c. Paris, 1826; Piquet.

236. OBSERVATIONS SUR LA NOUVELLE CARTE D'ASIE publiée, en 1822, par M. ARROWSMITH. (*Journ. Asiat. janv. et févr. 1826.*)

Le but de cette savante notice est de justifier les épithètes un peu dures dont son auteur a gratifié M. Arrowsmith, au sujet de sa carte de l'Asie. M. Klaproth examine successivement toutes les parties de cette carte. Il signale d'abord les nombreuses erreurs de positions qu'offrent les côtes du Pont-Euxin, erreurs que M. Arrowsmith aurait pu éviter dans son édition de 1822, en faisant usage des travaux du capitaine Gauthier. Il cite ensuite de fréquentes fautes dans l'orthographe des noms, dans la direction et le cours des rivières, etc.; il signale de nombreuses omissions, etc., etc. Nous n'entrerons pas dans de plus grands détails à l'égard de ces observations, qu'il faut étudier la carte d'Arrowsmith à la main; il nous suffit de les indiquer aux lecteurs qui s'occupent de cette contrée. D.

237. KARTE VON AFRIKA. — Carte d'Afrique, dressée d'après les dernières découvertes, dans laquelle on a eu particulièrement égard à l'ouvrage de Charles Ritter. Essai critique projeté et exécuté en 1824 par Henri BERGHAUS. Edition originale, gravée par Henri Brose, et publiée par l'Institut géographique de la librairie de J.-G. Cotta, à Stuttgart, 1826.

Cette belle carte, non moins remarquable par l'intérêt scien-

tifique qu'elle présente, que par son exécution, a été dressée d'après les travaux du célèbre géographe M. Ritter, par M. Berghaus. Nous espérons sous peu pouvoir en offrir une analyse détaillée, un de nos collaborateurs, qui s'est le plus occupé de l'Afrique, ayant bien voulu se charger de cette analyse, lors de la publication de cette carte.

 VOYAGES.

238. NIEUWE REISVERHALEN. — Nouvelles relations de voyages, ouvrage périodique contenant un choix de ce que les nouveaux voyages fournissent de plus important, de plus instructif et de plus amusant, avec pl. Cah. 20 et 21, in-8°. Amsterdam, 1825; Diederichs.

Les principaux morceaux traduits ou compilés dans les cah. 20 et 21 de ce recueil, sont : Voyage dans l'intérieur de Ceylan, par J. Davy; voyage du Caire à Jérusalem, par Sieber; état de la Jamaïque, par J. Stewart; l'empire des Birmans, par J. Vanwijk; voyage en Russie, par le capit. Cochrane; tableau de l'Inde, par Will. Huggins; sur la Chine, par Timkowski; etc.

239. VOYAGE AUTOUR DU MONDE, fait par ordre du Roi, sur les corvettes de S. M. l'*Uranie* et la *Physicienne*, pendant les années 1817, 1818, 1819 et 1820. Par M. Louis de FRÉYCINET, cap. de vaisseau, etc., etc., commandant de l'expédition. — *Seconde division* : HISTORIQUE. III^e liv., in-4°. de 5 feuil., plus un Atlas in-folio de 6 pl. Paris, 1826; Pillet aîné. (Voy. le *Bull.* de juillet 1826, p. 305.)

Nous annonçons la publication de la 3^e. livraison de ce magnifique ouvrage, en nous réservant d'en parler avec détail dans un prochain numéro.

240. VOYAGE PITTORESQUE DANS LES PYRÉNÉES FRANÇAISES et les départemens adjacens; par M. MELLING. IV^e. livraison. (Voy. le *Bullet.* de juin, n^o. 157.)

C'est avec une nouvelle satisfaction que nous annonçons chacune des livraisons de ce bel ouvrage, sur lequel nous ne saurions trop appeler l'attention des amateurs des beaux paysages, des belles scènes de la nature, et celle de toutes les per-

sonnes qui ont eu le plaisir de parcourir les Pyrénées. Cette nouvelle livraison nous reporte presque entièrement sur les sommités de ces montagnes. Le beau talent de M. Melling nous représente avec un rare bonheur ces magnifiques cascades qui restent à jamais gravées dans la mémoire, lorsqu'une fois on a joui du spectacle qu'elles offrent à l'imagination étonnée. La 1^{re}. planche. de cette livraison représente les bains du Pré et du Petit Saint-Sauveur près de Caunterets, la 2^e. la cascade du Cérisset dans le val de Gerret, que l'on remonte pour aller au lac de Gaube; ce val offre une suite d'aspects très-pittoresques. Peu après la cascade du Cérisset, on arrive à celle du Boussès, qui fait le sujet de la 3^e. planche; en s'élevant, on arrive au pont d'Espagne, qui est le sujet de la 4^e., assemblage de quelques sapins qui s'appuient sur d'énormes masses granitiques à 70 pieds au-dessus du Gave, qui tombe en cascade sur d'autres blocs de même nature; à gauche du tableau, un autre torrent se précipite, et forme une 2^e. cascade que l'on croirait avoir été créée par la main des hommes, tant l'ordonnance de ses chutes est singulière et disposée pour un effet pittoresque. En entrant dans le val de Gaube, on ne tarde pas à apercevoir une autre cascade d'un effet différent, mais non moins remarquable; c'est le sujet de la 5^e. planche. Sur le devant de cette belle scène, quelques contrebandiers espagnols l'animent et attirent l'attention. La 6^e. planche représente le lac de Gaube; elle rend jusqu'au silence de cette solitude élevée; en face, on aperçoit les glaciers de Vignemale, au devant et à droite la cabane du Pêcheur, connue de tous ceux qui ont visité ce lac enchanteur. Nous ne pouvons qu'inviter nos lecteurs à faire comme nous le charmant voyage que nous venons d'indiquer sur le beau livre de M. Melling. F.

241. VOYAGE DANS LES HAUTES-PYRÉNÉES; par le comte de MARCELLUS (Marie-Louis-Auguste), pair de France; dédié à S. A. R. le duc de Bordeaux. In-18 de 166 p. Prix : 3 fr. 50. Paris, 1826; Firmin Didot.

Ce petit ouvrage, en vers et en prose, est destiné à retracer les impressions dont l'âme de M. le comte de Marcellus a été frappée en voyant le grand spectacle qu'offrent ces montagnes. Il n'a pas d'autre objet. M. de Marcellus désire que les amateurs des Pyrénées qui le liront puissent y trouver d'agréables

souvenirs, et y reconnaître à la fois les sentimens qu'ils ont éprouvés et les beaux lieux qui les ont fait naître. Il parle successivement de Pau, de Coarase, de Bétharam, de Tarbes, avant d'arriver à Bagnères. Il décrit en vers la vallée de Campan, visite les marbrières, se promène autours de Bagnères de Bigorre, de Caunterets, de Luz, de Saint-Sauveur, de Barèges, de Bagnères-de-Luchon, et va admirer tous les sites des environs de ces rendez-vous célèbres, promenades obligées de tous les baigneurs.

D.

242. THE HIGHLANDS AND WESTERN ISLES OF SCOTLAND, etc. — Description topographique, historique, politique, etc., des pays montagnards et des îles occidentales de l'Écosse; par JOHN MACCULLOCH. Londres, 1824. (*Edinb. Magazine*; fév. 1825, p. 129.)

L'ouvrage de M. Macculloch a obtenu un succès mérité, que l'article critique de l'*Edinburgh-Magazine* ne saurait affaiblir; le mauvais ton et le mauvais style de cet article inspirent, au contraire, plus de goût pour un livre destiné à rappeler les lieux et les usages si bien dépeints dans les romans de Walter-Scott.

A. M.

243. RELATION D'UN VOYAGE DE DANTZICK A MARIENWERDER; par STANISLAS I^{er}, roi de Pologne, écrite par lui-même. 1 vol. in-8°. Prix : 2 fr. Paris, 1825; Raynal.

244. EXCURSION EN FINLANDE. (*Nouv. Annal. des Voyag.*; décembre, 1825, p. 391.)

L'un des principaux objets de cette excursion, agréablement racontée dans une lettre datée de Pétersbourg, 17 août 1825, était de voir la cataracte d'*Imatra*, à 60 verstes de Wibourg. Elle est formée par une large rivière, appelée le *Voxen*, qui sort paisiblement du grand lac *Saima*, et se précipite tout à coup dans un lit fort étroit d'une pente rapide, bordé et tout hérissé d'immenses rochers de granite. A 8 ou 10 verstes de la route de *Rothensalm* à Wibourg, se trouvent les carrières d'où l'on tire des colonnes de granite de 60 pieds de haut, et d'une seule pièce, destinées à la nouvelle église d'Isaac à Pétersbourg. M. L. C. compare les masses énormes de granite que l'on extrait de ces carrières à celles que les Égyptiens ont

mises en œuvre pour leurs plus vastes monuments. Les routes de Finlande sont les meilleures du monde; elles sont couvertes d'une espèce de granite, qui se réduit très-facilement en gravier, et, dans plusieurs endroits, elles sont tracées sur une base de granite solide, sablées avec du granite broyé, qui les rend aussi unies que les allées du parc le mieux soigné. L'aspect général du pays est assez pittoresque. On rencontre à chaque pas des lacs ornés d'îles bien boisées; ce qu'il y a d'extraordinaire, ce sont d'immenses roches de granite, complètement isolées, jetées çà et là dans les bois, aux bords des lacs, dans les îles, et qui semblent y avoir été roulées par les flots de la mer. L'auteur, en finissant, cite une lutte qui eut lieu de Pétersbourg à Gatchina, 21 lieues de poste, entre des chevaux anglais et des chevaux cosaques, pour décider de la supériorité entre les 2 races. L'un des chevaux anglais devança son rival, cosaque, de 4 minutes, ce que l'on attribua à une finesse du parti anglais, et ce qui n'a pas empêché les Russes de maintenir la prééminence de la race cosaque.

245. ПОУТИÉВУЮ ЗАПИСКИ ГРАФА КНВОСТОВА. — Journal de voyage du comte DMITRI KHVOSTOF, avec une histoire du corps des cadets de Smolensk, une description historique d'Arzamas, publié par MAKAROF. Moscou, 1824.

246. VOYAGE EN ITALIE, fait en l'année 1820; 2^e. édition, corrigée et augmentée de nouvelles observations faites dans un second voyage, en 1824; par le D^r. VALENTIN. 1 vol. in-8°. de 399 pag. Prix: 5 fr. Paris, 1826; Gabon et comp.

Ce livre est le résultat de deux voyages faits en 1820 et 1824. La première édition a paru sous le titre de *Voyage médical*. Le principal but de l'auteur a été, en effet, d'observer la nouvelle doctrine médicale qui prenait vogue en Italie, pendant qu'une doctrine opposée s'établissait en France. Le *Bulletin* de la section des *Sciences médicales* a rendu compte du travail de M. le docteur Valentin; nous n'aurons à en parler ici que sous le rapport géographique.

Le docteur Valentin a visité Naples et le Vésuve, Rome, Sienné, Florence, Livourne, Pise, Bologne, Ferrare, Padoue, Venise, Vicence, Vérone, Brescia, Milan, Pavie, Lodi, Plaisance, Parme, Reggio, Modène, Lucques, la Spezia,

Chiavari, Gênes et Turin. En décrivant l'état présent de la médecine et des hôpitaux dans chacune de ces villes, il en indique les principaux établissemens, les bibliothèques, les observatoires, les jardins botaniques et autres; il jette un coup d'œil rapide sur l'ensemble des principales cités, dont il rapporte les particularités les plus intéressantes.

Arrivé au Vésuve, M. le doct. Valentin remarque que depuis la première éruption de ce volcan, en 79 de J.-C., ou celle qui mal à propos a passé pour telle, on compte 36 éruptions notables; que de 1306 à 1500, c'est-à-dire pendant environ deux siècles, le cratère a gardé une tranquillité parfaite; mais que depuis trente ans, il y a eu cinq éruptions avec écoulement de lave. Il en vit une en 1820, il monta sur l'ourlet du volcan, et trop de hardiesse lui faillit être aussi funeste qu'à Empédocle sur l'Etna vers l'an 440 avant J.-C. Il se croyait asphyxié; son guide l'entraîna au bas du cône, où les fonctions respiratrices se rétablirent. Entouré de soupiraux, le docteur y jeta de grosses pierres, et n'entendit aucun bruit. Les fragmens de lave froide qu'il aperçut aux environs étaient couverts d'efflorescences blanchâtres. Il paraît que de cette élévation, qui est de 660 toises au-dessus du niveau de la mer, on jouit d'une très-belle perspective et d'un horizon très-étendu. Le docteur fait observer que la lave du Vésuve est très-variée, et qu'il y en a plus de 60 espèces différentes, Dolomieu en ayant compté jusqu'à 68, dont 25 seulement de laves porphyritiques. Il ajoute que le Vésuve vomit aussi quelquefois de l'eau; en général du moins les volcans en vomissent quelquefois; d'où il conclut qu'ils ont une communication, ou avec la mer ou avec les lacs ou réservoirs souterrains.

C'est le 24 août 79 de l'ère chrétienne que les villes d'Herculanum, de Pompeïa et de Stabia furent ensevelies sous les laves du Vésuve. Resina et Portici sont bâties sur *Herculanum*, dont le théâtre est le seul monument découvert; car, pour continuer les fouilles, il faudrait en quelque sorte détruire les deux cités nouvelles. Ce théâtre est d'une bonne architecture grecque, décoré d'une belle façade et de colonnes de marbre. Sa circonférence extérieure est de 290 pieds, et celle de l'intérieur de 230 pieds. Il y avait 21 gradins ou *sedini* pour les spectateurs. On y entre du côté de la mer avec des flambeaux. On parcourt des corridors taillés dans la lave, et on parvient

dans une chambre éclairée par un large puits, revêtu en pierres d'environ 40 pieds de hauteur. Ce soupirail éclairé le théâtre. Un grand nombre de rouleaux de papyrus ont été conservés par le moyen des laves pâteuses qui les enveloppaient.

Pompeïa, qui fut ensevelie sous les cendres, comme *Herculanum* sous les laves du Vésuve, est à 4 lieues de Naples, dans une plaine, où on l'a tellement déblayée, qu'on peut en parcourir plusieurs rues, entrer dans les maisons, et contempler les monumens. Les appartemens des maîtres se distinguent de ceux des serviteurs. Ceux des premiers sont entre la cour et le jardin : la cour offre plusieurs portes d'entrée, et souvent une colonnade comme un cloître. On voit les maisons de Caius, de Salluste, de Polybe, de Marcellus, de Diomède et autres ; on les a reconnues par des inscriptions de ces propriétaires. Toutes ces maisons principales étaient pavées en mosaïque ; elles avaient dans leurs cours, des fontaines, des puits et des réservoirs d'eau. Il y avait aussi des fontaines publiques au croisement des rues, qui sont obliques, et ont des trottoirs, entre lesquels deux voitures ne pouvaient passer de front ; car les plus larges n'ont qu'environ 15 pieds.

Faire l'éloge de *Naples* est une chose superflue ; M. le docteur Valentin ne trouve de comparable à la situation de cette capitale que celle de Constantinople. Il n'oublie pas les terrasses qui couvrent la plupart des maisons, ni la rue de Tolède qu'il regarde comme l'unique au monde par la quantité prodigieuse de personnes et de voitures qui y affluent, ni le taureau Farnèse, l'un des chefs-d'œuvre de l'antiquité, etc., etc. Il vient ensuite à *Rome*, et remarque entre Naples et Rome le contraste suivant : « La première, dit-il, charme les sens par son grand » mouvement, la beauté et la variété des points de vue : c'est » le pays des plaisirs ; l'autre, rappelant d'antiques et intéressans souvenirs, présente une sombre tranquillité : c'est la » ville des merveilles et des études. »

Ce que le docteur Valentin nous dit des autres capitales de l'Italie, n'est nouveau que sous le rapport de l'art médical. *Florence* et ses environs lui offrent un attrait particulier ; *Sienne* une apparence mamelonnée, parce qu'elle est bâtie sur des collines ; *Pise*, une sorte de répétition de Florence ; *Bologne* se distingue par les portiques de ses rues, et les 700 arcades de son chemin-couvert conduisant à la *Madona* ; *Venise* rappelle ses la-

gunes et son ancienne domination sur les mers d'orient; *Milan* étale son dôme, ses bibliothèques et son palais des beaux-arts; *Turin* montre ses rues tirées au cordeau et la fameuse église de la Superga; enfin *Gênes* offre encore sa rue Neave, enrichie de palais qui lui ont mérité le titre de superbe.

Voilà en somme une analyse du voyage du Dr. Valentin, en ce qui n'a point trait à la médecine. Sous ce dernier point de vue, il nous paraît surtout mériter des éloges; on voit que l'amour de ses semblables et le désir d'améliorer leurs moyens de guérison étaient sans cesse présents à son esprit, et il nous est doux de compter parmi ceux de nos compatriotes lorrains, dont le savoir et les travaux jettent le plus vif éclat sur leur pays, un ami aussi zélé de la philosophie et de l'humanité.

ALBERT-MONTMONT.

247. VOYAGES DANS LA GRÈCE, accompagnés de recherches archéologiques et suivis d'un aperçu sur toutes les entreprises scientifiques qui ont eu lieu en Grèce, depuis Pausanias jusqu'à nos jours; par P.-B. BRÖNDSTED, chev. de l'ordre de Danebrog, etc. 1^{re}. liv. in-4°. de 18 feuilles $\frac{1}{2}$, plus 33 pl. Prix, 40 fr. Paris, 1826; Renouard.

Nous signalerons ce bel ouvrage à nos lecteurs, bien qu'il soit plus particulièrement du ressort de la septième section, où nous l'avons fait connaître avec plus de détail. Cependant, comme la géographie ancienne des lieux visités par le savant auteur, est traitée aussi dans ce beau livre avec beaucoup de soins et d'érudition, qu'il s'attache à peindre l'état actuel du pays et des peuples, nous nous empresserons de faire connaître les résultats qu'il présentera, à mesure que les livraisons en seront publiées.

La première que nous annonçons est entièrement consacrée à l'île de Céos, aujourd'hui Zéa. L'auteur aborde au port de *Prasie*, que les Grecs d'aujourd'hui nomment *Raphtilimia* ou *Raphtilimani*: Ce port est, dit-il, un des meilleurs de l'Archipel, et de plus, heureusement situé pour le commerce, il assurerait aux Zéotes les plus grands avantages, si ces insulaires étaient aussi bons navigateurs et aussi industrieux que quelques-uns de leurs voisins; mais ils préfèrent les travaux de l'agriculture, et laissent à d'autres le soin de trafiquer de leurs fruits, de leurs vins et de leur soie. Ce port a été de tout

temps fréquenté, comme il l'est encore, à cause de la bonté de son mouillage. Du port à la ville il y a une lieue de montée. Celle-ci est située sur de hautes terrasses du côté de l'est, devant un profond ravin. Elle est en partie bâtie sur d'antiques et énormes murailles.

L'intérieur de l'île est d'un aspect agréable; elle est fertile et bien cultivée; elle abonde en vin d'une très-bonne qualité, en miel délicieux, en excellens fruits, figues, citrons, oranges; la soie, le gland d'un très-beau chêne, et son enveloppe, qui sert de tan, sont aussi des objets de commerce. Cette île a une quantité de bonnes sources; le climat y est très-salubre, mais l'état de la population ne correspond pas à ces avantages, qui devraient cependant en assurer la prospérité. Jadis elle avait quatre villes importantes: aujourd'hui elle n'en a plus qu'une, où l'on compte à peine 350 maisons et une population de 3,000 âmes, et elle ne fournit plus que la dixième parti de la récolte quelle pourrait produire.

M. de Brönsted parle successivement des quatre villes de l'ancienne Céos, *Carthæa*, *Pæssa*, *Coressus* ou *Coressia* et *Julis*, mentionnées par Pline et Strabon. Ptolémée n'a pas fait mention de *Pæssa*. Tournefort, dit M. de Brönsted, a parfaitement décrit Zéa, et il a conclu, avec assez de raison sans doute, que la ville moderne tient la place de Carthæa. Les monumens antiques de tous les genres, les cultes anciens, l'histoire, occupent successivement l'auteur de ce bel ouvrage. Il rapporte les récits des anciens sur le climat et les productions de l'île, de sa géographie et sa topographie, dans des supplémens. Un grand nombre de magnifiques planches ornent cet ouvrage, parmi lesquelles nous citerons des cartes, des plans topographiques et des vues.

D.

248. VOYAGE DE LA GRÈCE, par F.-C.-H.-L. POUQUEVILLE, avec cartes, vues et figures lithographiées ou grav. 2^e. édit. rev., corrig. et aug. Tomes I et II, 2 vol. in-8°, ensemble de 64 feuilles $\frac{1}{2}$, plus 12 planch.; prix, 18 fr. Paris, 1826; Firm. Didot.

Cette nouvelle édition se publiera en trois livraisons de deux volumes chacune; prix de chaque livraison, 18 francs. Nous signalerons dans un prochain article, les améliorations et les augmentations qui distinguent cette nouvelle édition, remar-

quable par la beauté du papier et celle de l'impression, comme tout ce qui sort des presses de M. Firmin Didot.

249. VOYAGE EN ÉGYPTÉ ET EN SYRIE, pendant les années 1783, 1784 et 1785; suivi de considérations sur la guerre des Russes et des Turcs, publiées en 1788 et 1789; par C.-F. VOLNEY. Tom. I., in-8°. de 27 f. $\frac{1}{2}$. Paris, 1825; Parmentier.

240. EXCURSIONS DANS LES ÎLES DE MADÈRE ET DE PORTO-SANTO, faites dans l'automne de 1823, pendant son troisième voyage en Afrique; par feu T.-E. BOWDICH, écuyer, chef de l'ambassade anglaise au pays d'Ashantie; suivies 1°. *du récit de l'arrivée de M. Bowdich en Afrique, et des circonstances qui ont accompagné sa mort*; 2°. *d'une description des établissements anglais sur la Gambie*; 3°. *d'un appendix contenant des observations relatives à la Zoologie et à la Botanique, et un choix de morceaux traduits de l'arabe, par M^{me}. Bowdich*, Ouvrage trad. de l'anglais et accompagné de notes de M. le B^{on}. Cuvier et de M. le B^{on}. de Humboldt. 1 vol. in-8°. de 450 p., av. un atlas lithogr. Paris, 1826; Levrault.

Nous avons déjà signalé sommairement l'intéressant voyage dont nous annonçons la traduction, tant sous les points de vue qui peuvent intéresser les amis des sciences géographiques (Voy. le *Bullet.* 1825, tom. 4, n°. 312), que sous les rapports des diverses branches de l'histoire naturelle. Les notes dont M. le B^{on}. Cuvier a enrichi cette traduction nous donneront l'occasion de revenir, dans la 2°. section du *Bulletin*, sur les résultats de ce voyage; mais nous nous bornerons, dans celle-ci, à signaler à nos lecteurs la note étendue de M. le B^{on}. de Humboldt, qui termine le volume, et qui se rapporte en partie aux sciences géographiques.

M. de Humboldt envisage dans son ensemble, sous le point de vue des formations volcaniques, le grand bassin longitudinal qui sépare l'Europe et l'Afrique des côtes orientales du nouveau continent, bassin dont les bords ont leurs angles rentrants et saillants dans une correspondance frappante. Il donne ensuite la hauteur au-dessus de la mer des différens pics volcaniques des archipels ou des îles isolées de ce vaste bassin. Voici le tableau des données hypsométriques qu'il a recueillies :

	toises.
<i>Archipel des Canaries</i> , pic de Ténériffe,	1,905 (Borda.)
<i>Id. des Açores</i> , montagne centrale de l'île Pico, d'après une mesure prise en mer par le capit. Cagigas, plus de	1,350
D'après Tosiño,	1,260
D'après Ferrer,	1,238
D'après Fleurieu,	1,100
(Cette divergence appelle de nouvelles observations.)	
<i>Archipel du cap Vert</i> , volcan de Fuego, probablement plus de	1,230
car le Pico Sant-Antonio, dans l'île Sant-Iago, que l'on regarde comme moins élevé, a	1,157 (Horsburgh.)
<i>Île Saint-Thomas</i> , pic basaltique,	1,100
<i>Île de l'Ascension</i> , le Green-Mountain (mesure approximative),	455 (Sabine.)
<i>Sainte-Hélène</i> , Diana-Peak,	420 (Beatson.)
<i>Tristan d'Acunha</i> , point culminant (d'après divers navigateurs),	1,200 à 1,500
<i>Groupe des Madères</i> , Pic Ruivo, point culminant.	

M. de Humboldt rapproche les mesures barométriques et trigonométriques prises par feu Bowdich (p. 73-76 de son Voyage), celle qu'a prise à l'aide du baromètre, le capit. Sabine, et celle de M. Léopold de Buch, qui n'a pu gravir la cime même du Ruivo, mais qui a porté ses instrumens sur la Cima de Torinhas, sommet inférieur au Ruivo. M. de Humboldt extrait de l'ouvrage récent publié par ce savant célèbre, sur les Canaries, l'article sur le pic Ruivo et la Cima de Torinhas. Il trouva, par le baromètre, la hauteur de ce dernier pic de 314 toises. Le capitaine Sabine a donné au pic Ruivo, par l'observation du baromètre à la cime de ce mont, 835 toises; M. Bowdich, par le même moyen, a trouvé 365 toises : il aurait, par conséquent, 50 toises $\frac{1}{2}$ de plus que la Cima de Torinhas. M. de Buch pense que le résultat de M. Bowdich mérite la préférence. M. de Humboldt fait observer que les résultats récemment publiés par le capit. Sabine diffèrent un peu de ceux qui l'ont été par M. de Buch. Selon M. Sabine, la hauteur du Ruivo serait de 850 t.

La géologie de Madère occupe ensuite M. de Humboldt, puis la température moyenne de cette île; il rapporte les observations diverses du Dr. Heberden, de M. Bowdich et de M. de Buch. Malgré le petit nombre de ces observations, faites la plupart dans des sources, M. de Humboldt croit pouvoir en conclure que rien ne prouve jusqu'ici que dans les îles peu étendues le froid des basses couches de l'Océan abaisse sensiblement la température moyenne de l'intérieur de la terre, ainsi qu'il l'avait soupçonné. Heberden a donné pour la température moyenne de Madère, 20°,4 du therm. centigr. M. Bowdich prouve que ce résultat est trop fort de 1°,5. Une note sur la géographie des plantes termine le travail dont M. de Humboldt a enrichi cette traduction. D.

251. VOYAGES ET DÉCOUVERTES DANS LE NORD ET DANS LES PARTIES CENTRALES DE L'AFRIQUE, au travers du grand désert, jusqu'à 10°. degré de latitude nord, et depuis Kouka, dans le Bornou, jusqu'à Sakatou, capitale de l'empire des Fellatahs; exécutés pendant les années 1822, 1823 et 1824, par le Major DENHAM, le Capit. CLAPPERTON et feu le Dr. OUDNEY: suivis d'un appendice contenant les vocabulaires des langues de Tombouctou, de Mandara, du Bornou et de Begharmi; des traductions de manuscrits arabes sur la géographie de l'intérieur de l'Afrique, de documens nombreux sur la minéralogie, la botanique et les différentes branches d'histoire naturelle de cette contrée; traduit de l'anglais par MM. DE LARNAUDIERE et EYRIÈS. 5 vol. in-8°, avec un atlas grand in-4°, composé de plusieurs cartes, et notamment de la carte générale de l'expédition; de vues, de figures et de planches représentant les costumes, meubles, instrumens, armes, etc., des peuples de l'intérieur de l'Afrique. Prix, 33 fr. Paris, 1826; Arthus Bertrand, édit. du *Voyage autour du monde* par le capit. Duperrey.

252. TRAVELS AND DISCOVERIES IN AFRICA.—Voyages et Découvertes en Afrique; par le Major DENHAM et le Capit. CLAPPERTON. Nouv. édit., 2 vol. in-8°. Londres, 1826; Murray.

Les articles étendus que nous avons consacrés à faire connaître cet important voyage (Voy. surtout le *Bull.* de mai 1826, nos 71, 72, 73), d'après l'original anglais et l'article de M. Barrow dans le *Quarterly Review*, nous dispensent d'une répétition qui

n'apprendrait rien de plus à nos lecteurs. Nous devons seulement les féliciter de voir si promptement paraître une traduction de ce voyage, faite par des hommes bien connus dans la science, et dont les noms sont une garantie d'exactitude et de fidélité. Les traducteurs ont suivi l'ordre des matières adopté dans l'original anglais : ils ont rejeté dans un atlas séparé les planches et les cartes, qu'ils ont reproduites au nombre de 19. Les planches sont lithographiées avec beaucoup de soin, et sont dignes d'éloges. Les cartes sont gravées, même celle du sultan Bello.

Nous annonçons en même temps la nouvelle édition in-8^o. de l'ouvrage original que vient de publier à Londres le libraire Murray, afin de mettre cet important voyage plus à la portée de toutes les classes de lecteurs. Cette nouvelle édition contient une préface du major Denham et un nouveau chapitre qui n'étaient point dans l'édition originale. Nous nous empressons de traduire ici l'un et l'autre presque textuellement ; ces deux articles offrant de l'intérêt et étant encore inconnus sans doute hors de l'Angleterre.

Dans la préface dont il s'agit, le major Denham récapitule modestement, de la manière suivante, les résultats de l'expédition :

« Quoique nous n'ayons pu parvenir à résoudre l'intéressant problème que firent naître les découvertes de l'entrepreneur Mungo-Park, j'espère qu'il me sera permis de dire que nous avons considérablement reculé les bornes de nos connaissances géographiques sur la partie centrale de l'Afrique. Le capitaine Lyon ne pénétra dans la direction du sud que jusqu'à Tegerhy, par le 24°. degré de latitude septentrionale ; et nous, nous avons poussé jusqu'à Musfeia, par les 9° 15' de latitude septentrionale, ce qui ajoute une étendue de 14° $\frac{3}{4}$, ou près de 900 milles géographiques de latitude, à nos premières données sur ce pays. Nul doute que Hornemann n'ait, avant nous, traversé le grand désert, et gagné Nyffé, que l'on suppose être situé à peu près par les 10° $\frac{1}{2}$ de latitude ; mais on n'a conservé aucune relation écrite quelconque de son voyage, ce qui fait que l'on peut dire à bon droit que le désert et tous les pays qui se trouvent par delà étaient pour nous des terres nouvelles.

» Quant à la longitude, Park, en s'avancant à l'ouest jusqu'au parallèle de 15 ou 16°, parvint jusqu'à Silla, par les 1° 34' de longitude occidentale; nos découvertes, sous un parallèle un peu plus bas, s'étendirent depuis Tangalia, par les 17° de longitude orientale, jusqu'à Sackatou, par les 5° $\frac{1}{2}$ de longitude est, ce qui fait 11 degrés $\frac{1}{2}$, ou près de 700 milles géographiques d'extension. Il ne nous manque donc que l'espace compris entre Silla et Sackatou, qui est d'environ 7 degrés de longitude, ou 400 milles, pour compléter l'exploration de la partie centrale de l'Afrique, ou Soudan, depuis les rivages de l'Atlantique jusqu'aux rives orientales du lac de Tchad. »

Voici maintenant la substance des renseignemens que le major Denham a ajoutés à cette édition, au sujet du royaume de Bornou.

Bornou est compris entre les 15°. et 10°. parallèles de latitude septentrionale, et les 1^{er}. et 18°. de longitude orientale. Il est borné, savoir : au nord, par une partie du Kanem et le désert; à l'est, par le lac Tchad, qui couvre plusieurs milliers de milles de territoire, et contient nombre d'îles habitées; au sud-est, par le royaume de Loggun et la rivière de Sharry, qui sépare le royaume de Bornou de celui de Begharmi, et se perd dans les eaux au Tchad; au midi, par le Mandara, royaume indépendant situé au pied d'une longue chaîne de montagnes primitives, et à l'ouest, par le Soudan. La chaleur y est excessive, mais non régulièrement la même; c'est depuis le mois de mars jusqu'à la fin de juin qu'elle a le plus d'intensité. Dans la saison actuelle, vers 2 heures de l'après-midi, le thermomètre s'élève parfois à 105 et 107 degrés; et des vents brûlans et suffocans du sud et du sud-est règnent dans cette contrée. La nuit la température est accablante, le thermomètre ne descendant guère, jusqu'à quelques heures durant le jour, au-dessous de 100°; à 86 ou 88°, il annonce une fraîcheur relative. Vers la mi-mai, il éclate à Bornou de violens orages accompagnés d'éclairs et de pluie; toutefois la terre se trouve, à cette époque, dans un état de sécheresse tel, et les eaux pluviales en sont si promptement absorbées, qu'à peine les habitans éprouvent-ils les inconvéniens de la saison; mais la foudre exerce de grands ravages parmi les indigènes et le bétail. C'est alors que les premiers préparent la terre pour la semaison des grains: le

tout se trouve en terre avant la fin de juin , époque à laquelle les lacs et les rivières commencent à déborder. Le pays étant extrêmement plat et uni ne présente plus , sur nombre de milles de terrain , que de vastes nappes d'eau. Alors des pluies presque continuelles , accompagnées d'un temps nébuleux et humide , et d'une chaleur étouffante , inondent la terre. Des vents chauds et impétueux soufflent généralement de l'est et du sud. L'hiver commence en octobre. A cette époque , les pluies deviennent moins fréquentes , et , dans le voisinage des grandes villes , les cultivateurs rentrent la moisson. L'air est plus doux et plus frais , et le temps plus serein. Des brises soufflent du nord-ouest , et à travers une atmosphère plus claire. Vers le mois de décembre et au commencement de janvier , il fait , à Bornou , plus froid qu'on ne devrait l'attendre de sa situation géographique. Dans aucune partie du jour le thermomètre ne monte plus haut que 74 ou 75°. Ce sont ces vents froids du nord et du nord-ouest qui rendent la santé et les forces aux habitans , exposés comme ils le sont durant la saison des pluies à éprouver de violentes attaques de fièvre , qui en enlèvent chaque année un grand nombre. On compte dans tout l'empire 13 villes ou cités principales , et dix langages différens ou dialectes de la même langue. Les Shouaas , en pénétrant dans ce pays , y introduisirent la langue arabe , qu'ils parlent avec assez de pureté : cette peuplade est divisée en tribus. Les Shouaas portent encore les noms de quelques-unes des hordes de Bédouins , les plus formidables de l'Égypte. Ils sont fourbes , arrogans et rusés , et grands nécromanciens. Doués , à ce qu'ils prétendent , du don de prophétie naturelle , ils s'insinuent sans peine dans les maisons des habitans noirs des villes , où leur penchant pour le larcin ne tarde pas à les faire connaître. Ce qui frappe particulièrement en eux , c'est leur grande ressemblance , quant aux traits de la physionomie et quant aux habitudes , avec nos tribus de bohémiens. On assure que le royaume de Bornou peut mettre sur pied 15,000 Shouaas montés. Ce sont , de tous les habitans du pays , ceux qui élèvent le plus de bestiaux. Ils fournissent annuellement au Soudan de 2,000 à 3,000 chevaux.

Les indigènes de Bornou , ou , comme on les appelle , les *Kanouris* , ont de grands visages sans expression morale , avec le nez épaté , la bouche très-fendue , la mâchoire fortement armée , et le front élevé. Ils sont , en général , d'un caractère

pacifique, tranquille et civil; ils se saluent réciproquement avec affabilité et chaleur; et ont dans leurs manières une certaine nonchalance. Ils ne sont point belliqueux; mais ils sont vindicatifs, et adonnés aux petits larcins; ils sont, au surplus, d'une extrême timidité.

Le pays ne produisant guère que du grain, faute d'industrie de la part des habitants, n'a presque point de commerce extérieur. Les productions les plus précieuses du sol de Bornou, sont le blé indien, le coton et l'indigo: les deux derniers croissent sans culture près du Tchad et des terrains inondés. On trouve aussi en abondance, et dans l'état de nature, le *senh*. L'indigo est d'une qualité supérieure; on en tire une couleur qui sert à teindre la *tobe* (le seul vêtement que portent les indigènes) d'un bleu foncé, d'une qualité qui, probablement, ne le cède en rien à aucune autre dans le monde entier. Le seul instrument aratoire que possèdent les Bornouans consiste en une houe informe, faite du fer qui provient des montagnes du Mandara. Les travaux de leur misérable agriculture sont presque exclusivement le partage des femmes. Ils récoltent la plus grande partie de leurs grains 2 ou 3 mois après avoir éparpillé la semence dans la terre; nous disons *éparpillé*, car on ne saurait guère donner à cette opération le nom d'ensemencement. Du reste, il n'existe peut-être pas entre les tropiques un coin de terre, à moins que ce ne soit absolument un désert, qui soit aussi dépourvu de fruits et de légumes que l'est le royaume de Bornou.

La volaille domestique est très-commune; c'est la nourriture animale qui se vend à meilleur compte: on a 40 pièces de volaille pour un dollar. Cette volaille est petite, mais succulente.

Les abeilles abondent, et au point d'intercepter, dans certains endroits, le passage des voyageurs. Le miel n'est recueilli qu'en partie. Le gibier, très-abondant, consiste en antilopes, gazelles, lièvres; en un animal à peu près de la grandeur d'un daim rouge, à cornes annelées, appelé *kourigum*; en perdrix très-grosses, en petits coqs de bruyère, canards sauvages, oies, bécassines et autruches. La chair de ces dernières est très-estimée. On trouve en grand nombre des pélicans, des paléttes, la grue des îles Baléares; et aussi, dans les marais, différents autres gros oiseaux de l'espèce de la grue. Les bois sont pleins de volaille de Guinée. Les animaux sauvages sont le lion, qui,

à l'approche de la saison des pluies, s'avance jusqu'aux murs des villes ; la panthère et une espèce de chat-tigre dont il se trouve une multitude dans le voisinage de Mandara ; le léopard, la hyène, le jackal, la civette, le renard, des légions de singes noirs, gris, noirs et bruns, et l'éléphant : les animaux de cette dernière espèce de quadrupèdes sont si nombreux, qu'on en rencontre près du lac de Tchad des troupeaux de 50 à 400. Les habitants vont à la chasse de l'éléphant, et le tuent pour avoir sa chair, tout aussi-bien que l'ivoire de ses défenses. Le buffle, dont la chair forme un mets délicat, a un fort fumet de gibier. Le crocodile et l'hippopotame sont aussi en grand nombre : on mange la chair de l'un et de l'autre ; celle du crocodile, d'une fort belle qualité, a une graisse verte et ferme qui ressemble à celle de la tortue. Le *callipée* a la couleur, la consistance et le goût du meilleur veau. Les indigènes qui vont à la chasse du buffle, tuent la giraffe dans les bois et les terrains marécageux situés près du lac de Tchad. On voit de même une multitude de reptiles ; ils consistent en scorpions, centipèdes, en gros et hideux crapauds, en serpens de diverses espèces, et en un serpent *inoffensif* dont la longueur est parfois de 14 à 16 pieds.

Les lois de Bournou sont arbitraires, et les jugemens sommaires. Le meurtre y est puni de mort : le coupable est livré aux parens du défunt, qui se font justice avec leurs masses. Le voleur, en cas de récidive, a le poing coupé ; ou si c'est un jeune homme, et que ce soit son premier coup d'essai, on se contente de l'enterrer jusqu'au menton, le visage bien graissé de beurre ou de miel, et de l'exposer dans cet état, durant 12 ou 18 heures, aux rayons d'un soleil dévorant, et aux atteintes d'un innombrable essaim de mouches et de mosquitoes qu'attirent sur lui ces substances. Toutefois, ces pénalités sont souvent commuées en punitions moins rigoureuses. Si un individu refuse de payer ses dettes, bien qu'il en ait les moyens, le cadi, sur la plainte du créancier, se constitue en possession des biens du débiteur, prélève et paye, sur le produit, le montant de la créance exigible, et se réserve une honnête rétribution pour sa peine. Il est toutefois nécessaire que le débiteur acquiesce à cet arrangement ; mais son consentement ne se fait jamais long-temps attendre, attendu qu'on le tient couché, les mains liées, sur le dos, jusqu'à ce qu'il l'ait donné, ce qui occasionne un surcroît de vacations et de dépenses dont

le juge s'indemnisse largement sur le même produit : il arrive rarement qu'un individu s'expose deux fois à un traitement de cette nature. D'un autre côté, si un débiteur prouve clairement son insolvabilité, le cadi le met en liberté, et, dans ce cas, le juge lui dit : « *Que Dieu vous envoie les moyens !* » et les personnes présentes disent : « *Ainsi soit-il ;* » après quoi le débiteur libéré peut trafiquer où bon lui semble. Mais si, par la suite, ses créanciers viennent à le surprendre seulement avec 2 *tobes* sur le corps, ou un bonnet rouge sur la tête, traduit de nouveau par-devant le cadi, on l'y dépouille de tous ses vêtements superflus, dont le produit sert, jusqu'à due concurrence, à payer ses dettes.

Les Bornouans observent un grand nombre de formalités dans leurs mariages. Les époux nomment, d'un commun accord, un *okeil*, ou représentant, auquel ils réfèrent les différends survenus dans le ménage ; quoique le mari ait le droit de divorcer à son gré, et sans être tenu d'alléguer des motifs, pourvu qu'il paie le douaire ; la femme peut aussi, dans certains cas prévus, réclamer sa liberté. Si le mari commet un adultère, l'épouse se rend, le visage voilé, chez le juge, et tourne son soulier, la semelle en dessus ; aussitôt le cadi procède à l'examen du cas prononcé, sans poser une seule question. Ces infortunes domestiques sont ordinairement attribuées au sort et à l'omission de certains charmes : on asperge d'eau salée, chaude, les approches de la maison conjugale, pour en interdire l'accès aux esprits malfaisants.

Le fer tiré des montagnes de Mandara n'est importé qu'en petite quantité, et est d'une qualité commune. Le meilleur fer, tiré du Soudan, arrive ouvré en pots et en marmites. Les monnaies de Bornou consistent en objets manufacturés dans ce pays. On donne le nom monétaire de *gubbuk* à de petites bandes de coton d'environ 3 pouces de largeur, sur une aune de longueur ; 2, 4 ou 5 de ces *gubbuks*, suivant la qualité de leur tissu, font un *rottala* ; en ce moment, 10 *rottalas* équivalent à un dollar. Quant au climat, on peut le considérer comme tout aussi sain qu'aucun autre pays situé sous la zone torride, et de beaucoup préférable à nombre d'autres contrées.

Dans le royaume de Bornou, le commerce des esclaves est, non pas un usage enraciné, mais seulement une coutume que des relations suivies avec les Européens feraient bientôt dispa-

maître. « Avant d'être introduit dans ce pays par les Maures, le trafic des esclaves y était peu connu. Les prisonniers que les Bournouans faisaient à la guerre les servaient ensuite dans leurs foyers, et constituaient une partie de la dot de leurs enfans, mais on les vendait rarement; à présent même, la plupart des individus qui composent la maison d'un homme d'un rang élevé, sont libres, à l'exception des femmes, qui souvent meurent au service du maître auprès duquel elles ont été attachées dès leur jeunesse. Tous sont traités constamment comme les enfans de la maison, et, parmi eux, les punitions corporelles sont très-rares. J'ai entendu plus d'une fois un Bornouan, dans ses visites du matin, me dire, les larmes aux yeux, qu'il venait d'envoyer, pour être vendue, une esclave qui depuis 3 ans faisait partie de sa famille; puis il ajoutait : « Mais le diable est entré dans son corps, et comment, d'après cela, pouvais-je la garder? » En un mot, c'est aux principes pernicieux des commerçans maures, dont l'avare brutalité passe toute croyance, qu'il faut attribuer non-seulement l'origine, mais encore la continuation du trafic des esclaves dans l'intérieur de l'Afrique. Ils refusent tout autre mode d'échange pour les marchandises qu'ils apportent dans ce pays : ils savent combien ces articles y sont recherchés, et en offrant pour des esclaves un prix que les indigènes regardent comme exorbitant, ils les induisent à vendre leurs semblables, dont ensuite la revente, dans le Fezzan, le Bengali et en Égypte, leur procure parfois un profit de 500 pour cent. Je ne désespère pas, quoi qu'il en soit, que par des relations plus étendues avec les nations barbaresques, on ne parvienne à vaincre cette insensibilité mauresque, devenue proverbiale, qui porte ces peuples à trafiquer de la chair humaine; et ce fut avec la plus grande satisfaction que j'entendis quelques-uns des principaux marchands de Bournou, déclarer qu'ils donneraient la préférence à tout autre système de trafic qui serait adopté : ils me firent en même temps remarquer combien leurs propres esclaves étaient bien vêtus et bien nourris, en comparaison de ceux que nous avons vus en traversant le désert, pour retourner à Tripoli. » F.

253. VOYAGES EN AFRIQUE. — Bien que l'on n'ait pas de nouvelles récentes du capitaine Clapperton et de M. Dixon, qui, de concert, ont entrepris la tâche difficile d'explorer et de re-

connaître le cours du Niger depuis les rivages de l'Atlantique jusqu'à Timbuctou, il est agréable d'apprendre que M. Houston, qui accompagna le capitaine Clapperton, et pénétra avec lui dans l'intérieur du pays, dans la direction de l'Yourie, et revint aux Whydah-Roads après une absence de quatre mois, donne une relation des plus satisfaisantes de la marche de l'expédition jusqu'à la rivière de Katunga. Voici un extrait de ce rapport : « Dans l'intérieur de cette partie de l'Afrique, le climat, comparé à celui des côtes, est tel que je n'ai été malade qu'un seul jour. Partout, dans le cours de ce long voyage, nous reçûmes l'accueil le plus hospitalier de la part des *cabouceers* et des habitans en général. Les vivres y sont en abondance : à chaque relais, des moyens de transport nous furent fournis par ordre du roi, et depuis l'époque de notre départ de Badagry jusqu'à celle de mon retour, nous ne perdîmes pas la valeur d'un *cowrie* ; et ni le roi, ni les *cabouceers*, ni le moindre esclave n'exigèrent de nous la plus légère rétribution ; c'est assurément un cas sans exemple dans les annales des découvertes faites en Afrique. Je partis le 14 mars de Katunga-Eyco, et j'arrivai le 1^{er} avril à Badagry, après une absence de quatre mois cinq jours dont cinquante passés à Katunga. Katunga est une grande ville, dont les murs ont de 12 à 15 milles de développement ; une partie du sol est plantée de grains, de yams, d'ignons, etc. Comme Dahomey, cette ville est située à environ 30 milles du Niger ou de la rivière de Quavia, et à près de 350 milles, en ligne directe, ou à plus de 400 milles, en suivant les sinuosités de la grande route, de Badagry. Le pays est coupé de collines et de vallées d'un aspect superbe et très-productif. Une grande partie de ce pays, semblable à celui qui est situé derrière Whyday, est non-boisé et bien cultivé. » (*Hampshire Telegraph*. — *Galiga. Messeng.*; Paris, 8 sept. 1826.)

254. EXTRAIT D'UNE LETTRE DE M. P. GÉRARDIN, à M. Jomard, membre de l'Institut. Saint-Louis (Afrique), 20 février 1826.

Il y a quelques jours que je suis revenu d'un voyage dans le royaume des Trarzas, où le commandant m'avait envoyé, ainsi que M. Partarrien, pour y remplir une mission politique près du chef de ces Maures, Amar ben-el-Moctar, roi des Trarzas. Nous rencontrâmes le camp d'Amar, après 11 jours de marche,

représentant, suivant notre estime, une distance de 75 lieues. Nous avons acquis, dans ce voyage, des notions assez précises sur la nature de ce pays; elles suffisent pour détruire un grand nombre de préjugés dont on se contentait à défaut d'idées mieux établies.

Sitôt que notre carte sera terminée, ainsi que le mémoire qui doit l'accompagner, je m'empresserai de vous en faire part et d'ajouter à cet envoi d'autres documens que je ne juge pas à propos de publier, espérant leur donner une place plus convenable dans une relation dont je m'occupe, et qui concerne les trois nations qui sont maîtresses de la rive droite du Sénégal, depuis son embouchure jusqu'au delà de la cataracte. Je dois partir incessamment pour le Walo, où quelques affaires dépendantes de celles dont je me suis occupé chez les Trarzas, demandent encore mon intervention. J'espérais, à mon retour, passer quelques mois chez les Darmancourts (tribu de marabouts.)

M. Duranton vient de revenir à Saint-Louis, etc.

Prosper GÉRARDIN.

(*Bull. de la Soc. de géograph.*; mars 1826, p. 550.)

255. VIAGE A LAS REGIONES EQUINOCCIALES DEL NUEVO-CONTINENTE. —

Voyage aux régions équinoxiales du Nouveau-Continent, fait de 1799 jusqu'en 1804; par AL. de HUMBOLDT et A. BONPLAND, rédigé par M. de Humboldt, etc. Continuation indispensable de l'*Essai politique sur le royaume de la Nouvelle-Espagne*, par le même; avec des cartes géographiques et physiques. 5 vol. in-8°, ensemble de 136 f., plus 4 pl. Paris, 1826; Rosa.

C'est la traduction espagnole faite à Paris, de l'ouvrage bien connu de M. le baron de Humboldt.

256. TRAVELS IN CHILE AND LA PLATA. — Voyages au Chili et à

La Plata, contenant des notices sur la géographie, la géologie, la statistique, le gouvernement, les finances, l'agriculture, le commerce, les mœurs et les coutumes, ainsi que sur l'exploitation des mines du Chili; renseignemens recueillis pendant une résidence de plusieurs années dans ces pays; Par JOHN MIERAS. 2 gr. vol. in-8°, ornés de cartes originales, d'un grand nombre de vues, etc. Prix, 2 l. st. Londres, 1826; Baldwin, Cradock et Joy.

La longue résidence de l'auteur dans les pays qu'il décrit; ses rapports constans avec des personnages influens, aussi bien qu'avec les indigènes et les étrangers; le genre d'affaires auquel il se livrait sur les lieux, et qui lui rendait nécessaire une connaissance exacte des ressources du Chili, sous les rapports de l'exploitation des mines et de l'agriculture; le nombre des naturels du pays qu'il employait, et ses fréquens voyages dans différentes parties de l'intérieur; le concours de toutes ces circonstances réunies l'a mis à portée de se procurer une foule de données intéressantes et utiles dont il a su tirer parti avec non moins d'impartialité que de jugement. (*Monthly Liter. Advertis.*; 10 juin 1826.)

257. BESCHREIBUNG MEINER REISE VON HAMBURG NACH BRASILIEN.

— Relation de mon voyage de Hambourg au Brésil en juin 1824, suivie d'observations sur ce pays et sur les étrangers qui s'y sont établis, faites jusqu'à l'époque de l'été 1825; Par SCHUMACHER; 102 pag. in-12; prix, 12 gr. Brunswick, 1826; Vieweg. (*Allg. Liter. Zeitung*; avril 1826, no. 98, p. 806.)

Le 17 juin 1824, l'auteur se rendit à bord du vaisseau le *George-Frédéric*, chargé de conduire au Brésil un transport de colons, composé de 399 hommes (militaires, artisans et colons), de 32 femmes et 41 enfans. Le 30 juillet le vaisseau fit ses adieux à Hambourg, et après une navigation heureuse et tranquille, bien qu'il eût à bord un grand nombre de mauvais sujets, le 11 octobre il jeta l'ancre dans le port de Rio-Janeiro, où les voyageurs apprirent que le capitaine Kieseewetter, qui y était arrivé quelques jours avant eux, avec la *Germanie*, venait de faire fusiller 8 hommes pour cause de révolte pendant le voyage. La plupart des colons de ces deux transports, étaient des individus sortis des maisons de force de Güstrow et de Rostock, conduits à bord par des gendarmes. L'inspecteur des colonisations Miranda est connu pour son humanité; mais son pouvoir est très-limité, en sorte qu'il ne peut faire exécuter les promesses faites par le gouvernement aux colons, ni agir d'ailleurs dans leur intérêt. Tous les jeunes gens qu'on avait jugés propres au service militaire, et qui s'étaient rendus au Brésil dans l'intention d'y cultiver la terre, furent enrôlés malgré eux; les autres furent envoyés à cent lieues dans l'in-

térieur du pays, où ils reçoivent pour tout entretien 8 sous par jour. On leur avait promis des bestiaux et des instrumens aratoires; mais ces promesses n'ont jamais été réalisées. Ce manque de bonne foi est la cause à laquelle il faut attribuer la mauvaise culture des terres qu'ils exploitent.

Ce qui rend la position de ces malheureux encore plus pénible, c'est que le défaut de voitures les empêche de communiquer avec les autres colons séparés d'eux par de grandes distances. La même raison leur ferme l'accès des côtes où ils pourraient se défaire de leurs produits superflus, ou faire des échanges. Les mêmes inconvéniens se représentent dans les autres colonies. Pendant le séjour de l'auteur, l'empereur fit enlever, pour le service militaire, 50 jeunes gens de la colonie de Neu-Fribourg, quoique d'après les promesses faites par le gouvernement, ils ne fussent pas encore sujets à la conscription; mais à une époque où l'on se sert plus des baïonnettes que des instrumens aratoires, le gouvernement se voit quelquefois forcé de nuire à la culture pour se conserver le pouvoir de la protéger. Il paraît que les militaires en général sont très-mécontents. L'auteur fut nommé commandant d'un bataillon; mais il trouva indigne de lui de servir au Brésil avec des Français et des Italiens qui, exilés de leur pays, soit par des causes politiques, soit par des délits criminels, croient, dans leur position actuelle, se rendre agréables au gouvernement, en exerçant un despotisme révoltant sur les troupes allemandes, dont il y a 4 bataillons. Le sous-lieutenant, dans les troupes allemandes a 22 écus en espèces par mois, le lieutenant 27, et le capitaine 35. Le dîner seul enlève presque un tiers des appointemens du lieutenant. Le gouvernement accorde aux officiers une gratification de 80 écus en espèces pour l'équipement, qui leur coûte au moins 100 écus. Suivant l'auteur, les étrangers les moins estimés et les moins protégés sont les Français.

Les Anglais jouissent de la plus haute protection; il paraît que le consul britannique sait parfaitement servir avec énergie les intérêts de ses compatriotes. Le consul prussien, n'est pas sans influence auprès du gouvernement. L'impératrice s'efforce autant qu'il lui est possible de protéger les Autrichiens; mais elle est sans aucune influence. Si les artisans étrangers n'étaient pas enlevés de temps en temps pour le service militaire, Rio-de-Janeiro leur offrirait de grands avantages; mais il y règne

dit l'auteur, plus d'arbitraire que de justice. Les forts renferment plus de 2,000 détenus. L'honnête homme n'est pas en sûreté : la dénonciation la plus vague suffit pour le faire condamner au cachot. La population est portée à 4 millions, dont la plus grande partie se trouve établie sur la côte. Les habitans d'Asplatina détestent le gouvernement, et comme ils sont d'origine espagnole, ils sont partisans de la république de Buénos-Ayres. Les troupes de cet état sont beaucoup mieux disciplinées et mieux payées. La guitare est l'instrument favori au Brésil ; tout le monde en joue, même l'empereur quand il donne audience aux étrangers. L'instruction des deux sexes est entièrement négligée. On ne voit à Rio que du papier-monnaie et du cuivre. Les produits des fabriques anglaises y sont à bon marché. Les forts sont confiés aux soldats noirs. Il paraît que l'artillerie est très-mal servie par ces troupes. D'après l'auteur, il serait facile aux prisonniers de faire main-basse sur la garnison. Il prétend que le peuple tient fort peu à l'indépendance.

L. D. L.

258. AMÉRIQUE DU SUD. — *L'Adventure* et le *Beagle* mirent à la voile, la semaine dernière, pour entreprendre un voyage qui a pour objet d'explorer les côtes de l'Amérique méridionale. Les talens du capitaine King, commandant de l'expédition, pour un service de cette nature, sont assez connus. Les vaisseaux sont amplement pourvus de chronomètres et autres instrumens scientifiques de cette espèce. Nous ne possédons que des notions très-imparfaites sur la Patagonie et la terre de Feu : les seuls renseignemens dignes d'attention que nous ayons reçus depuis un demi-siècle sur ces contrées éloignées, ont été fournis par le capitaine Weddell, dont le journal a été publié récemment. (*Lond. Liter. Gazette*; 3 juin 1826.)

259. NARRATIVE OF A VOYAGE IN HIS MAJESTY'S SHIP *BLONDE*. — Relation d'un voyage fait à bord de la *Blonde*, vaisseau de S. M., sous le commandement du capitaine lord Byron, et entrepris pour transporter aux îles Sandwich, les dépouilles mortelles de feu le roi et la reine de ces îles ; avec un récit de la réception publique qui leur fut faite, des sentimens manifestés à cette occasion par les habitans du pays, et des diverses cérémonies qui eurent lieu dans cette circonstance ; plus une notice sur l'histoire naturelle de cet intéressant

groupe d'îles, et de plusieurs autres de la mer Pacifique ; par R.-B. BLOXAM, chapelain de la Blonde. Londres. (Sous presse.)

260. RELATION D'UN NAUFRAGE de trois matelots anglais sur la côte de la Nouvelle-Hollande en avril 1823, et de leur séjour chez les sauvages pendant sept mois ; rédigée par M. J. UNICKS, traduction de l'anglais. (*Nouv. Ann. des voyages* ; mars 1826.)

Au mois de mars 1823, ces matelots étaient partis du port Jackson, sur un grand bateau ouvert, pour aller charger du bois aux cinq îles situées à 50 milles du même port. A huit milles de leur destination, un violent ouragan qui régna cinq jours, les fit échouer, après une navigation de plus de vingt jours, sur une côte aride, où leur bateau fut entièrement brisé. C'est alors qu'épuisés de lassitude et sans autre provision que celle de la chasse ou de la pêche, ils se mirent à errer dans les bois, le long de la mer ou des rivières. Ils éprouvèrent les plus affreux tourmens de la faim ; car ils n'eurent pas toujours les moyens de la satisfaire ; ils se trouvèrent enfin au milieu des sauvages qui leur donnèrent quelques secours et qui voulaient les garder avec eux. Nos trois Anglais préférèrent s'exposer à de nouvelles souffrances pour essayer de regagner la colonie de Sydney. Ils en étaient à plus de 500 milles d'éloignement. Ils se remirent en route, n'ayant pour nourriture que du poisson et de la racine de fougère. De distance en distance ils rencontrèrent des sauvages dont ils se plaisaient à reconnaître l'hospitalité ; et après une foule de marches et contre-marches, sans vêtemens ni souliers, pendant plus de six mois, tantôt séparés, tantôt réunis ; car le malheur ne les avait pas toujours tenus en bonne intelligence, ils avaient presque renoncé à l'espérance, quand, près du rivage, ils aperçurent un cutter, qui faisait voile sur eux. Ils le hélèrent ; on leur envoya une chaloupe, et ils furent sauvés. Cependant un de leurs camarades, qui avait voulu marcher isolément, resta chez les naturels et n'est point revenu.

ALBERT-MONTENONT.

TABLE

DES PRINCIPAUX ARTICLES DE CE NUMÉRO.

Géographie et statistique.

Atlas Ethnographique du globe; M. Balbi.	218
Théorie de la statistique; M. de Schlötzer.	<i>ibid.</i>
Systèmes politiques des États de l'Europe, etc.; M. Pölitz.	220
Dissertation sur le périple de Scylax; M. Gail fils.	221
Merveilles de la nature en France; M. Depping.	224
Bibliographie française.	226
Agence centrale des capitaux et de l'industrie.	227
Projet de société d'amélioration des animaux domestiques; M. Sénac.	229
Spécifications pour les brevets d'invention, etc.	233
Statistique des mines de France.	235
Système d'éclairage par les phares en France.	248
Enseignement de la mécanique, etc., appliquée aux arts; M. Dupin.	256
Projet de canal et de chemins en fer pour le transport des pavés à Paris; M. Ch.-Jos. Minard.	262
Statistique de Falaise; M. Galeron, etc.	264
Une saison à Plombières; le baron de M.	266
Les Landes en 1826; MM. J.-B. B. et Deschamps.	268
Lois sur les grains dans la Grande-Bretagne; M. W. Withmore.	273
Population d'Amsterdam et de Rome.	278
Décrets royaux pour l'instruction en Portugal.	280
Des Serviens.	<i>ibid.</i>
Manuel de la statistique de Bavière; M. Grabuth.	283
Coup d'œil sur la côte méridionale de la Tauride.	284
Commerce de la Perse.	285
États des employés anglais dans l'Inde et à la Chine.	287
Soies importées en Angleterre.	288
Notice sur le pays de Bhoutan. <i>Kishen Kant Bose</i> ; trad. p. D. Scott. <i>ibid.</i>	
Anciens récits sur l'Inde et la Chine.	293
Notice sur la prison de Philadelphie, etc.; Robert Vaux.	296

Plans et Cartes.

Atlas universel de M. Vander Maelen.	299
Notice sur la carte de <i>Pareto</i> , de l'an 1455, M. J. Andrès.	300

Voyages.

Voyage pittoresque aux Pyrénées françaises; M. Melling.	304
— dans les Hautes-Pyrénées; M. de Marcellus.	305
Excursion en Finlande.	306
Voyage en Italie; le Dr. Valentin.	307
— dans la Grèce; P.-B. Bröndsted.	310
— de la Grèce, 2 ^e édition; M. Pouqueville.	311
Excursions aux îles de Madère et de Porto-Santo; Bowdich.	312
Voyages et découvertes au nord et au centre de l'Afrique, de MM. Denham, Clapperton et feu Oudney, trad. par MM. de la Renaudière et Eyriès.	314
Nouvelles de Clapperton, 2 ^e voyage en Afrique.	321
Lettre de M. P. Gérardin à M. Jomard.	322
Voyage au Brésil; M. Schumacher.	324
Amérique du Sud. — Expédition du capitaine King.	326
Récit d'un naufrage à la Nouvelle-Hollande.	327

BULLETIN

DES SCIENCES GÉOGRAPHIQUES

ÉCONOMIE PUBLIQUE; VOYAGES.

GÉOGRAPHIE ET STATISTIQUE.

261. EFFETS DE L'ENSEIGNEMENT POPULAIRE SUR LES PROSPÉRITÉS DE LA FRANCE; discours prononcé dans la séance d'ouverture du Cours normal de géométrie et de mécanique appliquées, le 30 nov. 1826, par le baron Ch. DUPIN. Broch. in-8°. de 49 p. Paris, 1826; Bachelier.

C'est le 30 novembre 1826 que le savant professeur a rouvert ce cours, dans l'amphithéâtre du *Conservatoire des arts et métiers*. Son discours a été prononcé devant une assemblée nombreuse et véritablement populaire, puisqu'elle se composait presque entièrement de jeunes ouvriers de toutes professions, de jeunes étudiants des sciences ou du commerce, de jeunes Américains du sud, empressés de recueillir les éléments de la civilisation future de leur pays. Les applaudissemens de cet auditoire, toutes les fois que l'habileté du professeur leur révélait des vérités jusqu'alors réservées aux savans, ou quelques grandes idées sur l'ordre de l'univers, ont prouvé de nouveau, mieux qu'on ne pouvait le faire par l'argumentation, toute l'utilité de la propagation de l'instruction dans les classes laborieuses. Mais c'est dans une *statistique morale comparée* des deux grandes divisions de la France, le nord et le midi, que M. Ch. Dupin a rassemblé les preuves évidentes de cette supériorité intellectuelle et industrielle que les progrès de l'instruction et des lumières assurent à une contrée sur une autre. Ce sont des résultats de cette nature qui décident une question, et c'est employer les données de la statistique à leur véritable destination, que de les faire servir à constater des vérités aussi éminemment utiles.

L'exposé du savant professeur ayant déjà été réduit, par lui-même, sa plus simple expression, ce serait le tronquer que de tenter de l'abréger encore : nous conservons donc scrupuleusement son texte, en communiquant aux lecteurs du *Bulletin* sa carte indicative des degrés d'instruction dans les diverses provinces du royaume, faisant partie de l'ouvrage qu'il va publier sur les *forces productives et commerciales de la France*.

Statistique morale, comparée, de la France septentrionale et de la France méridionale.

« J'offre à vos regards une carte du royaume, qui représente, par des teintes plus ou moins foncées, les degrés d'ignorance ou d'instruction de nos diverses provinces.

« Sur les départemens dont les écoles primaires contiennent le dixième de la population totale, j'ai passé la teinte foncée au n°. 10 ; sur les départemens dont les écoles contiennent seulement le vingtième de la population totale, j'ai passé la teinte foncée au n°. 20 ; sur les départemens dont les écoles ne contiennent que la deux cent vingt-neuvième partie de la population, j'ai passé la teinte foncée au n°. 229, et ainsi de suite.

« Eh quoi ! dira-t-on, la France renferme des départemens où les écoles ne contiennent qu'un jeune élève sur deux cent vingt-neuf habitans ? — Oui, messieurs, il en existe ; et même de plus ignares encore. — Mais, ajoutera-t-on, ce sera sans doute au fond de la Basse-Bretagne ? — Non, messieurs : la Basse-Bretagne même est un peu moins reculée ; elle a des écoles qui contiennent la deux cent vingt-deuxième partie de la population. — Ce sera donc au sommet des Hautes-Alpes et des Hautes-Pyrénées, où les hommes sont pauvres, et luttent contre les glaces éternelles et contre les avalanches, pour cultiver un territoire exigu ? — Non, messieurs ; l'habitant des Hautes-Alpes et des Hautes-Pyrénées est au nombre de ceux où l'instruction populaire est le plus répandue, parce que rien ne donne de l'énergie morale aux populations comme d'avoir à lutter contre les grands obstacles de la nature. Cette partie obscure, où seulement le deux cent vingt-neuvième de l'espèce humaine fréquente les écoles, elle est au milieu du royaume, dans une large vallée, sous un ciel doux et serein, dans la région de la vigne, des mûriers et du maïs, sur les bords d'un

ceuve superbe ; on l'appelle le jardin de la France : c'est la Touraine.

Regardez , au contraire , au fond des Pyrénées , la patrie de Henri le Grand , le Béarn ; il contient dans ses écoles le ^{quatrième} ~~quatrième~~ de la population totale , et c'est dans le voisinage du pays magnifique surnommé le jardin des Hespérides , le jardin de l'Occident , du pays dont la teinte foncée , proportionnelle à son ignorance présente , me dispense assez de prononcer le nom.

Ainsi la fertilité de la terre , la douceur du climat n'entrent pour rien dans l'instruction des habitans de nos provinces ; et , je le répète , c'est leur activité , c'est leur énergie morale plus ou moins développée , qui produisent les énormes différences qui frappent vos regards dans la carte que j'ai l'honneur de mettre sous vos yeux.

Remarquez , à partir de Genève jusqu'à Saint-Malo , une ligne tranchée et noirâtre qui sépare le nord et le midi de la France. Au nord , se trouvent seulement trente-deux départemens et treize millions d'habitans ; au sud , cinquante-quatre départemens et dix-huit millions d'habitans.

Les treize millions d'habitans du nord envoient à l'école 740,846 jeunes gens ; les dix-huit millions d'habitans du midi envoient à l'école 375,931 élèves.

Il en résulte que , sur un million d'habitans , le nord de la France envoie 56,988 enfans à l'école ; et le midi , 20,885. Ainsi l'instruction primaire est trois fois plus étendue dans le nord que dans le midi.

A présent, vous allez voir quelles conséquences remarquables résultent de cette disproportion.

Dans le nord de la France , malgré la rigueur du climat , qui ne permet pas de cultiver non-seulement l'olivier , le caprier , l'oranger , le citronnier , mais qui permet à peine de cultiver le maïs et le mûrier dans quelques départemens frontières de la partie du sud , et qui prive la Normandie , la Picardie , l'Artois , la Flandre française et les Ardennes de cultiver la vigne ; malgré cette privation de tant de riches cultures , la masse du peuple septentrional ayant plus d'instruction , d'activité , d'industrie , obtient de la terre un revenu qui suffit à payer 127,634,765 fr. d'impôt foncier , pour une superficie de 18,692,191 hectares : tandis que les cinquante-quatre départe-

mèns du midi ne paient que 125,412,969 fr. d'impôt foncier pour 34,841,235 hectares.

Ainsi, pour un million d'hectares, le trésor public reçoit de la France éclairée 6,820,000 fr. d'impôt foncier; et de la France obscure 3,599,700 fr.

On objectera peut-être que l'impôt foncier est, proportionnellement au revenu net, plus considérable dans le nord que dans le midi. A cela je répondrai qu'ayant calculé la différence totale, j'ai trouvé que le nord paie un vingtième seulement en sus de ce qu'il devrait payer pour que les charges fussent proportionnées dans le nord et le midi : différence, comme vous le voyez, trop modique pour détruire en rien les conséquences que je viens de vous présenter.

J'ajouterai même que deux vingtièmes de surplus d'impôt n'empêchent pas le nord de payer plus aisément ses contributions que le midi, qui n'a pas autant d'industrie, de commerce, de moyens d'échange et de numéraire.

Ainsi le trésor public peut, sans faire crier autant le contribuable, en extraire de plus fortes contributions, proportionnellement aux revenus, dans les pays où il y a beaucoup de savoir, et beaucoup de production, et beaucoup de moyens d'échange. La supériorité des revenus publics fournis par la partie éclairée de la France est surtout sensible pour l'impôt des patentes, qui se prélève au même taux dans toute l'étendue du royaume.

Les trente-deux départemens du nord soldent en patentes au trésor public, 15,274,456 fr., et les cinquante-quatre départemens du midi soldent seulement 9,623,753 fr.

Par conséquent, grâce à la supériorité d'industrie que produit une instruction plus généralement répandue, un million de Français du nord versent dans le trésor public, pour les patentes de leurs arts, 1,174,958 fr. Un million de Français du midi ne versent au trésor public, pour le même objet, que 534,652 fr.

Si nous résumons toutes les contributions directes, un million d'hectares paie ce qu'il suit :

	DANS LE NORD.	DANS LE MIDI.
Impôt foncier. . .	6,820,000 fr. . .	3,599,700 fr.
Patentes.	817,600 . . .	276,216.
	7,637,000 fr.	3,875,916 fr.

C'est-à-dire qu'un million d'hectares du nord paie précisément deux fois autant qu'un million d'hectares du midi. Or le nord de la France envoie à l'école 740,846 enfans, et le midi 375,931, c'est-à-dire aussi la moitié du nord.

Si les parens payaient d'après le nombre des enfans qu'ils envoient à l'école, il en résulterait que les familles du nord paieraient, pour chaque million d'hectares, 10 fr. 31 cent. par enfant qu'on instruit; et précisément la même somme de 10 fr. 31 cent. serait payée par les familles du midi. Ce rapprochement frappera, ce me semble, tout esprit observateur.

Il sera pour le gouvernement la preuve sans réplique du grand avantage qu'il peut trouver, par les progrès d'une agriculture et d'une industrie plus éclairées, à favoriser le développement et la multiplication des premières écoles destinées à l'enfance.

Essayons de trouver des indices certains de la proportion du progrès des arts dans les deux grandes divisions de la France que nous mettons en parallèle.

J'ai fait l'examen de la liste des brevets d'invention depuis le 1^{er}. juillet 1791 jusqu'au 1^{er}. juillet 1825; après avoir fait le dépouillement, elle m'a présenté les résultats suivans :

Pour les 32 départemens de la France éclairée. 1,689 brev.

Pour les 54 départemens de la France obscure. 413

Les études des collèges de Paris ont offert un autre terme de comparaison qui m'a paru précieux.

Chaque année, l'Université décerne à tous les collèges de Paris et de Versailles une immense quantité de premiers prix, de seconds prix, et d'accessits. On trouve dans l'*Almanach de l'Université* le nom de tous les élèves récompensés et le lieu de leur naissance, J'ai commencé par ôter tous les élèves nés à Paris, pour ne pas donner trop d'avantage aux départemens du nord; ensuite j'ai compté séparément 1^o. tous les élèves des 31 départemens du nord, la Seine exceptée; 2^o. tous les élèves des 54 départemens du midi. J'ai trouvé ce résultat frappant :

Élèves des 31 départemens septentrionaux récompensés. 107

Élèves des 54 départemens méridionaux récompensés. . 36

C'est-à-dire le tiers.

Mais un autre fait m'a paru bien plus remarquable encore. Dans les 143 récompenses se trouvent 37 prix et 106 acces-

sits ; or, des 37 prix accordés par l'Université aux enfans des départemens, 33 sont remportés par les enfans du nord, et 4 par les enfans du midi ; de sorte que, dans les collèges, les prix sont pour le nord, et les accessits pour le midi.

Il est une école célèbre pour l'équité de ses concours, et qui demande aux simples candidats qu'elle appelle de toutes les parties de la France, des connaissances mathématiques et littéraires déjà très-étendues. J'ai pris des listes de réception des élèves de l'École Polytechnique pour treize années consécutives, et j'ai trouvé, sur 1,935 élèves admis, 1,233 fournis par les 32 départemens du nord, et 700 pour les 54 du midi.

On aurait tort de conclure d'un tel fait, que les jeunes gens du midi sont moins aptes à la culture des sciences, puisque dans le nord il faut 7,966 enfans aux écoles primaires pour fournir annuellement un élève à l'École Polytechnique ; tandis qu'il suffit de 6,961 élèves des écoles primaires du midi pour donner un élève à l'École Polytechnique.

L'Académie des sciences, à laquelle la France rend ce témoignage, qu'elle choisit ses membres avec indépendance, et par conséquent avec équité, parmi tous les savans du royaume, présente un résultat plus favorable encore aux habitans du nord.

Sur 63 membres que compte l'Académie des sciences, les 32 départemens du nord en ont donné 48, et les 54 départemens du midi 17 seulement.

Par conséquent, pour donner à la France un membre de l'Académie des sciences, il faut :

15,434 enfans dans les écoles du nord, et 22,113 enfans dans les écoles du midi.

J'ai réservé pour dernière forme de comparaison ces nobles récompenses que le gouvernement accorde aux expositions périodiques des produits de l'industrie nationale.

À l'exposition de 1819, voici quelle fut la proportion des récompenses.

32 départ. du nord.	54 départ. du midi.
Médailles d'or. . . . 63.	26
d'argent. . . . 136.	45
de bronze. . . . 94.	36
293	107

L'exposition de 1823 offre des résultats non moins frappans.

Remarquez, messieurs, qu'il y a proportion entre les médailles de l'industrie et le nombre des membres de l'Académie des sciences.

Il y a dans les deux parties de la France cent médailles pour seize académiciens.

Ainsi, messieurs, sous quelque point de vue que nous envisagions les deux parties de la France, et par rapport à leur agriculture, et par rapport à leur commerce; dans quelque âge de la vie que nous suivions la population du nord et celle du midi, dans la tendre enfance, où l'A B C renferme l'encyclopédie, au collège, à l'École Polytechnique, à l'Académie des sciences, dans l'invention des procédés des arts, et dans les récompenses nationales données à l'industrie, partout nous trouvons une différence analogue et presque toujours proportionnelle. Aux yeux des hommes qui savent comparer les effets avec les causes, cette constante uniformité de résultats, cette supériorité dans tous les genres, en faveur de la partie du royaume où l'instruction populaire est le plus développée, démontrera clairement l'avantage de cette instruction pour les métiers, pour les arts, pour les sciences, pour les fortunes privées et pour la fortune publique.

Et remarquez avec moi que la partie la plus industrielle et la plus opulente du midi, se trouve aussi celle où l'instruction populaire est la moins arriérée. Quels sont les départemens où l'instruction populaire a le plus d'étendue dans le midi, à partir de l'est pour aller vers le sud, et revenir à l'ouest? C'est Lyon, dont la magnifique industrie est célèbre dans l'univers. C'est la Drôme et l'Isère et les Hautes-Alpes, où l'homme lutte avec ardeur contre tous les obstacles de la nature. C'est la Loire, où Saint-Étienne montre tout ce que peuvent produire d'admirable les facultés industrielles des habitans du midi. C'est Vaucluse, et le Gard, et l'Hérault, et l'Aude, célèbres par leurs nombreuses fabriques et leur belle agriculture. Ce sont les Hautes et les Basses-Pyrénées qui nous présentent les mêmes vertus et la même activité que les Hautes-Alpes. Enfin, c'est la Charente-Inférieure et les Deux-Sèvres, pays remarquables pour leur bonne agriculture et beaucoup d'arts qu'ils cultivent.

Vous le voyez, la moitié du midi nous révèle ce que peut le midi tout entier, et l'avantage que nous aurons à propager les

connaissances utiles dans l'autre moitié représentée par ces tristes teintes noirâtres qui doivent offusquer vos regards, des parties les plus lointaines de ce vaste amphithéâtre.

Des esprits prévenus, sans nier la supériorité d'instruction et d'industrie dans la France du nord, ont paru enclins à penser qu'une supériorité religieuse et morale pouvait compenser, pour la France du midi, les fâcheux effets de l'ignorance selon la science. M. Dupin s'est engagé à ne pas laisser subsister une espérance si peu d'accord avec les faits déjà observés et avec les progrès de la civilisation. Il serait bien singulier, en effet, que la supériorité morale et religieuse constatée dans les pays les plus éclairés, ou dans lesquels l'instruction se propage avec le plus de zèle ou de rapidité, tels que l'Écosse et les États-Unis anglo-américains, n'appartînt pas à la partie de la France où il y a le plus de lumières. A. D. V.

262. ÉCOLE SPÉCIALE DE COMMERCE ET D'INDUSTRIE. — *Discours prononcés à la 2^e séance du conseil de perfectionnement*. Broch. in-8°. de 80 p. Paris, 1826; Renard.

Cette 2^e séance a eu lieu le 15 juillet dernier, sous la présidence de M. J. Lafitte, en l'absence du comte Chaptal. La brochure que nous annonçons contient le discours du président; celui du chevalier Des Taillades, directeur de l'école; le Rapport de M. Poux-Franklin, sur les travaux de l'année; celui de M. L. Marchand, au nom du comité d'examen, sur la capacité des élèves qui se sont présentés pour obtenir leur diplôme; un discours de M. Ch. Dupin sur l'application des connaissances géométriques et mécaniques à l'industrie; un autre de M. Ad. Blanqui, sur l'influence de l'industrie dans les deux mondes; enfin, l'allocution adressée à l'assemblée par M. Des Taillades, en faveur des captifs grecs, allocution à laquelle tous les assistants, déjà préparés par le discours de M. Blanqui, se sont empressés de répondre (1).

C'est une heureuse idée, dirons-nous avec M. Lafitte, d'avoir allié ainsi la théorie la plus élevée à la pratique qui descend jusqu'aux moindres détails, de réunir sur le même point toutes

(1) Le montant de la collecte s'est élevé à 1160 fr. qui ont été versés à la caisse du comité grec, et expressément consacrés au rachat des captifs chrétiens.

les parties d'une science que l'on apprécie peu, parce qu'on ne sait pas combien elle renferme d'autres sciences. Grâce aux leçons bien dirigées que les élèves reçoivent à l'École de commerce, on peut dire, en effet, qu'ils ont déjà de l'expérience à l'âge où l'on songe à peine à en acquérir. Dans ce discours, où M. Lafitte s'est attaché principalement à signaler les causes de la crise financière qui afflige l'Europe et paralyse son commerce depuis quelque temps, il a fixé surtout l'attention des auditeurs sur *le manque de confiance* et sur *l'ignorance*, qui ne permet pas encore de rassembler tous les moyens propres à faciliter les échanges.—Le discours de M. Des Taillades constate que différents états de l'Europe, l'Amérique du sud et la Grèce ont envoyé des élèves à l'École de commerce; ainsi s'établissent de plus en plus, a-t-il dit, entre toutes les nations civilisées, des rapports de commerce et de bonne amitié, sources de leur prospérité commune.—*Sachez que celui-là est le premier citoyen de la patrie, qui lui rend le plus d'honorables services.* Ces paroles de M. le comte Chaptal à la 1^{re} séance du conseil de perfectionnement, ont été rapportées dans celle-ci par M. Poux-Franklin, inspecteur des études, qui a surtout arrêté l'attention des auditeurs sur les résultats satisfaisants que les professeurs ont obtenus dans leurs différentes classes. Ce discours, par sa nature même, devait être le plus long, comme il est aussi le plus important de tous ceux qui ont été lus dans cette séance. Le rapporteur s'y est attaché à signaler les progrès ou les lacunes qu'ont présentés dans l'année les différentes branches d'enseignement cultivées à l'École de commerce; la calligraphie, étude plus importante qu'on ne pense communément dans les relations sociales, et surtout dans les rapports de commerce, n'a pas eu les progrès qu'on aurait désirés, et que l'âge des élèves admis dans cet établissement permettra peut-être difficilement d'obtenir; l'étude de la langue allemande et celle des langues orientales ne paraissent pas non plus avoir présenté des résultats satisfaisants; dans toutes les autres branches de l'instruction les succès ont été remarquables. Huit élèves, dans cette séance, ont reçu des mains du président le diplôme de capacité, revêtu de la signature des membres du conseil.

E. H.,

263. MÉMOIRE SUR LES MOYENS DE HÂTER LA RÉGÉNÉRATION DES ISRAËLITES DE L'ALSACE; par Prosper WITTERSHEIM. In-8°. de 53 p. Metz, 1825; Hadamard.

Ce mémoire a concouru avec l'ouvrage de M. A. Beugnot, qui remporta le prix proposé par la Société des sciences, agriculture et arts de Strasbourg, pour la solution de la question suivante : *Déterminer les moyens les plus propres à faire jouir la population israélite de l'Alsace des bienfaits de la civilisation*, etc. Il obtint une mention honorable.

L'auteur donne, en quelques pages, un précis de la situation actuelle des Israélites de l'Alsace, de leur religion et de leur commerce. Il cherche à montrer la cause de la lenteur des progrès qu'ils ont faits dans la régénération désirée, et il indique les moyens qui lui paraissent les plus efficaces pour hâter ces progrès.

M. Wittersheim croit que le siège du mal, à l'égard des Israélites est dans leur misère, et il propose un moyen qu'il croit le plus efficace pour les en faire sortir. Ce moyen consiste, pour les Israélites qui habitent les villes, dans l'institution d'un établissement *pour encourager les arts et métiers*. Il cite à l'appui de cette idée la *Société d'encouragement pour les arts et métiers* formée à Metz, et dont l'objet est de propager parmi les Israélites le goût des professions industrielles, de faire élever à ses frais les jeunes gens pauvres, dans les divers métiers, afin de leur donner un état. Cette société paraît avoir obtenu des succès déjà remarquables; elle habille les plus indigens; des inspecteurs visitent chaque semaine les ateliers, etc. L'auteur donne le programme de l'établissement qu'il propose pour les Israélites habitant les villes en Alsace.

Il propose également pour ceux qui vivent dans la campagne, la formation d'une société semblable *pour l'agriculture pratique*, laquelle réunirait les moyens nécessaires à l'acquisition d'une ferme convenable pour y instruire les jeunes Israélites dans une *école d'agriculture pratique* qui serait créée et organisée par les soins de la société.

Le reste du mémoire de M. Wittersheim est consacré à de courts développemens sur l'exécution de ces deux projets, dont tout le monde sentira aisément l'importance. Nul doute qu'en rendant les Israélites cultivateurs et artisans on ne contribue singulièrement à améliorer leurs mœurs et leur existence. D.

264. CHAMBRE DE COMMERCE DE CLERMONT. In-12 de 46 p.; impr. de Thibaud-Landriot.

L'installation de cette Chambre, établie par ordonnance royale du 21 juin de cette année, a eu lieu le 4 septembre dernier, sous la présidence du préfet du département, comte d'Allouville. Il existait des chambres de commerce dans plusieurs provinces du royaume avant 1789; la révolution les avait détruites, un décret du 24 déc. 1802 les a rétablies dans plusieurs villes; Clermont est la 31^e. qui soit appelée à jouir de cet avantage. L'achèvement de la nouvelle route de Lyon à Bordeaux, qui traverse les villes de Thiers, Lezoux, Clermont, Rochefort, et enfin le Bourg-Lastic, à la limite occidentale du département vers celui de la Corrèze; la concession du canal de la Vézère, dans ce dernier département, et les projets préparés en même temps pour le perfectionnement du cours de la Dordogne, entre le confluent de la Vézère et Bergerac, ainsi que pour la construction d'un chemin de fer de Tulle à Brives; au nord, l'entreprise du canal latéral à la Loire, qui doit commencer d'ouvrir aux produits des pays situés dans le centre du royaume, au sud de ce canal, une grande communication avec la Loire, la Seine, le Rhône, et les deux mers, enfin avec le Rhin par le canal du Centre, et par le canal de Monsieur, qui va, d'ici à peu d'années, joindre ce fleuve au Rhône; vers l'est, la confection d'une grande route nouvelle de Moulins à Nîmes, qui, traversant les districts manufacturiers de Thiers et d'Ambert, les dotera, par l'industrie, des richesses que la terre leur refuse; l'établissement à peu près terminé des eaux thermales du Mont-d'Or, qui amène chaque année, en Auvergne, tant de voyageurs et de numéraire, et qui a servi à mieux faire connaître le sol et les produits de cette contrée; la découverte de nouvelles richesses minéralogiques que l'on doit au zèle et à la science de l'ingénieur Burdin, et au vote d'un fonds spécial pour la recherche des mines, qui est renouvelé depuis quatre ans, par le conseil général du département; enfin, la création et la réparation des communications vicinales, toutes ces considérations, énumérées par M. d'Allouville, dans son discours d'ouverture, paraîtront sans doute assez déterminantes et feront pressentir les avantages que la ville de Clermont peut retirer de l'établissement d'une Chambre de commerce, avantages qui

sont développés plus au long dans ce discours, et que M. Blanc, président du Tribunal de commerce, a récapitulés succinctement dans un autre discours, qui a mérité les mêmes applaudissemens de la part de l'auditoire nombreux et brillant qui assistait à cette solennité.

E. H.

265. FIN DU TABLEAU DES MINES DU ROYAUME. (Voy. le *Bulletin de nov.* 1826, p. 238.)

13°. ARRONDISSEMENT MINÉRALOGIQUE.

AIN. — *Indices de mine de fer.* Commune de Cuzieux. — Récemment découverts et non exploités.) — *Indices de mine de fer.* Commune de Tenay. — (Récemment découverts et non exploités.) — *Indices de mine de fer.* Commune de Saint-Rambert. — (Récemment découverts et non exploités.)

RHÔNE. — *Mines de plomb sulfuré* de Boussière et de Valetier. Commune de Tarare et de Joux. — (Travaillées et successivement abandonnées en 1748, en 1813 et en 1819.) — *Mine de plomb sulfuré.* Commune de Bressieu. — (Abandonnée en 1776, à cause de la rareté des produits.) — *Mine de plomb sulfuré.* Commune de Propières. — (Exploitées anciennement; reprise il y a un certain nombre d'années, et abandonnée peu de temps après.) — *Mine de plomb sulfuré.* Commune de Chasselay. — (Abandonnée en 1780.) — *Mine de plomb sulfuré* du Fenoyl, de la Fouillouse, de Chambost, de la Tour, de Sainte-Paule, d'Etra. Communes des Halles, de Juliennes, de Chambost, de la Tour-Salvagny, de Sainte-Paule, d'Etra. — (Ce sont, à l'exception de Chambost, où il y a eu d'anciennes fouilles, des affleuremens où il n'a point été fait de recherches régulières; il en est fait mention dans le *Journal des Mines*, tome 25, page 43.) — *Mine de plomb sulfuré* de la Maison-Blanche. Commune de Vaugueray. — (Quelques recherches furent faites il y a trois ans.) — *Mine de plomb* de Chaponost, commune de Chaponost. — (Quelques recherches furent faites il y a trois ans.) — *Mine de plomb* de Dizimieu. Commune de Longes. — (L'existence d'un puits atteste qu'on y a fait anciennement des recherches.) — *Mine de cuivre sulfuré.* Commune de Chavayzoles. — (La Compagnie des mines de Chessy et Saint-Belly a fait anciennement des recherches qui ont été abandonnées en 1784.) (1)

(1) Les mines du département du Rhône et des contrées limitro-

14°. ARRONDISSEMENT MINÉRALOGIQUE.

HAUTES-ALPES. — *Mine de fer.* A Lagrand. — (L'époque de l'abandon est inconnue.) — *Mine de plomb sulfuré.* A Lapierre. — (Abandonnée depuis 70 ans, comme trop pauvre.) — *Mine de plomb sulfuré.* A Argentières. — (Abandonnée depuis 30 ans environ, comme trop pauvre.) — *Mine de cuivre.* Aux Acles. — (Abandonnée depuis 25 ans, comme trop pauvre.)

VAR. — *Minières de fer chromaté* de Gassin (terrain en partie concédé et en partie non concédé), sur la plage de Cavalaire. — (Non encore abandonnées, mais à la veille de l'être, par l'effet de la concurrence du fer chromaté de Baltimore, États-Unis d'Amérique.) — *Mine de plomb sulfuré argentifère.* A Cogolin. — (Seulement explorée; abandonnée depuis deux ans, à raison du peu d'abondance du minerai.) — *Indices de mines de plomb et zinc sulfures tenant cuivre et argent.* A Lagarde-Frainet. — (N'ont jamais été exploités ni explorés.) — *Indices de mines de plomb sulfuré argentifère.* A Montali près Grimaud. — (N'ont jamais été exploités ni explorés.) — *Indices de mine de plomb sulfuré argentifère.* A la Gambade. — (N'ont jamais été exploités ni explorés.) — *Indices de mine de plomb.* Près de Gassin. — (Ont été l'objet de quelques travaux de reconnaissance.) — *Autres indices analogues* dans un rayon de 1 à 2 myriamètres autour de Saint-Tropez, notamment près du bois Noir. — (Ceux-ci ont été reconnus par quelques fouilles, il y a 22 ans.) — *Mine de plomb sulfuré argentifère avec cuivre et fer.* Au lieu dit les Ameniers. — (Explorée en 1823, abandonnée depuis lors.) — *Mines de plomb sulfuré.* Commune du Canet du Canet du Luc. — (L'époque de l'abandon est inconnue.) — *Indice de mines de cuivre pyriteux.* Au Luc. — (On ne croit pas que ce gisement ait encore été attaqué.) — *Indices de cuivre carbonaté.* Entre Hières, Solliès et Toulon. — (Point encore explorés. Minéral disséminé dans des grès bigarrés.) — *Mine*

phes, à l'ouest et au nord, ont été anciennement l'objet d'un très-grand nombre d'exploitations; dont les traces sont perdues. Par exemple, par un édit du 5 août 1457, Charles VII a fait remise aux quatre fils de Jacques Cœur, des mines d'argent, plomb et cuivre de Pompatien et de Côme, ainsi que du droit du roi sur les mines de Saint-Pierre-le-Palu, de Jos, de la montagne de Tavanne, avec les utensiles, à la charge d'acquitter le dixième et ancien droit. On n'a point encore retrouvé ces mines.

de fer des environs de Montferrat. A 2 kil. de la chapelle Notre-Dame. — (Abandonnée depuis 64 ans, probablement à cause de la rareté du combustible.) — *Indices de minerai de fer*. A Brignoles, Saint-Maximin et Rougier. — *Indices de mine de fer carburé (plombagine)*. A une demi-heure du plan de la Tour. — (Il ne paraît pas qu'il y ait eu des recherches faites sur ces indices.) — *Indices de fer carburé*. A Ramatuelle au sud de Cassin. — (Il ne paraît pas qu'il y ait eu des recherches faites sur ces indices.)

BASSES-ALPES. — *Mine de plomb sulfuré*. Commune de Saint-Geniez de Dromont. — (Non exploitées, depuis 1788 environ, faute de capitaux.) — *Mine de plomb sulfuré argentifère*. Commune de Curban, au pied de la montagne Anjarde. — (On y a fait des tentatives d'exploitation en 1718, en 1770, en 1783, et définitivement en 1785. Elle a été abandonnée vers 1790, probablement à cause de l'appauvrissement du gîte.) — *Mine de plomb sulfuré argentifère*. Commune de Piégu, hameau de Nairac. — (On y a fait des tentatives d'exploitation en 1718, en 1770, en 1783, et définitivement en 1785. Elle a été abandonnée vers 1790, probablement à cause de l'appauvrissement du gîte.) — *Mine de plomb sulfuré de la Malume*. Entre les vallées du Verdon et de Barcelonnette. — (Découverte en 1762; exploitée en 1766, reprise vers 1786, et abandonnée peu de temps après, à raison du peu d'abondance des produits.) — *Indices de plomb*. Près de Colmar, partie supérieure de la vallée du Verdon. — (Il y a eu des travaux de recherches qui ont fourni de beaux échantillons de minerai.)

ISÈRE. — *Mine d'argent des Chalanches, près d'Allemont*. Commune d'Allemont. — (Découverte et exploitée en 1768, abandonnée depuis 1815 par suite de la mort du concessionnaire et de ses mauvaises affaires dans d'autres entreprises. Malgré de grandes et fâcheuses vicissitudes administratives et l'exiguïté de la mise de fonds, l'exploitation, qui a duré 46 ans, a produit 42,525 marcs d'argent. La recette totale a été de 2,296,367 fr. La dépense totale a été de 2,415,317 francs. Déficit 118,950 fr. Ce déficit provient des 23 dernières années. La dépense annuelle (31,000 fr., terme moyen) ayant été constamment trop faible pour donner un développement suffisant aux travaux souterrains. Tous les rapports s'accordent sur les avantages de la reprise de cette mine, pourvu qu'on y ap-

plique des capitaux suffisans.) — *Mines de plomb*. Vizille et Vaulnaveys. — (Abandonnées depuis 15 à 20 ans, comme trop pauvres). — *Mines de plomb*. Sechilienne et Saint-Barthélemy. — (L'époque de l'abandon est inconnue. On présume qu'elles sont pauvres.) — *Mines de plomb argentifère*. Huez et lieux environnans. — (Abandonnées à une époque inconnue et très-ancienne, probablement à cause de leur pauvreté.) — *Mine d'or de la Gardette*. Commune de Villard-Eymont, près du bourg d'Oisans. — (Recherches suivies de quelques tentatives d'exploitation, au commencement de 1700, en 1733, en 1765 et en 1770. Exploitation faible de 1781 à 1787, pendant laquelle on a dépensé 27,371 francs. La recette, en or et en cristaux de roche, a été de 8,000 fr. Cette mine est décrite dans le *Journal des Mines*, tome 20, p. 193.)

VAUCLUSE. — *Indices de minerai de fer*. Sur plusieurs points du département, notamment aux environs de Piolène, à Bedonin, etc. — (N'ont jamais été explorés.)

BOUCHES-DU-RHÔNE. — *Indices de mines de fer*. Environs d'Arles. — (N'ont jamais été explorés.)

15°. ARRONDISSEMENT MINÉRALOGIQUE.

ILE DE CORSE. (Pour mémoire.)

16°. ARRONDISSEMENT MINÉRALOGIQUE.

PYRÉNÉES ORIENTALES. — *Mine de fer du Pla-del-Pons*. A Molitg ou Mosset. — (Abandonnée depuis long-temps par suite de la destruction des forges à bras. Annoncée comme susceptible d'être reprise.) — *Mine de fer de Torne*. Commune d'Escaro. — (Abandonnée depuis 32 ans par suite de la destruction de deux forges voisines. Susceptible d'être reprise). — *Mine de fer de Llech*. Vallée de Llech, commune des Masos. — (Abandonnée depuis très-long temps par suite de la destruction d'une forge voisine. Bonne à reprendre.) — *Mine de fer de Vallestavia*. — Vallée de Valmania, commune de Vallestavia. — (Abandonnée depuis très-long-temps par suite de la destruction d'une forge voisine. Bonne à reprendre.) — *Mine de plomb*. Commune d'Artas. — (Indiquée par la tradition, sans qu'on ait encore pu en découvrir les vestiges.)

GARD. — *Sables et terres aurifères*. Aux environs de Saint-Ambroise et de Malbose, dans le lit de la Cèze et de la Gagnère,

dans celui de plusieurs ruisseaux affluens, ainsi que dans une partie des terrains cultivés, qui forment les bassins de ces deux rivières. — (La cueillette de la poudre d'or anciennement très-productive, surtout avant la découverte des Deux-Indes, n'est plus pratiquée que par quelques paysans.) — *Mines d'antimoine*. Près de Sessous. — (Des travaux ont été ouverts, il y a quelques années, et abandonnés faute de produits suffisans.) — *Mine d'antimoine sulfuré de Coignas et Latrau*. Commune de Portes. — (Abandonnée en 1824, après plusieurs années d'exploitation. Minerai peu abondant et de médiocre qualité.) — *Mine de plomb et argent*. Commune de Laval. — (Les Anglais passent pour l'avoir exploitée anciennement. Il existe un immense tas de déblais sur le terrain.) — *Mine de plomb sulfuré de Val-en-Sole*. Commune de Tornac. — (Les travaux sont suspendus, depuis quelques années, à cause du bas prix de l'alquifoux.) — *Mine de fer oxydé des Deux-Jumeaux*. Commune de Sumène. — (Exploitée il y a environ 17 ans, abandonnée peu de temps après, faute d'avoir traité le minerai par un procédé convenable.)

Lozère. — *Mines de plomb et argent de Saint-Sauveur*. Communes de Meyrueis et Gatuzières (Lozère), et Saint-Sauveur (Gard). — (Exploitées très-anciennement. Reprises en 1775 sur un grand pied. Abandonnées en 1789, par suite de mauvaise administration et par l'effet de la révolution. Renonciation à la concession, le 13 mai 1822. Ces mines sont décrites dans le tome VIII des *Annales des Mines*, p. 474 et suivantes. Elles se composent d'un grand nombre de filons en général bien réglés.) — *Mine d'antimoine sulfuré de Téraillon*. Commune de Saint-Martin de Loubaux. — (Abandonnée depuis peu de temps, à cause de la pauvreté du gîte.) — *Mine de plomb sulfuré*. commune de Saint-Michel-de-Dezès. — (On ignore l'époque et la cause de l'abandon.) — *Mine de plomb*. Commune de Cassagnas. — (L'époque de l'abandon est inconnue. Un bocard et des restes de bâtimens indiquent une exploitation d'une certaine importance.) — *Nombreux indices*. En différens lieux. — (Ces indices n'ont point été explorés. Ils sont décrits dans le tome VIII des *Annales des Mines*, p. 483 et suivantes.)

Aude. — *Mines de fer* de la Fargasse, de Roquen-Pech, et de la Serre de la Mate. Commune de Felines. — (Abandonnées en 1804. Le minerai était trop pyriteux pour être utilement

traité par la méthode catalane). — *Mines de fer* de la Canne, des Cassettes et du Tel. Commune de Davejan. — (Abandonnées en 1822. Le minerai, quoique très-abondant, est moins riche que celui des autres mines exploitées dans le pays.) — *Mine de fer* de Montaut. Commune de Palayrac. — (Abandonnée depuis environ vingt-cinq ans, par le même motif que ci-dessus.) — *Mines de fer spathique*. Commune de Bouyasse et de Montjoye. — (Gîtes puissans qui n'ont été que faiblement exploités. L'époque de l'abandon est inconnue.) — *Mine de fer* de Salsigne. Communes de Salsigne, de Villanière et de Lastours. — (Anciennement exploitée. D'après des essais récents, il paraît que le minerai donne, par la méthode catalane, un fer brisant à chaud.) — *Mine de cuivre* de la Canale, de Pech, Egute, de Sainte-Marie, etc. Commune de Maisons. — (Abandonnées vers 1750, après un assez grand développement des travaux souterrains.) — *Mines de cuivre*. Communes de Lanet de Bouyasse. — (Travaux de reconnaissance à plusieurs époques : les derniers datent de trente ans.) — *Mine de cuivre antimonial et argentifère* de Feugerolle. Commune de Quintillan. — (Anciennement exploitée ; reprise en 1782. Abandonnée en 1793, par l'effet des événemens de la révolution.) — *Mine de plomb argentifère* de Roques-Négros. Commune des Bains-de-Rennes. — (L'époque et la cause de l'abandon sont inconnues.) — *Mine de plomb sulfuré* (alquifoux). Commune de Montgaillard. — L'époque et la cause de l'abandon sont inconnues.) — *Mine d'antimoine*. Commune de Quintillan. — (Abandonnée en 1805, par suite de la rareté du minerai.) — *Mine d'antimoine* de las Corbos. Commune de Maisons. — (Exploitation suspendue depuis 1823, faute de travaux de recherches.) — *Mine de manganèse* de Villerambert. Commune de Cannes. — (Abandonnée vers 1802, faute de débit.)

HÉRAULT. — *Mines de fer* de la Calmète. Montagne de l'Espinouze. — (Plusieurs filons qui n'ont point encore été exploités.) — *Mine de fer* de Ginestet. Près du pont de Mouline, au pied de l'Espinouze. — (Un filon dont la découverte est également récente.) — *Mine de cuivre*. Commune de Vieussau. — (Abandonnée il y a deux siècles ; reprise en 1780, et abandonnée presque aussitôt sans motifs connus.) — *Indices de mine de plomb argentifère*. Riols, près de Saint Pons. — (Il

consistent en un beau filon, découvert il y a peu d'années, sur lequel il n'a été fait aucuns travaux, et que les rapports signalent comme devant être productif.) — *Mine de cuivre*. Commune de Boussagues. — (L'époque de l'abandon est inconnue. On y a fait des travaux souterrains considérables.) — *Mine de plomb* de la montagne de Caroux. A Colombières. — (La cause et l'époque de l'abandon sont inconnues). — *Mines de plomb argentifère* de la Maloie et du Pradel. Communes de Mourcairol et de Villemagne. — (La cause et l'époque de l'abandon sont inconnues. L'étendue des anciens travaux atteste une grande et longue exploitation. Quelques travaux de reconnaissance, ouverts il y a 30 ans, n'ont point eu de suite). — *Mine de fer* de Ferrals et d'Anduze. Commune de Ferrals. — (A été anciennement l'objet d'une exploitation de peu d'importance). — *Mines de fer* de Camplong et d'Alzou. Environs de Saint-Gervais. — (Carbonate de fer, dans des terrains houilleux, non encore exploité).

17^e. ARRONDISSEMENT MINÉRALOGIQUE.

Aurifères. — *Mines de plomb argentifère*. Commune d'Aulus, canton d'Oust. — (Plusieurs gîtes voisins les uns des autres, et qui ont été superficiellement exploités dans des temps très-reculés. Il y a eu une reprise mal administrée et mal conduite, sous le rapport de l'art, il y a environ un demi-siècle. Il paraît qu'on a méconnu le principal minéral, qui est un carbonate de plomb argentifère, tantôt solide et tantôt terreux. Des rapports circonstanciés annoncent que ces mines peuvent donner lieu à une grande exploitation. « Il existe sur plusieurs points du département des vestiges d'anciennes exploitations; mais on n'a point de données assez positives à leur égard, pour les comprendre dans ce travail. ») — *Sables et terres aurifères*. Environs de Pamiers, principalement dans le lit des ruisseaux de Benagüès-Ferriès, Gros-Milly, Trebans, Pailhès, etc., etc., et dans un grand nombre de terrains cultivés qui font partie des bassins de ces ruisseaux. Bassins et lits des ruisseaux de la Béoure et de Taliol, entre Foix et Saint-Girons. Bassins et lits des ruisseaux de Nert et du Salat, dans les environs de Saint-Girons. — (Avant la découverte de l'Amérique, la cueillette de la poudre d'or dans l'Arriège donnait lieu à une industrie importante, et qui datait de temps immémorial. Les orpailleurs,

étaient tenus de livrer l'or à un prix déterminé à la Monnaie de Toulouse : mais il y avait souvent contrebande. Depuis 1500, cette industrie a successivement diminué. Vers la fin du 16^e. siècle, la quantité d'or portée annuellement à la Monnaie de Toulouse ne s'est plus élevée au-dessus de 200 marcs. De 1750 à 1762, le bureau de Pamiers n'a reçu en tout que 80 marcs. Aujourd'hui, la cueillette n'occupe plus que quelques paysans. Elle a été autrefois l'objet d'un grand nombre d'arrêts, d'édits et de réglemens. Les principaux sont ceux des 14 mai 1472, 18 octobre 1481, et 9 novembre 1751. L'or est à un très-haut titre. Ces gîtes sont décrits par Réaumur, *Mémoires de l'Académie royale des sciences*, année 1718; par Guettard, *id.*, année 1761; et par Dietrich, *Description des gîtes de minerais de France*, tome I^{er}.)

HAUTE-GARONNE. — *Mine de plomb et argent*. Sur la montagne d'Uls, commune de Melles. — (Abandonnée en 1824, les produits ne couvrant pas la dépense).

TARN. — *Mine de fer* du Puyserrat. Près de la Cavallerie, commune de Moularès, canton de Pampelone. — (En filon puissant qui a été l'objet d'une longue exploitation pour le service de la forge de la Cavallerie, actuellement détruite, et qui a cessé faute de combustible). — *Mine de fer* du Fraysse, de Raissac, de Saint-Michel, de la Calm, de Bennac, de La Barthe, d'Ambiallet. Dans les communes ou près des communes d'Alban et de Villefranche. — (Filons très-puissans et bien réglés, voisins de la rive droite du Tarn, qui ont été anciennement l'objet d'exploitations plus ou moins superficielles, que la rareté du combustible a probablement fait abandonner. Une reprise d'extraction a eu lieu au Fraysse, en 1796, et a été abandonnée peu de temps après, le projet d'une grande fonderie à la houille sur le Tarn, au Saut de Sabo, ne s'étant pas réalisé.) — *Mines de fer* du Faydel, du Cayla, du Passage de la Bessonès, de Belair du Plot d'Epinet. Environs de la ville de Lacarne. — (Ces mines, qui alimentaient la forge à la Catalane de Monségou, ont été abandonnées, il y a environ dix ans, le minerai ne produisant pas un fer d'assez bonne qualité. La mine du Faydel, composée de deux filons puissans, a été exploitée pendant près de 60 ans. On y trouve différens minerais de cuivre, en petite quantité. L'exploitation des autres mines a duré moins long-temps. Au plot d'Epinet, l'hématite est accompagnée de

carbonate de fer spathique). — *Mine de fer* de la Malquière. Saint-Pierre de Ségadi. — (Fournit un minerai friable. Exploitée très-anciennement, reprise il y a 25 ans pour la forge de Mohnégou. Abandonnée depuis dix ans.) — *Mines de fer* de Paully, de Rocaubert, de La Tribale. Près de Saint-Pierre de Trivisy; et *Mines de fer* de La Rivière, de La Merigné d'Arrifates, de Montcuyoul, près de Montcuyoul. — (Ces mines offrent de puissans filons, qui ont été superficiellement fouillés sur une grande étendue. Elles alimentaient les forges à la Catalane de La Rivière, de Brassac et de Lacaze, qui sont détruites depuis fort longtemps à cause de la rareté du combustible.) — *Mine de fer* de Travaret, La Fénasse. — (Deux filons qui ont été l'objet d'exploitations très-considérables, et abandonnées de temps immémorial. On peut entrer dans quelques-uns des travaux souterrains.) — *Mine de plomb sulfuré*. Brassac. — (Découverte en 1790; a été peu de temps après l'objet de quelques travaux qui ont produit 5 à 6 mille kilogrammes d'alquifoux, et qui n'ont pas eu de suites, l'entrepreneur manquant des connaissances et des capitaux nécessaires. Elle est décrite *Journal des Mines*, tome XXVIII, p. 165.) — *Mine de cuivre* de Rozières, Carmeaux. — (Abandonnée de temps immémorial; a été l'objet de travaux considérables, dont une partie est encore accessible. Elle est voisine d'une grande exploitation de houille. Elle est décrite *Journal des Mines*, tome XXVIII, p. 421.)

18°. ARRONDISSEMENT MINÉRALOGIQUE.

AVEYRON. — *Mine de fer* de Kaimar. Près de Lunel, canton de Marcillac. — (Filon très-puissant anciennement exploité, repris il y a 20 ans et ensuite abandonné. On peut pénétrer dans une partie des travaux souterrains.) — *Mine de fer* de Lunel. Près de Lunel, canton de Marcillac. — (Couche puissante et superficielle de minerai de fer oxydé rouge et métalloïde, non encore exploitée.) — *Mine de fer* du Crol. Commune d'Aubin. — (Minerai de carbonate de fer compacte dans le terrain houiller, non encore exploité. On y a fait récemment des recherches.) — *Mine de fer* de Montbazans. Commune de Montbazans. — (Non encore exploitée, en couches superficielles contenant principalement du minerai de fer oxydé rouge.) — *Mine de fer* de Venzac. Commune de Venzac, près de Villefranche. — (Couche puissante de minerai de fer oxydé rouge et métalloïde.

Non encore exploitée.) — *Mines de fer* de Combenegre et de Bosplo. Commune de Morlhon , près de Villefranche. — (Couches de fer oxydulé qui ont été récemment l'objet de recherches assez étendues , et qui n'ont jamais été exploitées.) (*Nota.* Il existe des demandes en permission d'établir de grandes usines , destinées à traiter les produits des six mines précédentes.) — *Mine de plomb* de Negrefoil. Canton de Rioupeyrroux. — (Découverte récemment : on y a fait des travaux de recherches. On annonce une demande en concession).

LOT. — *Indices de mine de plomb*. Combecave, près Figeac. — (Ont été, il y a environ 15 ans, l'objet de quelques travaux de recherches qui n'ont pas eu de suite, le minerai étant peu abondant. Décrits dans le *Journal des Mines*, tome XXII, p. 27.)

CHARENTE. — *Mine de plomb*. Près du château de Menet, canton de Montbron. — (Abandonnée depuis 60 ou 80 ans. Il existe des vestiges de la fonderie. Le minerai paraît mêlé d'une grande quantité de zinc sulfuré.)

DORDOGNE. — *Mine de plomb sulfuré*. Commune de Nontron. (Des tentatives d'exploitation faites à différentes époques , et dont la dernière a eu lieu en 1823 , n'ont eu aucune suite). — *Mine de plomb sulfuré*. Commune de Saint-Martin. — (Dans une tentative faite en 1824 , on a dépensé environ 4,000 fr. La recette a été d'environ 700 fr.). — *Indices de mine d'antimoine sulfuré*. Commune du Grand-Jumilhac. — (On annonce que les échantillons sont dignes de fixer l'attention des explorateurs). — *Mine de manganèse oxydé*. Commune de Milhac de Nontron. — Fouilles à ciel ouvert , abandonnées depuis quelques années , faute de débit.) — *Indices de mine de manganèse oxydé*. Commune d'Eyzerat. — (On n'y a encore fait aucun travail). — *Indices de mine de manganèse oxydé* de Valajoux. Commune de Montignac. — (Ce gîte , découvert il y a plusieurs années , n'a pas encore été exploré.)

Observation générale. — Il existe , dans la plupart des terrains qui renferment les mines de houille de France , des indices de carbonate de fer compacte , qui commencent à être l'objet de recherches plus ou moins suivies , et que l'on exploite même sur différents points. La position de toutes les mines de houille

est sommairement indiquée dans le *Journal des Mines*, tome XXXVI, pag. 39. Celles qui jusqu'à présent s'annoncent comme devant être plus productives en minéral de fer, sont celles des départemens suivans : Allier, Aveyron, Creuse, Corrèze, Gard, Hérault, Haute-Loire, Loire, Puy-de-Dôme, et Saône-et-Loire.

267. HISTOIRE DE LA COLONIE GRECQUE ÉTABLIE EN CORSE, accompagnée de Réflexions politiques sur l'état actuel de la Grèce, et d'un Aperçu sur la Corse, où l'on indique les moyens à employer pour améliorer le sort des habitans de cette île ; par M. N. STÉPHANOPOLI. 1 vol. in-12. Prix, 4 fr. Paris, 1826 ; Thoisnier-Desplaces.

La colonie grecque établie en Corse remonte au 17^e. siècle; ce fut un ancêtre de l'auteur qui en fut le chef et qui conduisit une poignée de Lacédémoniens, réfugiés sur les montagnes de Taigète et fuyant les armes victorieuses d'Amurat IV à travers la Méditerranée pour chercher un asile, une nouvelle patrie. Gènes les accueillit, leur permit de se fixer en Corse, et en 1676 cette petite colonie y aborda et s'y établit.

Les Stéphanopoli descendaient des Comnène, ils reçurent ce premier nom, qui dérive de deux mots grecs qui signifient *Étienne de Constantinople*, à leur arrivée en Laconie, chez les Maïnotes ou habitans des montagnes de Taigète, appelées aujourd'hui *Maïna*. Des lettres patentes de Louis XVI, en 1782, ont reconnu les Stéphanopoli comme étant les descendans de David Comnène, dernier empereur de Trébisonde, dont le fils Nicéphore se réfugia en Laconie. L'auteur de l'intéressant opuscule que nous annonçons fait le récit de l'accroissement successif et de toutes les vicissitudes de la petite colonie établie en Corse. Il peint ses mœurs patriarcales, son existence toute consacrée à l'agriculture. Cette colonie existe encore aujourd'hui et est même très-florissante; elle occupe le territoire et le bourg de Cargèse situés près de la mer, dans l'arrondissement d'Ajaccio. L'auteur part de ce fait pour établir dans les conclusions de son ouvrage, la possibilité d'autres colonisations pareilles en Corse, mais exploitant moins exclusivement le sol, faisant le grand commerce maritime et venant cette fois de Constantinople, d'Andrinople, de Smyrne, de l'Asie, c'est-à-dire de tous les points où les Grecs sont me-

nés. Leur position dans l'empire est affreuse. M. Stéphanopoli demande donc que la sollicitude du gouvernement français leur ouvre un refuge en Corse. Cet acte, il l'invoque non-seulement au nom de l'humanité, mais dans les intérêts même de la France et de la Corse; il s'efforce de démontrer que cette île se civiliserait rapidement avec ces nouveaux sujets; qu'elle deviendrait, grâce à sa position et à leur activité, la plus importante échelle que nous ayons dans la Méditerranée, et un nouveau lien pour notre commerce avec l'Orient. L'auteur, dans un précis statistique et historique, trace un tableau intéressant des richesses naturelles de la Corse, où les terres restées en friche équivalent, selon lui, aux deux tiers du sol. Ce tableau prouve que l'île possède un territoire fécond et propre aux productions les plus variées; la nature n'y attend que la main de l'homme pour offrir tous les trésors que renferme son sein. F.

268. LONDRES ET L'ANGLETERRE, ouvrage élémentaire à l'usage de la jeunesse. In-12 de 348 p., avec un joli portrait gravé de George IV pour frontispice, et plusieurs vues très-bien gravées. Prix, 5 fr. Paris, 1826; Bossange frères.

Ce petit ouvrage, agréablement écrit, offre sur Londres et sur le reste de l'Angleterre des renseignemens exacts et bien présentés. Dans l'Introduction de 12 p. on trouve réunies les généralités les plus importantes sur tout le royaume; la description de Londres, celle de tous les établissemens et édifices remarquables, comprend jusqu'à la page 225, le reste de ce petit volume est consacré aux principales villes de l'Angleterre, de l'Écosse et de l'Irlande.

Il serait à désirer qu'on possédât un semblable ouvrage sur chacun des principaux états de l'Europe. Celui que nous annonçons est digne d'éloges, et il peut non-seulement offrir une instruction convenable sous tous les rapports à la jeunesse des deux sexes, mais encore être signalé aux gens du monde qui visitent la Grande-Bretagne.

De très-jolies gravures ornent cet ouvrage: on sait, quand même son titre ne serait pas en anglais, qu'elles n'ont pas été faites à Paris, car nos artistes ne savent pas ou ne veulent pas faire pour les in-12 de ces petites planches où l'esprit, le tact et la fidélité soient unis à l'élégance du burin. F.

MÉLANGES.

269. SECOND VOYAGE DU CAPIT. CLAPPERTON EN AFRIQUE. *Galign. Messeng.*, 8 sept. 1826. Voy. le *Bull.* de nov. 1826, p. 321.)

Dans une dernière lettre, datée du 22 février 1827, à *Eyo*, capitale du pays de *Youriba*, jusqu'à présent presque inconnu, l'intrépide voyageur, après avoir donné des détails sur la triste fin du Dr. Pearce, se loue beaucoup de l'accueil qu'il a reçu partout dans ce nouveau voyage. Il espérait parvenir bientôt à *Youri*, où périt Mungo-Park. Il se proposait d'y recueillir tous ses papiers, s'ils n'ont pas déjà été rassemblés et envoyés en Angleterre par le sultan Bello, suivant sa promesse. Le capit. Clapperton se trouvait alors dans un pays tout nouveau, où jamais aucun Blanc n'avait pénétré : il venait de traverser une chaîne d'immenses montagnes, dont on avait jusqu'à ce jour ignoré l'existence, et il a exploré l'un des royaumes les plus étendus de l'Afrique, dont le nom même était inconnu en Europe. Il annonce enfin, comme certain, que le fleuve du Niger, ou plutôt de Tombouctou, a son embouchure dans le golfe de Guinée.

TABLE DES ARTICLES DE CE NUMÉRO.

Géographie et Statistique.

Effets de l'enseignem. populaire sur les prospérités de la France :	
<i>Discours</i> prononcé par le baron Ch. Dupin.	329
École spéciale de commerce et d'industrie, etc., <i>Discours</i>	336
Mémoire sur la régénération des Israélites en Alsace, M. P. Wittersheim.	338
Chambre de commerce de Clermont.	339
<i>Fin</i> du tableau des mines de la France.	340
Coup d'œil sur la topographie de la <i>Corrèze</i> , M. Vial.	350
Histoire de la colonie grecque dans la Corse, M. N. Stéphanopoli. <i>ib.</i>	
Londres et l'Angleterre.	351

Mélanges.

Second voyage du capitaine Clapperton en Afrique, <i>deuxième nouvelles</i>	352
---	-----



